

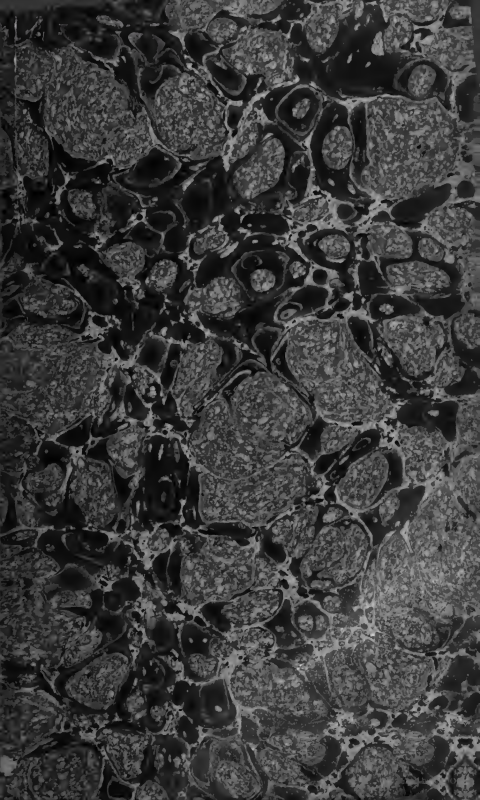
ALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala G.S.

2-VIII-11





IBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.ª SALA

SCAFFALE.....2.....

PLUTEO.....VII.....

N.º CATENA.....24.....

III 2 VII 24

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

4468

HISTOIRE DE PENDENNIS

PAR W. M. THACKERAY

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR ÉDOUARD SCHEFFTER

TOME TROISIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

Tous droits réservés.

2011

HISTOIRE DE PENDENNIS.

CHAPITRE PREMIER.

Encore l'heureux village.

Nous avons eu occasion, au commencement de cette histoire, de parler de la petite bourgade de Clavering, près de laquelle s'élevait Fair Oaks, la maison paternelle de Pen, et nous avons parlé aussi de quelques-uns des habitants de ce pays; mais, comme la société n'y est nullement amusante ni agréable, nous ne nous sommes pas étendu fort longuement sur ce sujet.

M. Samuel Huxter, le gentleman avec lequel nous avons récemment fait connaissance au Vauxhall, était un des esprits d'élite de la petite ville, quand il la visitait pendant les vacances et qu'il égayait la table de ses amis par les bons mots de Saint-Barthélemy et les commérages des cercles fashionables qu'il fréquentait à Londres.

M. Hobnell, le jeune gentleman que Pen avait rossé lors de sa querelle au sujet de l'affaire Fotheringay, était le bienvenu à la table de mistress Huxter, mère de Samuel, pendant qu'il étudiait au collège de Clavering; et il avait ses entrées à la pharmacie, où il savait fort bien trouver les pots de tamarin, et où il parfumait son mouchoir à l'eau de rose. C'est à cette époque de sa vie qu'il devint amoureux de miss Sophie Huxter, et il l'épousa à la mort de M. Hobnell père, et l'emmena dans sa maison de la Garenne, à quelques milles de Clavering.

Sa famille y possédait et cultivait depuis longues années une petite propriété ; c'était une famille de yeomen agriculteurs. Le père de M. Hobnell démolit la vieille ferme et bâtit une maison neuve aux murs d'une blancheur éblouissante, avec de vastes écuries ; il mit un piano dans le salon, eut une meute de lévriers, et prit le titre de squire Hobnell. Lorsqu'il mourut et que son fils régna à sa place, la famille était classée parmi la haute société du comté. Sam Huxter n'exagérait donc pas trop en vantant à ses camarades de Londres, qui l'écoutaient avec admiration, le château de son beau-frère, ses chiens, ses chevaux et son hospitalité. Chaque année, ordinairement à l'époque où mistress Hobnell ne pouvait se dérober aux soins croissants de la chambre d'enfants, Hobnell faisait une fugue à Londres, louait un appartement à Tavistock, et se livrait avec son beau-frère aux plaisirs de la capitale. Ascott, les théâtres, Vauxhall, et les joyeuses tavernes du joyeux voisinage de Covent-Garden, étaient visités, tour à tour par le vif squire en compagnie du savant Samuel. Quand il était à Londres, il voulait, disait-il, faire comme on fait à Londres et s'amuser un peu ; puis, quand il reprenait le chemin de l'Ouest, il emportait un chapeau neuf et un châle pour mistress Hobnell, et laissait là les plaisirs élégants de la vie de Londres pour onze mois d'occupations et de plaisirs champêtres.

Sam Huxter était en correspondance avec son beau-frère, et lui mandait les nouvelles de la métropole en échange des bourriches de lièvres et de perdrix et des pots de crème caillée que le squire et sa bonne femme lui envoyaient. Ils ne connaissaient pas de jeune homme plus brillant ni plus distingué. Il était l'âme et la vie de leur maison, quand il arrivait en son pays natal. Ses chansons, ses bons mots et ses farces faisaient rire aux éclats la Garenne. Il avait sauvé la vie à l'aînée de leurs enfants en lui tirant une arête de la gorge ; enfin il faisait les délices de leur cercle.

Pen eut la mauvaise fortune de rencontrer de nouveau M. Huxter, trois jours seulement après la soirée au Vauxhall. Fidèle à sa promesse, il n'avait pas revu la petite Fanny. Il tâchait, par le travail et les distractions, de la bannir de son esprit. Il était constamment occupé dans sa chambre, quoique sans beaucoup de profit ; et, en sa qualité de critique de

la *Gazette de Pall-Mall*, il fit un cruel et triste carnage d'un poème et d'un roman qui se présentèrent à son tribunal.

Les auteurs de ces livres dûment égorgés, il alla dîner seul au club désert de Polyanthus. Mais cette vaste solitude l'effraya et ne le rendit que plus triste. Il alla au théâtre. Toute la salle applaudissait et riait aux éclats; mais il ne vit, lui, qu'une ignoble farce qui l'assombrit davantage. L'aspect de la triste figure de Pen eût certes étouffé la verve du bouffon sur la scène. Arthur savait à peine de quoi il était question; la scène et le drame passèrent devant lui comme un rêve ou un accès de fièvre. Puis il se dit qu'il irait à l'Arrière-Cuisine, le lieu qu'il fréquentait avec Warrington.... il n'avait pas encore la moindre envie de dormir. La veille, il avait marché vingt milles pour chercher le sommeil; il avait traversé Hampstead-Common et les sentiers bordés de haies de Hendon, et n'avait pu dormir la nuit. Oui, il irait à l'Arrière-Cuisine. C'était une sorte de consolation pour lui de penser qu'il y verrait Bows.

Bows y était, assis très-calme au vieux piano. On chantait des chansons d'un comique ébouriffant; la salle n'était qu'un immense éclat de rire. Que tout cela parut étrange à Pen! Il ne voyait que Bows. N'était-il pas surprenant que dans un volcan éteint, comme son cœur, il sentit une flamme si brûlante? Deux jours de laisser-aller l'avaient allumée; deux jours d'abstinence n'avaient fait que l'attiser et la rendre furieuse.

Tandis qu'il rêvait à cela, buvant un verre après l'autre, ses regards rencontrèrent M. Huxter. Sam avait été au théâtre comme Arthur, et il entra en ce moment dans la salle avec deux ou trois camarades. Au grand ennui de Pen, Huxter murmura quelques mots à l'oreille de ses compagnons. Arthur sentit que l'autre parlait de lui. Huxter se fraya ensuite un passage à travers la foule, et vint, suivi de ses amis, prendre place vis-à-vis de Pen, qu'il salua d'un signe de tête familier en lui tendant une main fort sale à serrer.

Pen serra la main à son concitoyen. Il se disait qu'il avait été d'une rudesse inutile avec lui, lors de leur dernière rencontre. Quant à Huxter, parfaitement satisfait de lui-même et du monde entier, il n'était jamais entré dans son esprit qu'il pût déplaire à quelqu'un, et la petite dispute ou bisbille au

Vauxhall était une bagatelle à laquelle il ne daignait même pas songer.

Le disciple de Galien, après avoir demandé quatre verres de bière forte, dont se désaltérèrent ses amis et lui, se mit à chercher quel pouvait être le sujet de conversation le plus amusant pour Pen, et tomba précisément sur celui qui était le plus pénible pour notre jeune gentleman.

« Une joyeuse nuit au Vauxhall.... hein? dit-il en clignant de l'œil d'un air malin. »

— Je suis bien aise d'apprendre que vous vous y êtes amusé, répliqua le pauvre Pen avec un soupir.

— J'étais diablement en train.... oui, d'une manière tout à fait extraordinaire. J'avais dîné à Greenwich avec quelques bons gaillards. C'était un joli brin de mousseline que vous aviez pendu à votre bras.... Qui était-ce? » demanda le séduisant étudiant.

C'en était trop pour Arthur.

« Vous ai-je fait quelque question au sujet de vous-même, monsieur Huxter? dit-il.

— Mon intention n'était pas de vous offenser; je vous demande pardon. Pestel comme vous prenez la mouche! reprit son interlocuteur étonné.

— Vous rappelez-vous ce qui s'est passé entre nous l'autre soir? demanda Pen avec une colère croissante. Vous l'avez oublié? c'est fort probable. Vous étiez en train, comme vous venez de le dire, et très-grossier aussi.

— Morbleu! monsieur, je vous ai demandé pardon, répliqua Huxter tout rouge.

— Vous l'avez fait, assurément, et je sais que je vous ai pardonné de tout mon cœur. Mais, si vous avez bonne mémoire, je vous ai prié aussi d'avoir la bonté de ne plus me compter à l'avenir au nombre de vos accointances, et de ne pas vous donner la peine de me reconnaître quand nous nous rencontrerions en public. Vous plaira-t-il de vous en souvenir désormais? Et, comme voici la chanson qui commence, permettez-moi de vous laisser entièrement à la jouissance de cette musique. »

Il prit son chapeau, fit une courbette à M. Huxter stupéfait, et quitta la table au moment où, après quelques secondes de silence causé par l'étonnement, les camarades de Hux-

ter, trouvant la déconvenue de leur ami fort plaisante, partirent d'un éclat de rire tel, que le président du club crut devoir intervenir en s'écriant : « Silence, messieurs; veuillez faire silence pour *l'Enleveur de cadavres!* »

Cette chanson populaire commençait quand Pen quitta l'Arrière-Cuisine. Il se flattait d'avoir parfaitement gardé son sang-froid. Il aurait voulu que Huxter se montrât querelleur. Il aurait aimé à se battre avec lui ou avec un autre. Il regagna son logis. Le travail de la journée, le dîner, le spectacle, le grog au whiskey, la querelle, rien ne l'avait calmé. Il ne dormit pas plus que la veille.

Quelques jours après, M. Samuel Huxter écrivit à M. Hobnell, à la campagne, une lettre dont M. Arthur Pendennis était le sujet principal. Sam racontait les occupations d'Arthur à Londres, et la maudite insolence de ses manières à l'égard de ses vieux amis d'enfance. Il dit que c'était un infâme débauché, un vrai don Juan, un être qui, s'il venait *jamais* à la campagne, devait être exclu de la maison de toute honnête personne. Il l'avait vu au Vauxhall dansant avec une jeune fille de condition inférieure, dont il faisait sa victime. Il avait découvert, par le moyen d'un gentleman irlandais (ci-devant dans l'armée) qui fréquentait un club dont lui, Huxter, était membre, quelle était cette fille sur qui ce *hâbleur infatué de lui-même* pratiquait ses ruses infernales, et il songeait à avertir le père de l'infortunée, etc., etc. La lettre effleurait ensuite quelques nouvelles d'intérêt général, et se terminait par les remerciements de son auteur pour le dernier envoi de lapins, ajoutant qu'il se tenait tout prêt à recevoir de nouvelles faveurs du même genre.

Il y avait une fois l'an, comme nous l'avons dit, un baptême à la Garenne; et il arriva que cette cérémonie eut lieu le lendemain du jour où Hobnell avait reçu la lettre de son beau-frère de Londres. L'enfant (une charmante petite fille) fut nommée Myra-Lucretia, d'après ses deux marraines, miss Portman et mistress Pybus, de Clavering. Comme M. Hobnell avait communiqué cette lettre à sa femme, celle-ci en fit connaître le contenu à ses deux commères : c'était une jolie histoire, et elle circula joliment par tout Clavering, ce jour-là.

Myra n'en parla pas à sa maman; elle était trop frappée

d'horreur pour cela ; mais mistress Pybus n'eut pas la même réserve. Elle causa de l'affaire , non-seulement avec mistress Portman , mais encore avec l'honorable mistress Simcoe et son mari , avec mistress Glanders , dont les filles reçurent préalablement ordre de sortir de la chambre , avec Mme Fribsby , et , en un mot , avec toute la société de Clavering.

Mme Fribsby regarda furtivement le portrait du dragon , consulta sa mémoire blessée , et dit que les hommes seraient toujours les hommes , et que , tant qu'ils seraient hommes , ils seraient trompeurs ; elle cita même rêveusement quelques vers de Marmion , à l'effet de savoir où les amants trompeurs trouveraient le repos.

Mistress Pybus ne put inventer des mots assez énergiques pour exprimer la haine , l'horreur , le mépris , que lui inspirait un scélérat capable d'une aussi lâche conduite. C'était bien le résultat qu'on pouvait attendre d'un excès d'indulgence maternelle , de l'insolence , de l'extravagance , des airs aristocratiques (il est certain que Pen avait refusé de prendre le thé chez mistress Pybus) , et de la fréquentation de la société si horriblement corrompue de cette épouvantable Babylone moderne qui s'appelle Londres !

Mistress Portman dit qu'elle craignait d'être forcée d'avouer que la fatale partialité de la mère avait gâté le garçon , que ses succès littéraires lui avaient tourné la tête , et que ses horribles passions lui avaient fait oublier les principes que le docteur Portman lui avait inculqués dans son enfance.

Quant à Glanders , cet atroce capitaine de dragons , il se mit à siffler lorsqu'il apprit par mistress Glanders ce qui s'était passé ; et , pendant le dîner , il fit plusieurs plaisantes allusions à ces événements. Là-dessus , mistress Glanders le qualifia du nom de brute , et l'horrible capitaine s'étant permis d'éclater de rire , elle ordonna à ses filles de sortir de la chambre.

M. Simcoe reçut la nouvelle avec calme , mais il en fut plutôt satisfait que fâché ; cela ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'il avait toujours eue de ce malheureux jeune homme. Ce n'est pas qu'il eût lu une seule ligne de ses écrits dangereux et empoisonnés ; à Dieu ne plaise ! mais que pouvait-on attendre d'un homme si terriblement , si lamentablement , si déplorablement dépourvu de gravité ? Pen devint le

sujet d'un second sermon débité dans la chapelle de Clavering, où les dangers de Londres et le péché qu'il y avait à lire ou à écrire des romans furent exposés un dimanche soir à un auditoire nombreux et plein de zèle. Les fidèles n'attendirent pas de savoir s'il était ou non coupable. Ils acceptèrent sa perversité comme une chose indubitable; et, parmi ces admirables moralistes, ce fut à qui jetterait la pierre au pauvre Pen.

Le lendemain, mistress Pendennis, seule et presque défaillante d'émotion et de fatigue, courut à la maison du docteur Portman pour consulter le digne ecclésiastique. Elle avait reçu une lettre anonyme; quelque âme chrétienne avait cru de son devoir de blesser le cœur qui n'avait jamais fait de mal à personne. Cette lettre anonyme racontait le crime de Pen, avec force citations de l'Écriture relatives à la condamnation des pécheurs qui lui ressemblent. Mistress Pendennis était dans un état de terreur et d'émotion dont la vue faisait pitié. Deux ou trois heures de cette souffrance l'avaient déjà vieillie. Dans son premier moment d'agitation, elle avait laissé tomber la lettre, et Laure l'avait lue. Laure rougit en la lisant; tout son corps trembla, mais ce fut de colère.

« Les lâches! s'écria-t-elle. Ce n'est pas vrai. Non, mère, ce n'est pas vrai.

— C'est vrai, et c'est votre ouvrage, Laure! s'écria Hélène avec violence. Pourquoi l'avez-vous refusé, lorsqu'il a demandé votre main? Pourquoi m'avez-vous brisé le cœur par ce refus? C'est vous qui lui avez fait prendre la voie du crime. C'est vous qui l'avez jeté dans les bras de cette... de cette femme!... Marthe, apportez-moi mon châle et mon chapeau. Je vais sortir. Je ne veux pas que vous veniez avec moi. Allez-vous-en. Laissez-moi, cruelle fille! Pourquoi avez-vous fait tomber cette honte sur ma tête? »

Et, ayant ordonné à sa fille et à ses domestiques de la laisser seule, elle prit en courant le chemin de Clavering.

Le docteur Portman regarda la lettre, et crut reconnaître l'écriture. Naturellement il était déjà instruit de l'accusation portée contre le pauvre Pen. Il s'efforça de consoler Hélène, peut-être contrairement à sa propre conviction: car, ainsi que la plupart d'entre nous, le digne docteur était fort enclin à croire tout bruit défavorable à son prochain. Il lui fit re-

marquer que la lettre, étant anonyme, devait être l'œuvre d'un coquin, que l'accusation pouvait ne pas être vraie, que très-probablement même elle ne l'était pas ; que du moins fallait-il entendre Pen avant de le condamner ; qu'il n'était pas vraisemblable que le fils d'une telle mère se rendit coupable d'un tel crime, etc., etc.

Hélène reconnut aussitôt qu'il parlait contre son propre sentiment.

« Vous croyez pourtant qu'il l'a commis, dit-elle ; vous ne pouvez nier que telle est votre opinion. Oh ! pourquoi l'ai-je jamais quitté, docteur Portman ? pourquoi ai-je souffert qu'il me quittât ?... Mais non, il ne peut être un perfide séducteur, mon Dieu ; non, c'est impossible ; n'est-ce pas que vous ne le croyez pas ? Rappelez-vous sa conduite avec cette autre.... personne ; comme il l'aimait follement ! C'était alors un honnête garçon ; c'est maintenant un honnête homme. Et puis, Dieu merci !... oui, j'en remercie Dieu à genoux, il a payé Laure. Vous disiez qu'il était bon ; vous l'avez dit vous-même. Et maintenant.... si cette femme l'aime (et vous savez qu'aucune femme ne pourrait faire autrement), s'il l'a enlevée de chez ses parents, ou si elle l'a tenté, comme c'est plus probable.... eh bien ! il faut qu'elle devienne sa femme et ma fille. Il faut qu'il quitte ce monde terrible et qu'il revienne à moi.... à sa mère, docteur Portman. Partons et ramenons-le, oui, ramenons-le ; et il y aura de la joie pour le... pour le pécheur qui se repent. Partons tout de suite, cher ami ; partons sur-le-ch.... »

Hélène n'en put dire davantage. Elle tomba à la renverse et s'évanouit. Elle fut portée sur un lit dans la maison du compatissant docteur, et l'on appela un médecin pour la soigner. Elle demeura toute la nuit dans un état inquiétant. Laure arriva au presbytère, mais Hélène ne voulut pas la voir ; et le docteur Portman, la suppliant toujours de se tranquilliser, devenant plus confiant en l'innocence d'Arthur en présence de la terrible douleur de sa pauvre mère, écrivit à Pen pour l'avertir des bruits qui couraient sur son compte, et le supplier instamment de se repentir de ses fautes et de rompre une liaison si fatale à ses intérêts et au bien de son âme.

Et Laure ?... N'avait-elle pas le cœur déchiré par la pensée

du crime d'Arthur et de l'éloignement qu'Hélène manifestait pour elle? N'était-ce pas un rude coup pour l'innocente jeune fille que de perdre en même temps tout l'amour dont elle avait souci en ce monde?

CHAPITRE II.

Qui a failli être le dernier de l'histoire.

La lettre du docteur Portman partit pour Londres, et le digne ecclésiastique s'efforça de ramener mistress Pendennis à un état plus calme jusqu'à l'arrivée d'une réponse qui la rassurât sur la moralité de M. Pen. C'était ce que le docteur tâchait d'espérer, ou du moins persistait-il à le dire. Le désir d'Hélène de se rendre à Londres pour détourner son fils de la mauvaise voie ne pouvait se réaliser avant deux ou trois jours. L'apothicaire lui défendit même de regagner Fair Oaks le premier jour, et ce ne fut que le lendemain matin qu'elle se retrouva chez elle sur son sofa, auprès de la fidèle Laure qui la soignait en silence.

Malheureusement pour lui et pour toutes les personnes intéressées, Pen ne lut l'homélie à lui adressée par le docteur Portman que plusieurs semaines après que cette épître eut été composée. Cependant la veuve attendait chaque jour la réponse de son fils aux accusations portées contre lui, et son mal augmentait à chaque jour de retard.

Ce fut une rude tâche pour Laure de supporter cette anxiété, d'être témoin des souffrances de sa plus chère amie, et surtout de voir qu'Hélène continuait à ressentir de l'éloignement pour elle. Mais c'était l'habitude de cette jeune personne de toujours faire son devoir aussi bien que possible, et elle y parvenait, grâce aux secours que Dieu accordait aux constantes prières d'un cœur si pur. Comme ces devoirs s'accomplissaient sans le moindre bruit, et que les prières qui lui donnaient la force de les remplir se faisaient aussi dans la solitude de sa chambre, loin de tout œil humain, nous

sommes forcé de nous taire sur les vertus de Laure ; elles ne comportent pas qu'on en parle : une fleur ne peut s'accommoder à l'atmosphère viciée d'une salle de bal. Nous nous bornerons donc à dire qu'une bonne femme est la plus aimable fleur qui soit sous la voûte céleste, et que nous admirons avec amour sa grâce muette, son parfum si pur, et la délicate fraîcheur de sa beauté ! Fleur suave et charmante, la plus belle et la plus immaculée ! n'est-ce point une pitié de te voir courbée sous le poids de la douleur ou dévorée par la mort inexorable, de voir la maladie épuiser tes forces, un long chagrin te consumer peu à peu, ou un sort fatal t'enlever soudainement au printemps de la vie ? Nous méritons de souffrir, nous autres ; mais toi, pourquoi serais-tu malheureuse, si ce n'est que nous savons que Dieu châtie ceux qu'il aime le mieux ? il aime à purifier encore ces purs esprits par des épreuves répétées.

Donc, Pen ne reçut pas la lettre, quoiqu'elle fût dûment confiée à la poste et fidèlement jetée par le facteur dans la boîte aux lettres de la maison de Lamb-Court, et, de là, portée par la blanchisseuse dans la chambre d'Arthur et placée sur son bureau avec le reste de la correspondance de Sa Seigneurie. Et ne l'avons-nous pas vu, notre jeune héros, passer de sa petite chambre à coucher dans la pièce attenante, au moment où mistress Flanagan, sa blanchisseuse, était en train de boire son genièvre ?

Le lecteur bienveillant, qui a suivi jusqu'ici la carrière de M. Arthur, et qui, naturellement, a fait des observations sur le caractère moral et les singularités du jeune homme, a probablement aussi découvert, à présent, quel est le défaut dominant de M. Pen, quel est ce plus grand ennemi contre lequel il a à lutter et dont nous avons artificieusement fait mention dans notre titre. Beaucoup d'entre nous, mon public aimé, ont à lutter contre le même coquin : un scélérat qui saisit toutes les occasions de nous attirer du mal, de nous susciter des querelles, de nous pousser à l'oisiveté, de nous entraîner dans les mauvaises compagnies, de nous jouer mille mauvais tours. En un mot, le plus grand ennemi de Pen, c'était lui-même ; et comme il avait entretenu, flatté, caressé cet individu pendant toute sa vie, le gredin était devenu in-

solent, comme tous les valets gâtés : de sorte que, à la moindre tentative pour le contraindre ou pour lui faire faire ce qui lui déplaisait, il se montrait furieusement rétif et revêche. Une personne accoutumée à faire des sacrifices, telle que Laure, qui a pris l'habitude de renoncer à son propre plaisir pour celui d'autrui, vient facilement à bout de la chose ; mais Pen, qui ne s'était jamais exercé au renoncement à soi-même, souffrit cruellement quand il fallut en venir là, et murmura violemment en se voyant obligé de se priver d'un plaisir.

Il avait pris la résolution, ce vaillant esprit, de ne plus revoir Fanny, et il voulut la tenir. Il s'efforça de bannir de sa tête toute pensée de cette séduisante petite personne, et il eut recours pour cela au travail, à la fatigue, aux distractions et à la société. Mais il travailla trop ; il se fatigua trop à pied et à cheval ; il mangea, but et fuma trop ; et tous les cigares qu'il fuma, tous les punchs qu'il avala, ne purent chasser de son cerveau échauffé l'image de la petite Fanny. Au bout d'une semaine de ce régime de renoncement à soi-même, la fièvre avait étendu notre jeune gentleman sur son lit.

O vous, lecteur, qui n'avez jamais eu la fièvre dans un logement de garçon, prenez pitié du malheureux destiné à subir cette calamité !

Un comité de demoiselles à marier, ou de toutes autres personnes chrétiennes intéressées à la propagation des vertus domestiques, devrait s'adresser à Cruikshank, à Leech, ou à quelque autre pareil interprète des folies du jour, pour lui faire faire une série de dessins représentant les horreurs de la vie de garçon, et engager ainsi le spectateur à chercher un sort meilleur et une condition plus agréable.

Est-il quelque chose de plus déplaisant que le déjeuner d'un garçon solitaire, avec la noire bouillotte sur un triste feu en plein été, ou, ce qui est pis encore, avec un feu qui s'est éteint, à Noël, une demi-heure après que la femme de ménage l'a allumé ? Le maître du logis entre frissonnant dans cette solitude, et se voit forcé de commencer sa journée par une chasse au bois et au charbon ; avant de se mettre à ses travaux d'étudiant, il doit s'acquitter des fonctions de file de service, à la place de mistress Flanagan, qui est absente sans permission.

Ou bien est-il plus beau sujet, pour le peintre classique, que la chemise du garçon, ce vêtement qu'il veut mettre juste à l'heure du dîner, et qu'il trouve totalement dégarni de boutons?

Il y a aussi le retour du garçon en son logis, après une joyeuse journée de Noël passée dans une gentille maison de campagne pleine de jolies figures, d'accueils affectueux et de regrets sincères. Il laisse sa valise chez le barbier de la cour; il allume sa triste vieille chandelle à la petite lampe qui éclaire à demi l'escalier; il entre dans la chambre déserte qui lui est familière, et où il ne trouve, pour lui faire accueil, pour témoigner quelque intérêt à son bonheur personnel, que les cartes de visite qui sont là à l'attendre, étendues sur sa table.

Ajoutez à ces scènes l'effrayant tableau de la maladie du garçon, et, à partir du jour de la publication de ce lugubre diorama, les loyers commenceront certainement à baisser dans le Temple. Être bien portant dans un pareil logement, c'est déjà une vie assez triste, assez isolée, assez égoïste; mais y être malade, y passer des nuits dans l'insomnie et les douleurs, soupirer après le jour et la femme de ménage, s'administrer soi-même sa médecine en consultant sa montre, n'avoir pendant de longues heures d'autres compagnons que son imagination malade et ses pensées fiévreuses, nulle main amie pour vous verser à boire quand vous avez soif, ou pour unir l'oreiller brûlant qui se replie sous votre tête: c'est là vraiment un sort si lugubre et si tragique, que nous n'insisterons pas sur ses horreurs. Nous nous bornerons à plaindre de tout notre cœur les garçons qui le bravent chaque jour dans le Temple.

Tel fut le sort d'Arthur Pendennis, après les divers excès dont nous avons parlé, et auxquels il avait assujéti son malheureux cerveau. Un soir il se coucha indisposé, et il se réveilla malade le lendemain. La seule visite qu'il reçut ce jour-là, outre sa blanchisseuse ou femme de ménage, fut l'apprenti de l'imprimerie, qui arriva du bureau de la *Gazette de Pall-Mall*, et que Pen s'efforça de satisfaire du mieux qu'il put. Les efforts qu'il fit pour travailler n'aboutirent qu'à augmenter sa fièvre; il ne put fournir qu'une partie de la copie qu'il envoyait ordinairement. Shandon étant absent, et Warrington ne se

trouvant pas à Londres pour donner un coup de main, les colonnes politiques et littéraires de la Gazette menacèrent de rester vides, car le sous-directeur ne savait comment les remplir.

M. Finucane courut au logis de Pen, et trouva ce gentleman si mal, que le digne Irlandais se mit à l'œuvre pour le remplacer, s'il était possible. Il produisit une série d'articles politiques et critiques qui édifièrent sans doute considérablement les lecteurs de ce journal. Les allusions à la grandeur de l'Irlande, au génie et à la vertu des habitants de ce pays outragé, découlèrent magnifiquement de la plume de Finucane. Et Shandon, le rédacteur en chef, qui prenait paisiblement ses vacances à Boulogne-sur-Mer, ayant parcouru les colonnes du journal qu'on lui envoyait, reconnut aussitôt le style du fameux rédacteur, jeta la feuille à sa femme et lui dit en riant : « Voyez, ma chère Marie, Jack s'est remis à l'œuvre. »

Vraiment Jack était un chaud ami et un vaillant partisan et, lorsqu'il tenait la plume, il laissait rarement échapper l'occasion de faire savoir au monde que Rafferty était le plus grand peintre de l'Europe, de s'étonner de la mesquine jalousie de l'Académie qui refusait de l'admettre dans son sein, de répéter que le bruit courait généralement dans le West-End qu'on avait nommé M. Rooney membre du parlement, gouverneur de Barataria, ou d'introduire dans le sujet qu'il traitait, quel qu'il fût, quelques mots de louange à l'adresse des Tours Rondes et de la Chaussée des Géants.

Et il ne se contenta pas de faire du mieux qu'il put la besogne de Pen ; mais cet excellent camarade offrit encore de se priver de la liberté dont il jouissait les samedis et dimanches, pour passer ces jours-là à soigner Arthur. Celui-ci toutefois refusa obstinément cette offre bienveillante, l'assurant avec force remerciements qu'il supporterait mieux sa maladie tout seul.

Le vendredi soir, après avoir achevé son œuvre sur le papier, Finucane alla souper à l'Arrière-Cuisine, et il informa le capitaine Costigan de la maladie de leur jeune ami dans son appartement du Temple. Deux jours plus tard, le capitaine, s'étant ressouvenu de la chose, se dirigea vers Lamb-Court et fit une visite au malade dans l'après-midi du dimanche. Il trouva

mistress Flanagan, la femme de ménage, pleurant dans le salon, et il obtint d'elle de tristes nouvelles de l'état du pauvre cher jeune gentleman. La maladie de Pen avait si fort alarmé la digne femme, qu'elle s'était vue forcée d'avoir recours au stimulant de l'eau-de-vie pour se donner la force de supporter la douleur que lui causait l'état du jeune homme. Elle se penchait sur son lit et tâchait de lui rendre toutes sortes de petits services, si bien que ses attentions devinrent insupportables au malade, et qu'il la pria d'un ton bourru de ne pas s'approcher de lui. Nouvelles larmes et redoublement de chagrin chez la femme de ménage, et aussi nouveau recours à la bouteille qu'elle prenait comme un remède anodin.

Le capitaine la tança vertement de son intempérance, et lui fit sentir les fatales conséquences qu'amènerait nécessairement la continuation de son imprudente conduite.

Pen, qui avait une fièvre violente, fut néanmoins très-satisfait de la visite du capitaine Costigan. Couché sur son lit, il entendit la voix bien connue de l'Irlandais, s'empressa de le faire entrer, et le pria de prendre un siège et de causer avec lui.

Le capitaine tâta très-gravement le pouls au jeune homme. Sa main tremblante et gluante trouva un moment d'immobilité pour presser l'artère d'Arthur. Son pouls battait avec impétuosité, sa figure était hagarde et brûlante, ses yeux sombres et injectés de sang; sa barbe n'avait pas été rasée depuis près de huit jours.

Pen fit asseoir son visiteur, et, s'agitant sur sa triste couche, se mit à parler vivement de l'Arrière-Cuisine, du Vauxhall et de Fanny. Quand retourneraient-ils ensemble au Vauxhall, et comment se portait la petite Fanny?

Oui, comment se portait-elle? Nous savons qu'elle rentra fort triste à la maison le dimanche précédent, après avoir vu Arthur allumer sa lampe dans son logis, tandis qu'il y était en tête-à-tête avec Bows. Bows ne tarda pas à rentrer chez lui, et, en passant devant la loge, il jeta un coup d'œil dans l'appartement de mistress Bolton; mais il avait l'air fort triste. Fanny passa une seconde nuit dans l'inquiétude. Son agitation réveilla plus d'une fois ses petites camarades de lit. Elle n'osait pas continuer la lecture de *Walter Lorraine*; son père était à la maison, et il n'aurait pas souffert de lu-

mière. Elle mit le livre sous l'oreiller et y porta souvent la main pendant la nuit. Elle venait à peine de s'endormir, quand les petites commencèrent à s'agiter au point du jour, presque aussi matinales que les oiseaux. Quoiqu'elle fût très-fâchée contre Bows, elle monta chez lui à l'heure accoutumée, et alors le brave musicien se mit à lui parler.

« J'ai vu M. Pendennis hier soir, Fanny, dit-il.

— Ah!... Eh bien! je m'en doutais, répliqua Fanny en regardant d'un air farouche le mélancolique vieillard.

— Je vous ai toujours aimée avec tendresse depuis que nous sommes venus loger ici, continua-t-il. Vous étiez alors une enfant, et vous m'aimiez, Fanny; vous m'avez aimé jusqu'au moment où vous rencontrâtes ce gentleman, il y a trois ou quatre jours.

— Et maintenant je suppose que vous allez dire du mal de lui, reprit Fanny. Dites-en donc, monsieur Bows; cela fera que je vous aimerai davantage.

— Non certes, je n'en dirai pas. Je crois que c'est un très-bon et très-honnête jeune homme.

— Vraiment?... Vous savez que, si vous disiez un mot contre lui, je ne vous adresserais plus jamais la parole.... non, jamais! » s'écria miss Fanny en fermant son petit poing et arpentant la chambre de haut en bas.

Bows observait tous les mouvements de l'ardente petite créature avec admiration et avec une sympathie pleine de tristesse. Une vive rougeur colorait ses joues, son corps tremblait, ses yeux lançaient des éclairs d'amour, de colère, de défi.

« Vous voudriez dire du mal de lui, s'écria-t-elle; mais vous n'osez pas; vous savez que vous n'osez pas!

— Il y a plusieurs années que je le connais, continua Bows. Il était alors presque aussi jeune que vous l'êtes à présent, et il avait une passion romanesque pour la fille de notre ami le capitaine, qui est actuellement lady Mirabel. »

Fanny se mit à rire.

« Je suppose qu'il y avait d'autres personnes aussi qui étaient amoureuses de miss Costigan, dit-elle; je ne me soucie pas d'entendre leur histoire.

— Il voulait l'épouser; mais il y avait grande disproportion d'âge entre eux, et surtout de rang. Elle le refusa

parce qu'il n'avait pas d'argent. Elle fit très-sagement de le refuser; car ils eussent été tous deux très-malheureux, et elle n'était pas élevée pour vivre avec la famille de M. Pendennis ni pour rendre sa maison agréable. M. Pendennis a son chemin à faire dans le monde, et il faut qu'il épouse une personne de même rang que lui. Une femme qui aime un homme ne cherche pas à ruiner son avenir, à le brouiller avec sa famille, à le plonger dans la pauvreté et dans la misère pour satisfaire son amour. Une honnête fille ne fait pas cela; elle ne le fait pas, par égard pour celui qu'elle aime, d'abord, et ensuite par égard pour elle-même. »

L'émotion de Fanny, qui tout à l'heure était pleine de colère et de défi, se changea ici en effroi et en supplication.

« Qu'est-ce que je sais du mariage, Bows? dit-elle. Quand en a-t-il été question? Que s'est-il passé entre ce jeune gentleman et moi, qui puisse donner lieu à des paroles si cruelles? Ce n'est pas ma faute, ni celle d'Arthur.... de M. Pendennis, si je l'ai rencontré au Vauxhall. C'est le capitaine qui nous y a menées, maman et moi. Nous n'avons jamais pensé à mal, pour sûr. Il arriva et nous tira de peine, et fut si bienveillant! Puis il revint nous voir et demander de nos nouvelles; et c'était bien, très-bien, de la part d'un si grand gentleman, de se montrer si poli avec de pauvres gens comme nous! Et hier nous allâmes nous promener au jardin du Temple, maman et moi, et.... et.... »

Ici elle s'interrompit pour laisser libre cours à cet argument sans réplique en usage chez les femmes : les larmes; puis elle s'écria :

« Oh! je voudrais être mortel! Je voudrais être couchée dans ma tombe, et jamais, jamais ne l'avoir vu!

— Il en a dit tout autant, Fanny, » répliqua Bows.

Et Fanny lui demanda d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Pourquoi.... pourquoi souhaiterait-il de ne m'avoir jamais vue? Est-ce que je lui ai jamais fait du mal? Oh! je mourrais plutôt que de lui faire du mal! »

Là-dessus, le musicien lui fit part de la conversation de la veille, lui montra que Pen ne pouvait ni ne devait songer à faire d'elle sa femme, et qu'elle devait de son côté s'efforcer de l'oublier, si elle attachait quelque prix à sa bonne réputation.

Fanny quitta le musicien, convaincue, mais non guérie de son amour, en lui promettant d'éviter le danger qui la menaçait. Lorsqu'elle rentra à la loge, elle dit tout à sa mère. Elle parla de son amour pour Arthur et déplora naïvement l'inégalité de leurs conditions, qui s'élevait comme une barrière entre eux.

« Voyez *la Dame de Lyon*, dit Fanny; oh! maman combien j'aimais M. Macready dans cette pièce! combien j'aimais Pauline pour sa fidélité au pauvre Claude! Toujours il occupe la première place dans ses pensées, et il revient vers elle, officier, après avoir traversé une foule de dangers. Si tout le monde admire Pauline, et je suis sûre qu'on ne peut faire autrement que de l'admirer pour sa fidélité à un pauvre homme, pourquoi un gentleman rougirait-il d'aimer une pauvre fille? Ce n'est pas que M. Arthur m'aime. Oh! non.... non! Je ne suis pas digne de lui; une princesse seule peut être digne d'un tel gentleman. Quel poète! quel style admirable! et quel air plein de grandeur! Je suis sûre qu'il est noble, et d'une ancienne famille, et qu'un ennemi retient injustement le domaine de ses ancêtres. Peut-être est-ce son oncle. Ah! comme je le servirais, si je pouvais! comme je travaillerais pour lui! comme je me ferais son esclave, oh oui! Je ne demanderais pas plus que ceci, maman: qu'il me fût permis de le voir le matin; et quelquefois il me dirait: *Comment vous portez-vous, Fanny?* ou bien: *Dieu vous bénisse, Fanny!* comme il l'a dit hier. Et je travaillerais, je travaillerais! et je resterais levée toute la nuit à lire, à apprendre, à me rendre digne de lui. Le capitaine dit que sa mère demeure à la campagne et que c'est une grande dame. Oh! je voudrais aller la servir, maman! Je sais faire une foule de choses, je travaille très-proprement, et.... et quelquefois il viendrait à la maison, et alors je le verrais! »

A ces mots, la jeune fille laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère, et donna libre cours à ses larmes, auxquelles la matrone mêla naturellement les siennes.

« Il ne faut plus penser à lui, Fanny, dit-elle. S'il ne revient pas vers vous, c'est un horrible et méchant homme.

— Ne l'appellez pas ainsi, mère, répliqua Fanny. C'est le meilleur des hommes, le meilleur et le plus aimable. Bows dit qu'il est malheureux de quitter la pauvre petite Fanny.

Ce n'est pas sa faute, n'est-ce pas ? si nous nous sommes rencontrés ; et ce n'est pas non plus sa faute si je ne dois pas le revoir. Bows dit que je ne dois pas le revoir, et c'est vrai, mère. Il m'oubliera, mais je ne l'oublierai jamais, moi. Oh ! non. Je prierai toujours pour lui, et je l'aimerai toujours.... jusqu'à la mort.... Et j'en mourrai, je le sais, et alors mon âme l'accompagnera toujours partout.

— Vous oubliez votre pauvre mère, Fanny, et vous me fendez le cœur en continuant ces discours, dit mistress Bolton. Peut-être le reverrez-vous. Je suis sûre que vous le reverrez. Je suis sûre qu'il viendra aujourd'hui. Si jamais j'ai vu un homme amoureux, cet homme c'est lui. Quand le jeune homme d'Émilie Budd se présenta d'abord pour demander sa main, il fut renvoyé par le vieux Budd, un personnage très-respectable, le violoncelle de l'orchestre de Salder's-Wells ; et sa propre famille, à lui, n'en voulut pas entendre parler non plus. Mais il revint. Nous savions toutes qu'il reviendrait. Émilie l'avait toujours dit, et il l'épousa. Et celui-ci reviendra aussi. Retenez bien les paroles d'une mère : vous verrez s'il ne revient pas, chérie. »

A ce moment de la conversation, M. Bolton entra dans la loge pour le repas du soir. La mère et la fille se turent dès qu'elles virent le père. Mistress Bolton caressa et cajola le hargneux aide de camp de l'entrepreneur des pompes funèbres, et dit :

« Bon Dieu ! monsieur Bolton, qui eût espéré vous voir manquer à votre club un lundi soir ? Fanny, chère, apportez à souper à votre papa. Que voulez-vous manger, monsieur Bolton ?... La pauvre fille a un abcès à l'œil, ou un grain de sable dedans.... j'étais juste à regarder ce que c'est quand vous êtes entré. »

Et elle serra la main de sa fille pour lui recommander la prudence et la discrétion. Les larmes de Fanny se séchèrent ; grâce à cette merveilleuse hypocrisie, à cet étonnant pouvoir de dissimulation dont les femmes sont douées, toute trace de son émotion disparut ; elle alla prendre son ouvrage et s'assit dans son coin, si grave et si tranquille que l'insouciant papa ne soupçonna même pas ses souffrances.

1. Il y a samedi dans le texte ; mais on est au lendemain de la promenade au Temple, et par conséquent au lundi. (Note du traducteur.)

On eût dit que le destin était résolu à enflammer et à augmenter la maladie et l'amour de la pauvre enfant, tellement les circonstances et les personnes qui l'entouraient semblaient s'entendre pour l'activer. Sa mère l'encourageait et approuvait son amour; et les paroles mêmes dont Bows s'était servi pour tâcher d'étouffer cette flamme n'avaient servi qu'à accroître cette malheureuse fièvre. Pen n'était pas un méchant ni un séducteur; Pen était noblement inspiré quand il voulait éviter Fanny. Pen l'aimait, le bon, le grand, le magnifique jeune homme à la chaîne d'or, aux cheveux châains parfumés! Oui, il l'aimait, ou du moins il l'eût aimée cinq ans plus tôt, avant que le monde eût endurci cet ardent et insouciant jeune homme, avant qu'il eût appris à rougir d'une folle et imprudente passion, avant qu'il eût étranglé cette passion, comme de pauvres femmes étranglent leurs enfants innocents, non pas à cause du crime, mais à cause de la honte, et parce qu'elles redoutent de se voir par-tout montrer au doigt.

Est-il au monde une personne respectable qui n'approuve pas M. Pen d'avoir évité un mariage avec une fille mal élevée et de basse condition, dont un gentleman ne pouvait raisonnablement reconnaître les parents, et dont les manières n'eussent pas été en harmonie avec sa nouvelle position? Quel philosophe ne lui dirait pas que la meilleure chose à faire avec ces petites amourettes, quand elles viennent, c'est de s'en débarrasser, de les laisser passer et de les guérir; qu'aucun homme ne meurt d'amour pour une femme, ni aucune femme pour un homme; et que l'un ou l'autre, ayant reconnu l'impossibilité de satisfaire ses desirs en ce cas particulier, doit oublier son amour, tourner ses regards d'un autre côté et faire un autre choix?

Et cependant, peut-être y a-t-il quelque chose à opposer à ces raisonnements. Peut-être Bows avait-il raison d'admirer cet amour de Pen, tout aveugle et irréfléchi qu'il fût, qui le disposait à risquer tout son avoir pour la personne aimée. Si le sacrifice de soi-même est en général une vertu louable, peut-être ne mérite-t-il pas beaucoup de louanges quand il n'est déterminé que par des choses de ce monde. Enfin réservons ce point pour être décidé par le moraliste qui voudra discuter la question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Pen, avec l'expérience du monde qu'il avait alors, eût repoussé avec raillerie et indignation l'idée d'épouser une fille de cuisine sans le sou. Et ce point étant bien arrêté dans son esprit, il ne faisait que son devoir d'honnête homme en étouffant toute malheureuse tendresse qu'il pouvait éprouver pour la pauvre petite Fanny.

Elle attendit donc, elle attendit longtemps, espérant qu'Arthur viendrait. Elle attendit toute une semaine, et ce fut au bout de ce temps que la pauvre petite créature apprit par Costigan la maladie d'Arthur.

Il arriva, le soir même qui suivit la visite de Costigan à Pen, que l'oncle d'Arthur, l'excellent major, revint de Buxton, où sa santé s'était rétablie. Il chargea son valet Morgan d'aller savoir des nouvelles d'Arthur, et d'inviter ce gentleman à déjeuner le lendemain chez le major. Le major ne faisait que passer à Londres pour se rendre chez le marquis de Steyne, à Stillbrook, où il devait tirer des perdrix.

Morgan revint vers son maître avec une mine fort longue. Il avait vu M. Arthur; M. Arthur était vraiment très-mal; M. Arthur était au lit avec la fièvre. On devrait lui envoyer un docteur. Morgan trouvait le cas fort alarmant.

Bonté divine! quelle triste nouvelle pour le major! Il avait espéré qu'Arthur pourrait venir à Stillbrook; il s'était arrangé pour l'emmener, et s'était procuré une invitation de lord Steyne pour son neveu. Quant à lui, il était forcé de partir; il ne pouvait planter là lord Steyne; la fièvre était peut-être contagieuse; c'était peut-être la rougeole; il n'avait jamais eu la rougeole, lui; et à son âge elle pouvait être dangereuse. Y avait-il quelqu'un auprès de M. Arthur?

Morgan répondit qu'il y avait quelqu'un qui soignait M. Arthur.

Le major demanda alors si son neveu avait consulté quelque médecin.

Morgan répliqua qu'il avait fait la même question, et qu'on lui avait répondu que M. Pendennis n'avait pas vu de médecin.

Le maître de Morgan fut sincèrement contrarié d'apprendre le malheur d'Arthur. Il serait allé le voir; mais quel bien

cela pouvait-il faire à Arthur, que le major attrapât la fièvre? Ses propres incommodités l'empêchaient absolument de soigner tout autre que lui-même. Mais le jeune homme devait consulter un médecin, le meilleur médecin; et Morgan fut incontinent dépêché, avec un billet du major Pendennis, vers son ami le docteur Goodenough¹ qui, par bonheur, se trouva à Londres et chez lui, et qui quitta son dîner sur-le-champ. Une demi-heure après, sa voiture s'arrêtait dans la rue du Temple-Supérieur, près de la maison de Pen.

Le major avait prié cet excellent médecin de lui apporter des nouvelles de son neveu au club où il dînait, et le docteur y fit son apparition dans le courant de la soirée.

L'affaire était très-sérieuse; le malade avait une forte fièvre; Goodenough avait saigné Pen immédiatement, et retournerait le voir avant tous ses autres malades le lendemain matin.

La major alla se coucher avec cette malheureuse nouvelle.

Lorsque Goodenough revint le voir le lendemain, selon sa promesse, il lui fallut écouter pendant un quart d'heure le récit des propres maladies du major, avant que celui-ci trouvât le loisir d'entendre parler d'Arthur.

Arthur avait passé une très-mauvaise nuit, au dire de sa.... de sa garde. A une heure, il avait eu le délire. Cela pouvait finir mal; mieux valait faire venir sa mère sur-le-champ.

Le major écrivit avec le plus grand empressement à mistress Pendennis, mais aussi en même temps avec les plus grandes précautions. Quant à aller voir le malade, c'était chose impossible pour le vétérân, dans l'état où il se trouvait.

« Est-ce que je pourrais lui être de quelque utilité, mon cher docteur? » demanda-t-il.

Le docteur répondit avec un rire particulier :

« Non, je ne crois pas que vous puissiez lui être de quelque utilité. Votre précieuse santé exige les plus grands ménagements, et vous feriez mieux d'aller vous reposer à la campagne. J'irai moi-même voir le malade deux fois par jour, et je ferai tout mon possible pour le sauver. »

Le major déclara sur l'honneur que, s'il pouvait être bon à

1. *Good enough*, assez bon.

quelque chose, il courrait immédiatement chez Pen. Dans l'état des choses, Morgan irait veiller à ce qu'il ne manquât de rien. Le docteur devait écrire au major à Stillbrook par chaque courrier; il ne serait là qu'à environ quarante milles de Londres, et, s'il arrivait quelque chose, il reviendrait, fallût-il sacrifier n'importe quoi.

Le major exerçait sa bienveillance par délégué et par la poste. Et que pouvait-il faire de plus ? comme il disait.

« Parbleu ! dans ces cas-là, vous savez que mieux vaut ne pas déranger le malade. Si le pauvre diable meurt, eh bien ! vous savez que c'est une chose finie. Mais pour guérir, et je suis sûr, mon cher docteur, que vous serez d'accord avec moi, pour guérir il n'y a rien de tel que de rester tranquille.... parfaitement tranquille. »

C'est ainsi que le vieux gentleman cherchait à satisfaire sa conscience.

Le jour même il partit pour Stillbrook par le chemin de fer (car des chemins de fer ont été exécutés depuis le commencement de cette histoire, quoiqu'ils n'aient pas encore tout à fait pénétré dans le pays de M. Pen), et il fit son apparition au dîner du marquis de Steyne, avec son costume habituel et sa perruque frisée.

Mais nous devons dire, pour rendre justice au major, qu'il avait l'air fort sombre et fort malheureux. Wagg et Wenham le raillèrent de son abattement; ils lui demandèrent s'il était contrarié dans ses amours, et se divertirent autrement encore à ses dépens. Il perdit son argent au whist après dîner, et coupa avec l'atout le plus haut pique de son partner. La pensée du jeune homme malade, dont il était fier et qu'il aimait à sa façon, tint le vieillard éveillé pendant la moitié de la nuit, l'agita et lui donna la fièvre.

Le lendemain, il reçut un billet d'une écriture qu'il ne connaissait pas : c'était celle de M. Bows. Le musicien disait que M. Arthur Pendennis avait eu une assez bonne nuit, et que, comme le docteur Goodenough avait dit que le major désirait être tenu au courant de l'état de son neveu, il avait cru, lui, Robert Bows, devoir lui mander cette nouvelle par le chemin de fer.

Le jour suivant, il allait partir pour la chasse, vers midi, avec quelques-uns des gentlemen qui étaient en visite chez

le marquis de Steyne, et la société, en attendant les voitures, se trouvait réunie sur la terrasse devant la maison, quand une citadine arriva de la station prochaine, et un vieux gentleman assez râpé s'en élança, qui demanda le major Pendennis. C'était M. Bows. Il entraîna le major à l'écart pour lui parler; la plupart des gentlemen qui étaient là virent, à l'air alarmé du major, qu'il était arrivé quelque chose de grave.

Wagg dit : « C'est un huissier qui vient gripper le major ; » mais personne ne rit de cette plaisanterie.

« Holà ! qu'est-ce qu'il y a, Pendennis ? » s'écria lord Steyne de sa voix stridente. Quelque malheur ?

— C'est.... c'est.... mon garçon qui est mort, » dit le major en sanglotant.

Le vieillard était tout accablé.

« Non, pas mort, milord ; mais très-mal quand j'ai quitté Londres, » dit M. Bows à voix basse.

Au moment où ces trois personnages parlaient, arriva un briska. Le pair regarda sa montre.

« Vous avez vingt minutes pour rejoindre le train-poste. Montez, Pendennis, et allez *comme tous les diables* ; entendez-vous, cocher ? »

Le briska s'éloigna rapidement avec Pendennis et ses compagnons. Et nous espérons que l'expression dont se servit le marquis de Steyne lui sera pardonnée.

De la gare, le major se rendit en toute hâte au Temple, où il trouva une voiture de voyage arrivée avant lui et bloquant l'étroite ruelle. Deux dames en étaient sorties et demandaient leur chemin aux portiers. Le major regarda par hasard le panneau de la voiture, et y vit la tête d'aigle à demi effacée regardant le soleil, et, au-dessous, la devise *Nec tenui penna*. C'était la vieille voiture de son frère, fabriquée depuis longues, longues années. Hélène et Laure demandaient leur chemin pour arriver à l'appartement du pauvre Pen.

Il courut à elles, prit vivement le bras de sa sœur et lui baisa la main. Ils entrèrent tous trois dans Lamb-Court, et montèrent ensemble le sombre escalier.

Ils frappèrent très-doucement à la porte sur laquelle était écrit le nom d'Arthur, et elle fut ouverte par Fanny Bolton.

CHAPITRE III.

Un chapitre critique.

En voyant les deux dames et l'expression inquiète de la figure de la plus vieille, qui la regardait avec un air d'alarme et de terreur inscrutable, la pauvre fille reconnut aussitôt qu'elle avait devant elle la mère de Pen. Il y avait de la ressemblance entre les yeux hagards de la veuve et ceux d'Arthur qui se démenait sur son lit dans l'ardeur de la fièvre.

Fanny fixa un regard attentif, d'abord sur mistress Pendennis, et ensuite sur Laure; le visage de celle-ci n'avait pas plus d'expression que s'il eût été de pierre. Tristesse et dureté de cœur, voilà ce qu'il y avait sur les figures des deux femmes; ni l'une ni l'autre ne manifesta la moindre lueur de compassion ou de sympathie pour Fanny. Désespérée, elle porta ses regards sur le major qui se trouvait derrière elles. Le vieux Pendennis abaissa ses paupières et regarda furtivement en dessous la pauvre petite garde-malade d'Arthur.

« Je.... je vous ai écrit hier, m'ame, s'il vous plaît, » dit Fanny en tremblant de tous ses membres.

Elle était aussi pâle que Laure, dont la figure triste et menaçante regardait par-dessus l'épaule de mistress Pendennis.

« Vraiment, madame? » répliqua mistress Pendennis. Je suppose que je puis à présent vous délivrer de la peine de soigner mon fils. Je suis sa mère, vous comprenez.

— Oui, m'ame. Je..... Voici le chemin de sa..... Oh! attendez une minute, s'écria Fanny. Il faut que je vous prépare pour s..... »

La veuve, dont le visage avait exprimé une implacable cruauté, recula d'un pas, haletante, et avec un petit cri qu'elle étouffa aussitôt.

« Il est dans cet état depuis hier, » dit Fanny dont les dents claquaient.

Un éclat de rire horrible sortit de la chambre de Pen, dont la porte était ouverte; après plusieurs grands eris, le pauvre

diable se mit à chanter une chanson bachique de collège ; puis il poussa des hurrahs comme s'il eût été au milieu d'une orgie, et frappa du poing contre la boiserie. Il avait le délire.

« Il ne me reconnaît pas, m'ame, dit Fanny.

— Vraiment. Peut-être reconnaîtra-t-il sa mère ; laissez-moi passer, s'il vous plaît, afin que je le rejoigne. »

Et la veuve passa brusquement à côté de la petite Fanny, et traversa le sombre corridor qui menait au salon de Pen.

Laure passa aussi devant Fanny sans dire un mot, et le major Pendennis suivit ces dames.

Fanny s'assit sur un banc dans le corridor ; elle pleura et pria du mieux qu'elle put. Elle fût volontiers morte pour lui, et ses parents la haïssaient. Ces belles dames n'avaient pas eu pour elle un mot de remerciement ni de bonté. Elle resta assise dans le corridor, Dieu sait combien de temps. Personne ne sortit pour lui parler. Elle resta assise là jusqu'à ce que le docteur Goodenough vint pour sa seconde visite de la journée, et il trouva la pauvre petite à la porte.

« Quoi ! vous êtes là, petite garde ? Comment va votre malade ? demanda le bon docteur. A-t-il eu un peu de repos ?

— Allez le leur demander. Ils sont dedans, répondit Fanny.

— Qui cela ? sa mère ? »

Fanny hocha la tête affirmativement sans parler.

« Il faut vous mettre au lit vous-même, ma pauvre petite fille, dit le docteur. Vous tomberez malade, vous aussi, si vous ne vous couchez pas.

— Oh ! ne pourrai-je venir le voir ? ne pourrai-je venir le voir ? Je.... je l'aime tant ! » dit la petite fille.

A ces mots, elle se jeta à genoux et saisit la main du docteur dans un tel paroxysme de douleur, que ce spectacle attendrit le cœur du bon médecin et qu'il y eut comme un brouillard sur ses lunettes.

« Bah ! bah ! ça n'a pas le sens commun ! A-t-il pris sa potion, garde-malade ? A-t-il eu un peu de repos ? Sans doute il faut que vous veniez le voir, comme moi aussi.

— On me permettra de m'asseoir ici, n'est-ce pas, monsieur ? Je ne ferai pas de bruit. Je ne demande qu'à rester ici, » dit Fanny.

Là-dessus, le docteur l'appela sotte petite fille, la fit asseoir

sur le banc où l'apprenti de l'imprimerie avait passé tant d'heures à attendre sa copie, lui donna une petite tape sur sa joue pâle, puis se dirigea rapidement vers la chambre du malade.

Mistress Pendennis était retranchée, pâle et grave, dans un grand fauteuil, au chevet de Pen. Sa montre était sur la table de nuit, à côté des médecines de Pen. Son chapeau et son manteau étaient dans l'embrasure de la fenêtre. Elle avait sur les genoux sa Bible, sans laquelle elle ne voyageait jamais. Son premier mouvement, après avoir vu son fils, avait été de prendre le châle et le chapeau de Fanny qui étaient sur la commode de la chambre à coucher, et de les porter dans l'autre pièce sur la table de travail. Elle avait fermé la porte sur le major Pendennis et sur Laure, et pris entière possession de son fils.

Elle avait craint beaucoup de n'être pas reconnue d'Arthur ; mais cette douleur lui fut épargnée, en partie du moins. Pen reconnut très-bien sa mère ; il lui sourit et lui fit un hochement de tête familier. Quand elle entra, il s'imagina aussitôt qu'ils étaient à Fair Oaks, et se mit à rire et à bavarder avec force divagations. Laure l'entendit de la pièce où elle se trouvait. Son rire lui perça le cœur de traits empoisonnés. C'était donc vrai. Il avait été coupable.... et avec *cette* créature !.... une intrigue avec une servante ! Et elle l'avait aimé !.... et il mourait, selon toute apparence, délirant et sans repentir !

De temps à autre le major murmurait une parole de consolation, que Laure entendait à peine.

Ce fut une lugubre séance pour tout le monde, et, quand Goodenough entra dans la chambre, son apparition fut accueillie comme celle d'un ange.

Ce n'est pas seulement pour le malade, c'est aussi pour les amis du malade que vient le docteur. Sa présence leur est souvent aussi utile qu'au patient lui-même, et ils soupirent après lui avec plus d'ardeur. Que de fois nous l'avons tous attendu ! quelle émotion nous cause le bruit des roues de sa voiture sur le pavé, et enfin son arrivée à notre porte ! comme nous recueillons toutes ses paroles ! et quelle consolation nous donne un sourire de ses lèvres, s'il peut nous accorder ce rayon de soleil pour éclairer nos ténèbres ! Qui n'a pas vu la mère scruter sa physionomie pour savoir s'il reste quelque

espoir de sauver le petit enfant malade qui ne peut parler et qui est couché là, son petit corps luttant contre la fièvre ? Ah ! comme elle plonge dans ses yeux ! quelles actions de grâces, si elle y trouve un clair regard ! quelle peine et quelle affliction, s'il baisse les paupières et qu'il n'ose pas dire : « Espérez ! »

Ou bien c'est le père de famille qui est frappé. L'épouse terrifiée regarde devant elle, tandis que le médecin tâte le pouls au malade ; elle étouffe sa douleur parce qu'il a recommandé aux enfants de suspendre leurs jeux et leur bavardage. Devant le patient miné par la fièvre, l'épouse dans l'attente et les enfants qui ne se doutent de rien, le docteur est comme le Destin, le dispensateur de la vie et de la mort. Il faut qu'il sauve le malade cette fois encore : la femme prie tant pour sa guérison ! Il est facile de s'imaginer combien cette responsabilité doit être terrible pour un homme consciencieux ; combien doit être cruelle l'idée qu'on a prescrit un remède nuisible, ou celle qu'il eût été possible d'en donner un plus efficace. Si le cas est mortel, quel tourment que la sympathie pour les amis survivants ! Si le malade guérit, quelle immense joie que celle de la victoire ! ●

Après une présentation très-précipitée à Hélène et à Laure, de l'arrivée desquelles il avait été instruit par la petite garde-malade, le docteur se mit à examiner le patient, dont la fièvre violente ne pouvait être le sujet d'aucune méprise, et à qui il crut devoir prescrire les plus puissants antiphlogistiques qu'il connût. Il consola de son mieux l'infortunée mère, l'assura qu'il n'y avait encore aucune raison de désespérer, qu'on devait attendre beaucoup de la jeunesse d'Arthur, de la force de sa constitution, etc. ; puis, s'étant efforcé de calmer ainsi les angoisses de mistress Pendennis, il entraîna le major dans la chambre vide (la chambre à coucher de Warrington) pour s'y consulter un moment avec lui.

Le cas était fort critique. La fièvre, si elle n'était pas coupée, pouvait et devait emporter le jeune homme : il fallait qu'il fût saigné sur-le-champ ; il fallait que la mère fût instruite de l'urgence. Pourquoi avait-elle amené cette autre jeune dame ? Une chambre de malade n'était pas sa place.

« Et il y a une autre femme encore, morbleu ! dit le major ; la.... la petite personne qui a ouvert la porte. Ma belle-

sœur a jeté là, sur la table, le châle et le chapeau du pauvre petit diable. Savez-vous quelque chose, docteur, de.... de cette petite personne ? Je n'ai fait que l'entrevoir en arrivant, et elle m'a semblé, vrai dieu ! extraordinairement gentille. »

Le docteur sourit d'un air malin. Dans les moments les plus graves, quand il s'agit de vie et de mort, il se présente parfois de ces étranges contrastes, de ces occasions de gaieté ; et il vous vient de ces sourires, comme pour narguer la tristesse et la rendre plus triste encore !

« J'ai l'affaire, » dit-il en rentrant dans le salon ; il écrivit à la hâte sur la table deux billets, dont il cacheta l'un. Puis prenant le châle et le chapeau de la pauvre Fanny avec les billets, il alla rejoindre la pauvre petite messagère dans le corridor, et lui dit : « Vite, petite garde ; il faut porter cela à l'apothicaire et le prier de venir sur-le-champ. Vous irez ensuite chez moi et demanderez mon domestique Harbottle, à qui vous direz de faire préparer cette prescription ; vous attendrez jusqu'à ce que je.... jusqu'à ce qu'elle soit prête. Cela pourra durer un peu de temps. »

Ainsi la pauvre Fanny s'en alla tristement avec ses deux billets. Elle trouva l'apothicaire qui demeurait dans le Strand, près de là, et qui arriva tout de suite, sa lancette en poche, pour saigner le malade. Puis Fanny se dirigea vers la maison du docteur, située dans Hanover-Square.

Le docteur rentra chez lui avant que la prescription fût prête ; car Harbottle, son domestique, resta très-longtemps à la composer.

Durant le reste de la maladie d'Arthur, la pauvre Fanny ne reparut plus chez lui en qualité de garde-malade. Mais on put voir, ce jour-là et le jour suivant, une jeune fille qui se tenait aux aguets dans l'escalier de Pen ; une triste, bien triste petite figure regardait et interrogeait l'apothicaire, et le garçon de l'apothicaire, et la femme de ménage, et le bon médecin lui-même, quand ils sortaient de la chambre du malade.

Et le troisième jour, le coupé du docteur s'arrêta à Shepherd's-Inn, et cet homme bon, honnête et bienfaisant, entra dans la loge du portier, et y soigna une petite malade qu'il avait là ; et le meilleur remède qu'il eut à lui donner, ce fut

quand il put dire à Fanny Bolton que la crise était passée et qu'enfin il y avait tout lieu d'espérer la guérison d'Arthur Pendennis.

Jack Costigan, esquire, ci-devant au service de Sa Majesté, vit la voiture du docteur, et critiqua ses chevaux et l'équipement.

« Livrée verte, parbleu ! dit le général, et une aussi belle paire de robustes chevaux bais qu'un vrai *gentleman* pourrait en désirer... tout cela pour un *docteur*. C'est *incroyable* comme ces *docteurs* sont aujourd'hui pleins d'orgueil et d'arrogance. Ce n'est pas à dire que celui-ci ne soit pas un brave homme, un personnage scientifique et un excellent garçon, morbleu ! il a très-bien mené la fièvre de la pauvre petite fille, Bows, mon ami. »

M. Costigan était si satisfait de la conduite et du talent du docteur, que, toutes les fois qu'il rencontrait l'équipage de M. Goodenough, il se faisait un devoir de le saluer, ainsi que le médecin, qui était assis, d'une manière aussi polie et aussi magnifique que si le docteur Goodenough eût été le *lord-liftenant* lui-même, et lui Costigan un des élégants de *Phainix-Park*.

La gratitude de la veuve pour le médecin fut sans bornes, ou du moins presque sans bornes. Le digne gentleman se mit à rire à l'idée de recevoir des honoraires d'un homme de lettres ou de la veuve d'un confrère dans l'art d'Esculape. Et elle résolut, quand elle serait de retour à Fair Oaks, d'envoyer à Goodenough le vase de vermeil, la perle de la maison et la gloire de feu John Pendennis. Ce vase, précieusement conservé dans son étui doublé de drap vert, lui avait été offert à Bath par lady Elisabeth Firebrace, lors de la guérison de son fils, feu sir Anthony Firebrace, qui avait eu la fièvre scarlatine. Hippocrate, Hygiène, le roi Bladud et des serpents entrelacés surmontent cette coupe, qui existe encore, et qui fut exécutée avec les plus grands soins par MM. Abednego, de Milsom-Street. L'inscription est l'œuvre de M. Birch, précepteur du jeune baronnet.

Ce précieux chef-d'œuvre d'orfèvrerie, la veuve résolut de le consacrer à Goodenough, le sauveur de son Arthur ; et telle était sa reconnaissance qu'il n'est pas de faveur qu'elle ne lui eût accordée, si ce n'est une seule, celle qu'il désirait

le plus ; et c'était qu'elle fût un peu plus bienveillante et charitable pour la pauvre Fanny, de la simple et triste histoire de qui il avait appris quelque chose dans ses entrevues avec elle. Elle lui inspirait beaucoup d'intérêt, et il n'était pas disposé à faire beaucoup d'honneur à Pen de sa conduite en ces circonstances ; ou peut-être ne savait-il pas quelle avait été sa conduite. Toutefois, il était assez au fait de tout pour savoir que la pauvre aimante petite fille était sans souillure, qu'elle était venue chez Pen parce qu'elle croyait qu'il allait mourir, et qu'Arthur s'était à peine aperçu de sa présence ; enfin qu'elle éprouvait le plus profond et le plus pitoyable chagrin à l'idée de le perdre, vivant ou mort.

Mais, dans les deux ou trois occasions où Goodenough parla de Fanny, la figure de la veuve, toujours calme et douce, prit une expression si cruelle et si inexorable, que le docteur vit qu'il était inutile de lui demander justice ou pitié ; il courut à ses sollicitations et cessa de faire allusion à sa petite protégée. « Il est un mal que ni pavot, ni mandragore, ni tous les sirops soporifiques de l'Orient ne peuvent guérir chez les hommes de notre époque, » dit un poète populaire du temps d'Élisabeth ; et ce mal, quand il se manifeste chez les femmes, aucune découverte médicale des temps modernes, ni l'homœopathie, ni l'hydropathie, ni le mesmérisme, ni le docteur Simpson, ni le docteur Locock ne peuvent le guérir. Ce mal, c'est.... non, ne l'appelons pas jalousie, mais plutôt rivalité et émulation chez les dames.

Certains de ces individus malfaisants et prosaïques qui font des commentaires et des calculs à chaque nouvel incident d'une histoire, et qui veulent savoir, par exemple, comment les deux rivaux, quand ils sont seuls aux prises et tenant le poignard sur la gorge l'un de l'autre, seront tirés d'une aussi meurtrière complication de circonstances ; certains de ces individus, disons-nous, demanderont peut-être comment Arthur, gentleman malade ; Hélène, sa mère ; Laure, fille adoptive de celle-ci ; Marthe, leur soubrette campagnarde ; mistress Wheezer, garde-malade de l'hôpital Saint-Barthélemy ; mistress Flanagan, femme de ménage irlandaise ; le major Pendennis, officier en retraite ; Morgan, son valet ; Pidgeon, garçon de M. Arthur Pendennis, et d'autres encore, ont pu se loger dans un petit appartement du Temple, com-

posé de trois chambres, deux armoires, un corridor et un charbonnier.

La réponse est facile. Presque tous les locataires du Temple étaient à la campagne, et, dans la maison de Lamb-Court où demeurait Pen, il n'y avait presque que les personnes occupées autour du lit du malade. Comme nous ne nous sommes pas étendu longuement sur sa fièvre, nous n'insisterons pas beaucoup non plus sur le sujet plus gai de sa guérison.

Tout le monde, avons-nous dit, était à la campagne, et naturellement on ne peut supposer qu'un fashionable aussi jeune que M. Sibwright, qui occupait l'appartement du deuxième étage, au-dessous de Pen, fût resté à Londres. Mistress Flanagan, la femme de ménage de M. Pendennis, connaissait mistress Rouncy, qui servait M. Sibwright; et la chambre à coucher de ce gentleman fut préparée pour miss Bell, ou mistress Pendennis, quand celle-ci serait d'humeur à quitter le chevet de son fils afin d'essayer de goûter un peu de repos.

Si ce jeune *daim*, cette fleur de Baker-Street, qui avait nom Percy Sibwright, avait pu savoir par qui sa chambre à coucher était occupée, combien il eût été fier de cet appartement! quels poèmes il eût écrits sur Laure! Quelques-unes de ses œuvres ont été publiées dans les almanachs, et il y a des vers écrits de sa main dans les albums de la noblesse. C'était un élève de Camford qui avait, dit-on, failli remporter le prix de poésie anglaise. Mais Sibwright était absent, et son lit avait été livré à miss Bell. C'était le plus joli petit lit de fonte qu'il y eût au monde, avec des rideaux de perse doublés de rose; il avait une caisse de réséda à la fenêtre de sa chambre à coucher, et c'était une satisfaction de voir ses bottes vernies formant deux rangées coquettes au-dessus de sa garde-robe. Il avait un musée de flacons d'essences, de pots de pommade et de graisse d'ours, très-curieux aussi à examiner; et une galerie choisie de portraits de femmes presque toutes tristes, et généralement déguisées ou déshabillées, brillait autour des murs de cette élégante et fraîche retraite. Médora, les cheveux épars, se consolait avec son *banjo* de l'absence de Conrad. La princesse Fleur-de-Marie (de Rudolstein et des Mystères de Paris) regardait tristement à travers les barreaux de sa cage, qui était un couvent, dans

lequel, pauvre oiseau captif, elle dépérissait. Dorothée, de don Quichotte, se lavait éternellement les pieds. Bref, c'était une élégante galerie digne d'un galant amateur du beau sexe.

Dans le salon de Sibwright, à côté d'un embryon de bibliothèque de jurisprudence dont les volumes neufs étaient reliés en veau, il y avait une assez considérable collection de classiques qu'il ne pouvait pas lire, et de poèmes et romans anglais et français qu'il lisait beaucoup trop. Ses lettres d'invitation de la saison dernière décoraient encore son miroir ; il n'y avait rien qui indiquât l'homme de loi, si ce n'est la boîte à perruques, à côté de la Vénus, sur le rayon du milieu de la bibliothèque, et dont le couvercle portait imprimé en lettres d'or le nom de Percy Sibwright, esquire.

M. Bangham occupait l'appartement en commun avec Sibwright. M. Bangham était un homme de plaisir, marié à une riche veuve. M. Bangham n'avait pas de clientèle, et ne venait pas trois fois par trimestre voir sa chambre : il allait en tournée pour ces raisons mystérieuses qui font que certaines gens vont en tournée. Sa chambre était fort utile à Sibwright, quand ce jeune gentleman donnait ses petits dîners.

Il faut avouer que ces deux gentlemen n'ont rien à faire dans notre histoire, et que probablement nous ne les verrons jamais ; mais, leur porte nous étant ouverte, nous n'avons pu nous empêcher, en montant chez Pen, de jeter un coup d'œil chez eux. Ainsi, en nous rendant à nos affaires dans le Strand, nous ne pouvons nous empêcher de regarder dans la boutique ouverte sur notre passage, d'examiner le dîner de notre voisin au club, et, même à l'église, de lorgner les jolis minois à demi cachés par leurs chapeaux dans le banc à côté du nôtre.

Bien des années après les événements qui nous occupent à présent, Laure avoua en rougissant, et avec un rire plein de malice, qu'elle avait lu un roman français jadis fort en vogue ; et, quand son mari lui demanda avec étonnement où diable elle avait trouvé ce livre, elle dit que c'était au Temple, lorsqu'elle logeait dans l'appartement de M. Percy Sibwright.

« Et je n'ai jamais confessé, ajouta-t-elle, ce que je vais vous dire à présent : c'est que j'ouvris la boîte de laque, en tirai l'étrange perruque qui s'y trouvait, la mis sur ma tête et me regardai ainsi dans la glace. »

Supposons que Percy Sibwright fût entré dans ce moment. Qu'eût-il dit.... ce transporté coquin? Qu'eussent été pour lui tous les portraits des beautés déguisées qui ornaient sa chambre, en comparaison de cette beauté vivante? Ah! nous parlons du temps jadis, alors que Sibwright était garçon et avant qu'il fût nommé juge d'un tribunal de comté, alors que le monde, la plupart du monde, était jeune. Il y a du monde qui est jeune aussi à présent; mais nous ne le sommes plus, nous autres.

Vous ne pouvez supposer que Pen fût en bien grand danger, quand miss Laure fit cette farce de la perruque; autrement, quoiqu'elle en fût venue à ne plus trop se soucier de lui, le sentiment des convenances l'eût empêchée de jouer aucun tour ou d'essayer aucun déguisement.

Mais toutes sortes d'événements avaient eu lieu depuis quelques jours, qui avaient contribué à accroître sa gaieté et qui l'expliquaient. Il y avait toute une petite colonie des vieux amis et connaissances du lecteur qui s'étaient établis dans Lamb-Court, Temple, et autour du lit de notre malade. D'abord Marthe, la servante de mistress Pendennis, était arrivée de Fair Oaks, sur l'invitation du major, qui pensait sagement que sa présence serait utile et agréable à sa maîtresse et à son jeune maître : car le voisinage constant de mistress Flanagan (qui, durant la maladie de Pen, eut besoin de plus de consolations spiritueuses qu'à l'ordinaire) ne pouvait être du goût ni de l'un ni de l'autre. Marthe arriva donc en temps opportun pour servir mistress Pendennis, qui ne se coucha pas avant la venue de cette fidèle créature. Alors seulement, son cœur maternel plein de gratitude, elle alla s'étendre sur le lit de paille de Warrington et au milieu de ses livres de mathématiques.

Il est vrai qu'un grand et heureux changement s'était, déjà avant ce jour, opéré dans l'état de Pen. La fièvre, vaincue par la lancette, les vésicatoires et les potions du docteur Goodenough, avait quitté le jeune homme ou ne revenait que faiblement à intervalles; son intelligence égarée s'était rassise dans son cerveau affaibli; il avait embrassé et béni sa mère de ce qu'elle était venue le rejoindre; il avait appelé son oncle et Laure (qui furent tous deux différemment affectés, selon leurs caractères, par son air pâle et hâve, par ses mains de

squelette, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, sa voix sourde et sa figure décharnée et barbue) pour leur serrer les mains et les remercier affectueusement. Après cette entrevue, lorsque sa tendre mère les eut mis tous deux à la porte, il s'était endormi d'un paisible sommeil qui avait duré seize heures environ; et, à son réveil, il s'était écrié qu'il avait grand'faim. S'il est pénible d'être malade et d'avoir la nourriture en horreur, qu'il est agréable en revanche d'être convalescent et d'avoir faim, bien faim! Hélas! les joies de la convalescence diminuent, comme toutes les autres joies, à mesure qu'on avance en âge.... et puis.... et puis vient cette maladie, après laquelle il n'y a plus du tout de convalescence.

Le jour de cet heureux événement, un autre personnage arriva dans Lamb-Court. De lourdes et épaisses bouffées de tabac le précédèrent dans le salon commun à Pen et à Warrington; derrière ces bouffées apparut un homme ayant un cigare à la bouche et un sac de nuit sous le bras. C'était Warrington lui-même, revenu en toute hâte de Norfolk, à la réception de la lettre que M. Bows avait eu l'attention de lui écrire pour l'informer de la maladie de son ami. Il ne se trouvait pas à la maison quand cette lettre arriva chez son frère; les comtés de l'Est n'avaient pas alors de chemins de fer (car nous prévenons le lecteur que nous ne faisons d'anachronismes que lorsque nous le voulons, et lorsque, par l'audacieuse violation des lois de la nature, nous pouvons démontrer quelque grande vérité morale), de sorte que Warrington ne fit son apparition qu'au jour heureux où l'on peut dire que commença la convalescence de Pen.

Après tout, sa surprise ne fut pas très-grande lorsqu'il trouva l'appartement de son ami malade occupé, et sa vieille accointance le major gravement assis dans une bergère (Warrington s'était introduit au moyen de son passe-partout), écoutant ou feignant d'écouter une jeune dame qui lui lisait d'une voix basse et douce une pièce de Shakspeare. La dame s'arrêta et tressaillit, et ôta son livre à l'aspect du grand voyageur avec son cigare et son sac de nuit. Le voyageur rougit, jeta son cigare dans le corridor, ôta son chapeau et le déposa quelque part; puis, s'approchant du major, il saisit la main du vieux gentleman et lui fit une foule de questions au sujet d'Arthur.

Le major répondit d'une voix tremblante, quoique joyeuse. C'était chose curieuse comme l'émotion le vieillissait ! Et serrant à son tour la main de Warrington de sa vieille et tremblante main, il lui apprit l'heureuse crise d'Arthur et l'arrivée de sa mère avec sa jeune pupille, miss....

« Vous n'avez pas besoin de me dire son nom, répliqua M. Warrington avec vivacité, car il était heureux et exalté à la pensée de la guérison de son ami ; vous n'avez pas besoin de me dire *voire* nom. J'ai su tout de suite que c'était Laure. »

Il tendit la main à Laure et s'empara de celle de cette demoiselle. Une bienveillance et une tendresse immense rayonnaient de dessous les sourcils touffus de Warrington, et sa voix trembla lorsqu'il parla en la regardant. « Voilà donc Laure ! » semblaient dire ses regards. « Et voilà Warrington ! » répliquait le cœur de la généreuse fille. Le héros d'Arthur, le brave et le bon ; il est venu de plusieurs centaines de milles pour porter secours à son ami, en apprenant qu'il était malade ! »

« Merci, monsieur Warrington. » Ce fut toutefois tout ce que Laure put dire, et, en lui rendant l'étreinte de sa main, elle rougit tellement qu'elle fut bien aise d'avoir la lampe derrière elle ; ainsi sa figure rougissante était dans l'ombre.

Tandis qu'ils se tenaient dans cette attitude, la porte de la chambre à coucher de Pen s'ouvrit furtivement, comme sa mère l'ouvrait toujours, et Warrington vit une autre dame qui d'abord le regarda, puis, se retournant vers le lit, fit : « Chut ! » en levant la main.

C'était à Pen qu'Hélène s'adressait.

Mais Arthur s'écria d'une voix faible, tremblante, joyeuse : « Entrez, étourdissant.... entrez, Warrington. J'ai reconnu que c'était vous à.... à la fumée, mon vieux. »

Et étendant sa main amaigrie, les yeux pleins de larmes de faiblesse et de joie, Arthur serra la main de son ami.

« Madame, je.... je vous demande bien pardon d'avoir fumé, » dit Warrington.

C'était presque la première fois qu'il rougissait de cette mauvaise habitude.

Hélène lui dit seulement : « Dieu vous bénisse, monsieur Warrington ! » Elle était si heureuse, qu'elle eût volontiers embrassé Georges.

Après que les amis, heureux aussi, eurent eu une courte,

très-courte entrevue, la joyeuse et inexorable mère tendit la main à Warrington, et l'envoya rejoindre Laure et le major, qui n'avaient pas repris la lecture de *Cymbeline*, interrompue à l'arrivée du légitime propriétaire de l'appartement de Pen.

CHAPITRE IV.

Convalescence.

Il est actuellement de notre devoir de rapporter un fait relatif à Pendennis, un fait que doivent connaître les lecteurs de ces véridiques mémoires, bien qu'il soit honteux et déshonorant pour le parrain d'un roman.

Arthur s'était couché avec la fièvre et, jusqu'à un certain point, malade d'amour. Mais après qu'il eut traversé sa maladie physique, après qu'il eut été saigné, après qu'il eut subi des vésicatoires, après qu'on lui eut rasé la tête, et qu'il eut été traité et médicamenté suivant l'ordonnance du docteur ; oui, il est certain que, lorsqu'il recouvra la santé physique, sa maladie morale l'avait quitté aussi. Bref, il n'était pas plus amoureux de Fanny Bolton que vous ou moi ; et nous avons beaucoup trop de sagesse et de moralité pour permettre à nos cœurs d'aller courir la prêtantaine autour des filles de portiers.

Il se mit à se moquer de lui-même, lorsque, appuyé sur son oreiller, il songea à cette seconde cure opérée en lui. Il ne se souciait plus alors le moins du monde de Fanny ; il s'étonnait d'avoir jamais pu se soucier d'elle ; et, selon sa coutume, il fit l'autopsie de cette passion morte, il anatomisa son amour défunt pour sa pauvre petite garde-malade. Qu'est-ce qui avait pu le rendre si empressé et si ardent pour elle, quelques semaines auparavant ? Ce n'était pas son esprit, ni son éducation, ni sa beauté ; il y avait des femmes par centaines qui étaient plus belles que Fanny Bolton. C'était donc de son propre cœur à lui, Pendennis, que cet amour était né ; il ne résidait pas en elle. Elle était la même qu'il y a quinze jours ;

mais les yeux qui la voyaient étaient changés , et hélas ! hélas ! ils n'étaient plus particulièrement avides de la revoir. Arthur se sentait très-bien disposé pour la petite créature ; mais cette violente affection pour elle qu'il ressentait quelques semaines auparavant, elle avait fui sous l'influence de la lancette et des pilules qui avaient chassé la fièvre de son corps.

Et ce fut pour Pendennis une abondante source de gratitude et de consolation (quoiqu'il y eût quelque chose d'égoïste dans ce sentiment, comme dans presque tous ceux de notre jeune homme) d'avoir eu la force de résister à la tentation, à l'époque où elle avait été le plus violente, et de n'avoir aucun reproche particulier à se faire en se rappelant sa conduite vis-à-vis de la jeune fille. Maintenant qu'il avait échappé au piège que Fanny Bolton lui tendait involontairement, il regardait ce piège comme on regarde un précipice où l'on a failli tomber ; mais je ne suis pas sûr qu'il n'eût pas honte de cette satisfaction même qu'il éprouvait. Il peut être agréable, mais il est humiliant de s'avouer qu'on n'aime plus.

Cependant les doux sourires et la tendre vigilance de sa mère à son chevet remplissaient le jeune homme de paix et de sécurité. Voir le retour de la santé , c'était tout ce que demandait l'infatigable Hélène ; exécuter tous les caprices et tous les ordres de son malade, c'était sa plus grande joie et sa récompense. Il se sentait environné de son amour, et en était presque aussi reconnaissant qu'aux jours de sa faible et débile enfance.

Pen avait peut-être bien quelque vague idée d'avoir eu Fanny pour garde, au commencement de sa maladie ; mais cette idée était tellement confuse qu'il ne pouvait croire à sa réalité, ni la distinguer d'avec les illusions qu'il se rappelait avoir eues durant le délire de la fièvre. Et, comme il n'avait pas jugé convenable d'entretenir sa mère de Fanny Bolton avant sa maladie, il ne pouvait pas non plus lui parler maintenant de ses sentiments pour cette fille, ni faire d'Hélène sa confidente. C'était, de part et d'autre, l'effet d'une précaution malheureuse et d'un manque de confiance ; un mot ou deux dits en temps utile eussent évité à la bonne dame, et à ceux qui lui tenaient de près, beaucoup d'anxiété et de douleur.

J'ai le regret de dire qu'en voyant miss Bolton installée chez Pen comme garde-malade, mistress Pendennis avait très-mal interprété l'intimité qui semblait exister entre ces deux infortunées jeunes personnes ; elle avait décidé en elle-même que les accusations portées contre Arthur étaient vraies. Pourquoi ne pas avoir été aux informations ? Il est certaines histoires au désavantage d'un homme que les femmes qui l'aiment le plus sont toujours les plus pressées de croire. La femme n'est-elle pas souvent la première à être jalouse de son mari ? Le pauvre Pen eut une bonne provision de cette espèce d'amour soupçonneux de la part de la garde-malade qui veillait sur lui ; la bonne et pure créature s'imaginait que son fils avait passé par une maladie beaucoup plus terrible et plus avilissante que sa simple fièvre physique, et qu'il était souillé par le crime autant qu'affaibli par la maladie. Il lui fallut supporter en silence cette conviction, et essayer de mettre un masque de confiance et de joie sur le doute et le désespoir qui la rongeaient intérieurement.

Lorsque le capitaine Shandon, toujours à Boulogne, lut le numéro suivant de la *Gazette de Pall-Mall*, il dit à mistress Shandon qu'on ne découvrait plus le style de Jack Finucane dans les articles de fond, et que M. Warrington avait dû se remettre à l'œuvre.

« Je reconnaitrais entre cent le claquement de son fouet et la trace que laisse après elle la lanière du personnage. Jack Bludyer se met au travail comme un boucher, et vous mutile votre sujet. M. Warrington achève son homme, et vous le sangle proprement et régulièrement tout le long de l'échine en faisant jaillir le sang à chaque coup. »

A cette terrible métaphore, mistress Shandon répliqua :

« Hélas ! Charles, comment pouvez-vous parler ainsi ? J'ai toujours regardé M. Warrington comme un noble cœur et un brave gentleman ; et je sais bien qu'il a été fort bon pour les enfants. »

— Oui, il est bon pour les enfants, dit Shandon ; mais il est cruel pour les hommes. Il est certain, machère, que vous ne comprenez pas un mot de ce que je dis ; et mieux vaut qu'il en soit ainsi : car il ne résulte que peu de bien de tout ce qu'on écrit pour les journaux, et nous sommes beaucoup mieux ici à Boulogne, où nous vivons tranquilles et à l'aise,

et où l'eau-de-vie ne coûte que deux francs la bouteille. Versez-nous donc un autre verre de grog, Marie chère ; nous reprendrons bientôt le harnais. *Cras ingens iterabimus æquor*, le diable l'emporte ! »

En un mot, Warrington se mit à travailler de toutes ses forces pour remplacer son ami malade , et il fit terriblement la besogne de Pen dans la *Gazette de Pall-Mall*. Il écrivit des articles de variétés et de critique littéraire ; il suivit les théâtres et les concerts , et en parla avec la sauvage énergie qui lui était habituelle. Il avait la main trop rude pour ces petits sujets , et ce fut pour lui un plaisir de dire à la mère d'Arthur, à son oncle et à Laure , que dans tout le bataillon des écrivains il n'y avait pas de main plus gracieuse, plus légère, plus agréable et plus élégante que celle d'Arthur.

« Les gens de ce pays, madame, ne savent pas ce que c'est que le style ; autrement ils comprendraient les mérites de notre jeune homme, dit-il à mistress Pendennis. Je l'appelle nôtre, madame, parce que je l'ai formé, et je suis aussi fier de lui que vous-même. A part un peu d'entêtement, un peu d'égoïsme, et quelques airs qui sentent un peu trop le dandy, je ne connais pas d'homme plus honnête, plus loyal, ni plus doux. Sa plume est méchante quelquefois ; mais il est aussi bienveillant qu'une demoiselle, que miss Laure elle-même, et je crois qu'il ne ferait de mal à âme qui vive. »

Quoique Hélène poussât un profond, profond soupir, et que Laure , elle aussi, fût blessée au cœur, ces deux dames n'en furent pas moins reconnaissantes à Warrington de la bonne opinion qu'il avait d'Arthur ; elles l'aimèrent pour son attachement à Pen. Le major Pendennis chanta très-haut les louanges de Warrington, et avec plus d'enthousiasme qu'il n'avait coutume d'en éprouver.

« C'est un gentilhomme, ma chère créature, dit-il à Hélène, un gentilhomme de la tête aux pieds , ma bonne dame ; les Warrington du Suffolk sont baronnets depuis Charles I^{er}. Pourrait-il être autre chose qu'un gentilhomme, venant de cette famille ? Son père, sir Miles Warrington enleva une.... je vous demande pardon, miss Bell. Sir Miles était fort connu à Londres, et ami du prince de Galles. Ce gentleman est un homme de talent, du plus grand talent, et qui serait sûr de

faire son chemin, s'il avait quelque motif capable de lui faire déployer son énergie. »

Laure rougit tandis que le major chantait les louanges du héros d'Arthur. En contemplant le mâle visage de Warrington et ses yeux sombres et mélancoliques, Laure faisait des conjectures sur son compte, et elle avait décidé qu'il avait dû être victime d'un amour malheureux ; et c'est en se surprenant à méditer ainsi, que miss Bell rougit.

Warrington loua une chambre dans le voisinage, l'appartement de Grenier , Flag-Court. Après avoir fait la besogne de Pen avec une grande énergie dans la matinée, son bonheur et son plaisir étaient d'aller passer l'après-midi avec la société du malade ; et plus d'une fois il eut l'honneur, par ces tièdes soirées d'automne, de donner le bras à miss Bell pour faire un tour de promenade dans le jardin du Temple.

Et quand la franche Laure demandait à Hélène la permission de prendre ce passe-temps, le major s'empressait de répondre : « Oui, oui, parbleu ! sans doute vous pouvez sortir avec lui ; c'est ici comme à la campagne, vous savez. Chacun va avec chacune au jardin ; vous savez qu'il y a des sergents de ville et tout ce qu'il faut ; tout le monde se promène dans le jardin du Temple. »

Du moment que ce grand arbitre de morale n'y trouvait rien à redire, pourquoi la simple Hélène eût-elle fait quelque objection ? Elle était bien aise que sa fille pût respirer un peu d'air frais au bord du fleuve, et elle avait du plaisir à la voir rentrer de ces innocentes excursions, les joues plus rouges et l'esprit plus gai.

Il faut vous dire que Laure et Hélène avaient eu une petite explication. Quand arriva la nouvelle de la grave maladie de Pen, Laure insista pour accompagner à Londres la mère terrifiée ; elle n'accepta pas le refus que lui donna Hélène encore irritée. Puis, quand une seconde prière fut accueillie par un second refus plus dur encore que le premier, quand on crut la vie du pauvre garçon désespérée, quand on sut que sa conduite avait été telle qu'il fallait renoncer à tout espoir de mariage, Laure toute en larmes confia enfin à sa mère un secret que tout lecteur de cette histoire connaît déjà, pour peu qu'il ait d'observation. Désormais qu'elle ne pouvait plus épouser Arthur, lui refuserait-on la consolation d'avouer

avec quelle sincérité, avec quelle force, avec quelle tendresse elle l'avait toujours aimé ? Les deux femmes confondirent leurs larmes et calmèrent ainsi quelque peu leur douleur. Ce fut pour elles un adoucissement aux chagrins et aux terreurs du voyage que de les partager ensemble.

Que pouvait espérer Fanny quand elle se trouva soudainement en présence de deux juges pareils ? Rien qu'une prompte condamnation, un terrible châtiment et un impitoyable renvoi ! Les femmes sont de cruels critiques dans les cas tels que celui où se trouvait impliquée la pauvre Fanny ; et nous aimons qu'elles soient ainsi : car, outre la garde qu'un mari met autour de son harem, et la défense qu'une femme trouve dans son cœur, dans sa foi, dans son honneur, n'a-t-elle pas encore toutes ses amies de son propre sexe pour veiller à ce qu'elle ne s'égare pas, et pour la déchirer en pièces si on la surprend en faute ?

Quand un de nos Mahmouds ou de nos Sélims de Baker-Street ou de Belgrave-Square inflige à sa Fatime un juste châtiment, la mère coud Fatime dans son sac, et ses sœurs et belles-sœurs ont soin qu'elle soit bien submergée. Et l'auteur de ce livre ne blâme pas cet usage. Il déclare très-solennellement qu'il est Turc, lui aussi. Il porte barbe et turban, tout comme un autre, et approuve hautement cette coutume du sac, Bismillah ! Mais vous, ô créature sans tache, à qui est dévolu le droit d'infliger la peine de mort, prenez bien garde au moins de ne pas faire disparaître une autre que la coupable. Soyez bien sûre de votre fait avant de faire avancer la barque, et ne plongez votre sujet dans le *Bosphore* que lorsque vous êtes bien convaincue qu'il mérite un tel sort. Voilà tout ce que je voulais alléguer en faveur de la pauvre Fatime, absolument tout.... pas un mot de plus, j'en jure par la barbe du *Prophète* ! Si elle est coupable, qu'elle périsse ; emportez le sac, lancez-le au milieu des cris et des murmures de la *Corne d'or*. Puis, justice étant faite, nagez, rameurs, et allons souper.

Le major donc ne s'opposa en aucune façon aux promenades de Warrington avec miss Laure ; au contraire, en bienveillant vieux gentleman qu'il était, il encouragea de toutes manières l'intimité de ce couple. Y avait-il quelque *exhibition* en ville ? il était d'avis que Warrington y menât Laure. War-

rington eût proposé de la conduire au Vauxhall même, que ce plus complaisant des hommes n'y eût vu aucun mal, ni Hélène non plus, si le vieux Pendennis avait permis la chose; et certes il n'y aurait eu aucun mal entre deux personnes dont l'honneur était sans tache; entre Warrington, qui se trouvait pour la première fois en intimité avec une femme pure, noble et sans art, et Laure, qui pour la première fois aussi était en rapport constant avec un gentleman de beaucoup de talents naturels et aimables, doué d'une foule de qualités, plein d'enthousiasme, de simplicité, d'humeur, et à qui son genre de vie et ses habitudes simples avaient donné une fraîcheur d'esprit qui contrastait si bien avec les manières indifférentes et le fade sourire que Pen avait empruntés aux dandys. Il y avait dans la rudesse même de Warrington une politesse qui manquait à l'élégance de Pen. Quelle différence entre l'énergie, le respect, le désir de plaire, le rire cordial, la simple et confiante émotion de Warrington, et l'air de langueur royale dont le sultan Pen acceptait les hommages de ceux qui l'entouraient! Qui donc avait fait de Pen un tel dandy et un tel despote? Les femmes l'avaient gâté, comme elles aiment à gâter les hommes, et comme les hommes aiment à être gâtés par elles. Elles l'avaient rassasié d'obéissance et saturé de respect et de soumission, si bien qu'il s'était lassé des esclaves qui le servaient, et dont les caresses et les cajoleries ne le touchaient plus. Au dehors, il était assez vif, assez brillant, assez passionné, comme la plupart des hommes constitués et élevés de la sorte. Cette phrase risque-t-elle encore d'être mal comprise, et quelqu'un osera-t-il supposer que l'auteur veut pousser les femmes à la révolte? Jamais, par les favoris du Prophète! il le jure encore une fois. Il porte la barbe, et il lui plaît que ses femmes soient des esclaves. A quel homme cela ne plaît-il point? Quel homme, je le demande, voudrait subir les coups de bec de la poule? Nous couperons plutôt toutes les têtes de la chrétienté et de l'empire turc.

Or donc, Arthur étant si languissant, si indifférent, si insouciant des faveurs dont on le comblait, comment se faisait-il que Laure eût tant d'amour et d'enthousiaste estime pour lui, et qu'elle ne cessât de parler de lui pendant toute la route

depuis Fair Oaks jusqu'à Londres, tandis qu'elle voyageait avec Hélène ? Dès qu'Hélène avait fini un trait relatif au cher garçon, et raconté, avec Dieu sait combien de sanglots et d'exclamations et de regards vers le ciel, quelque saisissant incident arrivé vers le temps où le héros fut mis en culotte, Laure commençait une autre histoire également intéressante et également ornée de larmes, et racontait avec quel héroïsme il s'était fait arracher une dent, ou avait refusé de se la faire arracher; avec quelle audace il avait dérobé un nid d'oiseau, ou avec quelle magnanimité il l'avait laissé intact; comment il avait donné un schelling à la vieille pauvre sur le communal, ou s'était privé de sa tartine de beurre pour le petit mendiant qui venait dans la cour, et ainsi de suite. A tour de rôle, les deux femmes chantaient, en sanglotant et se lamentant, les louanges de leur héros qui, comme mon digne lecteur a dû s'en apercevoir depuis longtemps, n'est pas plus un héros que l'un ou l'autre de nous. Étant ce qu'il était, pourquoi une fille raisonnable l'aimait-elle si tendrement ?

C'est un point qui a déjà été discuté plus haut dans un malheureux paragraphe (lequel a récemment attiré sur la tête de l'auteur tout le courroux de l'Irlande), et où il était dit que les plus grands coquins et scélérats ont tous eu quelqu'un qui les aime. Cela étant pour ces monstres, pourquoi les mortels ordinaires ne seraient-ils pas aimés ? Et pour qui une jeune demoiselle se prendra-t-elle d'amour, si ce n'est pour l'homme qu'elle voit ? On ne suppose pas qu'elle perde son cœur à de vains rêves, comme une princesse des *Mille et une Nuits*, ni qu'elle engage sa foi au portrait d'un gentleman vu à l'exposition, ou à un dessin des *Illustrated London News*. Vous avez en vous un instinct qui vous pousse à vous attacher à quelqu'un; vous rencontrez quelqu'un, vous entendez constamment faire l'éloge de quelqu'un, vous vous promenez à pied, à cheval ou en voiture; vous valsez ou vous causez avec quelqu'un, ou vous vous trouvez à l'église dans le même banc que quelqu'un; vous vous rencontrez une seconde fois, puis une troisième, et.... « Les mariages sont écrits dans le ciel, » dit votre chère maman en vous mettant votre couronne de fleurs d'oranger, tandis que des larmes de joie remplissent ses yeux; et puis il y a un déjeuner de noce; vous ôtez votre robe de satin blanc, vous mon-

tez dans votre équipage à quatre chevaux; enfin, vous et lui, vous êtes un couple heureux.... Ou bien l'affaire est rompue, et alors, pauvre cher cœur blessé! alors vous rencontrez un autre quelqu'un, et vous enlacez vos jeunes affections au numéro deux. Il est dans votre nature d'agir ainsi. Supposez-vous que vous aimiez uniquement pour l'homme, et non pas aussi un peu pour vous-même? Supposez-vous que vous boiriez si vous n'aviez pas soif, ou que vous mangeriez si vous n'aviez pas faim?

Laure donc aime Pen, parce qu'à peine voyait-elle à Fair-oaks d'autre homme que lui, excepté le docteur Portman et le capitaine Glanders; parce que sa mère louait constamment son Arthur, parce qu'il avait l'air comme il faut, qu'il était assez joli garçon, qu'il avait assez d'esprit, et enfin, surtout, parce qu'il était dans la nature de Laure d'aimer quelqu'un. Ayant une fois admis cette image dans son cœur de jeune fille, elle l'y serra et l'y soigna tendrement; pendant les longues absences d'Arthur, qui la laissaient, elle, toujours seule, elle chérit et caressa silencieusement cette image; et, lorsqu'elle arriva à Londres et qu'elle eut occasion de devenir assez intime avec M. Georges Warrington, que voulez-vous qu'il empêchât de le trouver un très-singulier, très-original, très-agréable et très-amusant personnage?

Longtemps après ces jours, quand le sort eut disposé, selon son caprice, des divers personnages actuellement réunis dans le sombre bâtiment de Lamb-Court, peut-être quelques-uns d'eux regardèrent-ils en arrière dans le passé, en se disant que ce temps-là avait été un temps heureux, et que leurs causeries du soir, leurs petites promenades et leurs simples récréations autour du sofa de Pen convalescent, avaient été très-amusantes. Le major eut dorénavant une opinion favorable du mois de septembre à Londres; il déclara au club et dans le monde que la morte saison était souvent très-agréable en ville, diablement agréable, morbleu!

Le soir il regagnait son logis de Bury-Street, en s'étonnant qu'il fût déjà si tard, et que la soirée se fût passée si doucement. Il faisait fort assidûment son apparition au Temple toutes les après-midi, et gravissait le haut et noir escalier avec une activité et une persévérance tout à fait bénévoles. Et il mit dans ses intérêts le chef de Bays-Club (ce

cuisinier fameux, que les soins qu'il voulait donner à son *Traité de Gastronomie* forçaient à rester dans la métropole); il lui fit apprêter de petites gelées, des soupes claires et délicates, et autres petites choses bonnes pour les malades, que le valet Morgan apportait chaque jour à la petite colonie de Lamb-Court. Puis, la permission de boire un ou deux verres de vrai xérès ayant été accordée à Pen par le docteur Goodenough, le major annonça (il avait presque les larmes aux yeux) que son noble ami, le marquis de Steyne, passant par Londres pour se rendre sur le continent, avait donné ordre qu'on mît à la disposition de M. Arthur Pendennis autant de bouteilles qu'il en désirerait de son précieux, de son inappréciable amontillado, qui était un présent du roi Ferdinand au noble marquis. La veuve et Laure en goûtèrent avec respect, quoique l'amer bouquet de ce vin ne fût guère de leur goût; mais le malade en fut grandement fortifié, et Warrington déclara qu'il était superlativement bon. Il porta même un toast au major dans un discours comique, après dîner, le jour où l'on servit ce vin pour la première fois, et but ensuite à la santé de lord Steyne et de l'aristocratie en général.

Le major le remercia avec la plus grande gravité et par un discours où ces mots : *les circonstances présentes* se firent entendre au moins le nombre de fois voulu. Pen, dans son fauteuil, applaudit d'une voix faible. Warrington apprit à miss Laure à crier : *Écoutez! écoutez!* et il frappa du poing sur la table. Le valet Pidgeon grimaça un sourire.

Quand l'honnête docteur Goodenough arriva pour sa visite gratuite et accoutumée, il trouva la société ainsi joyeusement occupée à faire honneur au xérès du marquis.

Warrington connaissait Sibwright, le locataire du deuxième, et ce galant gentleman, en réponse à un billet qui l'instruisait de l'usage qu'on faisait de son appartement, écrivit la lettre d'acquiescement la plus polie et la plus fleurie. Il mettait son logis au service des belles dames qui l'occupaient, son lit à leur disposition, ses tapis à leurs pieds. Tout le monde était bien disposé pour le malade et sa famille. Aussi le cœur de Pen (et celui de sa mère aussi, comme on le peut imaginer) se fondait à la pensée de tant de bienveillance. Qu'il soit permis au biographe de Pen de faire allusion à un

temps peu éloigné, où un malheur assez semblable lui amena un ami providentiel, un médecin bienveillant, et mille preuves de la bonté la plus touchante et de la plus surprenante sympathie¹.

Il y avait un piano dans la chambre de M. Sibwright. Ce gentleman, amateur de tous les arts, jouait lui-même de cet instrument, et cela excessivement mal. Il y avait même une romance qui lui était dédiée; mais il faut dire que les paroles étaient de lui et la musique de son ami dévoué, Leopoldo Twankidillo². Le soir, Laure chantait parfois de simples airs et de vieilles ballades campagnardes, en s'accompagnant sur cette boîte à musique, comme M. Warrington l'appelait; mais ce ne fut pas sans trembler et rougir beaucoup les premières fois, ce qui allait très-bien à la jeune demoiselle. Elle avait une magnifique voix de contralto. Warrington, qui distinguait à peine une note d'avec une autre, et dont tout le répertoire se composait d'un seul air (ou plutôt d'un braiment presque aussi discordant que celui de l'âne), qui devait être une imitation du *God save the King*, restait assis comme en extase à écouter les chants de miss Bell. Il en pouvait suivre le rythme, sinon l'harmonie, et il observait, avec un enthousiasme croissant tous les jours, cette pure, tendre et généreuse personne, pendant qu'elle faisait de la musique.

Je voudrais savoir si cette pauvre pâle petite fille en chapeau noir, qui avait coutume de se tenir sous le réverbère de Lamb-Court, les yeux fixés sur les fenêtres ouvertes d'où sortait cette musique, je voudrais savoir, dis-je, si elle prenait plaisir à l'entendre.

Quand arrivait l'heure où Pen devait se coucher, les chants se taisaient. On allumait la lampe dans la chambre au-dessus, sa chambre à lui, où la veuve le ramenait. Puis le major et M. Warrington, et quelquefois miss Laure, faisaient une partie d'écarté ou de trictrac; d'autrefois, elle travaillait à des pantoufles en tapisserie, des pantoufles pour homme, qui pouvaient être pour Arthur, pour Georges, ou

1. M. Thackeray parle ici du docteur Elliotson, à qui ce roman est dédié.

2. Nom forgé du mot *twank*, son aigu et strident qui déchire les oreilles.

(Notes du traducteur.)

pour le major Pendennis : l'un de ces trois personnages eût donné tout au monde pour ces pantoufles.

Tandis qu'on s'occupait ainsi dans la maison, un vieux gentleman assez râpé emmenait la pâle fille en chapeau noir, qui n'avait pas le droit d'être dehors la nuit. Les portiers du Temple, les blanchisseuses et autres amateurs qui avaient écouté le concert, disparaissaient aussi.

Un peu avant dix heures, un autre concert se faisait entendre, celui du carillon de Saint-Clément, dans le Strand, qui jouait le joyeux air d'un psaume, juste avant que l'horloge sonnât les dix coups. C'était le moment fatal. Laure commençait à rouler ses pantoufles. Marthe, de Fairoaks, apparaissait avec un bougeoir et le sourire sur les lèvres, et le major disait : « Bon Dieu ! comment ! il est déjà si tard ! » Warrington et lui quittaient la partie non achevée, se levaient et serraient la main à miss Bell. Marthe, de Fairoaks, les éclairait à travers le corridor et dans l'escalier ; et, tandis qu'ils descendaient, ils l'entendaient fermer à clef et au verrou la porte de la chambre où ils avaient joué et où elle se retirait avec sa jeune maîtresse.

Marthe disait, en grimaçant un sourire, que, s'il survenait quelque danger, elle prendrait cette épée crochue suspendue au mur dans la chambre du gentleman. Elle entendait par ces mots le cimeterre à fourreau de velours rouge, ayant les noms du Prophète gravés sur la lame, que Percy Sibwright, esquire, avait rapporté de son voyage en Orient, avec un élégant costume albanais qu'il revêtit au bal de lady Mullinger, Gloucester-Square, Hyde-Park, et avec lequel il produisit un si brillant effet. Il s'empêtra dans la queue de miss Kewsey, qui portait la robe qu'elle avait mise pour être présentée à la cour par sa maman, qui fut présentée elle-même par la femme du grand chancelier ; et cette rencontre amena des événements qui n'ont rien de commun avec cette histoire. Est-ce que miss Kewsey n'est pas actuellement mistress Sibwright ? Est-ce que Sibwright n'est pas juge d'un tribunal de comté ?... Bonne nuit, Laure ; bonne nuit, Marthe, de Fairoaks. Dormez bien et réveillez-vous heureuse, pure et douce créature.

Parfois, après ces soirées, Warrington faisait un bout de chemin avec le major Pendennis, rien qu'un bout de che-

min, jusqu'à la porte du Temple, jusqu'à l'entrée du Strand, jusqu'à Charing-Cross ou jusqu'au club. Mais il n'allait pas au club! s'écrie le lecteur. Eh bien! alors, jusque dans Bury-Street, où il échangeait en riant une poignée de main avec le major sur le seuil de la porte de celui-ci. Tout le long du chemin, ils avaient causé de Laure. C'était merveille que le major fût devenu aussi enthousiaste de cette demoiselle, lui qui jadis l'avait en aversion, comme nous le savons fort bien.

« Une fille diablement belle, morbleu! une fille diablement bien élevée! Ma belle-sœur a les manières d'une duchesse, et elle élèverait bien n'importe quelle fille. Miss Bell est un peu campagnarde. Mais le parfum de l'aubépine est agréable, le diable m'emporte! Comme elle rougit! Vos jeunes filles de Londres donneraient bien des guinées pour un pareil bouquet.... Ce sont des fleurs naturelles, morbleu! Et puis elle a un peu d'argent aussi.... rien qui vaille la peine d'en parler.... rien qu'une pauvre petite somme. »

M. Warrington était sans doute sur tout cela parfaitement d'accord avec le major; et, quoiqu'il eût le sourire sur les lèvres en serrant la main au vétérans, sa figure s'assombrissait dès qu'il l'avait quitté. Il retournait chez lui à grandes enjambées, et fumait pipe sur pipe jusque très-avant dans la nuit, et écrivait articles sur articles, tous de plus en plus féroces, à la place de son ami Pen actuellement hors de combat.

Oui, c'était un temps heureux pour presque toute cette petite société. Pen se rétablissait de jour en jour. Dormir et manger, et puis manger et dormir, telles étaient ses constantes occupations. Son appétit avait quelque chose d'effrayant. Il rougissait de le déployer devant Laure, et presque même devant sa mère, qui riait et applaudissait à tout ce qu'il mangeait. Quand on enlevait le poulet rôti qui était son dîner, il suivait d'un œil d'envie le départ de cet ami, et se mettait à demander de la gelée, et du thé, et quoi encore? Il dévorait comme un ogre. Le docteur s'écriait : « Halte-là! » mais Pen ne l'écoutait pas. La nature lui parlait d'une voix plus forte que le docteur, et ce bienveillant médecin et ami le remit de bonne grâce aux mains de la nature, qui elle aussi fait métier de guérir.

C'est le moment de parler, très-délicatement et en stricte confidence, d'un accident qui lui arriva, et auquel il ne lui plaisait pas qu'on fit allusion. Durant son délire, l'impitoyable Goodenough avait ordonné qu'on lui appliquât de la glace sur la tête et qu'on coupât toute sa belle chevelure. Cela s'était fait dans le temps de.... de l'autre garde-malade, qui, naturellement, laissa tous ces cheveux dans un papier pour la veuve. Mais Hélène, qui comptait, pour ainsi dire, ce précieux trésor, était persuadée que la jeune fille en avait dérobé une partie. Il est vrai que les femmes sont si soupçonneuses en pareille matière !

Quand cette perte cruelle fut mise sous les yeux du major Pendennis (on comprend que c'était la première fois que le vétérinaire voyait à nu la boule du pauvre jeune homme), Arthur était déjà hors de danger et acquérait tous les jours plus de vigueur. Le major, avec un singulier clignement des yeux, et les joues couvertes d'une sorte de rougeur, dit qu'il connaissait une.... personne.... un coiffeur, ma foi ! un brave homme, qu'il enverrait au Temple, et qui porterait.... remède à ce malheur temporaire.

Laure regarda Warrington, les yeux pétillants de la plus malicieuse gaieté ; Warrington pouffa de rire ; la veuve même ne put résister à l'envie de rire dont elle fut prise.

Le major, rougissant, pesta contre l'impudence des jeunes gens, et dit que, lorsqu'il se ferait couper les cheveux, il en garderait une mèche pour miss Laure.

Warrington proposa à Pen une perruque d'avocat. Il y avait en bas celle de Sibwright, qui lui irait à merveille.

« C'est absurde ! » répliqua Pen, qui parut aussi confus que son oncle.

La fin de tout cela fut qu'un gentleman de Burlington-Arcade se présenta le jour suivant chez M. Pendennis, avec qui il eut une entrevue particulière dans sa chambre à coucher.

Huit jours après, le même individu se représenta, avec une boîte sous le bras et un sourire d'ineffable politesse sur le visage, annonçant qu'il rapportait les *cheveux* de M. Pendennis.

Ce dut être un noble mais triste spectacle de voir Pen, dans la pièce la plus retirée de son appartement, contemplant

mélancoliquement sa beauté ravagée et les moyens artificiels de cacher ces ravages. Il se montra enfin avec ses *cheveux*; mais Warrington rit tant, que Pen se mit à boudier et retourna prendre son bonnet de velours, gracieux turban, œuvre de la plus tendre des mamans.

Alors M. Warrington et miss Bell prirent quelques fleurs aux chapeaux des dames, et en tressèrent une couronne pour en décorer la perruque, qu'ils apportèrent en procession et à laquelle ils rendirent hommage. Bref, ils se livrèrent à mille badinages, espiègleries, malices et petits jeux innocents, si bien que les deuxième et troisième étages du n° 6, Lamb-Court, Temple, retentirent de plus d'éclats de rire et de gaieté qu'il n'y en avait eu dans ces murs depuis bien des années.

Enfin, après dix jours de cette vie, un soir que la petite guetteuse vint prendre son poste habituel d'observation sous le réverbère de la cour, nulle musique au second étage, nulle lumière au troisième; toutes les fenêtres étaient ouvertes et les locataires partis.

Mistress Flanagan, la blanchisseuse, dit à Fanny ce qui était arrivé. Les dames et toute la société étaient allées à Richmond pour changer d'air. L'antique voiture de voyage avait été attelée et garnie de moelleux coussins pour Pen et sa mère; miss Laure s'offrit très-gracieusement à voyager dans l'omnibus sous la garde de M. Georges Warrington, qui revint, cette nuit, prendre possession de son vieux lit dans l'appartement triste et désert, de ses vieux livres et de ses vieilles pipes; mais peut-être n'y retrouva-t-il pas son vieux sommeil.

La veuve avait laissé sur sa table un vase plein de fleurs très-gentiment arrangées; et, lorsqu'il rentra, leur parfum remplissait la chambre déserte. C'était un souvenir des bonnes et aimables créatures qui étaient parties et qui avaient embelli pendant un peu de temps ce séjour triste et solitaire. Georges sentait qu'il venait de passer les plus heureux jours de toute sa vie; il le sentait, maintenant qu'ils étaient passés; il s'approcha des fleurs, il les prit en ses mains, il les porta à sa figure, il en respira le parfum, il les baisa peut-être. Et les remettant sur la table, il passa sa rude main sur ses yeux avec une parole et un rire pleins

d'amertume. Il eût volontiers donné sa vie et son âme pour conquérir ce prix qu'Arthur rejetait.

Lui fallait-il de la gloire ? il en eût gagné pour elle ; du dévouement ? il y avait là un grand cœur plein de tendresse, d'amour généreux et de douceur, qui ne demandait qu'à se donner à elle. Mais cela ne se pouvait pas. Le destin en avait décidé autrement.

« Quand bien même ce serait possible, elle ne voudrait pas de moi, pensait Georges. Un vilain grossier vieux garçon comme moi, qu'a-t-il qui puisse le faire aimer d'une femme ? Je me fais vieux, et je n'ai pas marqué dans le monde. Je n'ai ni beauté, ni jeunesse, ni argent, ni réputation. Pour conquérir l'amour d'une femme, il faut que l'homme puisse faire autre chose que de la regarder et de lui offrir à genoux son rude dévouement. Que puis-je faire ? Une foule de jeunes gens m'ont dépassé dans la carrière ; ce qu'ils appelaient les prix de la lutte ne me semblait pas valoir la peine de les leur disputer. Mais *elle* ! si elle avait été à moi et qu'elle eût désiré un diamant.... Ah ! je jure qu'elle l'aurait eue !... Mais basta ! quelle folie de se vanter de ce qu'on aurait fait !... Nous sommes les esclaves de la destinée. Notre sort est préparé pour nous, et le mien m'attend depuis longtemps.... Allons, fumons une pipe, pour chasser d'ici l'odeur de ces fleurs.... Pauvres petites fleurs muettes ! Demain vous serez mortes ! Pourquoi venir montrer vos joues rouges dans ce sombre séjour ? »

A côté de son lit Georges trouva une Bible neuve que la veuve avait mise là. Un billet placé entre les feuillets disait qu'elle n'avait pas vu ce livre parmi ceux qui se trouvaient dans sa chambre, cette chambre où elle avait passé tant d'heures, et où Dieu avait accordé à ses prières la vie de son fils ; qu'elle donnait à l'ami d'Arthur ce qu'elle pouvait lui donner de mieux, qu'elle le priait de lire quelquefois dans ce volume, et de le garder comme un témoignage de l'estime et de l'affection d'une mère reconnaissante.

Le pauvre Georges baisa tristement le livre, comme il avait baisé les fleurs, et le jour le surprit lisant encore ces pages vénérables, où tant de cœurs blessés, tant d'âmes tendres et fidèles, ont trouvé consolation dans le malheur, refuge et espérance dans l'affliction.

CHAPITRE V.

Fanny privée de son occupation.

La bonne Hélène avait, depuis la maladie de son fils, pris entière possession du jeune homme, de sa commode et de ses armoires, et de tout ce qu'elles contenaient : chemises manquant de boutons, bas ayant besoin de réparations, et, faut-il l'avouer ? lettres trouvées parmi le linge, et auxquelles il fallait bien que quelqu'un répondît durant l'état de faiblesse et d'incapacité d'Arthur.

Peut-être mistress Pendennis avait-elle le louable désir d'obtenir quelques explications sur ce terrible mystère de Fanny Bolton, dont elle n'avait jamais soufflé mot à son fils, quoiqu'il fût sans cesse présent à son esprit et qu'il lui causât une inexprimable inquiétude et une anxiété sans bornes.

Elle avait fait enlever le marteau de cuivre de la porte intérieure de l'appartement, craignant avec raison que le brusque signal du facteur ne troublât le repos du malade ; et elle ne lui permit de voir aucune des lettres qui arrivaient, ni celles des bottiers qui le tracassaient, ni celles des chapeliers qui avaient une somme considérable à payer le samedi suivant, et qui seraient fort obligés à M. Arthur Pendennis s'il voulait bien régler, etc. Pen, qui était toujours insouciant et prodigue, avait naturellement sa quote-part de documents de ce genre ; et quoique ses dettes fussent peu considérables, elles l'étaient encore assez pour alarmer la conscience de sa scrupuleuse mère. Elle avait quelques épargnes. La généreuse abnégation de Pen, qui avait refusé de toucher désormais aux modestes ressources d'Hélène, et sa propre économie, je dirais presque parcimonie (elle vivait si simplement et évitait tout ce qui sentait l'ostentation), lui avaient permis de mettre de côté une petite somme d'argent, dont elle consacra joyeusement une partie au paiement des dettes du jeune gentleman. Combien de dignes jeunes gens et de respectables lecteurs livreraient à ce prix leur correspon-

dance à leurs parents ! Peut-être n'y a-t-il pas de plus grande preuve d'une conscience régulière et tranquille, que l'empressement qu'on met à répondre au signal du facteur. Béni soit celui que son double coup de marteau rend heureux ! Les bons l'attendent avec avidité ; mais les méchants tremblent à ce bruit. C'était donc fort aimable de la part de mistress Pendennis d'éviter à Pen l'ennui de recevoir des lettres ou d'y répondre, tant que dura sa maladie.

Il ne se trouva, dans la commode ni dans les armoires du jeune homme, rien qui pût en aucune façon l'inculper, mais rien non plus qui prouvât son innocence dans la malheureuse affaire de Fanny Bolton : car la veuve se vit réduite à demander à son beau-frère s'il savait quelque chose de cette odieuse et terrible intrigue où son fils était engagé.

Un jour (ils étaient alors à Richmond, et Pen était allé s'asseoir avec Warrington sur un des bancs de la terrasse), la veuve retint le major Pendennis en consultation, et mit devant lui ses terreurs et ses perplexités. Pas toutes, pourtant : car, comme c'est la coutume chez les hommes et chez les femmes, elle ne fit pas une entière confession ; et je ne suppose pas que jamais prodigue à qui ait été demandé l'inventaire de ses dettes, ou dame élégante interrogée par son mari sur le total des notes de sa modiste, ait encore avoué l'exacte vérité. Mistress Pendennis n'avoua donc de ses perplexités que celles qu'il lui plut de confier à son directeur temporaire.

Quand donc elle demanda au major quelle marche elle devait suivre en cette terrible.... en cette horrible affaire, et s'il savait quelque chose qui s'y rapportât, le vieux gentleman contracta sa figure de telle manière qu'on n'aurait pu dire s'il souriait ou non ; de ses petits yeux, il regarda drôlement la veuve, puis les ayant rebaisés sur le tapis :

« Ma chère bonne créature, dit-il, je ne sais rien de tout cela, et je ne désire pas en savoir quelque chose ; et, puisque vous me demandez mon avis, je pense que vous feriez bien de n'en rien savoir non plus. Il faut que jeunesse se passe ; et morbleu ! ma bonne dame, si vous vous imaginez que notre garçon est un Jo....

— Épargnez-moi ces discours, je vous en prie, dit Hélène en l'interrompant d'un air de majesté.

— Ma chère créature, ce n'est pas moi qui ai entamé la conversation, permettez-moi de vous le dire, répliqua le major en s'inclinant d'une manière fort aimable.

— Je ne puis supporter qu'on parle ainsi d'un tel péché.... d'un si épouvantable péché, reprit la veuve, dont les yeux se remplirent de larmes. Je ne puis supporter la pensée que mon fils soit coupable d'un tel crime. Je voudrais presque qu'il fût mort avant de l'avoir commis. Je ne sais comment j'y puis survivre moi-même; car cela me fend le cœur, major Pendennis, de penser que le fils de son père.... que mon enfant.... lui, que je me rappelle avoir connu si bon et si plein d'honneur, soit tombé assez épouvantablement bas pour.... pour....

— Pour s'amuser avec une petite grisette, ma chère créature? dit le major. Morbleu! si toutes les mères d'Angleterre allaient se fendre le cœur, parce que.... Non, non; je vous donne ma parole d'honneur.... Voyons, ne vous tourmentez pas.... ne pleurez pas. Je ne puis supporter de voir couler les larmes d'une femme.... je ne l'ai jamais pu supporter.... non, jamais. Mais comment savons-nous qu'il y a eu quelque chose de.... grave? Est-ce qu'Arthur a dit quelque chose?

— Son silence confirme la chose, répondit mistress Pendennis en sanglotant derrière son mouchoir.

— Pas du tout. Il est des sujets, ma chère, dont un jeune homme ne peut assurément pas entretenir sa maman, insinua le beau-frère.

— Elle lui a écrit, ajouta la dame, de derrière son mouchoir de batiste.

— Quoi! avant qu'il fût malade? Rien de plus probable.

— Non, depuis, dit avec effort la mère désolée, toujours de derrière son mouchoir; pas avant; c'est-à-dire je ne le pense pas.... c'est-à-dire, je....

— Depuis, seulement; et vous avez.... oui, je comprends. Je suppose que, lorsqu'il était trop malade pour lire sa correspondance, vous la lisiez pour lui, hein?

— Je suis la plus malheureuse mère qui soit au monde! s'écria l'infortunée Hélène.

— La plus malheureuse mère qui soit au monde, parce

que votre fils est un homme, et non un ermite! Prenez garde, ma chère sœur. Si vous avez supprimé des lettres à lui adressées, peut-être vous êtes-vous fait à vous-même un grand mal; et, si je connais bien le caractère d'Arthur, ce pourrait être entre vous et lui une cause de différend que vous regretteriez toute votre vie; et ce différend serait diablement plus grave, ma bonne dame, que la petite.... la petite affaire qui en aurait été l'occasion.

— Il n'y a eu qu'une seule lettre, s'écria Hélène, rien qu'une toute petite.... quelques mots seulement. La voici.... Oh! comment, comment pouvez-vous parler ainsi? »

Quand la bonne âme dit : « Rien qu'une toute petite, » le major eut une telle envie de rire, malgré l'agonie de la pauvre âme qu'il aimait et plaignait de tout son cœur, que vraiment il ne put répliquer un seul mot. Chacun considérait l'affaire à son point de vue et selon sa morale, et le lecteur sait que la morale du major n'était pas celle d'un ascétique.

« Je vous recommande, reprit-il gravement, de la cacher, s'il est possible; ces lettres sont assez souvent fermées au moyen de pains à cacheter; remettez-la parmi les autres lettres de Pen, et donnez-lui le tout quand il le demandera. Ou bien, si nous ne pouvons la cacheter, nous avons fait erreur et cru que c'était la note de quelque fournisseur.

— Je ne puis dire un mensonge à mon fils, » répliqua la veuve.

Cette lettre avait été glissée silencieusement dans la boîte, deux jours avant qu'ils quittassent le Temple, et Marthe l'avait apportée à mistress Pendennis. Celle-ci n'avait jamais vu l'écriture de Fanny; mais, quand elle eut la lettre entre ses mains, elle en reconnut aussitôt l'auteur. Depuis qu'elle était au chevet de son fils malade, elle avait chaque jour attendu cette lettre. Elle avait ouvert quelques autres de ses lettres, parce qu'elle voulait découvrir celle-là. Cet horrible papier empoisonnait, en ce moment même, son petit cahas. Elle l'en tira et l'offrit à son beau-frère.

« *Arthur Pendennis, esq.*, » lut-il, tandis qu'un ris moqueur apparaissait sur ses lèvres. C'était une timide et irrégulière petite écriture.

« Non, ma chère, je n'en veux pas lire davantage. Mais

vous, qui l'avez lue, vous pouvez me dire ce que contient cette lettre.... Rien que des vœux, hérissés de fautes d'orthographe, pour sa santé, dites-vous, et le désir de le voir?... Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela. Et comme vous me demandez.... (Ici le major commença à faire une assez drôle de mine, mais il reprit son air grave.) Comme vous me demandez des renseignements, je puis bien vous dire, ma foi ! que.... hom !... que Morgan, mon valet, a pris quelques informations relativement à cette affaire, et que.... mon ami le docteur Goodenough s'en est occupé aussi. Et il paraît que cette petite personne s'était fort amourachée d'Arthur, qui avait payé son entrée au jardin du Vauxhall, ainsi que Morgan l'a appris d'une de nos vieilles connaissances, d'un gentleman irlandais, qui s'est vu jadis sur le point d'avoir l'honneur d'être le.... d'un Irlandais, enfin. Il paraît, en outre, que le père de la fillette, un homme violent et ivrogne, a battu la mère, qui soutient à son mari, d'une part, que sa fille est entièrement innocente, tandis que, d'autre part, elle a dit à Goodenough qu'Arthur s'est conduit comme une brute vis-à-vis de son enfant. Vous voyez donc que l'histoire reste à l'état de mystère. Voulez-vous l'éclaircir ? Je n'ai qu'à interroger Pen, et il me contera tout sur-le-champ.... Il est aussi homme d'honneur que qui que ce soit.

— Homme d'honneur ! répéta la veuve avec un amer dédain. O frère, qu'est-ce que vous appelez honneur ? Si mon fils est coupable, il faut qu'il épouse cette fille. Je me mettrai à genoux devant lui pour le conjurer de l'épouser.

— Bon Dieu ! êtes-vous folle ? » s'écria le major.

Puis, se rappelant certaines circonstances de l'histoire d'Arthur et d'Hélène, il reconnut aussitôt que, si Hélène en priait son fils, celui-ci épouserait la jeune fille. Il était assez entêté pour faire une folie, quand il s'agissait d'une femme aimée.

« Ma chère sœur, avez-vous perdu l'esprit ? continua-t-il d'un ton plus doux, après une pause pleine d'agitation, durant laquelle il fit la réflexion qui précède. Quel droit avons-nous de supposer qu'il se soit passé quelque chose entre cette fille et lui ? Voyons la lettre. Son cœur se fend ; écrivez-moi, oh ! je vous en prie !... malheureuse à la maison . un père dénaturé.... votre garde-malade.... Pauvre

petite Fanny.... le tout écrit, comme vous dites, d'une orthographe à blesser tout sentiment des convenances. Mais, mon Dieu ! ma chère, qu'y a-t-il là dedans ? Rien du tout, si ce n'est que le petit démon continue à faire la cour à votre fils. Elle n'est entrée chez lui que lorsque le délire où il était ne lui permettait plus de la reconnaître. La blanchisseuse.... comment l'appellez-vous?... la Flanagan l'a dit à Morgan. Elle est venue en compagnie d'un vieux bonhomme, un vieux M. Bows, qui a eu l'obligeance de venir me chercher à Stillbrook ; et, soit dit entre parenthèses, je le laissai en cabriolet sans payer la course ; c'était diablement bien de sa part, cela.... Non, il n'y a rien du tout dans cette histoire.

— Le croyez-vous ? Oh !... Dieu merci !... Dieu merci !... s'écria Hélène. Je vais porter la lettre à Arthur et l'interroger. Regardez-le donc. Il est sur la terrasse avec M. Warrington. Ils parlent à des enfants. Mon fils a toujours aimé les enfants. Il est innocent, Dieu merci ! Dieu merci ! Laissez-moi le rejoindre. »

Le vieux Pendennis avait son opinion particulière. Quand, un moment auparavant, il soutenait si vivement l'innocence d'Arthur, le vieux gentleman avait très-probablement une pensée toute différente ; il jugeait d'Arthur par ce qu'il aurait fait lui-même à sa place. « Si elle rejoint Arthur, et que celui-ci dise la vérité, comme le coquin la dira, tout sera gâté, » pensa-t-il. Et il tenta un nouvel effort.

« Ma chère bonne âme, dit-il en prenant la main d'Hélène et la portant à ses lèvres, comme votre fils ne vous a pas parlé de cette affaire, demandez-vous d'abord si vous avez le droit de l'interroger. Si vous le croyez homme d'honneur, de quel droit doutez-vous de son honneur en l'affaire qui nous occupe ? Qui est-ce qui l'accuse ? Un misérable anonyme qui n'allègue contre lui aucune charge spéciale. S'il y en avait véritablement, est-ce que les parents de la jeune fille ne se présenteraient pas ? Arthur n'est pas tenu de repousser une accusation anonyme, ni vous de l'accueillir ; et quant à ce qui est de le croire coupable, parce qu'une fille de cette classe s'est trouvée faisant les fonctions de garde-malade auprès de lui, morbleu ! vous pourriez tout aussi bien exiger qu'il épousât cette maudite vieille buveuse de genièvre, cette blanchisseuse irlandaise, mistress Flanagan. »

La veuve éclata de rire à travers ses larmes. Le vieux général avait gagné la victoire.

« Épouser mistress Flanagan, morbleu ! continua-t-il en tapant sur l'étroite main d'Hélène. Non pas. Le garçon ne vous a pas parlé de la chose, et vous n'en savez rien. Le garçon est innocent, cela va sans dire. Et, ma bonne âme, quelle marche devons-nous suivre ? Supposez qu'il en tienne pour cette fille.... voyons, n'allez pas reprendre votre mine désolée, ce n'est qu'une supposition, et il est bien permis à un jeune homme d'être amoureux, n'est-ce pas ? Dès qu'il sera guéri, il se remettra à ses troussees.

— Il faut qu'il vienne à la maison. Il faut que nous partions pour Fair Oaks sur-le-champ ! s'écria la veuve.

— Ma bonne créature, il s'ennuiera mortellement à Fair Oaks. Il n'y aura rien à faire qu'à songer à son amour. Il n'y a pas d'endroit au monde pour changer une amourette en une grande passion, et pour rendre un homme mélancolique et rêveur, comme une maudite maison de campagne isolée où il n'y a rien à faire. Il faut que nous l'occupions, que nous l'amusions ; il faut que nous l'emmenions à l'étranger ; il n'est jamais sorti de l'Angleterre que pour une fugue d'un instant à Paris. Il faut que nous voyagions un peu. Il faut qu'il ait avec lui une garde-malade qui prenne bien soin de lui ; car Goodenough dit qu'il l'a échappé diablement belle (ne vous effrayez pas) ; ainsi il faut que vous veniez pour le soigner. Je suppose que vous emmènerez miss Bell, et, pour ma part, j'aimerais à inviter Warrington. Arthur ne peut se passer de Warrington. La famille de Warrington est une des plus anciennes de l'Angleterre, et il est, lui, un des meilleurs garçons que j'aie jamais rencontrés. Je l'aime excessivement.

— Est-ce que M. Warrington sait quelque chose de cette affaire ? demanda Hélène. Je sais qu'il s'est absenté deux mois avant qu'elle arrivât, Pen me l'avait écrit.

— Il n'en sait pas un mot. Je.... je l'ai questionné à ce sujet. Je l'ai sondé. Il n'a jamais entendu parler de l'affaire, jamais ; je vous en donne ma parole ! s'écria le major, assez alarmé. Et je crois, ma chère, que vous feriez beaucoup mieux de ne pas lui parler de cela.... oui, beaucoup mieux.... naturellement. Le sujet est aussi délicat que pénible. »

La bonne et naïve créature prit la main de son frère et la serra.

« Merci, frère, dit-elle. Vous avez été bon, très-bon pour moi. Vous m'avez donné une grande consolation. Je vais regagner ma chambre et réfléchir à ce que vous m'avez dit. Cette maladie et ces.... ces émotions, m'ont fort agitée; et vous savez que je ne suis pas très-forte. Mais je vais me retirer et remercier Dieu de l'innocence de mon fils. Il est innocent, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, ma très-chère créature, oui, » répondit le vieux bonhomme en l'embrassant affectueusement, et tout subjugué par sa tendresse.

Il la suivit du regard lorsqu'elle se retira, et l'affection qu'exprimaient ses yeux était rendue plus piquante, pour ainsi dire, par un mélange de mépris qui semblait l'accompagner.

« Innocent! répéta-t-il; plutôt que de faire de la peine à cette bonne âme, je jurerais qu'il est innocent jusqu'à ce que ma figure en fût toute noire! »

Ayant remporté cette victoire, le guerrier fatigué et heureux se coucha sur le sofa, se couvrit le visage de son foulard jaune, et se livra à un bon petit somme, dont les rêves furent sans doute fort agréables, car il ronfla avec une régularité satisfaisante.

Cependant les jeunes gens assis sur la terrasse tuaient les heures de soleil le plus agréablement du monde, et Pen, du moins, se montrait fort bavard. Il contait à Warrington le plan d'un nouveau roman et d'une tragédie nouvelle. Warrington se mit à rire à l'idée de Pen faisant une tragédie.

« Par Jupiter! répliqua son ami, je vous prouverai que j'en suis capable! » Et il commença à déclamer quelques vers de sa pièce.

Le petit solo de trombone qu'exécutait le major fut interrompu par l'arrivée de miss Bell. Elle revenait d'une visite à sa vieille amie, lady Rockminster, qui avait loué une villa d'été dans le voisinage, et qui, ayant appris la maladie d'Arthur et l'arrivée de mistress Pendennis à Richmond, avait fait une visite à la mère du jeune homme. Et, quoiqu'elle n'aimât pas notre jeune romancier, elle avait été pleine d'attentions pour lui, et lui avait envoyé des raisins, des perdrix

et une foule d'autres choses. La vieille dame aimait beaucoup Laure, et aurait voulu qu'elle vînt s'établir chez elle; mais Laure ne pouvait quitter sa mère en ces conjonctures. Hélène était fatiguée de ses veilles constantes au chevet d'Arthur, et sa santé avait beaucoup souffert; aussi le docteur Goodenough avait eu raison de prescrire des remèdes pour elle aussi bien que pour son fils.

Le vieux Pendennis se leva en sursaut à l'entrée de la jeune demoiselle. Il avait le sommeil léger. Il lui fit un discours fort galant. Il avait été plein de galanterie pour elle dans ces derniers temps. Où avait-elle cueilli les roses qui fleurissaient sur ses joues? Combien il s'estimait heureux d'être arraché à ses rêves par une aussi charmante réalité!

Laure était pleine de franchise et d'humeur, deux choses qui lui inspiraient, pour le vieux gentleman, un sentiment fort approchant du mépris. Elle prenait plaisir à faire ressortir son culte du monde, et à tirer de ce vieil habitué des clubs et des salons l'exposition de sa morale, et ses anecdotes sur les grands personnages.

Mais en ce moment, toutefois, elle n'était pas disposée à se montrer satirique. Elle avait fait, dit-elle, une promenade dans le parc avec lady Rockminster, et elle rapportait du gibier pour Pen et des fleurs pour maman. Elle semblait très-inquiète au sujet de maman. Elle venait de quitter mistress Pendennis. Hélène était très-fatiguée, et elle craignait qu'elle ne fût gravement malade. Ses grands yeux se remplirent de tendres marques de sympathie pour l'état de sa chère amie. Elle s'en alarmait. Est-ce que ce bon, ce cher docteur Goodenough, ne pouvait pas la guérir?

« La maladie d'Arthur et d'autres inquiétudes d'esprit, répondit lentement le major, ont sans doute ébranlé la santé d'Hélène. »

La vive rougeur qui empourpra le visage de la jeune fille prouva qu'elle comprenait à quoi le vieillard faisait allusion. Mais elle le regarda fixement et ne répliqua rien.

« Il eût pu m'épargner cela, pensait-elle. Où veut-il en venir, en me rappelant, à moi, cette honteuse affaire? »

Il était fort possible, en effet, qu'il eût un but en vue. Le vieux diplomate parlait rarement sans dessein.

Le docteur Goodenough, reprit-il, l'avait entretenu de la

santé de leur chère amie : il lui fallait du repos et un changement de scène ; oui, un changement de scène. Les circonstances douloureuses qui étaient arrivées, il fallait les oublier et n'en jamais parler ; il demandait pardon à miss Bell de l'allusion qu'il y faisait lui-même actuellement ; cela ne lui arriverait plus jamais ; non plus qu'à elle, il en était bien sûr. Il fallait tout mettre en œuvre pour calmer et consoler leur amie, et il proposait d'aller passer l'automne aux eaux, quelque part dans le voisinage du Rhin, où Hélène pourrait réparer ses forces, et Arthur tâcher de devenir un autre homme. Sans doute que Laure n'abandonnerait pas sa mère.

Oh ! non, certes. Laure n'était inquiète qu'au sujet d'Hélène, d'Hélène seule.... c'est-à-dire au sujet d'Arthur aussi, à cause d'Hélène. Elle irait à l'étranger, et n'importe où, pour Hélène.

Et Hélène, après avoir médité là-dessus pendant une heure dans sa chambre, était alors aussi pressée de partir qu'un écolier qui a lu un livre de voyages est pressé d'aller sur mer. Où iraient-ils ? Le plus loin serait le mieux ; en quelque endroit si éloigné que le souvenir même ne pût les y suivre, et si enchanteur que Pen n'eût jamais envie de le quitter ; en un mot, n'importe où, pourvu qu'il y fût heureux. Elle ouvrit son pupitre d'une main tremblante, et en tira le livret de son banquier, pour compter ses petites économies. Si elles ne suffisaient pas, elle avait sa croix de diamants. Elle emprunterait de nouveau à Laure.

« Partons, partons, pensait-elle ; partons dès qu'il pourra supporter le voyage. Venez, bon docteur Goodenough, venez vite, et donnez-nous la permission de quitter l'Angleterre. »

Le bon docteur vint dîner chez eux, le jour même.

« Si vous vous agitez ainsi, dit-il à Hélène, si votre cœur bat ainsi et que vous persistiez à vous tourmenter de la sorte au sujet d'un jeune gentleman dont la santé se rétablit aussi vite que possible, nous serons forcés de vous faire garder la chambre, et miss Laure devra vous veiller. Elle tombera malade à son tour, et je voudrais bien savoir comment diable un docteur, obligé de venir vous soigner tous gratuitement, s'y prendra pour vivre. Mistress Goodenough est déjà jalouse de vous et dit, fort justement, que je m'éprends

d'amour pour mes malades. Oui, oui, il faut que vous quittiez le pays le plus tôt que vous pourrez, afin que j'aie un peu de paix dans ma famille. »

Quand on parla à Arthur de partir pour le continent, ce gentleman accueillit ce projet avec le plus grand empressement et le plus vif enthousiasme. Il lui tardait de se mettre en route. A partir de ce moment, il laissa pousser ses moustaches, afin, je suppose, de dresser sa bouche à prononcer parfaitement le français et l'allemand; et il fut sérieusement tourmenté de ce que ses moustaches, en poussant, se trouvèrent être d'un rouge fort décidé. Il n'avait vu devant lui qu'un automne à Fair Oaks; et peut-être l'idée d'y passer deux ou trois mois ne souriait-elle guère au jeune homme.

« Il n'y a pas là une âme à qui parler, disait-il à Warrington. Je ne puis supporter les sermons du vieux Portman, ni ses graves conversations d'après-dîner. Je sais par cœur toutes les anecdotes du vieux Glanders sur la guerre d'Espagne. Les Clavering sont les seuls chrétiens qu'on puisse voir dans le voisinage, et mon oncle dit qu'ils n'y retourneront pas avant Noël. Et puis, Warrington, j'ai besoin de sortir du pays. Pendant votre absence, j'ai eu, malepeste ! une tentation à laquelle je suis bien heureux d'avoir résisté, même au prix de ma maladie qui y a mis fin. »

Et alors il raconta à son ami toutes les circonstances de l'affaire du Vauxhall, telles que le lecteur les connaît déjà.

Warrington prit un air fort sérieux en entendant cette histoire. Abstraction faite du délit moral, il était enchanté pour Arthur que celui-ci eût échappé à un danger qui aurait pu faire le malheur de toute sa vie, « et qui certainement, dit Warrington, eût occasionné le malheur et la ruine de l'autre personne. Et votre mère, et.... et vos amis, quel chagrin c'eût été pour eux ! » ajouta le camarade de Pen, sans se douter des ennuis et des chagrins que ces bonnes gens avaient déjà endurés.

« Pas un mot à ma mère ! s'écria Pen fort alarmé. Elle ne s'en serait jamais consolée. Un esclandre pareil l'eût tuée, je crois. Et, ajouta-t-il d'un air fin, comme si ce jeune coquin de Lovelace eût été engagé toute sa vie dans ce qu'on appelle des affaires de cœurs, la meilleure chose à faire,

quand un danger de cette sorte vous menace, ce n'est pas d'y faire face, mais d'y tourner le dos et de prendre la fuite.

— Étiez-vous donc bien amoureux ? demanda Warrington.

— Hum ! fit Lovelace. Elle ne prononçait pas ses *h*, mais c'était une chère petite fille. »

O Clarisses de cette vie ! O vous pauvres petites ignorantes, et vaines et folles filles ! Si seulement vous saviez comment les Lovelace parlent de vous ; si seulement vous pouviez entendre la conversation de Jack avec Tom au café ou au club ; si seulement vous voyiez Ned tirer vos pauvres petites lettres de son porte-cigares et les passer, par-dessus la table des officiers, à Charley, à Billy, à Harry, vous ne vous presseriez pas tant d'écrire, vous n'écouteriez pas d'une oreille si avide les paroles trompeuses des séducteurs ! Il est une sorte de crime qui n'est complet que lorsque l'heureux coquin s'en vante après coup ; et rappelez-vous bien que l'homme qui a commencé par trahir votre honneur trahira certainement aussi votre secret.

« Il est difficile de combattre et facile de succomber, dit Warrington d'un air sombre. Et comme vous dites, Pendennis, lorsqu'un danger pareil vous menace, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de tourner le dos et de prendre la fuite. »

Après ce petit entretien sur un sujet sur lequel Pen se fût étendu beaucoup plus éloquemment un mois auparavant, la conversation revint aux projets de voyage à l'étranger, et Arthur pressa vivement son ami d'être de la partie. Warrington faisait partie de la famille, et partie de la cure. Arthur dit que sans Warrington il n'aurait pas la moitié du plaisir qu'il se promettait.

Mais Georges dit non ; il ne pouvait pas partir. Il lui fallait rester à la maison et prendre la place de Pen.

L'autre répliqua que cela n'était pas nécessaire, car Shandon était de retour à Londres, et Arthur avait droit à un congé.

« Ne me pressez pas, dit Warrington, je ne puis partir. J'ai des engagements particuliers. Mieux vaut que je reste chez moi. Je n'ai pas l'argent nécessaire au voyage, voilà la chose en un mot comme en cent ; car les voyages coûtent de l'argent, vous savez. »

Ce petit obstacle sembla fatal à Pen. Il en parla à sa mère.

Mistress Pendennis était très-contrariée; M. Warrington avait été excessivement bienveillant; mais elle supposait qu'il savait le mieux ce qu'il avait à faire. Et après, elle se reprocha sans doute son égoïsme, qui lui faisait désirer d'emmener son garçon et de l'avoir tout pour elle seule.

« Qu'est-ce que Pen m'a appris, mon cher monsieur Warrington? demanda le major, un jour qu'il se trouvait seul avec lui. Ne pas partir avec nous! C'est une chose que nous ne pouvons souffrir; Pen ne guérirait pas sans vous. Je vous promets que ce n'est pas moi qui le soignerai. Il lui faut quelqu'un de plus solide, de plus gai, et qui soit mieux en état de l'amuser qu'un vieux bonhomme rhumatique comme moi. J'irai très-probablement à Carlsbad, quand je vous aurai vus installés, vous autres. Les voyages ne coûtent rien de nos jours, ou si peu de chose!... Et, Warrington, rappelez-vous, je vous prie, que j'étais un très-vieux ami de votre père, de sorte que, si vous et votre frère vous n'êtes pas en position de.... d'anticiper votre pension de cadet, je vous demande la faveur que vous me regardiez comme votre banquier; car ne voilà-t-il pas passé trois semaines que Pen contracte des dettes envers vous, puisque vous avez fait ce qu'il m'a dit être sa besogne, et cela, morbleu! avec un talent et un génie exemplaires! »

Mais, en dépit de cette offre bienveillante et de cette générosité inouïe de la part du major, Georges Warrington s'obstina à refuser, et répéta qu'il resterait à la maison; mais ce fut d'une voix tremblante et d'un ton irrésolu qui indiquaient un ardent désir de partir, quoique sa langue persistât à dire non.

Cependant la bienveillance persévérante du major ne se laissa point rebuter. Le soir, pendant le repas, Hélène s'étant absentée un moment pour voir ce que faisait Pen, qui avait regagné son lit, le vieux Pendennis revint à la charge, et fit des reproches à Warrington de son refus de se joindre à leur troupe.

« N'est-ce pas que c'est manquer de galanterie, miss Bell? dit-il en se tournant vers cette demoiselle. N'est-ce pas que c'est un crime de lèse-amitié? Voici que nous formons la plus heureuse société qui soit au monde, et cette odieuse et égoïste créature veut la disperser! »

Les longs cils de miss Bell se baissèrent sur sa tasse de thé, et Warrington devint pourpre, mais ne dit mot. Miss Bell ne parla pas non plus ; mais elle rougit en même temps que lui.

« Priez-le de venir avec nous, vous, ma chère, dit le bienveillant vieux gentleman, et peut-être vous écouterait-il....

— Pourquoi M. Warrington m'écouterait-il ? » demanda la demoiselle.

Cette question, toutefois, semblait s'adresser à sa cuiller plutôt qu'au major.

« Priez-le ; vous ne l'avez pas prié, dit le naïf oncle de Pen.

— Je serais heureuse, en vérité, si M. Warrington se joignait à nous, dit Laure à sa cuiller.

— Vraiment ? » demanda Georges.

Elle leva les yeux et répondit :

« Oui. »

Leurs regards se rencontrèrent.

« J'irai partout où vous me direz d'aller ; je ferai tout ce que vous me direz de faire, » dit Georges presque à voix basse et en parlant avec effort, comme si ces paroles lui avaient fait mal.

Le vieux Pendennis était enchanté ; l'affectionnée vieille créature battit des mains, et s'écria :

« Bravo ! bravo ! c'est marché fait.... c'est marché fait, morbleu ! Une poignée de main par-dessus le marché, jeunes gens ! »

Et Laure, d'un air plein de tendre gaieté, tendit la main à Warrington. Il la prit, et son visage exprima une étrange agitation. Il sembla sur le point de parler quand Hélène arriva de la chambre de Pen, tournant vers eux sa figure pâle et effrayée, qu'éclairait la bougie qu'elle tenait à la main.

Laure rougit plus que jamais et retira sa main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Hélène.

— C'est un marché que nous avons fait, ma chère créature, dit le major de sa voix la plus caressante. Nous venons d'enchaîner M. Warrington par une promesse de partir avec nous.

— En vérité ! » répliqua Hélène.

CHAPITRE VI.

Où Fanny prend un nouveau médecin.

Hélène redoutait-elle que Pen , en recouvrant ses forces , ne sentît renaître aussi son malheureux penchant pour la petite Fanny ? Quoique, depuis sa conversation avec le major, elle ne dît jamais un mot relatif à cette jeune personne, et quoiqu'elle parût complètement ignorer l'existence de Fanny, mistress Pendennis ne cessait cependant pas d'avoir l'œil ouvert sur toutes les actions de maître Arthur; elle trouvait dans sa maladie un prétexte pour le garder presque à vue , et se montrait surtout jalouse de lui éviter tout l'ennui de sa correspondance, au moins pour le présent.

Il est probable qu'Arthur ne voyait pas ses lettres sans un certain tremblement; il est probable que, lorsqu'il les recevait à table, en présence de la famille, sentant le regard de sa mère attaché sur lui (quoique les yeux de la bonne âme semblassent fixés sur sa tasse de thé ou sur son livre), il s'attendait chaque jour à voir une petite écriture qu'il eût reconnue, encore qu'il ne l'eût jamais vue : aussi son cœur battait-il toujours lorsqu'il arrivait des lettres à l'adresse d'Arthur Pendennis. Était-il plus satisfait, ou plus contrarié, de ce que chaque jour son attente était trompée ? Son esprit était-il soulagé de ce qu'il ne venait pas de lettre de Fanny ?

Quoique, sans doute, dans ces affaires-là, quand Lovelace est fatigué de Clarisse , ou Clarisse de Lovelace , il soit préférable pour tous deux de rompre sur-le-champ, et de s'en aller chacun de son côté, après l'insuccès de la tentative d'union, afin de poursuivre seul sa carrière à travers la vie; cependant notre amour-propre, ou notre pitié, ou bien le sentiment que nous avons des convenances, n'aime pas cette soudaine banqueroute du cœur. Avant d'annoncer au monde que notre maison de Lovelace et Cie ne peut faire face à ses engagements, nous tâchons d'entrer en accommodement; nous avons de tristes assemblées d'associés, nous retardons

la fermeture du magasin et la lugubre proclamation de la faillite. Elle est inévitable; mais nous mettons nos bijoux en gage pour faire durer les choses un peu plus longtemps.

En somme, je ne crains pas de dire que Pen était assez contrarié de ne recevoir aucun reproche de Fanny. Quoi! pouvait-elle le quitter, sans même se retourner une fois pour le regarder? Pouvait-elle se laisser périr, sans même étendre une petite main, ou du moins crier : « Arthur, au secours? »

Bah! bah! ils ne périssent pas tous, ceux qui risquent ce voyage. Quelques-uns se noient lorsque le navire sombre; mais la plupart ne font qu'un plongeon, et s'escriment si bien des mains et des pieds qu'ils atteignent le rivage. Et ce que le lecteur connaît déjà de l'humeur et du caractère d'Arthur Pendennis, esquire, du Temple-Supérieur, le mettra à même de dire si ce gentleman appartient à la classe de ceux qui s'enfoncent ou de ceux qui surnagent.

Quoique Pen fût encore trop faible pour faire un demi-mille à pied, et que sa précieuse santé ne permît pas qu'on le laissât se promener seul en voiture, sans quelqu'un pour prendre soin de lui; cependant Hélène ne pouvait surveiller aussi M. Warrington, et n'avait aucune autorité pour empêcher ce gentleman d'aller à Londres, si quelque affaire l'y appelait. Le fait est que, s'il y fût allé pour y rester, peut-être la veuve en eût-elle été bien aise pour certaines raisons particulières : mais elle réprimait ces désirs égoïstes dès qu'elle les constatait; et, se rappelant les attentions et les services de Warrington et sa constante amitié pour Arthur, elle le traitait presque comme un membre de la famille, avec cette mélancolique bienveillance et cette soumise résignation qui lui étaient habituelles. Mais, je ne sais trop comment, un matin que Warrington était appelé en ville par ses affaires, elle devina quel but il avait, et qu'il était allé à Londres afin de rapporter à Pen des nouvelles de Fanny.

En effet, Arthur avait eu un entretien avec son ami; il lui avait conté plus en détail ses aventures avec Fanny (aventures que le lecteur connaît déjà), et quels étaient ses sentiments vis-à-vis d'elle. Il était fort reconnaissant d'avoir échappé au grand danger (et à cela Warrington disait *amen* de tout son cœur), et de n'avoir aucune faute grave à se reprocher dans sa conduite avec elle; mais s'ils se quittaient,

comme il le fallait, il serait bien aise de lui dire un *Dieu vous bénisse!* et d'espérer qu'elle conserverait bon souvenir de lui. Il entretint Warrington de cette affaire avec tant de gravité et d'émotion, que Georges, qui s'était, lui aussi, prononcé très-fortement pour la séparation, commença à craindre que son ami ne fût pas aussi bien guéri qu'il se vantait de l'être, et que, s'il advenait qu'Arthur et Fanny se retrouvassent ensemble, la tentation et le danger ne nécessitassent un nouveau combat. Et quel en serait le résultat?

« Il est pénible de lutter, Arthur, et il est facile de succomber, dit Warrington; et le meilleur courage pour nous autres, pauvres malheureux, c'est de fuir le péril. Je ne serais pas ce que je suis à présent, si j'avais pratiqué ce que je prêche.

— Et qu'avez-vous donc pratiqué, Georges? demanda Pen avec empressement. Je savais bien qu'il y avait eu quelque chose. ConteZ-nous cela, Warrington.

— Il y a eu quelque chose qui ne peut être réparé, répliqua Warrington, et qui a détruit trop tôt tout mon bonheur. Je vous ai dit que je vous en parlerais quelque jour, Pen; et je le ferai, mais pas à présent. Prenez aujourd'hui la morale sans la fable, Pen, mon garçon; et, si vous tenez à voir un homme dont toute la vie a été brisée par un malheureux rocher contre lequel il s'est heurté presque enfant, regardez-moi, Arthur, et que je vous serve d'avertissement! »

Nous avons vu que M. Huxter, en écrivant à ses parents à Clavering, avait fait mention d'un club fashionable dont il était membre, et où il rencontrait habituellement un Irlandais, officier distingué, qui, entre autres nouvelles, lui avait appris, relativement à Pendennis, les détails que le jeune médecin avait transmis à Clavering.

Ce club n'était autre que l'Arrière-Cuisine, où l'élève de l'hôpital Saint-Barthélemy avait coutume de rencontrer le général, lequel, par son accent, son extérieur, son caractère et sa conversation, divertissait un grand nombre de jeunes gens qui allaient s'amuser et se rafraîchir le soir à l'Arrière-Cuisine.

Huxter, qui avait de grandes dispositions pour tout imiter, un tragédien célèbre ou un comique favori, un coq chantant

sur son fumier, un tire-bouchon s'insinuant dans le goulot d'une bouteille ou un bouchon en sortant, ou un officier irlandais de bonne famille qui ne mettait que trop d'empressement à s'offrir comme un modèle, à débiter son bavardage et ses pauvres vieilles litanies, toutes les fois qu'il se présentait un verre de quelque chose à boire, un auditeur, ou quelque autre occasion; Huxter, disons-nous, étudia notre ami le général avec un goût particulier, et fit maintes fois poser le pauvre diable. Le digne vieillard était sûr de se laisser prendre à une amorce de grog à l'eau-de-vie d'une valeur de six pence; et, sous l'influence de ce breuvage, il était le plus heureux des hommes lorsqu'il contait les histoires des triomphes de sa fille et de ses propres triomphes à lui, en amour, à la guerre, dans les orgies et dans la haute société.

Ainsi Huxter put offrir à ses amis divers portraits du général: de Costigan se battant en *djuel* dans *Phaynix-Park*; de Costigan lors de son entrevue avec le *djuc* d'York; de Costigan à la *taible* de son *geindre*, entouré de la *nobelesse* de son pays; de Costigan ivre, se désolant de l'*ingratichude* de sa fille, et disant que ses cheveux gris se précipitaient vers une tombe *prématchuraie*.

Ainsi notre ami servait à attirer à l'Arrière-Cuisine un certain nombre de jeunes gens qui consommaient les liqueurs de l'hôte, tout en se divertissant des singularités du général, de sorte que mon hôte pardonnait à Costigan la plupart de ses défauts, en considération du bien qu'ils faisaient à sa maison.

Ce n'était certes pas la plus haute position en ce monde, ni celle que nous désirerions pour un vieillard digne de respect; mais on peut dire de ce vieux bouffon qu'il ne soupçonnait pas que sa condition ne fût pas élevée, et qu'il n'y avait pas une goutte de son sang alcoolisé, ni une pensée de son cerveau troublé, qui fussent hostiles à l'âme qui vive. Son enfant même, sa cruelle Emily, il l'eût serrée contre son cœur, il lui eût pardonné en pleurant; et quel plus bel éloge peut-on faire de la charité chrétienne d'un homme, que de dire qu'il est prêt à pardonner à tous ceux qui lui ont fait tout le bien possible, et dont il se plaint à tort?

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'Arrière-Cuisine et qui se gaudissaient de la société du capitaine Costigan, l'on s'imaginait que le capitaine faisait un mystère du lieu de sa demeure, par crainte des créanciers, ou par désir de solitude, et qu'il logeait en quelque endroit étonnant.

L'hôte, quand on l'interrogeait à cet égard, ne répondait pas aux questions qu'on lui faisait. Il avait pour maxime de ne connaître les gentlemen qui fréquentaient sa maison, que dans cette maison; lorsqu'ils quittaient le club, après avoir payé leur écot en gentlemen et s'être conduits comme tels, toute communication cessait entre lui et eux. Enfin il pensait, en tant que gentleman lui-même, que c'était une impertinente curiosité que de chercher à savoir où demeurerait tout autre gentleman.

Costigan, même dans les moments où l'ivresse le rendait le plus communicatif, esquivait aussi toute réponse aux questions ou allusions qu'on lui faisait à ce sujet. Ce n'est pas qu'il y eût là-dessous quelque mystère, comme nous le savons fort bien, nous qui avons eu plus d'une fois l'honneur de pénétrer dans son appartement; mais, dans le cours d'une longue vie pleine de vicissitudes, le capitaine avait souvent logé dans des maisons où la solitude était nécessaire à son repos, et où l'arrivée de quelques visiteurs ne lui eût apporté rien moins que du plaisir.

De là vient que toutes sortes d'histoires étaient inventées par les mauvais plaisants ou les personnes crédules, relativement au lieu de sa demeure. On disait qu'il dormait habituellement dans une guérite de la Cité, dans un cabriolet en remise où le propriétaire lui donnait asile, dans la colonne du duc d'York, etc.; les plus extravagantes de ces rumeurs étant mises en circulation par le facétieux et imaginatif Huxter. Car Huxey, quand la société de quelque dandy ne lui imposait pas silence et qu'il se trouvait avec ses amis particuliers, était un personnage tout différent du jeune homme que nous avons vu maté par les airs impertinents de Pen. Adoré par sa famille, à Clavering, il était la vie et l'âme du cercle où il se trouvait, à un banquet joyeux comme à la table de dissection.

Par une belle matinée de septembre, Huxter se régala d'une tasse de café dans une échoppe de Covent-Garden,

après avoir passé une délicieuse nuit à danser au Vauxhall, lorsqu'il aperçut le général qui descendait Henrietta-Street d'un pas chancelant, ayant à ses trousses une bande de petits polissons qui le huaient. Ils avaient quitté de bonne heure leurs lits sous les arches du pont, et rôdaient déjà en quête d'un déjeuner et du gagne-pain de la journée.

Le pauvre vieux général n'était pas dans l'état où les ricanements et les facéties de ces petits gueux faisaient beaucoup d'effet sur lui; les cochers de fiacre et les bateliers le connaissaient, et faisaient sur lui leurs commentaires; les policemen le suivaient du regard, et ordonnaient d'un ton de mépris et de pitié aux gamins de le laisser tranquille. Qu'importaient au général la pitié, le mépris des hommes, et les ricanements des petits polissons? Il descendait la rue d'un œil vitreux et d'un pas chancelant, conservant juste assez de raison pour savoir où il allait et suivre son chemin accoutumé. Il s'était mis au lit sans savoir comment. Cela lui arrivait aussi souvent qu'à n'importe quel homme à Londres. Il s'était éveillé et n'avait demandé à personne comment il se trouvait là; et il rentrait chez lui par son chemin accoutumé, en courant de dangereuses bordées, lorsque, de l'endroit où il prenait son café, Huxter l'aperçut.

Reconnaître son ami, et payer ses deux pence (le fait est qu'il ne lui en restait que huit, autrement il eût pris un cabriolet au Vauxhall pour rentrer chez lui), ce fut pour l'actif Huxter l'affaire d'un instant. Costigan se plongea dans les ruelles qui avoisinent le théâtre de Drury-Lane, et où abondent les boutiques de marchands de genièvre, d'écaillères et de loueurs de costumes, dont les propriétaires dormaient encore derrière leurs volets fermés, quoique l'aurore aux doigts de rose colorât déjà les cheminées de leurs maisons. Huxter suivit le général à travers ces étroits passages, jusqu'à ce qu'il atteignît Oldcastle-Street, qui est la rue où se trouve l'entrée de Shepherd's-Inn.

Là, juste en vue de son logis, une fatale tranche d'écorce d'orange vint se placer entre le talon du général et le pavé et fit tomber en arrière le pauvre diable.

Huxter accourut aussitôt, et, après une pause, durant laquelle le vétérán, étourdi par sa chute et par le whiskey qu'il avait bu, recueillit autant que possible ses sens frappés

de vertige, le jeune médecin releva le général boiteux et lui offrit avec bonté de le ramener chez lui. Le général refusa d'abord de répondre aux questions de l'étudiant en médecine, et de dire où il logeait; il déclara qu'il demeurait tout près de là, et qu'il arriverait chez lui sans difficulté. Il se dégagea du bras de Huxter et se précipita en avant, comme pour regagner seul sa demeure; mais il chancelait si fort et courait de telles embardées d'un côté à l'autre de la rue, que le jeune médecin insista pour l'accompagner, et parvint enfin, après bien des expressions consolantes et encourageantes, à prendre la sale vieille main du général sous ce qu'il appelait sa nageoire. Il traversa ainsi la rue avec le vieux bonhomme, qui se lamentait pitoyablement. Costigan s'arrêta lorsqu'il fut arrivé devant l'antique portail orné des armoiries du vénérable Shepherd.

« C'est ici, » dit-il en s'approchant de la porte et faisant un effort pour sonner. Le bruit de la sonnette amena le portier, le vieux M. Bolton, qui grognait et faisait une mine terrible, selon sa coutume, toutes les fois que son tour venait d'ouvrir à cet oiseau matinal.

Costigan voulut causer un moment avec Bolton; mais celui-ci s'y refusa d'un ton aigre.

« Ne m'ennuyez pas, dit-il. Allez vous mettre dans votre lit, capitaine, et ne retenez pas les honnêtes gens hors du leur. »

De sorte que le capitaine traversa la cour en louvoyant, et atteignit son escalier qu'il gravit en trébuchant à chaque pas, ayant toujours le digne Huxter à ses trousses.

Costigan possédait une clef, que Huxter inséra pour lui dans le trou de la serrure, de sorte qu'il n'y eut pas besoin d'éveiller le petit M. Bows du sommeil dont le vieux musicien s'était endormi depuis peu. Huxter aida le capitaine ivre à se déshabiller, et, après s'être assuré qu'il n'avait pas d'os brisé, il le fit se coucher et mit des compresses d'eau froide à un de ses genoux et de ses tibias, que Costigan s'était déchirés, ainsi que son pantalon, dans la chute causée par l'écorce d'orange. A l'âge du général, et avec ses habitudes, de pareilles blessures sont lentes à guérir; l'inflammation s'y mit, et le vieux bonhomme resta quelques jours couché, souffrant de la fièvre et de ses meurtrissures.

M. Huxter entreprit la guérison de son intéressant malade avec beaucoup de confiance et d'empressement, et il fit preuve d'un talent convenable. Il venait voir son ami tous les jours et le consolait, par son bavardage, de l'absence de cette société dont Costigan avait besoin, et dont il était un des principaux ornements. Il donna ses instructions à ceux qui soignaient l'invalidé, relativement à la quantité de whiskey qu'on pouvait lui permettre, et, comme le pauvre vieux resta plusieurs jours sans pouvoir se lever de son lit ou de son sofa, il lui fut impossible d'enfreindre ces instructions. Bows, mistress Bolton et notre petite amie Fanny se remplaçaient tour à tour au chevet du général, et le vieux guerrier jouit de tout le confort possible dans son malheur.

Huxter, que son affabilité et son caractère sociable rendaient promptement intime avec les personnes dans la société desquelles il se trouvait, lorsque toutefois l'habitude du beau monde ne leur faisait pas repousser les familiarités de ce jeune gentleman, ne tarda pas à se lier avec nos connaissances de Shepherd's-Inn, dans les mansardes comme dans la loge du portier. Il croyait avoir vu Fanny quelque part; il était sûr de l'avoir rencontrée; mais il n'est pas étonnant qu'il ne se rappelât pas exactement où, car la pauvre petite créature ne voulut jamais lui dire que c'était au Vauxhall. D'ailleurs il l'avait vue dans un moment où la danse et les liqueurs lui troublaient les idées; et puis la petite Fanny était bien changée par la fièvre, l'agitation, l'amour et le désespoir que les trois dernières semaines avaient versés sur la tête de cette petite victime. Sa tête était alors penchée en avant, et sa figure très-pâle et hâve; bien des fois ses yeux avaient tristement regardé le facteur lorsqu'il arrivait, et son cœur se laissait accabler par le désespoir, quand elle le voyait s'éloigner sans lui avoir rien apporté.

Quand arriva l'accident de M. Costigan, Fanny fut assez contente d'avoir une occasion d'être utile à quelqu'un et de faire quelque chose; elle espérait trouver dans ces occupations l'oubli de ses chagrins; elle sentait qu'elle les supportait plus vaillamment en faisant son devoir, quoique, pour sûr, elle laissât couler plus d'une larme dans la tisane du vieil Irlandais. Hélas! hélas! remuez bien la tisane et prenez courage, petite Fanny! Si tous ceux qui ont souffert du

même mal que vous devaient mourir, mourir sur-le-champ, quelle fameuse année cela ferait pour les entrepreneurs des pompes funèbres !

Soit compassion pour son unique malade, soit qu'il trouvât du plaisir dans sa société, M. Huxter ne tarda pas à venir voir Costigan au moins deux ou trois fois par jour ; et, si un des membres de la famille du portier n'était pas auprès du général, le jeune docteur avait toujours quelques instructions particulières à leur donner en passant devant la loge. C'était un bon garçon ; il fabriquait ou achetait des joujoux pour les enfants ; il leur apportait des pommes et des gâteaux à l'eau-de-vie ; il apporta même un masque avec lequel il les effraya et fit épanouir un sourire sur la pâle figure de Fanny. Il appelait la portière par son nom de mistress Bolton, et était très-intime, très-familier, très-facétieux avec cette dame, bien différent de ce *fer et grossier animal*, ainsi que mistress Bolton appelait alors certain jeune gentleman de notre connaissance, qu'elle disait n'avoir jamais pu souffrir.

C'est de cette dame, qui était sans façon dans sa conversation, que Huxter apprit la maladie dont la petite Fan était minée, et la manière dont Pen s'était conduit vis-à-vis d'elle. On s'imaginé bien que le récit de mistress Bolton ne fut pas impartial. A l'entendre, on eût pu croire que ce jeune gentleman avait usé des artifices les plus persévérants et les plus coupables pour gagner le cœur de la jeune fille, qu'il avait violé les promesses les plus sacrées à elle faites, et que tout champion du beau sexe devait le haïr et le châtier comme un scélérat.

Dans l'état d'esprit où Huxter se trouvait alors au sujet d'Arthur, qui lui avait témoigné un si cruel mépris, il était naturellement disposé à ajouter foi à tout ce qui se disait de défavorable à l'intortuné convalescent. Mais pourquoi n'écrivit-il pas à Clavering, comme il avait fait la première fois, pour rendre compte de l'inconduite de Pen et des faits particuliers qui venaient d'arriver à sa connaissance ? Il annonça par lettre à son beau-frère que M. Pendennis, *cet aimable jeune homme*, venait d'échapper à une fièvre violente, et que sans doute tout Clavering, où *il était si populaire*, se réjouirait de sa guérison ; il dit aussi qu'il était retenu à Londres par un cas intéressant de fracture complexe arrivée à un

officier de distinction ; mais quant à Fanny Bolton , il n'en fit aucune mention dans ses lettres , imitant en cela son compatriote Arthur Pendennis . O vous , mères , qui restez à la campagne , jusqu'à quel point croyez-vous être instruites des faits et gestes de vos garçons ? Oui , jusqu'à quel point , je vous le demande ?

Mais Huxter n'avait aucune raison de celer sa façon de penser à M. Bows ; et , très-peu de temps après sa conversation avec mistress Bolton , M. Sam entretint le musicien des rapports qu'il avait eus dans son enfance avec Pendennis ; il le dépeignit comme un maudit polisson , comme un fat plein d'orgueil , et il exprima la résolution de lui rabaisser la crête aussitôt qu'il serait assez remis pour se défendre en homme .

Bows prit alors la parole à son tour , et donna sa version de l'histoire , faisant d'Arthur et de la petite Fan un héros et une héroïne . Il conta comment ils s'étaient rencontrés sans qu'il y eût machination de la part de Pen , mais par l'effet d'une bévue du vieil Irlandais , actuellement au lit avec une jambe cassée ; il dit que Pen s'était conduit avec noblesse et abnégation , et que mistress Bolton n'était qu'une sotte . Il rapporta la conversation que lui , Bows , avait eue avec Pen , et les sentiments exprimés par ce jeune homme .

L'histoire de Bows donna peut-être quelques remords à l'accusateur de Pen , qui avoua franchement ses torts au sujet d'Arthur , et renonça à son projet de lui rabaisser la crête .

Mais la cessation de l'hostilité de Huxter contre Pendennis ne diminua point ses attentions pour Fanny , attentions que l'infortuné Bows remarqua avec sa jalousie et son amertume habituelles .

« Il suffit que j'aime quelqu'un , pensait le vieux bonhomme , pour que survienne un autre qui m'est préféré . J'ai toujours eu le même guignon , depuis ma jeunesse jusqu'à présent que je suis sexagénaire . Un homme tel que moi , que peut-il espérer de mieux que d'être un objet de raillerie ? C'est aux jeunes de réussir et d'être heureux , et non pas à de vieux nigauds comme moi . Toute ma vie j'ai joué le deuxième violon , dit-il avec un rire amer ; comment puis-je supposer que la chance va me sourire , après qu'elle m'a été si longtemps contraire ? »

C'est avec cet égoïsme que Bows considérait l'état des choses, quoique peu de personnes, en regardant la figure pâle et désolée de la pauvre petite fille, eussent supposé qu'il eût quelque motif d'être jaloux. Fanny accueillait avec bonté les attentions de M. Huxter et les efforts qu'il faisait pour la consoler. Elle riait de ses plaisanteries et de ses jeux avec ses petites sœurs; mais elle retombait, aussitôt après, dans un abattement qui aurait dû prouver à M. Bows que le nouveau venu n'occupait pas encore de place dans son cœur, si la jalousie n'avait pas quelque peu troublé la vue du vieux musicien.

Mais Bows voyait trouble. Fanny attribuait à l'intervention de Bows le silence de Pen. Fanny le haïssait. Fanny le traitait constamment avec cruauté et injustice. Elle se détournait lorsqu'il lui adressait la parole; elle avait en horreur les tentatives qu'il faisait pour la consoler. C'était une triste vie que M. Bows menait là, et son affection était payée d'un cruel retour.

Quand Warrington arriva à Shepherd's-Inn, en qualité d'ambassadeur de Pen, ce fut le logement de M. Bows qu'il se fit indiquer. Sans doute qu'Arthur, au nom de qui il agissait dans ces délicates négociations, lui avait dit de s'adresser au musicien. Il n'entrevit même pas miss Fanny, lorsqu'il s'arrêta à la porte pour demander ce renseignement.

Warrington trouva M. Bows occupé à soigner son malade, de la chambre duquel il sortit pour se rendre à l'appel de son visiteur. Nous avons dit qu'ils se connaissaient déjà, et ils échangèrent assez cordialement une poignée de main.

Après une petite conversation préliminaire, Warrington dit qu'il était envoyé par son ami Pendennis et la famille de celui-ci, pour remercier Bows des soins qu'il avait donnés à Arthur au commencement de sa maladie, et de l'obligeance qu'il avait eue d'aller chercher le major à la campagne.

Bows répliqua qu'il n'avait fait que son devoir; il ne croyait pas revoir jamais en vie le jeune gentleman, lorsqu'il s'était mis en route pour prévenir le major; il était bien aise de la guérison de M. Pendennis, et de savoir qu'il était avec ses parents.

« Heureux ceux qui ont des parents, monsieur Warrington !

dit le musicien. Je serais alité dans cette mansarde, que personne ne s'inquiéterait de moi et ne demanderait si je suis vivant ou mort.

— Quoi ! pas même le général, monsieur Bows ? demanda Warrington.

— Le général aime sa bouteille de whiskey par-dessus tout au monde, répondit l'autre. Nous demeurons ensemble par habitude et par économie ; mais il ne s'inquiète pas plus de moi que vous-même.... Qu'est-ce que vous avez à me demander, monsieur Warrington ? Ce n'est pas pour me faire une visite que vous êtes venu, je le sais fort bien. Personne ne me fait de visite, à moi. C'est au sujet de Fanny, la fille de la portière, que vous êtes venu.... je le vois bien. Est-ce que M. Pendennis, à présent qu'il est rétabli, désire la revoir ? Est-ce que Sa Seigneurie le sultan se propose de lui jeter le mouchoir ? Elle a été très-malade, monsieur, depuis le jour où mistress Pendennis l'a mise à la porte.... ce qui était très-aimable de la part d'une dame, n'est-ce pas ? La pauvre fille et moi, nous avons trouvé le jeune gentleman en proie au délire de la fièvre, ne connaissant plus personne, n'ayant personne qui le soignât, si ce n'est son ivrognesse de buandière. Fanny le veille jour et nuit ; moi, je pars à la recherche de son oncle. La maman arrive et jette Fanny à la porte. L'oncle arrive et me laisse le cabriolet à payer. Faites mes compliments à ces dames et à ce gentleman, et dites-leur que nous sommes tous deux bien reconnaissants. Oh ! oui, bien reconnaissants. Une comtesse, morbleu ! n'aurait pas mieux agi ; et, pour la veuve d'un apothicaire (on m'a dit que telle était la position sociale de mistress Pendennis), cette conduite est assurément très-aristocratique et de bon goût. Elle devrait faire peindre sur les panneaux de sa voiture un pilon et un mortier d'or. »

C'est sans doute M. Huxter qui avait appris à Bows la profession du père de Pen ; et, si le musicien prenait le parti de Pen contre le jeune médecin, et celui de Fanny contre M. Pendennis, cela vient de ce que le vieux gentleman était d'une humeur si sauvage qu'il lui fallait contredire tout le monde.

Warrington l'écouta avec curiosité, et ne prit pas en mauvaise part l'irascibilité et les sarcasmes du musicien.

« Je n'ai jamais rien su de tout cela, dit-il, ou le major Pendennis ne m'en a parlé que d'une manière fort vague. Comment une dame devait-elle agir? Je pense (car je ne lui ai jamais parlé de cette affaire) qu'elle s'imaginait que la jeune femme et mon ami Pen avaient des relations.... intimes, que mistress Pendennis ne pouvait naturellement reconnaître....

— Oh! non, sans doute, monsieur. Expliquez-vous, monsieur; dites tout de suite ce que vous entendez par là, que le jeune gentleman du Temple avait fait une victime de la fille de Shepherd's-Inn, n'est-ce pas? De sorte qu'il fallait la jeter à la porte ou la broyer vive, par Jupiter! dans le mortier d'or. Non, monsieur Warrington, il n'y a rien eu de pareil; il n'y a pas eu de victime, ou, s'il y en a eu une, c'est M. Arthur, et non la jeune fille. M. Arthur est un honnête garçon, oui, vraiment, quoiqu'il soit vain et assez dandy. Il a un cœur d'homme sensible, et en homme de cœur il a fui la tentation. Je l'avoue, quoique cela me fasse souffrir; je l'avoue, oui, il a du cœur; mais la fillette n'en a pas, monsieur. Elle fera tout pour attirer un homme, et l'abandonnera ensuite sans remords, monsieur. Si elle est abandonnée elle-même, monsieur, elle souffrira de l'abandon et pleurera. Elle a eu la fièvre quand mistress Pendennis l'eut mise à la porte, et elle a fait la cour au docteur, au docteur Goodenough, qui vint la guérir. A présent elle s'est éprise d'un autre gaillard, un autre carabin, ha! ha! Le diable m'emporte, monsieur, elle aime le mortier et le pilon, elle rôde autour des boîtes à pilules, tant elle les aime, et elle a un individu de l'hôpital Saint-Barthélemy qui fait des grimaces de pendu pour amuser les petites sœurs, et qui dissipe sa mélancolie. Allez-y voir, monsieur; vous le trouverez sans doute dans la loge. Si vous voulez savoir des nouvelles de miss Fanny, il faut vous adresser à la boutique du docteur, monsieur, et non pas à un vieux ménétrier comme moi. Adieu, monsieur, voilà mon malade qui m'appelle. »

Une voix sortait, en effet, de la chambre à coucher du capitaine, une voix bien connue, qui disait :

« Je voudrais bien une petite goutte de quelque chose, Bows; j'ai soif. »

Et Warrington prit congé de l'irascible musicien, content peut-être de savoir que les choses allaient ainsi, et que la délaissée de Pen se consolait.

Le hasard voulut qu'au moment où il passait devant la loge, M. Huxter fût en train d'effrayer les enfants au moyen du masque dont nous avons parlé. Fanny souriait languissamment de ses farces. Warrington rit avec amertume.

« Est-ce que toutes les femmes sont comme celle-là ? se dit-il. Je crois qu'il en est une qui ne lui ressemble pas, » ajouta-t-il avec un soupir.

Tandis qu'il attendait, dans Piccadilly, l'omnibus de Richmond, Georges rencontra le major Pendennis, qui devait prendre la même voiture, et il conta au vieux gentleman tout ce qu'il avait vu et appris au sujet de Fanny.

Le major Pendennis fut grandement satisfait ; et, comme on pouvait l'attendre d'un tel philosophe, il fit précisément la même observation qui était échappée à Warrington.

« Toutes les femmes sont les mêmes, dit-il. *La petite se console*¹. Hélas ! quand j'apprenais Télémaque, au collège, *Calypso ne pouvait se consoler*.... Vous savez le reste, Warrington ; eh bien ! je disais toujours que c'était *absurde* ; oui, *absurde*, morbleu ! et c'est la vérité.... Ainsi, elle a trouvé un nouveau soupirant, la petite portière ? Diablement gentille, la fillette ! Pen sera furieux.... ne pensez-vous pas, Warrington ? Mais il faudra lui apprendre la nouvelle avec ménagement, ou sa fureur sera telle qu'il se mettra aussitôt à courir après elle. Oui, il faut ménager le jeune homme.

— Je pense que mistress Pendennis devrait savoir que Pen s'est très-bien conduit en cette affaire. Évidemment, elle le croit coupable, et, d'après ce que m'a conté M. Bows, Arthur s'est conduit en brave garçon.

— Mon cher Warrington, répliqua le major d'un air alarmé, dans l'état d'agitation où se trouve mistress Pendennis, ce qu'il y a, selon moi, de mieux à faire, c'est de ne pas lui dire un mot de tout cela ; ou bien, voyons, laissez-moi le soin de lui parler ; je lui dirai la chose avec douceur ; je vous en donne ma parole d'honneur.... De sorte que Calypso est consolée, vraiment ? »

1. En français dans le texte.

Et cette satisfaisante vérité le fit rire sous cape, heureux dans le coin de l'omnibus, pendant tout le temps que dura le trajet.

Pen était fort pressé d'apprendre de son ambassadeur le résultat de sa mission; et, dès que les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, l'ambassadeur répondit aux questions d'Arthur.

« Vous vous rappelez, Pen, votre poème d'Ariane à Naxos, dit Warrington. La poésie n'en valait pas le diable, pour sûr.

— Après? demanda Pen, en proie à une vive agitation.

— Vous souvient-il de ce qui arriva à Ariane quand Thésée l'eut abandonnée? Vous en souvient-il, jeune homme?

— C'est un mensonge! c'est un mensonge!... Ce n'est pas là ce que vous avez à m'apprendre! s'écria Pen en se levant d'un bond, la figure toute rouge.

— Asseyez-vous, nigaud, » dit Warrington; et, poussant Pen de ses deux doigts, il le fit retomber dans son fauteuil. « Mieux vaut pour vous qu'il en soit ainsi, jeune homme! » ajouta-t-il tristement, en réponse à la rougeur farouche qui colorait la figure d'Arthur.

CHAPITRE VII.

Sur la terre étrangère.

Le digne major Pendennis remplit la promesse qu'il avait faite à Warrington, de manière à satisfaire sa conscience; et, pour tranquilliser Hélène au sujet de son fils, il lui fit comprendre que toutes relations étaient rompues entre Arthur et l'odieuse petite portière, et qu'elle n'avait plus à redouter d'attachement imprudent ni d'avilissant mariage de la part de Pen. Le jeune homme lui-même eut l'esprit soulagé, après le premier et rude coup porté à sa vanité, lorsqu'il put se dire que miss Fanny ne mourrait pas d'amour

pour lui, et qu'il n'avait aucune conséquence fâcheuse à craindre de cette malheureuse et courte liaison.

La petite troupe était donc libre de mettre à exécution son projet de voyage sur le continent. *Arthur Pendennis, rentier, voyageant avec Mme Pendennis et Mlle Bell, et Georges Warrington, particulier, âgé de 32 ans, taille de 6 pieds (anglais), figure ordinaire, cheveux noirs, barbe idem, etc.*¹, se procurèrent des passe-ports du consul de Sa Majesté le roi des Belges, à Douvres, et se rendirent de ce port à Ostende, d'où ils cheminèrent à loisir, visitant Bruges et Gand, avant d'aller à Bruxelles et sur les bords du Rhin.

Nous n'avons pas dessein de décrire ce voyage tant de fois raconté, ni la joie de Laure en arrivant dans de tranquilles et antiques cités qu'elle voyait pour la première fois, ni l'étonnement et l'intérêt qu'inspirèrent à Héléne les couvents de béguines, ni la presque terreur qu'elle éprouva à la vue des nonnes voilées de noir, agenouillées les bras en croix devant des autels illuminés, et des pompes et cérémonies si étranges du culte catholique. Des moines marchant nu-pieds dans les rues; des statues de saints et de vierges couronnées dans les églises, devant lesquelles la foule se prosternait et adorait, violant ainsi la loi de Dieu, selon la mère de Pen, de la manière la plus flagrante; des prêtres en vêtements magnifiques, ou cachés au fond de sombres confessionnaux; les théâtres ouverts et le peuple dansant le dimanche: toutes ces choses et ces mœurs nouvelles choquèrent et effrayèrent la simple campagnarde. Quand les jeunes gens, après leur promenade du soir, rejoignaient la veuve et sa fille adoptive, ils trouvaient des livres de dévotion sur la table; et, à leur arrivée, Laure cessait ordinairement la lecture à haute voix des psaumes, ou des pages du livre saint qu'Héléne aimait le plus.

Les derniers événements relatifs à son fils avaient cruellement secoué Héléne; Laure épiait avec une anxiété bien vive, quoique cachée, tous les mouvements de sa plus chère amie; et le pauvre Pen était très-assidu à rendre ses devoirs à sa mère, dont le cœur blessé n'avait que tendresse pour lui, malgré le secret qui existait entre eux, malgré la

*. En français dans le texte.

douleur, je dirais presque la fureur de la mère, à la pensée qu'elle était dépossédée du cœur de son fils, ou que du moins ce cœur avait des replis où elle ne devait ni n'osait pénétrer. Elle souffrait en se rappelant les jours bénis de l'enfance d'Arthur, où il n'en était pas ainsi, où le cœur de son fils n'avait pas de secrets, où elle était tout pour lui, où il lui confiait ses espérances et ses plaisirs, ses chagrins d'enfant, ses petites vanités et ses petits triomphes, dans leurs tendres embrassements; les jours où sa demeure était encore le nid de Pen, avant que le destin, l'égoïsme, la nature, l'eussent poussé à prendre son essor, à voler de ses propres ailes, à chanter ses propres chants, à chercher un autre nid et une autre compagnie.

Observant ces soucis rongeurs et ce cruel désappointement dans son amie, Laure dit un jour à Hélène :

« Si Pen m'avait aimée, comme c'était votre désir, j'aurais gagné Pen, mais je vous aurais perdue, vous, maman; j'en suis sûre. Et je préfère que vous m'aimiez. Je ne pense pas que les hommes sachent ce que c'est qu'aimer comme nous aimons. »

Hélène convenait, en soupirant, de la vérité de cette dernière partie du discours de la jeune demoiselle; mais elle protestait contre la première. Pour moi, je suppose que Laure avait raison dans l'un et l'autre dire; quant à la dernière assertion, c'est une vieille et banale vérité que l'amour n'est que d'une heure chez l'homme, tandis qu'il est de tout le jour et de toute la nuit chez la femme.

Damon a ses contributions, son sermon, la parade, la note du tailleur, ses devoirs de membre du Parlement, et le diable sait combien d'autres choses encore pour l'occuper; Délia n'a que Damon à qui songer. Damon est le chêne ou le pilier qui se tient ferme; Délia est le lierre ou le chèvrefeuille qui enlace ses bras autour de lui. N'est-ce pas la vérité, Délia? N'est-il pas dans votre nature de ramper à ses pieds et de les baiser, de vous enlacer autour de son tronc et de vous y suspendre? et n'est-il pas dans la nature de Damon de se tenir ferme, les mains dans les poches de son pantalon, comme un véritable Anglais, tandis que la tendre et jolie parasite se cramponne après lui?

Le vieux Pendennis n'avait accompagné nos amis que

jusqu'au bord de l'eau; il les avait laissés s'embarquer et avait donné à Warrington la direction de la petite expédition. Quant à lui, il devait faire une courte visite à la maison d'un grand personnage de ses amis, et se proposait de rejoindre plus tard sa belle-sœur en Allemagne, aux eaux où la petite société se rendait.

Le major pensait que les soins qu'il avait prodigués pendant si longtemps à sa famille malade méritaient un peu de relâche; et, quoique les perdrix fussent bien réduites en nombre, il restait encore des faisans à tirer à Stillbrook, où séjournait encore le noble marquis de Steyne. Le vieux Pendennis se rendit donc en cette demeure hospitalière, et s'y divertit d'une manière fort satisfaisante. Un duc royal, quelques étrangers de marque, quelques hommes d'État illustres, et d'autres personnes très-agréables, y étaient en visite. Cela fit du bien au cœur du vieux bonhomme de voir son nom dans le *Morning-Post*, parmi ceux des hôtes distingués que le marquis de Steyne traitait à sa maison de campagne de Stillbrook.

Pendennis était un personnage fort utile et fort amusant dans une maison de campagne. A la chasse et au *fumoir*, il racontait aux jeunes gens de drôles de petites anecdotes et des histoires grivoises qui les faisaient rire de lui et avec lui. Le matin, il était aux petits soins pour les dames dans leurs salons. Il promenait les nouveaux venus dans le parc et les jardins, leur montrait la carte du pays, et le meilleur point de vue pour la maison et le lac; il leur montrait quelle partie du bois serait abattue, et où passait l'ancienne route avant qu'on eût taillé la colline et construit le nouveau pont; il leur indiquait l'endroit du parc où le vieux lord Lynx découvrit sir Phelim O'Neal à genoux devant sa femme, etc., etc.; il appelait les jardiniers et concierges par leurs noms; il savait le nombre des gens assis dans la chambre de la gouvernante, et de ceux qui dînaient au réfectoire des domestiques; il avait un mot pour chacun, et sur chacun, et un peu contre chacun. Bref, il était inappréciable dans une maison de campagne, et il méritait bien ses vacances après ses travaux; aussi en jouissait-il largement.

Et peut-être, tandis qu'il s'amusait ainsi avec ses amis de campagne, le major n'était-il pas fâché de laisser à War-

rington la conduite de l'expédition de famille, et de le forcer à rester au service de ces dames. C'était une servitude qu'il n'était que trop bien disposé à subir, pour l'amour de son ami d'abord, et ensuite pour cette société elle-même, qu'il trouvait de jour en jour plus charmante.

Warrington savait l'allemand, et il voulut bien donner des leçons de cette langue à miss Laure, qui était fort empressée de s'instruire, quoique Pen fût encore trop faible ou trop paresseux pour reprendre alors ses études allemandes. Warrington faisait les fonctions de courrier et d'interprète; Warrington veillait aux bagages quand on s'embarquait, quand on montait en voiture, quand on arrivait à l'hôtel et quand on le quittait; il traitait les questions d'argent, et mettait la petite troupe en ordre de marche. Warrington découvrait la chapelle anglaise, et, lorsque mistress Pendennis et miss Laure étaient disposées à y aller, il les y accompagnait très-gravement. Warrington marchait à côté de l'âne de mistress Pendennis, quand cette dame faisait sa promenade du soir; il lui cherchait une voiture, ou le *Galignani*; ou il arrangeait pour elle un siège confortable sous les tilleuls, quand les baigneurs se promenaient après le dîner, et que l'orchestre du Kursaal exécutait ses aimables concerts sous les arbres de la promenade de la ville de bains, où nos amis fatigués s'étaient arrêtés.

Plus d'un dandy prussien ou français, venu au bain pour le *Trente et quarante*, jeta des regards de convoitise à la fraîche et jolie jeune Anglaise qui accompagnait la pâle veuve, et eût volontiers dansé avec elle une valse ou un galop. Mais Laure ne se montra pas dans la salle de bal, si ce n'est une ou deux fois, quand Pen daigna y faire un tour avec elle. Pour Warrington, ce diamant brut n'avait pas le poli d'un maître de danse; il ne savait pas valser, quoiqu'il eût volontiers appris cet art avec une partenaire comme Laure.... Une partenaire comme Laure! baste! Qu'est-ce qu'un célibataire aux jambes roides avait affaire de valser avec de jeunes filles? pourquoi cette assiduité auprès de miss Bell? pourquoi boire le plaisir comme une liqueur agréable, au prix de je ne sais quelle tristesse, quels regrets et quels désirs qui le tourmenteront plus tard dans sa solitude? Et pourtant il ne s'en allait pas. A voir ses soins constants et

ses attentions pour la veuve, vous eussiez dit qu'il était son fils.... ou bien un aventurier qui voulait l'épouser pour sa fortune, ou du moins obtenir d'elle quelque grand avantage, quelque précieux trésor. Et c'était fort probable : car notre histoire, comme le lecteur l'a sans doute déjà découvert, est une histoire d'égoïsme, dont presque chaque personnage, selon son caractère plus ou moins généreux que celui de Georges, et selon l'usage général du monde, s'occupe surtout du *numéro un*.

Donc, Warrington se dévouait par égoïsme à Hélène, qui se dévouait par égoïsme à Pen, qui, à cette époque, se dévouait en égoïste à lui-même, n'ayant alors nul autre personnage ni objet qui l'occupât, si ce n'est la santé de sa mère qui lui inspirait de sérieuses et réelles inquiétudes. Mais, quoiqu'ils fussent assis l'un auprès de l'autre, ils ne s'entretenaient pas beaucoup, et le nuage existait toujours entre la mère et le fils.

Laure attendait chaque jour Warrington, et l'accueillait chaque jour avec plus de franchise et d'empressement. Il se surprenait à causer avec elle, comme il ne se fût pas cru capable de causer. Il se surprenait à faire des actes de galanterie dont il était étonné après coup. Il se surprenait à regarder en pâlisant les pattes d'oie qui se formaient à l'angle externe de ses yeux, et quelques filets blancs dans ses cheveux, et quelques poils argentés dont la présence l'importunait au milieu de son épaisse barbe noire. Il se surprenait à considérer les jeunes élégants des bains : les blonds Allemands à la taille serrée dans leurs habits étroits, les Français cabrioleurs aux moustaches cirées et aux bottes brillamment vernies, les dandys anglais (y compris Pen) à l'air calme et dominateur, à la langueur insolente; et à chacun d'eux il enviait quelque excellence, quelque qualité de jeunesse, ne fût-ce qu'une jolie figure, qu'ils avaient et dont Warrington manquait.

Et chaque soir, quand la nuit venait, il quittait le petit cercle avec plus de répugnance; et, se retirant dans l'appartement qu'il occupait, il se sentait plus seul et plus malheureux. La veuve ne put faire autrement que de remarquer son attachement. Elle comprit alors pourquoi le major Pendennis, toujours secrètement opposé à son projet favori, avait

si vivement désiré que Warrington fût de la partie. Laure avouait franchement l'estime et l'enthousiasme que Georges lui inspirait, sans qu'Arthur fît le moindre mouvement. Arthur ne voulait pas voir ce qui se passait, ou bien il ne se souciait pas de l'empêcher; peut-être même l'encourageait-il. Hélène se rappela lui avoir entendu dire souvent qu'il ne comprenait pas qu'un homme demandât encore la main d'une femme, après avoir essuyé un premier refus. Elle était à la torture, en querelle sourde avec son fils, l'objet le plus cher qu'elle eût au monde; elle doutait de Laure et n'osait exprimer son doute; elle éprouvait de l'aversion pour Warrington, le bon, le généreux Warrington.

Faut-il s'étonner que les eaux salutaires de Rosenbad ne lui fissent aucun bien, et que le docteur Von Glauber, le médecin des bains, lorsqu'il venait la voir, trouvât que la pauvre dame n'était pas en voie de guérison?

Cependant, la santé de Pen s'améliorait rapidement; il dormait avec une extraordinaire persévérance douze heures sur vingt-quatre; il mangeait prodigieusement: si bien qu'au bout de deux mois, il eut presque recouvré le poids et la vigueur de son corps avant sa maladie.

Ils étaient depuis environ quinze jours aux bains, quand une lettre du major Pendennis leur annonça sa prochaine arrivée à Rosenbad. En effet, le major suivit de près sa missive. Il était accompagné de son fidèle valet Morgan, sans lequel le vieux gentleman ne pouvait voyager. Dans ses excursions, le major portait un costume élégant et juvénile. A le voir par derrière, on l'eût pris pour un des jeunes gens dont Warrington commençait à envier la taille mince et le teint frais. Ce n'était que lorsque le digne homme se mettait en marche, qu'on remarquait que l'âge avait affaibli ses genoux et ralenti les mouvements des gracieuses petites bottes vernies dans lesquelles le joyeux vieux voyageur emprisonnait encore ses pieds.

Il y avait alors, à Rosenbad, des grands personnages de notre propre pays et des pays étrangers. Le vieux Pendennis parcourut avec une vive satisfaction la liste des étrangers, le soir de son arrivée, parce qu'il y trouva plusieurs de ses connaissances du grand monde; il voulait avoir l'honneur de présenter très-prochainement son neveu à une grande-du-

chasse allemande, à une princesse russe et à un marquis anglais. Arthur, lui, ne refusait pas de faire la connaissance de ces hauts personnages, car il aimait la vie élégante avec toutes les splendeurs et les aménités qui en faisaient partie.

Ce soir même, le hardi vieux gentleman, s'appuyant sur le bras de son neveu, fit son apparition au Kursaal, et perdit ou gagna un ou deux napoléons au trente et quarante. Il ne jouait ni pour perdre ni pour gagner, dit-il, mais pour faire comme les autres; il risqua donc son napoléon, et prit la chance comme elle se présenta. Il montra à Pen les Russes et les Espagnols jouant des monceaux d'or, et blâma leur avidité comme une chose sordide et barbare. Un gentleman anglais doit jouer là où c'est la mode de jouer, mais il ne doit se laisser ni exalter ni accabler par la chance. Et il raconta avoir vu perdre dix-huit mille guinées en une seule séance à son ami le marquis de Steyne, lorsqu'il n'était encore que lord Gaunt, qui fit ensuite sauter la banque trois nuits consécutives à Paris, sans montrer la moindre émotion dans la défaite ni dans la victoire.

« Et voilà ce que j'appelle se conduire en gentleman anglais, Pen, mon cher garçon, dit le vieux gentleman, s'échauffant en contant ses réminiscences; voilà ce que j'appelle le grand genre, qui ne se trouve plus que chez nous et dans quelques familles de France. »

Puis, voyant passer devant lui des princesses russes dont la réputation avait depuis longtemps cessé d'être équivoque, et des dames anglaises avariées, qu'on rencontre toujours en compagnie de leur fidèle chevalier de la saison, dans ces lieux de plaisir et de distraction, le vieux major se mit à conter à son neveu, avec une loquacité empressée et une malicieuse satisfaction, d'étonnantes circonstances de la vie de ces héroïnes; et il amusa le jeune homme par mille anecdotes scandaleuses.

Il se sentit, morbleu! tout rajeuni, dit-il à Pen, lorsque, toute rouge et rayonnante, et suivie de son énorme chasseur portant son châle, la princesse Obstropski lui sourit, le reconnut et l'accosta. Il se rappelait l'avoir vue actrice d'un des théâtres du Boulevard, à Paris, en 1814, lorsqu'elle devint la femme d'un aide de camp de l'empereur Alexandre, le prince Obstropski, homme de grands talents, qui en savait

plus long que les autres sur la mort de l'empereur Paul, et qui faisait le diable à quatre. Le major demanda fort poliment et respectueusement à la princesse la permission de lui faire une visite et de lui présenter son neveu, M. Arthur Pendennis, à qui il montra une demi-douzaine d'autres personnes, dont les noms étaient aussi fameux et les histoires aussi édifiantes.

Qu'est-ce que la pauvre Hélène eût pensé, si elle avait entendu ces histoires, si elle avait su à quelle espèce de gens son beau-frère présentait Arthur? Une seule fois, appuyée sur le bras de son fils, elle avait traversé la salle où les tables vertes étaient préparées pour le jeu, et où les croupiers criaient d'une voix rauque ces paroles fatales : *Rouge gagne, couleur perd*¹. Elle était sortie terrifiée de ce pandémonium, en suppliant Pen, en lui arrachant la promesse renforcée de sa parole d'honneur, de ne jamais jouer à ces tables. Mais ce spectacle qui effrayait la naïve veuve ne faisait qu'amuser et rajeunir le roué vétérans. Il respirait gaie-ment l'air au milieu duquel sa belle-sœur étouffait. Ce qui était bien pour elle n'était pas bien pour lui; la nourriture du major était un poison pour Hélène. Les créatures humaines sont ainsi diversement constituées, et le monde est peuplé d'une variété merveilleuse de personnes. Disons toutefois, à l'honneur de M. Pen, qu'il tint loyalement la promesse faite à sa mère, et dit hardiment à son oncle l'intention qu'il avait d'y être fidèle.

Quand le major arriva, sa présence jeta une sorte de nuage sur au moins trois des personnes de notre petite société : sur Laure, qui n'avait rien moins que du respect pour lui ; sur Warrington, qui le traitait avec un mépris et une hauteur involontaires ; et sur la veuve craintive et alarmée, qui redoutait son intervention dans les projets chéris, quoique presque désespérés, qu'elle nourrissait pour son fils. En effet, le major était porteur de nouvelles qui devaient, sans qu'il s'en doutât, amener une catastrophe dans les affaires de tous nos amis.

Pen et les deux dames avaient un appartement dans une maison bourgeoise de Rosenbad ; l'honnête Warrington logeait dans le voisinage ; et le major avait, à son arrivée, pris ses

1. En français dans le texte.

quartiers dans un des grands hôtels. Sa dignité l'exigeait. Il s'était donc logé à l'*Empereur romain*, hôtel qui était aussi placé sous l'invocation des *Quatre saisons*, où quelque trois cents joueurs, malades ou ennuyés, prenaient place chaque jour autour d'une énorme table d'hôte et s'y donnaient de fréquentes indigestions.

Pen se rendit à cet hôtel, le matin qui suivit l'arrivée du major, pour présenter respectueusement ses devoirs à son oncle. Il trouva le salon du vétérán dûment frotté et mis en ordre par M. Morgan, les chapeaux du major soigneusement brossés, ses habits préparés, son nécessaire de toilette, son porte-parapluie, ses Guides du voyageur, son passe-port, ses cartes routières, et tous les autres objets indispensables à un Anglais en voyage, aussi régulièrement placés qu'ils l'eussent pu être dans l'appartement que son maître occupait dans *Bury-Street*. Chaque chose était prête, depuis la bouteille d'eau laxative fraîchement remplie chez le pharmacien jusqu'au livre de prières du vieux bonhomme : car il ne voyageait jamais sans son livre de prières, et se faisait un devoir d'aller à la chapelle anglaise dans toutes les villes qu'il honorait par son séjour.

« Tout le monde en fait autant, disait-il ; tout gentleman anglais en fait autant. »

Cet homme pieux eût aussi bien omis d'aller voir l'ambassadeur d'Angleterre dans la capitale d'un des États du continent, qu'oublié de se montrer à la chapelle consacrée au culte national.

Le vieux gentleman avait pris un bain, comme tout le monde en prend à Rosenbad, dont les eaux sont très-renommées ; et il n'avait pas encore achevé sa toilette, lorsque Pen arriva. Le major appela Arthur d'un ton joyeux dans une seconde pièce où il était occupé avec Morgan, et le valet en sortit, remettant au jeune homme un petit paquet à l'adresse de Pen. « Ce sont les lettres et journaux de M. Arthur, que j'ai apportés de son logement à Londres, » dit Morgan. Ce paquet se composait principalement de numéros de la *Gazette de Pall-Mall* ; notre ami M. Finucane avait pensé que son collaborateur ne serait pas fâché de les voir. Les journaux étaient attachés par une ficelle, et les lettres étaient dans une enveloppe sur laquelle le digne Finucane avait mis l'adresse de Pen.

Parmi ces lettres se trouvait un petit billet adressé, comme un autre que nous connaissons, à *Arther Pendennis, Esquire*. Arthur l'ouvrit en tressaillant et en rougissant ; il le lut avec un vif intérêt, avec douleur et respect. Elle s'était présentée au logis d'Arthur, disait Fanny Bolton, et avait appris qu'il était parti.... parti pour l'Allemagne, sans même laisser un mot pour elle, ni une réponse à sa dernière lettre, par laquelle elle lui demandait une seule parole d'amitié ; sans laisser les livres qu'il lui avait promis dans un temps plus heureux, avant qu'il fût malade, et qu'elle aurait voulu garder comme un souvenir de lui. Elle ajoutait qu'elle ne faisait pas de reproches à ceux qui l'avaient trouvée à son chevet, lorsqu'il avait la fièvre et qu'il ne connaissait plus personne, à ceux qui avaient chassé la pauvre fille sans une seule parole. Elle en serait morte de chagrin, croyait-elle, si le docteur Good-enough ne l'avait soignée, et ne lui avait conservé une vie qu'il eût peut-être mieux valu perdre. Elle pardonnait à tout le monde ; et, quant à Arthur, elle prierait toujours pour lui. Lorsqu'il était si malade et qu'on lui coupa les cheveux, elle avait pris la liberté d'en garder pour elle une petite boucle ; elle l'avouait. Lui permettait-il de la garder encore, ou sa maman ordonnerait-elle qu'elle la rendit aussi ? Elle était prête à obéir en toutes choses à Arthur, et ne pouvait pas oublier qu'il avait été jadis si bon, oh ! si bon et si bienveillant pour sa pauvre Fanny.

Quand le major Pendennis, tout frais et souriant après avoir achevé sa toilette, sortit de sa chambre à coucher, il trouva Arthur dans le salon, avec ce billet devant lui, et une colère terrible peinte sur son visage ; ce dont le vieillard fut tout surpris.

« Quelles nouvelles de Londres, mon garçon ? demandait-il avec un peu d'hésitation ; est-ce que vos créanciers sont à vos trousses, que vous faites une mine si renfrognée ?

— Savez-vous quelque chose de cette lettre, monsieur ? répliqua Arthur.

— De quelle lettre, mon bon monsieur ? repartit l'autre sèchement, voyant tout de suite ce qui était arrivé.

— Vous savez de quoi je parle.... cette lettre de miss.... de Fanny Bolton, la pauvre chère petite ! s'écria Arthur. Quand était-elle dans ma chambre ? S'y trouvait-elle quand

j'avais le délire?... Il me semblait la voir.... Y était-elle? Qui l'a mise à la porte? Qui a intercepté les lettres qu'elle m'écrivait? Qui a osé faire cela? Est-ce vous, oncle?

— Je n'ai pas l'habitude de me mêler des lettres d'autrui, ni de répondre à des questions aussi diablement impertinentes! s'écria le major Pendennis, tout tremblant d'indignation. Il y avait une fille dans votre chambre quand j'y arrivai, au grand détriment de tous mes plaisirs, morbleu! et recevoir un pareil retour de mon affection pour vous n'est pas agréable; non, pardieu! monsieur, ce n'est pas agréable du tout.

— Ce n'est pas de quoi il s'agit, monsieur, reprit Arthur avec chagrin, et.... et je vous demande pardon, mon oncle. Vous êtes, vous avez toujours été très-bon pour moi; mais je vous le demande encore une fois : Avez-vous dit quelque chose de blessant à cette pauvre fille? Est-ce vous qui l'avez renvoyée de ma chambre?

— Je n'ai jamais dit un mot à cette fille, répondit l'oncle, et je ne l'ai jamais renvoyée de chez vous. Je ne sais rien de ce qui la concerne, et je ne désire pas en savoir plus que de l'homme qui est dans la lune.

— Alors c'est ma mère qui a fait cela! s'écria Arthur. Est-ce ma mère qui a renvoyé cette pauvre enfant?

— Je vous répète que je n'en sais rien, monsieur, répliqua le vétéran avec humeur. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

— Je ne pardonnerai jamais à la personne qui a fait cela, » dit Arthur, se levant d'un bond et prenant son chapeau.

Le major s'écria :

« Arrêtez, Arthur; pour l'amour de Dieu, arrêtez! »

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, Arthur s'était précipité hors de la chambre; et, l'instant d'après, le major le vit traverser à grandes enjambées la rue qui conduisait à sa demeure.

« Servez le déjeuner! » dit le vieux bonhomme à Morgan; puis il hocha la tête et soupira en regardant par la fenêtre : « Pauvre Hélène! pauvre âme! il va y avoir une scène. Je savais qu'il y en aurait une : et voilà, ma foi! toute la graisse dans le feu. »

En arrivant chez lui, Pen ne trouva que Warrington au

salon : il attendait les dames pour les conduire à la chambre où la petite colonie anglaise de Rosenbad se réunissait le dimanche pour l'exercice de son culte national. Hélène et Laure ne s'étaient pas encore montrées; la veuve était souffrante et sa fille lui tenait compagnie. Le courroux de Pen était si grand qu'il ne put en différer l'explosion. Il jeta la lettre de Fanny par-dessus la table à son ami.

« Lisez cela, Warrington, dit-il. Elle m'a soigné dans ma maladie, elle m'a arraché aux griffes de la mort, et voilà comme on a traité la chère petite créature! On m'a caché ses lettres; on m'a traité comme un enfant, et elle comme un chien, la pauvre petite! C'est ma mère qui a fait cela!

— Dans ce cas, rappelez-vous qu'elle est votre mère, interrompit Warrington.

— Le crime n'en est que plus grand pour avoir été commis par elle, répliqua Pen. Elle aurait dû prendre la défense de la pauvre fille, et non se déclarer son ennemie; elle devrait se mettre à genoux devant elle pour lui demander pardon. Et moi aussi! et je le ferai! je suis choqué de la cruauté qu'on lui a montrée. Quoi! elle me donnait tout ce qu'elle avait, et c'est ainsi qu'on l'en récompensait! Elle sacrifiait tout pour moi, et on la repoussait du pied.

— Chut! fit Warrington; on pourrait vous entendre de la chambre voisine.

— M'entendre! eh bien, qu'on m'entende! s'écria Pen, d'une voix plus forte encore. Ceux qui interceptent mes lettres peuvent entendre mes paroles. Je dis que cette pauvre fille a été honteusement traitée, et je ferai ce que je pourrai pour lui rendre justice; oui, je le ferai. »

La porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Laure s'avança, la figure pâle et sévère. Elle jeta à Pen un regard où brillaient la fierté, le défi, l'aversion.

« Arthur, votre mère est très-souffrante, dit-elle; il est fâcheux que vous parliez si haut, car vous la troublez.

— Il est fâcheux que l'on m'ait forcé de parler, répliqua Pen. Et j'ai autre chose à dire encore, avant d'avoir fini.

— Je pense que ce que vous avez à dire n'est pas pour mes oreilles, dit Laure avec hauteur.

— Vous pouvez l'écouter ou non, comme il vous plaira, reprit M. Pen. Je vais entrer et parler à ma mère. »

Laure s'approcha rapidement, de manière à ne pouvoir être entendue par son amie dans l'autre pièce.

« Pas à présent, monsieur, dit-elle à Pen. Vous pourriez la tuer. Votre conduite la rend déjà bien assez malheureuse.

— Quelle conduite ? s'écria Pen avec fureur. Qui ose attaquer ma conduite ? Qui ose s'immiscer dans mes affaires ? Est-ce vous l'instigatrice de cette persécution ?

— J'ai déjà dit que c'était un sujet dont il ne me convenait ni de parler ni d'entendre parler, répliqua Laure. Quant à maman, si elle avait agi autrement vis-à-vis de.... de la personne à laquelle vous semblez prendre tant d'intérêt, c'eût été à moi de quitter votre maison, et non à cette.... à cette personne.

— Pardieu ! voilà qui est trop fort ! s'écria Pen avec un horrible jurement.

— C'est peut-être ce que vous désiriez, dit Laure en relevant fièrement la tête. En voilà assez, s'il vous plaît. Je ne suis pas habituée à entendre parler de ces choses-là en termes pareils. »

Puis, après une majestueuse révérence, la jeune demoiselle tourna ses pas vers la chambre de son amie. En refermant la porte, elle regarda pleinement son adversaire en face.

Pen était hors de lui d'étonnement, de perplexité, de fureur, en présence de cette monstrueuse et déraisonnable persécution. Il éclata d'un rire bruyant et amer, quand Laure se retira ; par des ricanements et des outrages, comme un homme qui raille en subissant une cruelle opération, il se mit à tourner en ridicule sa propre douleur et la colère de sa persécutrice. Ce rire qui exprimait l'amertume et la souffrance, résultat d'une torture aussi cruelle qu'imméritée, fut entendu dans la chambre attenante, comme avaient été entendues quelques-unes de ses malheureuses paroles ; et, comme elles, il fut interprété à faux par Laure et par Hélène. Il fut comme un coup de poignard pour le tendre cœur, déjà blessé, d'Hélène ; il alluma le mépris et la colère dans l'esprit fier et hautain de Laure.

« Et c'est à ce libertin endurci, pensa-t-elle, à cet homme qui se vante de ses basses intrigues, que j'avais donné mon cœur !

— Il viole les lois les plus sacrées, se dit Hélène. Il préfère la créature de sa passion à sa propre mère; et quand on lui fait des reproches, il rit et se fait gloire de son crime. *Elle m'a donné tout ce qu'elle avait*; c'est lui qui l'a dit, raisonnait la pauvre veuve; et il s'en vante, il rit, il brise le cœur de sa mère. »

L'émotion, la honte, la douleur, la mortification, la tuaient presque. Elle sentait que la cruauté de Pen la ferait mourir.

Warrington songeait aux paroles de Laure : *C'est peut-être ce que vous désiriez*. « Elle aime encore Pen, se dit-il. C'est la jalousie qui la faisait parler ainsi.... Allons-nous-en, Pen. Allons chercher le calme à l'église. Il faudra expliquer cette affaire à votre mère. Elle ne paraît pas savoir la vérité, ni vous non plus, mon bon ami. Allons-nous-en, et causons de tout cela. » Puis il marmotta encore une fois : « *C'est peut-être ce que vous désiriez*. Oui, elle l'aime. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas ? Quel autre homme puis-je désirer qu'elle aime ? Que peut-elle être pour moi, sinon la plus chère, la plus belle et la meilleure des femmes ? »

Laissant donc les deux femmes occupées, comme eux-mêmes, à méditer sur ces choses, nos deux amis s'éloignèrent, et gardèrent assez longtemps le silence.

« Il faut que j'arrange cette affaire, pensait l'honnête Georges, puisqu'elle l'aime encore; il faut que je fasse mieux comprendre à Pen ce que c'est que l'autre femme. »

Avec cette pensée charitable, le brave garçon se mit à conter plus en détail ce que Bows lui avait dit de la conduite et de l'inconstance de miss Bolton, et il lui dépeignit cette fille comme n'étant qu'une petite coquette à tête légère. Peut-être exagéra-t-il la gaieté et le contentement qu'il s'imaginait avoir remarqués, chez Fanny, dans la scène avec M. Huxter.

Mais toutes les assertions de Bows avaient été colorées par la folle jalousie et la fureur de ce vieillard; et, au lieu d'éteindre en Pen le désir naissant de revoir sa petite conquête, les paroles de Warrington ne firent qu'enflammer davantage et irriter Arthur, et lui inspirer une plus ardente anxiété de se justifier, comme il disait, auprès de Fanny.

Cependant ils étaient arrivés à la porte de l'église; mais il est probable que ni l'un ni l'autre n'entendirent un mot du

service, ni une syllabe du sermon de M. Shamble, tant ils étaient occupés de leurs propres méditations.

Le major les aborda, après le service, avec sa perruque bien frisée et son chapeau bien brossé, et avec son air le plus gentil et le plus joyeux. Il leur fit compliment de s'être montrés à l'église, et répéta que toute personne comme il faut se faisait un devoir, à l'étranger, d'assister au service du culte anglican. Il s'en retourna en compagnie des jeunes gens, jasant avec une loquacité enjouée, et distribuant, en chemin, des saluts à ses connaissances. Il s'imaginait innocemment que Pen et Georges s'amusaient royalement de ses anecdotes, dont ils laissaient couler les flots avec le silence du dédain.

Pendant le sermon de M. Shamble (prêtre anglican de l'espèce vagabonde, qui se louait pour la saison dans les endroits fréquentés par les Anglais; il était criblé de dettes, adonné à la boisson, et même, disait-on, grand ami de la roulette), Pen, irrité de la persécution que sa mère et Laure avaient organisée contre lui, s'était décidé à faire un grand acte de révolte et aussi de justice, comme il était parvenu à se le persuader. Warrington, de son côté, se disait qu'une crise était arrivée dans ses affaires, et qu'il lui fallait rompre ses rapports avec une personne qui chaque jour lui devenait plus chère en le rendant plus malheureux. Oui, le temps était venu. Ces paroles fatales : *C'est peut-être ce que vous désiriez*, furent le texte d'une sombre homélie qu'il se prêcha à lui-même dans la chaire de son cœur attristé, pendant que M. Shamble débitait son sermon d'une voix faible.

CHAPITRE VIII.

Fairoaks à louer.

Notre pauvre veuve (aidée de sa fidèle Marthe, de Fair-oaks, qui s'étonnait et se moquait des mœurs allemandes, et surveillait les affaires du modeste ménage) avait fait un petit festin en l'honneur de l'arrivée du major Pendennis.

Mais il n'y eut que le major et ses deux jeunes amis qui en profitèrent, car Hélène fit dire qu'elle était trop souffrante pour dîner avec eux, et Laure tint compagnie à sa mère adoptive.

Le major causa pour trois, et ne s'aperçut pas, ou ne voulut pas s'apercevoir de la tristesse et du silence des deux autres convives.

Le soir arriva avant qu'Hélène et Laure rejoignissent la compagnie au salon. Elle entra appuyée sur Laure, le dos tourné au jour expirant, de sorte qu'Arthur ne put voir la pâleur de son visage et la douleur qu'exprimaient ses traits. Lorsqu'elle s'approcha de Pen, qu'elle n'avait pas vu de toute la journée; lorsqu'elle mit ses bras caressants sur les épaules de son fils, et qu'elle le baisa avec tendresse, Laure la quitta et se dirigea vers une autre partie de la chambre.

Pen remarqua que la voix de sa mère et tout son faible corps tremblaient; sa main était froide et gluante, lorsqu'elle la mit sur son front en l'embrassant avec tristesse. Mais le spectacle du malheur d'Hélène ne fit qu'ajouter à la colère et à la mauvaise humeur du jeune homme. A peine lui rendit-il son baiser, et sa physionomie, lorsqu'il répondit à l'appel du regard de la malade, exprimait la dureté et la cruauté.

« C'est elle qui me persécute, pensa-t-il, et elle vient à moi de l'air d'une martyre.

— Vous semblez très-souffrant, mon enfant, dit-elle. Je n'aime pas à vous voir cette mine-là. »

Et elle se dirigea d'un pas chancelant vers un sofa, sans lâcher une main qu'Arthur laissait inerte dans la main froide et maigre de sa mère.

« J'ai eu bien des ennuis, mère, » dit Pen, dont l'émotion soulevait la poitrine.

A ces mots, le cœur d'Hélène se mit à battre si fort, qu'elle resta sans voix et comme morte de terreur.

Warrington, Laure et le major Pendennis étaient tous haletants, voyant que l'orage allait éclater.

« J'ai reçu des lettres de Londres, reprit Arthur, et une, entre autres, qui m'a donné plus de chagrin que je n'en avais eu de ma vie. Elle m'a appris que d'autres lettres adressées à moi ont été interceptées et volées, que.... que.... une jeune personne qui m'a témoigné le plus grand amour

et qui m'avait soigné, a été très-cruellement traitée par.... par vous, mère.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! s'écria Warrington. Elle est malade.... ne voyez-vous pas comme elle souffre ?

— Laissez-le continuer, dit la veuve d'une voix faible.

— Laissez-le continuer, afin qu'il lui donne le coup de la mort, dit Laure en se précipitant à côté de sa mère. Parlez, monsieur, parlez, et voyez-la mourir.

— C'est vous qui êtes cruelle, s'écria Pen plus exaspéré et plus farouche, parce que son propre cœur, naturellement tendre et faible, se révoltait avec indignation contre l'injustice qu'il y avait à lui attribuer la cause de ces souffrances. C'est vous qui êtes cruelle, vous qui m'attribuez toute cette douleur ; c'est vous qui êtes cruelle avec vos méchants reproches, vos méchants soupçons contre mon honneur, vos méchantes persécutions contre les personnes qui m'aiment.... Oui, contre les personnes qui m'aiment et qui bravent tout pour moi, et que vous méprisez, que vous foulez aux pieds parce qu'elles sont de plus basse condition que vous. Faut-il vous dire ce que je veux faire... ce que je suis résolu à faire, à présent que je sais quelle a été votre conduite?... Je retournerai vers cette pauvre fille que vous avez chassée de chez moi, et je lui demanderai de revenir partager ma demeure avec moi. Je braverai l'orgueil qui la persécute, et les impitoyables soupçons qui sont une insulte à elle et à moi.

— Voulez-vous dire, Pen, que vous... ? » commença la veuve, les yeux ardents et les mains étendues vers son fils. Mais Laure l'interrompit.

« Silence ! chut ! chère mère ! » s'écria-t-elle, et la veuve se tut.

Malgré la violence avec laquelle Pen s'exprimait, Hélène n'était que trop avide d'entendre ce qu'il avait encore à dire.

« Continuez, Arthur, continuez, ajouta-t-elle d'une voix défaillante.

— Pardieu ! je dis, moi, qu'il ne continuera pas, ou du moins je ne l'entendrai pas ! s'écria le major, tremblant de colère, lui aussi. Si, après tout ce que nous avons fait pour vous, monsieur, après tout ce que j'ai fait moi-même pour vous, vous voulez insulter votre mère et déshonorer votre

nom en vous alliant à une fille de cuisine de basse extraction, allez et épousez-la, morbleu !... Mais alors, madame, n'ayons plus rien de commun avec lui. Je me lave les mains de tout ce que vous ferez, monsieur.... Oui, je m'en lave les mains. Je suis un vieux bonhomme; je n'ai plus longtemps à rester en ce monde. Je descends, morbleu ! d'une famille aussi ancienne et aussi honorable que pas une en Angleterre, et j'espérais qu'avant d'être enterré, morbleu ! je verrais ce garçon que j'aimais, que j'ai élevé, que j'ai dorloté jusqu'à ce jour, faire quelque chose pour me prouver que notre nom... oui, que le nom de Pendennis demeurerait sans tache après nous, morbleu ! Mais si cela ne lui convient pas, qu'il fasse comme il voudra, le diable m'emporte ! et je dirai : Ainsi soit-il ! Morbleu ! mon père et mon frère Jack étaient les hommes les plus fiers de tout l'Angleterre, et je n'aurais jamais cru qu'un tel déshonneur dût souiller mon nom... jamais !... et... et maintenant je rougis de m'appeler Arthur Pendennis ! »

Ici, la voix du vieux bonhomme fut étouffée par un sanglot.

C'était la seconde fois qu'Arthur faisait jaillir des larmes de dessous ses paupières ridées.

Le son de cette voix étouffée arrêta soudain la colère de Pen, et il cessa d'arpenter la chambre, comme il avait fait jusqu'à ce moment.

Laure était à côté du sofa d'Hélène, et Warrington était resté jusque-là spectateur presque muet, mais non indifférent, de cette scène orageuse.

Cependant les ombres du soir commençaient à s'épaissir.

Après le moment de calme qui suivit l'explosion passionnée du major, on n'entendit pas sans une grande émotion la voix grave de Georges, qui s'éleva tremblante au milieu du silence de cette chambre envahie par le crépuscule.

« Me permettez-vous de vous parler un peu de moi-même, mes bons amis ? dit-il. Vous avez été si bonne pour moi, madame ; vous avez eu tant de bienveillance pour moi, Laure (j'espère que je pourrai vous appeler quelquefois par ce nom) ; et nous avons été si grands amis, mon cher Pen et moi, que depuis longtemps je voulais vous conter mon histoire. Et si je ne vous l'ai pas contée plus tôt, c'est qu'elle est bien triste

et qu'elle contient le secret d'une autre personne. Quoi qu'il en soit, cela fera peut-être du bien à Arthur de la connaître, et il est juste qu'elle soit connue de tous ceux qui sont ici. Elle détournera vos pensées d'un sujet qui, par suite d'une erreur fatale, vous a causé beaucoup de peine à tous. Vous plaît-il que je raconte mon histoire, mistress Pendennis ?

— Parlez, je vous prie. »

Ce fut tout ce que dit Hélène ; et vraiment elle n'écoutait guère. Elle avait l'esprit occupé d'une autre idée que lui avaient donnée les paroles de Pen, et elle tremblait d'espoir parce qu'elle croyait comprendre qu'après tout il n'était pas coupable dans cette affaire.

Georges se versa un verre de vin, le but, et reprit en ces termes :

« Vous me connaissez tous pour ce que vous me voyez, dit-il, pour un homme qui n'a aucun désir de s'élever dans le monde, un homme insouciant de réputation, vivant dans une mansarde et au jour le jour, quoique j'aie des amis et un nom, et je puis même dire des talents, qui me serviraient si je voulais. Mais je ne veux pas. Je mourrai dans cette mansarde très-probablement, et seul. Je me suis condamné à ce sort au commencement de ma vie.... Vous dirai-je ce qui m'inspira de l'intérêt pour Arthur, il y a des années, ce qui m'entraîna vers lui la première fois que je le vis ? Les étudiants de notre collège, à Oxbridge, s'entretenaient de cette première affaire avec l'actrice de Chatteries, dont Pen m'a souvent parlé depuis, et qui, sans l'habile tactique du major, serait peut-être actuellement votre bru, madame.... Je ne puis voir Pen dans l'obscurité où nous sommes ; mais il rougit, j'en suis sûr ; et j'ose dire que miss Bell rougit aussi, et que mon ami le major Pendennis sourit, comme il en a le droit, car il a remporté la victoire. Quel serait à présent le sort d'Arthur s'il s'était, à dix-neuf ans, attaché pour la vie à une femme sans instruction, plus âgée que lui, et n'ayant de commun avec lui rien de ce qui eût pu en faire une compagne supportable : ni amour, ni confiance, ni égalité de rang et d'éducation ? Ce sort pourrait-il être autre que très-malheureux ? Et quand tout à l'heure il menaçait de contracter un mariage semblable, soyez sûrs que ce n'était là qu'une menace inspirée par la colère qui, vous me permettrez de le

dire, madame, était bien naturelle dans ces circonstances. Car, après une conduite noble et généreuse.... oui, je puis le dire, moi qui connais très-bien toute cette histoire, après une conduite noble, généreuse et pleine d'abnégation, ce qui est rare chez Arthur, il a rencontré chez des parents de très-cruels soupçons, et il a à leur reprocher d'avoir très-injustement traité une autre innocente personne, à qui vous avez tous de grandes obligations. »

La veuve fit un effort pour se lever, et Warrington s'en apercevant, demanda : « Est-ce que je vous fatigue, madame ? »

— Oh ! non... continuez, continuez, » répondit Hélène en chantée. Et il continua.

« Voyez-vous, c'est à cause de cette première histoire de Pen, que j'avais entendu conter au milieu d'autres cancons de collège, que je me suis pris à l'aimer, et aussi parce que (me pardonneriez-vous cela, miss Laure ?), et aussi parce que j'aime l'homme qui se montre capable d'un grand et déraisonnable amour pour une femme. Voilà pourquoi nous devenons amis, voilà pourquoi nous sommes tous amis ici... et nous le serons toujours, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il d'une voix plus basse en se penchant vers Laure. Et Pen a été, pour un homme solitaire et malheureux, un bon compagnon et une grande consolation.... Je ne me plains pas de mon sort, voyez-vous ; car personne n'a le sort qu'il désire. Dans ma mansarde, où vous avez laissé des fleurs au milieu de mes vieux bouquins, et avec ma pipe pour femme, je suis très-content ; ce n'est que par occasion que j'envie d'autres hommes dont la carrière est plus brillante, ou qui ont, pour se consoler dans le malheur, ce dont m'ont privé le destin et ma propre faute : l'amour d'une femme ou d'un enfant. »

Ici un soupir se fit entendre dans le voisinage de Warrington, et une main s'étendit de son côté dans l'obscurité. Cette main, toutefois, se retira aussitôt : car la prudence de nos femmes est telle, qu'avant que le sentiment, l'estime ou la bienveillance ait pu s'exprimer de quelque manière, la femme a déjà songé à elle-même et aux convenances, et qu'elle rougit pour peu qu'on fasse attention à elle. Réprimant donc ce mouvement spontané, comme cela se devait, la modestie se redressa, la bienveillante amitié se recula honteuse d'elle-même, et Warrington reprit son histoire.

« Mon sort est tel que je l'ai fait, et il n'est heureux ni pour moi ni pour d'autres qui y sont enveloppés. Moi aussi, j'eus une aventure avant d'aller à l'Université, et il n'y avait personne pour me sauver, comme le major Pendennis sauva Pen. Pardonnez-moi, miss Laure, si je conte cette histoire devant vous. Il est bon que vous entendiez tous ma confession. Avant d'aller à l'Université, j'étais à dix-huit ans chez un maître particulier, et là, comme Arthur, je m'attachai, ou je crus m'attacher à une femme plus âgée que moi, et de condition bien inférieure à la mienne. Vous vous éloignez de moi...

— Non, pas, dit Laure, » dont la main alla cette fois se poser résolûment dans celle de Warrington.

Quelques allusions indirectes qui étaient échappées à Georges en d'autres circonstances, et ses premières paroles au commencement de cette histoire, avaient fait tout deviner à Laure.

« C'était la fille d'un fermier du voisinage, reprit Warrington avec une certaine hésitation dans la voix, et je m'imaginai.... ce que s'imaginent tous les jeunes gens. Ses parents connaissaient mon père, et ils m'encouragèrent, par toutes sortes de grossiers artifices et de misérables flatteries que je vois bien à présent, à fréquenter leur maison. Pour être juste envers cette personne, je dois dire qu'elle ne se soucia jamais de moi, et qu'elle fut contrainte à ce qui arriva par les menaces de sa famille. Plût à Dieu que je ne me fusse pas trompé ! mais dans ces affaires-là nous sommes trompés parce que nous voulons l'être. Bref, je croyais aimer cette pauvre femme.

« Que pouvait-il résulter d'un tel mariage ? Je reconnus bientôt que j'avais épousé une grossière paysanne. Elle ne comprenait rien de ce qui m'intéressait. Sa stupidité s'étendit sur moi comme un poêle funèbre, et finit par me faire horreur. Et, après quelque temps d'une union furtive et malheureuse (car il faut tout vous dire), je trouvai quelque part des lettres (quelles lettres, grand Dieu !) qui me prouvèrent que son cœur, tel qu'il était, ne m'avait jamais appartenu, et qu'elle aimait depuis longtemps une personne de sa propre basse condition.

« A la mort de mon père, je payai les dettes que j'avais

contractées à l'Université, et ce qui me resta d'argent, je le plaçai en rentes sur les têtes de ceux qui portaient mon nom, à condition qu'ils se cacheraient au loin et ne reyen-
diqueraient pas ce nom. Cette condition, ils l'ont observée, comme ils l'eussent violée si quelqu'un leur avait offert pour cela une somme plus forte. Si j'avais gagné de la réputation, de la gloire, cette femme serait venue la réclamer; si je m'étais fait un nom à moi, ces créatures qui n'y auraient eu aucun droit eussent voulu le porter; et j'entrerais dans le monde à vingt ans, Dieu me pardonne, sans espoir et perdu à jamais. Je fus la victime inexpérimentée de fourbes vulgaires, et peut-être n'est-ce que tout récemment que j'ai trouvé combien, hélas ! combien il est difficile de leur pardonner. Je vous ai dit la morale avant la fable, Pen; et voilà la fable dite aussi. Gardez-vous d'épouser une femme audessous de vous. J'étais fait, je crois, pour un sort meilleur; mais Dieu m'a distribué celui-là, de sorte que je n'ai qu'à rester spectateur des succès et du bonheur d'autrui, en me faisant le moins de bile possible.

— Morbleu ! monsieur, s'écria le major avec gaieté, je voulais vous faire épouser miss Laure que voici.

— Et morbleu ! maître écervele, je vous dois un millier de guinées, dit Warrington.

— Comment cela, un millier ? ce n'était qu'un poney¹, monsieur, » répliqua simplement le major, ce qui provoqua le rire de son interlocuteur.

Quant à Hélène, elle était si contente qu'elle se leva debout et dit : « Dieu vous bénisse.... Dieu vous bénisse à jamais, monsieur Warrington ! »

Elle baisa ses deux mains et courut à Pen, dans les bras de qui elle tomba.

« Oui, chère mère, dit-il, d'une voix émue, en la serrant contre son cœur avec une généreuse tendresse et en lui pardonnant; je suis innocent, et ma chère, bien chère maman m'a fait injure.

— Oh ! oui, mon enfant, je vous ai fait injure, Dieu merci, je vous ai fait injure ! murmura Hélène. Allons-nous-en, Arthur; sortons d'ici.... je veux demander pardon à mon

1. En argot, on se sert du mot *poney* pour dire 25 guinées.

enfant et.... et à mon Dieu; et je veux vous bénir et vous aimer, mon fils. »

Il l'emmena chancelante dans sa chambre dont il ferma la porte; et les trois spectateurs de cette touchante réconciliation les regardèrent partir en silence.

Jamais le jeune homme n'oublia les tendres accents de cette voix défaillante qui résonnait si délicieusement à son oreille, les regards de ces yeux qui brillaient pour lui d'une sainte et ineffable affection, le tremblement de ces lèvres qui lui souriaient avec tristesse. Dans ses meilleurs moments, comme dans ses heures de peine et d'épreuve, et dans ses temps de succès, Arthur vit toujours la figure de sa mère qui le regardait avec tendresse, qui le bénissait avec une expression de pitié et de pureté, comme il la vit ce soir-là, tandis qu'elle était encore auprès de lui; et il lui sembla, avant qu'elle le quittât tout à fait, voir un ange transfiguré et glorifié par l'amour. Cet amour d'une mère, c'est le plus grand des biens, la plus grande des merveilles que Dieu ait données à l'homme; aussi mettons-nous à genoux, et remercions notre Père.

Cependant la lune s'était levée; Arthur se rappela bien dans la suite comme elle éclairait la douce et pâle figure de sa mère. Leurs paroles, ou plutôt celles d'Arthur, car Hélène pouvait à peine dire un mot, étaient plus tendres et plus pleines de confiance qu'elles n'avaient été depuis des années. Il était redevenu le franc et généreux enfant que sa mère avait tant aimé jadis. Il lui raconta l'histoire qui, mal connue d'elle, lui avait causé tant de peine; les efforts qu'il avait faits pour fuir la tentation, et combien il était reconnaissant envers Dieu qui lui avait donné la force d'y résister. Jamais il n'avait songé à faire outrage à la jeune fille, jamais; ni à blesser les lois de l'honneur et le cœur si pur de sa mère. La menace d'aller rejoindre Fanny avait été prononcée dans un moment d'exaspération dont il se repentait. Il ne la reverrait jamais. Mais sa mère lui dit qu'il devait la revoir, que c'était elle qui avait été hautaine et coupable, qu'elle voudrait bien donner quelque chose à Fanny Bolton; elle demanda pardon à son cher fils d'avoir ouvert la lettre, et dit qu'elle écrirait à la jeune fille.... si elle en avait le temps. Pauvre petite! n'était-il pas naturel qu'elle

aimât Arthur ? Puis Hélène baisa de nouveau son fils, et le bénit.

Tandis qu'ils causaient, neuf heures sonnèrent, et Hélène lui rappela que, lorsqu'il était petit, elle avait coutume de monter à sa chambre à coucher, à cette heure-là, pour lui entendre réciter le *Notre Père*. Et une fois encore, *une fois*, le jeune homme se mit à genoux, à côté de sa pieuse mère, et dit en sanglotant la prière que la tendresse de Dieu nous a enseignée, et qui, depuis bientôt vingt siècles, a été répétée par des millions d'hommes pécheurs et repentants. Et, lorsqu'il prononça les dernières paroles de l'oraison, la tête de la mère se pencha vers celle du fils, et ses bras se fermèrent autour de lui, et tous deux répétèrent ensemble ces mots : « Mais délivrez-nous du mal à tout jamais. Ainsi soit-il. »

Un peu de temps après, il pouvait être neuf heures et quart, Laure entendit la voix d'Arthur qui appelait : « Laure ! Laure ! »

Elle se précipita aussitôt dans la chambre, et trouva le jeune homme encore à genoux et tenant la main de sa mère. La tête d'Hélène, retombée en arrière, était toute pâle à la clarté de la lune. Pen se retourna, saisi d'une affreuse terreur.

« Au secours, Laure, au secours ! dit-il. Elle est évanouie, elle est.... »

Laure poussa un cri et tomba à côté d'Hélène.

Ce cri attira Warrington, et le major Pendennis, et les domestiques. La sainte femme était morte. La dernière émotion de son cœur avait été la joie, une joie qui devait désormais être éternelle et sans mélange. Ce tendre cœur ne battait plus ; il ne devait plus connaître d'angoisses, ni de doutes, ni de douleurs, ni d'épreuves. Son dernier battement avait été un battement d'amour, et le dernier souffle d'Hélène une bénédiction.

La triste petite société reprit promptement la route d'Angleterre, et Hélène fut déposée à côté de son mari, dans la vieille église de Clavering, où elle avait prié tant de fois.

Laure alla demeurer quelque temps chez le docteur Port-

man, qui lut l'*Office des morts* sur le cadavre de sa chère sœur, au milieu de ses propres sanglots et de ceux de toute la petite congrégation réunie autour de la tombe d'Hélène. Il n'y eut pas beaucoup de monde qui s'inquiéta d'elle, ni qui parla d'elle, quand elle eut cessé de vivre. Le monde ne connaissait guère plus cette douce et pieuse dame qu'il ne connaît une nonne dans un cloître. Quelques paroles parmi les habitants des chaumières qu'elle avait coutume de secourir, quelques phrases de maison en maison à Clavering, où telle dame raconta comment la veuve était morte d'une maladie du cœur, tandis que telle autre calculait la fortune laissée par sa voisine, et qu'une troisième se demandait si Arthur louerait Fair Oaks ou viendrait y demeurer, ajoutant qu'il aurait bientôt mangé tout son avoir : ce fut là tout, et, quand arriva le jour de marché, la bonne âme était déjà oubliée de tous, sauf une ou deux personnes qui l'aimaient.

Voudriez-vous que la douleur causée par votre mort durât quelques semaines de plus ? et la vie de la tombe vous paraîtrait-elle moins solitaire si vos noms, quand vous y serez déposés en silence, continuaient à être prononcés encore un peu de temps par des voix humaines qui s'occuperaient de vous ?

Elle était partie, cette âme si pure, que deux ou trois personnes seulement connaissaient et aimaient. Le plus grand vide qu'elle laissa fut dans le cœur de Laure, à qui son amour avait tenu lieu de tout, et qui n'avait plus que sa mémoire à chérir.

« Je suis content qu'elle m'ait donné sa bénédiction avant de s'en aller, » dit Warrington à Pen.

Quant à Arthur, humblement reconnaissant et étonné de tant d'affection, à peine avait-il demandé à Dieu de l'en rendre digne, quoiqu'il sentît qu'une sainte intercédait là-haut pour lui.

Toutes les affaires de la dame furent trouvées parfaitement en ordre, et sa petite fortune prête à être transmise à son fils, pour qui elle l'avait gardée en dépôt. Certains papiers prouvèrent qu'elle connaissait depuis longtemps la maladie qui la minait, une maladie du cœur, et qu'elle s'attendait à mourir subitement ; il se trouva même une prière

écrite de sa main, par laquelle elle demandait à finir ses jours, comme elle les avait finis, dans les bras de son fils.

Laure et Arthur s'entretenaient des paroles de la défunte. La jeune fille se les rappelait avec tendresse, ce dont le jeune homme fut un peu honteux, parce qu'il se disait qu'Hélène avait été bien plus aimée de Laure que de lui-même. Il s'en rapporta entièrement à Laure pour connaître les désirs d'Hélène : ce qu'elle aurait voulu faire, quels pauvres elle comptait secourir, quels legs ou souvenirs elle aurait voulu transmettre. Ils empaquetèrent le vase que, dans sa gratitude, Hélène avait destiné au docteur Goodenough, et l'envoyèrent exactement au bon médecin ; une cafetière d'argent, dont la veuve se servait habituellement, fut envoyée à Portman ; une bague en diamants, garnie de cheveux de la défunte, fut donnée avec un compliment affectueux au bon Warrington.

Ce dut être un jour bien triste pour la pauvre Laure que celui où elle retourna pour la première fois à Fair Oaks, où elle revit la petite chambre qu'elle avait occupée et qui n'était plus la sienne, ainsi que l'appartement désert de la veuve, où ces deux femmes avaient passé ensemble tant d'heureux instants. Là se trouvaient naturellement les vêtements dans la garde-robe, le coussin sur lequel elle s'agenouillait pour prier, le fauteuil de toilette, la glace qui ne devait plus refléter son cher et triste visage.

Après que Laure y fut restée quelque temps, Pen frappa à la porte, et la fit redescendre au parloir, où il insista pour qu'elle bût un peu de vin ; et il lui dit, lorsqu'elle porta le verre à la bouche :

« Dieu vous bénisse ! Il ne sera jamais rien changé dans votre chambre. C'est toujours votre chambre ; c'est toujours la chambre de ma sœur. N'est-ce pas, Laure ? » Et Laure répondit : « Oui. »

Parmi les papiers de la veuve, on trouva un paquet sur lequel Hélène avait écrit : « Lettres du père de Laure, » et qu'Arthur donna à la jeune fille. C'était la correspondance du cousin avec la cousine, avant que l'un et l'autre fussent mariés. L'encre en avait jauni, et les larmes que tous deux, peut-être, avaient versées sur ces lignes étaient desséchées ; le chagrin, dont l'amertume y était consignée, avait sans doute

sa consolation : car ils étaient alors réunis, ces amis dont la séparation sur la terre avait été pour tous deux une cause de douleurs si cruelles. Laure connut pour la première fois le lien qui l'avait si fortement attachée à Hélène ; elle apprit combien cette femme, qui avait été pour elle plus qu'une mère, était restée fidèle à la mémoire de son père ; combien était sincère l'amour qu'elle avait eu pour lui, et avec quelle modeste soumission aux décrets de la Providence elle avait renoncé à lui.

Pen se rappela un legs de sa mère, dont Laure ne pouvait avoir connaissance. C'était ce désir d'Hélène de faire quelque présent à Fanny Bolton. Pen écrivit à la jeune fille, et envoya sa lettre dans une enveloppe à l'adresse de M. Bows, avec un billet par lequel il priait ce gentleman d'en prendre lecture avant de la remettre à Fanny.

« Chère Fanny, écrivit Pen, j'ai à répondre à deux lettres de vous, dont l'une a éprouvé un grand retard à cause de ma maladie.... (Pen avait trouvé la première de ces lettres dans le pupitre de sa mère, après la mort de celle-ci, et il avait été singulièrement ému en la lisant). Je vous dois des remerciements, ma bonne garde-malade et amie, qui m'avez si tendrement soigné quand j'avais la fièvre. Et je dois vous dire que les dernières paroles de ma chère mère, qui n'est plus, ont été des paroles de bienveillance et de gratitude pour ma petite garde. Elle a dit qu'elle vous aurait écrit si elle en avait eu le temps, qu'elle aurait voulu vous demander pardon si elle vous a traité durement, et qu'elle vous aurait priée de montrer que vous lui pardonnerez, en acceptant quelque gage d'amitié et d'estime qu'elle vous destinait. »

Pen terminait en disant que son ami Georges Warrington, esquire, de Lamb-Court, Temple, était dépositaire d'une petite somme d'argent dont les intérêts lui seraient payés jusqu'à sa majorité ou son changement de nom, duquel un affectueux souvenir serait toujours conservé par son reconnaissant ami, Arthur Pendennis.

La somme était petite en vérité, quoique suffisante pour faire une sorte d'héritière de Fanny Bolton, dont les parents furent apaisés, et dont le père dit que M. Pendennis avait agi en vrai gentleman. Mais Bows grommela que c'était une facile sympathie que de mettre un emplâtre de bank-note sur

un cœur blessé; et la pauvre Fanny ne vit que trop clairement que cette lettre de Pen était un adieu.

« Envoyer des billets de cent guinées à des filles de portière, c'est diablement bien ! dit le vieux major Pendennis à son neveu, qu'il traita désormais avec plus de déférence et de civilité, à cause de sa double qualité de chef de la famille et de propriétaire de Fair Oaks. Comme il y avait un peu d'argent comptant à la Banque, et que c'était le désir de votre pauvre mère, il n'y a peut-être pas de mal à cela. Mais je voudrais, mon brave garçon, vous rappeler que vous n'avez que cinq cents livres sterling de rente, quoique, grâce à moi, le monde vous en prête diablement plus ; et je vous prie à genoux, mon garçon, de ne point entamer votre capital. Conservez-le bien, monsieur ; ne vous laissez pas entraîner à des spéculations, monsieur ; gardez votre terre, et ne l'hypothéquez pas. Tatham m'a dit qu'un embranchement du chemin de fer de l'Ouest passera presque certainement par Chatteries, et, si on peut l'attirer de votre côté de la rivière Brawl, et à travers vos champs, monsieur, votre domaine vaudra diablement d'argent, et vos cinq cents livres de rente s'élèveront à huit ou neuf cents. Quoi qu'il en soit, gardez vos terres, je vous en conjure, gardez-les. Et puis, Pen, je pense que vous devez renoncer à votre sale logement du Temple pour prendre un appartement convenable. Et à votre place, monsieur, je voudrais avoir un homme pour me servir, et un cheval ou deux en ville dans la saison. Tout cela engloutira presque votre revenu, et je sais qu'il vous faudra vivre serré. Mais souvenez-vous que vous occupez une certaine place dans la société, et que vous ne pouvez vous permettre de faire une pauvre figure dans le monde. Que comptez-vous faire cet hiver ? Vous n'allez pas le passer à Fair Oaks, et je suppose que vous ne continuerez pas à écrire dans cette gazette.... Peste soit de son nom !

— Nous allons passer quelque temps à l'étranger, Warrington et moi, et puis après nous verrons ce qu'il y aura à faire, répliqua Arthur.

— Et vous louerez Fair Oaks, naturellement ? Bon collège dans le voisinage, vie à bon marché, pays qui conviendrait diablement à quelque colonel des Indes orientales ou à quelque famille amie de la retraite. J'en parlerai au club ; il y a

un tas de gens au club qui cherchent quelque chose de pareil.

— J'espère que Laure y passera l'hiver au moins, et y fera sa demeure, » répondit Arthur.

A quoi le major haussa les épaules, et dit qu'il devrait y avoir des couvents pour les demoiselles anglaises, et qu'il serait à désirer que miss Bell ne fût pas là pour entraver les arrangements de famille. Elle s'ennuierait à mort dans cette maison isolée.

En effet, c'eût été un bien triste séjour pour la pauvre Laure, qui n'était pas trop heureuse dans la maison du docteur Portman, dans la bourgade où tant de choses lui rappelaient la chère parente qu'elle avait perdue. Mais la vieille lady Rockminster, qui adorait sa jeune amie Laure, accourut de Baymouth, sa résidence, dès qu'elle apprit par le journal la mort de mistress Pendennis et la présence de Laure à Clavering; et elle insista pour que Laure restât auprès d'elle six mois, un an, toute sa vie. Et Marthe, de Fair Oaks, suivit en qualité de femme de chambre sa jeune maîtresse dans la maison de la vieille lady.

Pen et Warrington assistèrent au départ de Laure. Il serait difficile de dire lequel des deux jeunes gens la regardait avec plus de tendresse.

« Votre cousin est impertinent et presque vulgaire, ma chère; mais il me semble avoir bon cœur, dit la petite lady Rockminster, qui avait son franc-parler sur toutes choses et sur tout le monde; mais j'aime mieux Barbe-Bleue. Dites-moi, est-il touché au cœur ? »

— Il y a longtemps que M. Warrington est.... fiancé, répliqua Laure en baissant les yeux.

— Que me contez-vous là, enfant? Et, bon Dieu, ma chère! quelle jolie croix de diamants! Pourquoi la porter ce matin?

— Arthur, mon frère, vient de me la donner. C'était.... c'était.... »

Elle ne put finir sa phrase. La voiture passa sur le pont, et devant la chère, chère porte de Fair Oaks.... qui n'était plus sa demeure.

1. En français dans le texte.

CHAPITRE IX.

Vieux amis.

Il arriva, à cette grande fête anglaise où tout Londres se porte sur le plateau d'Epsom, que plusieurs des personnages auxquels nous avons été présentés dans le cours de cette histoire s'y rassemblèrent pour voir le Derby¹.

Dans une voiture découverte, des plus confortables, et que deux chevaux avaient traînée jusque-là, on voyait mistress Bungay, de Paternoster-Row, vêtue comme Salomon dans toute sa gloire, et ayant à côté d'elle la modeste mistress Shandon, pour qui, depuis qu'elle avait fait sa connaissance, la digne femme du libraire éprouvait une vive et sincère amitié. Bungay, qui s'était fortifié par un copieux *luncheon*, jouait aux quilles comme un enragé; et la sueur ruisselait de sa boule chauve. Shandon marchait pesamment au milieu des tentes qui servaient de cabarets et où se pressait une foule de bohémiens. Finucane restait, fidèle chevalier; auprès des deux dames, qui recevaient les visites de gentlemen de leur connaissance et ayant des relations avec la librairie.

M. Archer, entre autres, vint faire sa courbette à mistress Bungay, et lui dire qui courait. Ce personnage là-bas était le premier ministre : Sa Seigneurie venait de lui dire de parier pour Borax; mais Archer pensait que Muffineer était meilleur coureur. Il montra d'innombrables ducs et grands seigneurs à mistress Bungay ravie.

« Voyez là-haut sur la grande estrade, dit-il. C'est l'ambassadeur chinois avec les mandarins de sa suite. Fou-tchou-fou m'a remis une lettre de recommandation du gouverneur général de l'Inde, mon plus intime ami, et pendant quelque temps j'ai été très-bon pour lui; il trouvait ses baguettes d'ivoire mises pour lui sur ma table, toutes les fois qu'il lui

1. Grande course de chevaux.

plaisait de venir dîner. Mais il amenait son cuisinier avec lui, et, le croiriez-vous, mistress Bungay? un jour que j'étais dehors et que l'ambassadeur se promenait en notre jardin avec mistress Archer, mangeant des groseilles à maquereau, dont les Chinois sont excessivement friands, cet animal de cuisinier, voyant le cher petit épagneul-blenheim de ma femme (c'était un présent du duc de Marlborough, dont l'ancêtre fut sauvé à la bataille de Malplaquet par le trisaïeul de mistress Archer), s'empara du pauvre petit diable, lui coupa la gorge, l'écorcha et nous l'envoya au second service, farci de viandes hachées.

— Seigneur Dieu! dit mistress Bungay.

— Vous pouvez vous imaginer le chagrin de ma femme lorsqu'elle apprit ce qui était arrivé! Notre cuisinier accourut, jetant les hauts cris, et nous dit qu'il venait de trouver dans la cour la peau du pauvre Fido; mais déjà nous en avions tous mangé! Elle ne voulut plus parler à l'ambassadeur, jamais; et je vous donne ma parole qu'il n'est pas revenu dîner chez nous depuis ce jour. Le lord-maire, qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon invitation, trouva ce plat fort bon; et je vous dirai que, mangé avec des pois verts, cela a un goût fort approchant de celui du canard.

— Vous ne parlez pas sérieusement, s'écria la femme du libraire tout étonnée.

— C'est un fait, parole d'honneur. Voyez-vous cette dame en bleu assise à côté de l'ambassadeur? c'est lady Flamingo, et l'on dit qu'elle va l'épouser et retourner à Pékin avec Son Excellence. Elle se fait pressurer les pieds à dessein. Mais elle n'arrivera qu'à s'estropier, et ne pourra jamais réussir dans son entreprise, jamais. Ma femme a le plus petit pied de toute l'Angleterre, et porte des souliers d'enfant de six ans; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'un pied de Chinoise, mistress Bungay?

— A qui est cette voiture où vous voyez M. Pendennis, monsieur Archer? demanda mistress Bungay. Il était ici avec M. Warrington, il n'y a qu'un moment. Il est hautain dans ses manières, ce M. Pendennis, et il en a bien le droit, car on dit qu'il fréquente la plus haute société. A-t-il hérité d'une fortune considérable, monsieur Archer? Je vois qu'il est encore en deuil.

— Dix-huit cents livres (45 000 fr.) de rente en terre, et vingt-deux mille cinq cents livres (562 500 fr.) en trois et demi pour cent. Voilà ce qu'il a hérité, dit M. Archer.

— Seigneur Dieu!... eh mais, vous savez tout, monsieur Archer! s'écria la dame de Paternoster-Row.

— Je le sais parce que j'ai été appelé pour le testament de la pauvre mistress Pendennis, répliqua M. Archer. L'oncle de Pendennis, le vieux major, ne fait-presque rien sans moi; et, comme le jeune héritier est assez prodigue de sa nature, nous avons mis cette fortune à l'attache, afin de l'empêcher d'en faire des choux et des raves.... Comment vous portez-vous, milord?... Connaissez-vous ce gentleman, mesdames? Vous avez lu les discours qu'il prononça au parlement : c'est lord Rochester.

— Lord Lustucru, s'écria Finucane, de sa place. Allons, allons, Archer, c'est Tom Staples, du *Morning-Advertiser*.

— Vraiment? répliqua Archer avec simplicité. Ma foi, j'ai la vue très-courte, et je vous donne ma parole que je croyais voir Rochester. Ce gentleman qui a une jumelle (nouveau salut de la tête), c'est lord John; et ce grand qui est avec lui, ne le connaissez-vous pas? c'est sir James.

— Vous les connaissez parce que vous les voyez au parlement, grommela Finucane.

— Je les connais parce qu'ils ont la bienveillance de me permettre de les appeler mes plus intimes amis, reprit Archer. Regardez le duc de Hampshire; quel modèle, quel type du beau vieux gentleman anglais! Il ne manque jamais le Derby. « Archer, me disait-il hier encore, j'ai assisté soixante-cinq fois au Derby; j'apparus pour la première fois sur le terrain à l'âge de sept ans, sur un poney pie, avec mon père, le prince de Galles et le colonel Hanger; et je n'ai manqué que deux courses, l'une quand j'avais la rougeole à Eton, et l'autre en l'année de Waterloo, parce que j'étais en Flandre avec mon ami Wellington. »

— Et qui donc est dans cette voiture jaune, avec ces parasols rose et jaune? demanda mistress Bungay. M. Pendennis et une quantité de gentlemen sont à causer avec elles.

— C'est lady Clavering, de Clavering-Park, domaine appartenant à celui de mon ami Pendennis. Vous voyez sur le siège le jeune fils et héritier; il est terriblement gris, le petit che-

napan ! et la jeune dame est miss Amory, fille de lady Clavering et de son premier mari ; elle est extraordinairement gracieuse avec mon ami Pendennis, mais j'ai sujet de croire qu'il a le cœur pris ailleurs. Vous avez entendu parler du jeune M. Foker, le grand brasseur Foker, vous savez bien ; il a essayé de se pendre à cause d'une fatale passion pour miss Amory qui l'a refusé ; mais la corde a été coupée juste à temps par son domestique, et il est actuellement à l'étranger avec un gardien.

— Que ce jeune homme est heureux ! dit mistress Bungay avec un soupir. Qui eût cru, lorsqu'il venait dîner si tranquille et si modeste chez nous, il y a trois ou quatre ans, qu'il deviendrait un si grand personnage ? J'ai vu son nom sur la liste des personnes de la cour, l'autre jour ; il a été présenté par le marquis de Steyne, et l'on est parfaitement sûr de le voir figurer à toutes les fêtes données par la noblesse.

— Je l'ai présenté à beaucoup de monde lors de son arrivée à Londres, dit M. Archer, et son oncle, le major Pendennis, a fait le reste. Holà ! voici Cobden ; il faut que j'aille lui parler, pour sûr. Adieu, mistress Bungay. Bonjour, mistress Shandon. »

Une heure auparavant, et sur une autre partie du terrain, on eût pu voir une vieille diligence, dont l'impériale délabrée portait un tas de pauvres diables râpés, frappant du pied et poussant des cris, tandis que le grand événement de la journée, la course de Derby, traversait le vert gazon devant les milliers de personnes qui criaient assemblées pour voir cette magnifique scène. C'était le véhicule de Wheeler de la *Tête d'Arlequin*, qui avait amené de Bow-Street une société choisie, avec un modeste *luncheon*. Tandis que la course passait rapide comme l'éclair, chaque membre de cette société choisie beuglait le nom du cheval ou de la couleur qu'il croyait ou espérait voir arriver le premier. « C'est *Cornet* ! c'est *Muffineer* ! Les manches bleues ! Le bonnet jaune ! le bonnet jaune ! le bonnet jaune ! » Ainsi criaient ces gentlemen sportsmen, durant cette délicieuse minute d'émotion qui précéda la fin de la lutte ; et lorsqu'on déploya le signal flottant qui annonçait le numéro du fameux cheval *Podasokus*, vainqueur de la course, un des

gentlemen, debout sur l'impériale du véhicule de la *Tête d'Arlequin*, s'élança en l'air comme un pigeon prenant son vol pour porter la nouvelle à Londres ou à York.

Mais cet élan ne l'éleva qu'à quelques pouces au-dessus de sa place, où il retomba aussitôt, faisant craquer sous le poids de sa joie les planches de la vieille voiture détraquée.

« Hourra! hourra! cria-t-il. *Podasokus* est vainqueur! Souper pour dix, Wheeler, mon garçon. Je vous invite tous, ça va sans dire, et le diable emporte la dépense! »

Et les gentlemen de l'impériale, ces fanfarons râpés, ces beaux équivoques, dirent : « Merci.... nous vous félicitons, colonel; nous souperons volontiers avec vous. » Puis ils se murmurèrent les uns aux autres : « Le colonel gagne quinze cents guinées, et il a parié avec un homme qui a les moyens de payer. »

Et chacun de ces beaux râpés, de ces sales dandys, se mit à observer son voisin avec soupçon, de peur que ce voisin ne saisisse l'occasion d'attirer le colonel en un endroit isolé pour lui emprunter de l'argent. Et le gagnant ne jouit pas d'un seul instant de solitude durant toute l'après-midi, tellement ses amis le surveillaient de près et se surveillaient entre eux.

En une autre partie du terrain, vous eussiez pu voir un véhicule certainement plus modeste, sinon plus misérable que la diligence délabrée qui avait amené la société choisie de la *Tête d'Arlequin*. C'était le cabriolet n° 2002, qui avait transporté un gentleman et deux dames depuis la station du Strand. Une de ces dames, assise sur le siège, et se régalant avec sa maman et leur compagnon d'une salade de homard et d'une bouteille de bière aigre, était si fraîche et si jolie, qu'un grand nombre des splendides jeunes dandys qui flânaient par là, qui s'amusaient au noble jeu de quilles, qui causaient avec les dames aux magnifiques costumes assises dans de magnifiques carrosses sur la colline, renonçaient à ces plaisirs pour regarder la souriante fillette aux joues roses du cabriolet 2002. Les couleurs de la jeunesse et de la gaieté s'étalaient sur les joues de la petite et ondulaient sur la blancheur de son teint, comme les jolis petits nuages argentés sur l'azur du ciel au-dessus de leurs têtes. La joue de la vieille dame était rouge aussi : mais

c'était un rouge pommelé permanent, et qui ne devenait plus foncé qu'à mesure qu'elle engloutissait de nouveaux verres de bière ou de grog à l'eau-de-vie. Alors sa figure rivalisait avec la coquille écarlate du homard qu'elle dévorait.

Le gentleman qui escortait ces dames était plein d'attention pour elles, ici, sur le terrain des courses, comme il l'avait été durant le voyage. Pendant toute la délicieuse promenade de Londres jusqu'à Epsom, il n'avait pas cessé de les égayer par ses bons mots. Il adressait intrépidement la parole aux plus gros et plus majestueux soldats de la garde, se pavanant dans les plus imposants véhicules, comme au boueur Bob, menant sa Molly dans la plus humble des charrettes traînées par un baudet. Il avait lâché des volées d'étourdissantes facéties dans les fenêtres des maisons tout le long de la route, dans les rangs de jeunes filles des écoles qui lui répondaient par leurs sourires, dans de petits régiments de bruyants moutards qui le saluaient de leurs hurrahs derrière les grilles de leurs académies classiques et commerciales, dans des croisées garnies de soubrettes rieuses, de bonnes faisant sauter leurs poupons dans leurs bras, et de modestes vieilles filles à la physionomie grave et sévère.

La jeune fille en chapeau de paille à rubans roses, et sa maman qui dévorait le homard, disaient que, lorsqu'il était en train, il n'y avait personne comme ce M. Sam. Il avait bourré le cabriolet de trophées conquis sur les propriétaires ruinés du jeu de quilles le plus voisin : c'étaient une quantité de pelotes à épingles, de pommes en bois, de diabolins à ressort comprimés dans des boîtes, et de petits soldats. Il avait fait venir une bohémienne, tenant dans ses bras un enfant basané, pour dire la bonne aventure aux dames; et le seul nuage qui obscurcit momentanément le soleil de cette heureuse société fut l'œuvre de l'oracle du destin, lequel dit à la jeune fille « qu'elle devait se garder d'un homme blond qui la trompait, qu'elle avait fait une maladie grave, et qu'elle reconnaîtrait qu'un homme brun lui était fidèle. »

A cette nouvelle, la fillette fut tout interdite; sa mère et le jeune homme échangèrent des signes d'étonnement et d'intelligence. Peut-être la sorcière avait-elle dit les mêmes paroles à cent autres personnes ce jour-là.

Cheminant seul au milieu de la foule et des voitures, et

remarquable, selon son habitude, les diverses circonstances et les individus que cette scène animée offrait à ses regards, un de nos jeunes amis rencontra soudain le cabriolet 2002, et le petit groupe assemblé devant le véhicule. Lorsqu'il aperçut la demoiselle perchée sur le siège, elle tressaillit et pâlit; sa mère, au contraire, devint plus rouge que jamais; et M. Sam, jusque-là si gai et si triomphant, prit aussitôt un air farouche et soupçonneux. Ses yeux se détournèrent de Fanny Bolton (que le lecteur a sans doute reconnue dans le portrait que nous avons fait de la jeune fille sur le siège), pour se reporter furieux sur Arthur Pendennis, qui s'avancait pour la saluer.

Arthur aussi prit un air sombre et soupçonneux, lorsqu'il trouva M. Samuel Huxter en compagnie de ses vieilles connaissances. Mais son soupçon était celui de la morale alarmée, et faisait, je puis le dire, grand honneur à M. Arthur. Tel est le soupçon de mistress Lynx, quand elle voit causer ensemble M. Brown et mistress Jones, ou qu'elle aperçoit deux ou trois fois mistress Lamb dans une belle loge à l'Opéra. Il se peut qu'il n'y ait pas de mal dans la conversation de M. Brown avec mistress Jones, et que mistress Lamb ait obtenu fort honnêtement sa loge à l'Opéra, encore qu'il soit notoire que ses moyens ne lui permettent pas un tel luxe; mais une personne aussi morale que mistress Lynx a le droit de s'effrayer un peu, en manière de précaution. Et Arthur avait sans doute ses raisons pour prendre cet air sévère.

Le cœur de Fanny se mit à battre violemment. Les grosses mains de Huxter, plongées dans les poches de son paletot, se fermèrent machinalement et s'armèrent, pour ainsi dire, en embuscade. Mistress Bolton commença à parler de toutes ses forces et avec une merveilleuse volubilité.

« Seigneur Dieu! je suis-t-y heureuse de revoir M. Pendennis! et que vous avez bonne mine, monsieur! Et nous parlions de vous, monsieur, il n'y a qu'un instant; n'est-ce pas, Fanny? Et si ce sont là ces fameuses courses de Hepsom dont on parle tant, je ne regrette pas, pour ma part, de ne les avoir jamais vues auparavant, et je m'en serais bien encore passée. Comment se porte le major Pendennis? Et ce bon M. Warrington, qui a remis à Fanny la grande marque de

bienveillance que vous avez bien voulu lui donner ? Oh ! je ne l'oublierai jamais. M. Warrington est si grand, qu'il s'est presque cassé la tête contre la porte de la loge : Vous vous rappelez comme M. Warrington s'est cogné la tête, n'est-ce pas, Fanny ? »

Tandis que mistress Bolton parlait ainsi, Dieu sait quelle multitude de pensées diverses traversèrent l'esprit de Fanny, et quels temps heureux, quelles tristes luttes, quels chagrins solitaires et quelles timides consolations elle se rappela ! Quelles angoisses eut la pauvre petite créature en pensant combien elle avait aimé cet Arthur Pendennis, qu'à présent elle n'aimait plus ! Il était là, debout devant elle, celui pour qui elle voulait mourir dix mois auparavant ; il était là, mis comme un dandy, fier, un crêpe noir à son chapeau blanc et des boutons de jais à sa chemise. Il avait à la boutonnière de son habit un œillet que quelqu'un lui avait donné, sans doute ; ses mains étaient captives dans des gants couleur de lavande cousus de noir, et les plus étroits qu'il pût mettre ; et il jouait avec la plus fine des badines.

M. Huxter, lui, ne portait pas de gants, mais de grands souliers-bottes, et il sentait très-fort le tabac. Et vraiment, il faut l'avouer, on pensait, en le regardant, qu'un seau d'eau lui ferait grand bien.

Toutes ces réflexions et une myriade d'autres traversèrent l'esprit de Fanny pendant que sa maman débitait son discours, et que la fillette examinait Pendennis de dessous ses paupières baissées. Elle l'examina de la tête aux pieds : le cercle laissé sur son front blanc par son chapeau quand il le souleva ; ses beaux, ses superbes cheveux qui avaient repoussé ; les breloques de sa chaîne de montre, la bague qu'il portait au doigt sous son gant, sa jolie botte luisante, si différente du soulier de Sam !

Après que sa main tremblante eut serré la main gantée de chevreau couleur de lavande qui s'offrait à elle, après que sa mère eut débité son discours, tout ce que Fanny trouva à dire, ce fut :

« Voici M. Samuel Huxter que vous connaissiez autrefois, monsieur. Monsieur Samuel, vous savez que vous connaissiez autrefois M. Pendennis.... et.... et accepterez-vous un petit rafraîchissement ? »

Ces simples paroles, dites d'une voix tremblante, eurent néanmoins pour Pendennis un sens qui soulagea son esprit d'un soupçon pesant, et peut-être son cœur d'un remords. Le nuage qui assombrissait la figure du prince de Fair Oaks disparut; un sourire de bonne humeur et un malin clignement des yeux égayèrent la physionomie de Son Altesse.

« J'ai grand'soif, dit-il, et je serai bien aisé de boire à votre santé, Fanny; et j'espère que M. Huxter me pardonnera de l'avoir traité si durement la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. J'étais si contrarié et si fort en colère, que je ne savais vraiment plus ce que je disais. »

Et là-dessus, la main droite gantée de chevreau couleur de lavande s'offrit à Huxter, en signe d'amitié.

Le sale poing caché dans la poche du jeune carabin fut forcé de s'ouvrir et de sortir désarmé de son embuscade. Le pauvre diable sentit, en mettant sa main dans celle de Pen, combien la sienne propre était chaude et sale; elle laissa des traces noires sur le gant de Pen. Il eût volontiers refermé le poing pour en porter un coup à la bonne figure de l'autre; il se fût volontiers mesuré avec lui sur le terrain, en présence de Fanny et de toute l'Angleterre, pour voir quel était le plus solide des deux, lui Sam Huxter de l'hôpital Saint-Barthélemy, ou bien ce dandy grimaçant.

Pen prit un verre avec une ineffable bonne humeur; il ne regarda pas quel verre c'était; il ne faisait pas difficulté de boire après des dames. Il le ramplit d'une bière tiède et mousseuse, qu'il affirma être délicieuse, et qu'il but cordialement à la santé de la société.

Pendant qu'il buvait et causait de la manière la plus aimable, une jeune dame en robe gorge-de-pigeon, avec une ombrelle blanche doublée de rose et les plus jolies petites bottines gorge-de-pigeon qu'on eût jamais vues, vint à passer à côté de Pen, appuyée sur le bras d'un robuste gentleman à la moustache militaire.

La jeune dame ferma son petit poing et lança une malicieuse œillade en passant à côté de Pen. L'homme aux moustaches partit d'un joyeux éclat de rire. Il avait ôté son chapeau pour saluer les dames du cabriolet 2002. Vous auriez dû voir les yeux de Fanny Bolton suivre la jeune dame

gorge-de-pigeon. Mais, dès que Huxter eut remarqué la direction de leurs regards, ils se détournèrent de la nymphe gorge-de-pigeon et se fixèrent sur les yeux de Sam Huxter avec l'expression de la plus naïve bonne humeur.

« Quelle admirable créature! dit Fanny. Quelle robe charmante! Avez-vous remarqué, monsieur Sam, ses ravissantes petites mains?

— C'était le cap'taine Strong, dit mistress Bolton; mais je voudrais bien savoir quelle est cette jeune femme.

— Une de mes voisines de campagne... miss Amory, répliqua Arthur, la fille de lady Clavering. Vous avez souvent vu sir Francis à Shepherd's-Inn, mistress Bolton. »

Pendant qu'il parlait, Fanny bâtit tout un roman en trois volumes : amour, infidélité, brillant mariage à Saint-Georges, Hanover-Square, jeune fille au cœur brisé. Et Sam Huxter n'était pas le héros de cette histoire, le pauvre Sam qui avait tiré de sa poche un cigare de Cuba excessivement fort, qu'il fumait au petit nez de Fanny.

Après cette visite de ce maudit fat de Pendennis, le soleil fut moins brillant, le ciel moins bleu pour Sam Huxter; les quilles n'eurent plus d'attraits pour lui; la bière lui sembla aigre et chaude à ne plus pouvoir être bue; le monde était changé. Il avait mis dans la poche du cabriolet une quantité de pois avec une canonnrière de fer-blanc, pour s'amuser en retournant à Londres. Il ne les tira pas de la poche et oublia complètement leur existence; jusqu'à ce qu'un autre farceur lança une décharge en plein dans la triste figure de Sam. Après quelques jurons annonçant une extrême surprise de ce salut inattendu, Sam partit d'un éclat de rire sauvage et sardonique.

Mais Fanny fut charmante tout le long du chemin. Elle lui soufflait; elle le flattait, elle l'agaçait. Elle faisait entendre de petits rires joyeux; elle admirait tout; elle prit les diabolins et dit qu'elle avait mille obligations à Sam. Et lorsqu'elle fut arrivée à la maison, et que M. Huxter, la figure encore sombre, prit froidement congé d'elle, elle fondit en larmes et lui dit qu'il était une méchante mauvaise créature.

Là-dessus, avec une explosion de sentiments presque aussi violente que chez Fanny, le jeune médecin prit la fillette dans ses bras, jura qu'elle était un ange et lui une ja-

louse brute, avoua qu'il était indigne d'elle, qu'il n'avait pas le droit de haïr Pendennis; enfin il la pria, la supplia, de dire encore une fois qu'elle....

Qu'elle quoi? La fin de cette question et la réponse de Fanny furent prononcées par des bouches si rapprochées l'une de l'autre, que personne ne put entendre leurs paroles. Mistress Bolton s'écria : « Allons, allons, monsieur Huxter, pas de folies, s'il vous plaît. Je trouve que vous vous êtes conduit comme un méchant scélérat, et que vous avez été extraordinairement cruel avec Fanny; voilà mon opinion. »

En quittant le n° 2002, Arthur alla rendre ses hommages au carrosse, dans lequel l'auteur de *Mes Larmes* était allé s'asseoir avec sa robe gorge-de-pigeon à côté de sa maman. L'in-fatigable vieux major Pendennis tenait compagnie à lady Clavering, dans l'équipage de laquelle il avait occupé le siège de derrière; le jeune Plein-d'Espoir trônait sur le siège, confié aux soins du capitaine Strong.

Un grand nombre de dandys et d'hommes d'un certain monde, d'élégants militaires et de jeunes roués des administrations publiques, s'étaient groupés autour de la voiture pendant qu'elle stationnait sur la colline, et avaient échangé un ou deux mots avec lady Clavering et quelques menues phrases avec miss Amory. Ils avaient offert de parier contre elle et lui avaient tenu toutes sortes de propos et de malignes insinuations. Ils lui avaient montré les personnes assistant aux courses, et qui n'étaient pas toutes de celles qu'une demoiselle peut connaître.

Quand Pen arriva à la voiture de lady Clavering, il eut à se frayer un chemin à travers la foule de ces jeunes daims qui faisaient la cour à miss Amory; autrement il n'aurait pu s'approcher de cette jeune personne, qui par signes l'invitait à venir à côté d'elle.

« Je l'ai vue, dit-elle, elle a de bien beaux yeux; vous êtes un monstre ¹. »

— Pourquoi un monstre? répliqua Pen en riant. Honni soit qui mal y pense! Ma jeune amie de là-bas est aussi bien protégée que n'importe quelle demoiselle de la chrétienté.

1. En français dans le texte.

Elle a sa maman d'un côté, et de l'autre son prétendu. Pourrait-il arriver malheur à fille ainsi gardée ?

— On ne sait pas ce qui pourrait ou ne pourrait pas arriver, dit miss Blanche en français, quand une fille a la volonté et qu'elle est poursuivie par un monstre pervers comme vous. Figurez-vous, colonel, que je viens de rencontrer monsieur votre neveu près d'un cabriolet, en compagnie de deux dames et d'un homme, oh ! quel homme ! et ils mangeaient du homard, et ils riaient, ils riaient !

— Je n'ai pas remarqué que l'homme fût du nombre des rieurs, dit Pen ; et je crois qu'il avait envie de me manger après le homard. Il m'a serré la main si fort que mon gant en a des meurtrissures noires et bleues. C'est un jeune chirurgien. Il vient de Clavering. Ne vous rappelez-vous pas le Pilon et le Mortier d'or de High-Street ?

— Si vous vous faites soigner par lui quand vous serez malade, reprit miss Amory, il vous tuera. Il vous donnera votre compte comme vous le méritez, car vous êtes un monstre. »

Ce retour perpétuel du mot *monstre* choqua Pen.

« Elle parle beaucoup trop légèrement de ces choses-là, pensa-t-il ; je serais un monstre, comme elle dit, qu'elle m'eût reçu de la même manière. Ce n'est pas ainsi que doit parler ni penser une dame anglaise. Laure ne parlerait pas comme cela, Dieu merci ! »

Et, à cette pensée, sa figure s'assombrit.

« A quoi pensez-vous ? Est-ce que vous allez me *bouder* à présent ? demanda Blanche. Major, grondez votre *méchant* neveu. Il ne m'amuse pas du tout. Il est aussi *bête* que le capitaine Crackenbury.

— Qu'est-ce que vous dites de moi, miss Amory ? s'écria l'officier aux gardes en souriant. Si c'est quelque chose de bon, dites-le en anglais, car je ne comprends pas le français lorsqu'on le parle si diablement vite.

— Ce n'est rien de bon, Crack, dit le capitaine Clinker, camarade de Crackenbury. Allons-nous-en, et ne gâtons pas les affaires. On dit que Pendennis lui fait les yeux doux.

— On dit qu'il a diablement d'esprit, répliqua Crackenbury avec un soupir. Lady Violette Lebas dit qu'il a diablement d'esprit. Il a écrit un livre, ou un poëme, ou quelque chose ;

et il écrit ces choses si diablement spirituelles dans... dans les journaux, vous savez. Le diable m'emporte, Clinker, je voudrais avoir de l'esprit !

— C'est un souhait inutile, Crack, mon garçon, dit l'autre. Je ne saurais faire un bon livre, mais je crois que j'en écrirais un passable sur le Derby. Que ce Clavering est plat ! ... Et la Bégum ! Elle me plaît, cette vieille Bégum. Elle vaut dix fois sa fille. Quelle a été la joie de la vieille créature en gagnant à la loterie !

— Clavering est bon pour sa dette, n'est-ce pas ? demanda le capitaine Crackenbury.

— Je l'espère, » répondit son ami ; et ils disparurent pour s'amuser aux quilles.

Avant la fin des divertissements de la journée, beaucoup d'autres gentlemen de la connaissance de lady Claverings s'approchèrent de sa voiture et causèrent avec la société qu'elle contenait. La digne dame était fort gaie, riant et jasant selon sa coutume, et offrant des rafraîchissements à tous ses amis, jusqu'à ce que ses vastes paniers et ses bouteilles fussent vides, et que ses laquais et ses postillons fussent dans cet état d'excitation où postillons et laquais sont communément le jour du Derby.

Le major remarqua que quelques-uns de ceux qui rendirent visite à la voiture jetaient des coups d'œil singuliers et significatifs à lady Clavering.

« Comme elle le prend avec insouciance ! murmura l'un d'eux à l'oreille d'un autre.

— La Bégum est immensément riche, répliqua l'ami.

— Qu'est-ce qu'elle prend avec insouciance ? se demanda le vieux Pendennis. Quelqu'un a-t-il perdu de l'argent ? Lady Clavering a dit ce matin qu'elle était heureuse, parce que sir Francis lui avait promis de ne pas parier. »

M. Wellbore, le voisin de campagne de Clavering, passait devant le carrosse, et il fut appelé par la Bégum, qui le railla de ce qu'il aurait voulu faire semblant de ne pas la reconnaître. Pourquoi n'était-il pas venu plus tôt ? Pourquoi n'était-il pas venu pour le *lunch* ? Lady Clavering était enchantée. Elle lui dit, elle dit à tout le monde qu'elle avait gagné cinq livres sterling à la loterie. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle à M. Wellbore, celui-ci prit un air si singulièrement malin et

avec cela si mélancolique, qu'une sinistre appréhension s'empara du major Pendennis.

« Je m'en vais voir après les chevaux et ces coquins de postillons qui tardent tant à venir, » dit-il.

Quand il fut de retour, sa figure ordinairement bienveillante et souriante était assombrie par quelque chagrin.

« Qu'est-ce que vous avez ? » demanda la bonne Bégun.

Le major prétendit que la fatigue du jour et le soleil lui avaient donné la migraine.

La voiture se mit en route et se dirigea vers Londres. Ce n'était pas le moins brillant équipage de cette vaste et pittoresque procession. Les postillons demi-ivres faisaient galoper leurs vaillants chevaux sur le terrain des courses, au milieu de l'admiration des piétons, des applaudissements ironiques des charrettes attelées d'ânes, et des bruyantes malédictions des cochers dont ils venaient à heurter les carrosses.

La Bégun, étendue sur ses magnifiques coussins, semblait la personnification de la bonne humeur, et l'aimable sylphide souriait avec une languissante élégance. Plus d'un honnête ouvrier encaissé dans un fiacre avec sa famille, plus d'un dandy d'occasion regagnant sa demeure perché sur un cheval de louage harassé, admira ce brillant équipage en se disant sans doute que ces richards devaient être bien heureux. Strong était toujours sur le siège, haranguant d'une voix hautaine les postillons et la multitude. Maître Frank avait été remis dans l'intérieur, où il dormait à côté du major, dissipant par ce sommeil les vapeurs du *luncheon* perpétuel qu'il avait librement arrosé de champagne.

Cependant le major ruminait en son esprit les nouvelles qui l'avaient rendu si sérieux.

« Si sir Francis Clavering continue de ce train-là, se disait Pendennis le vieux, ce petit coquin d'ivrogne sera aussi ruiné que son père et son grand-père avant lui. La fortune de la Bégun ne saurait résister à de pareilles saignées; aucune fortune n'y pourrait résister; elle a déjà payé six fois ses dettes. Quelques années de plus et quelques autres coups comme celui-ci l'auront ruinée.

— Ne pensez-vous pas que nous pourrions instituer des courses à Clavering, maman ? demanda miss Amory. Oui, il faut que nous les fassions rétablir : car il y avait des courses

autrefois, dans le bon vieux temps. C'est un amusement national, vous savez ; et nous pourrions avoir un bal à Clavering, des danses pour les fermiers, et des jeux champêtres dans le parc. Oh ! ce serait charmant.

— Ce serait fameusement amusant, dit la maman. N'est-il pas vrai, major ?

— Les courses sont un amusement fort dispendieux, ma chère dame, » répondit le major Pendennis, d'une mine si pitteuse que la Bégum se moqua de lui et lui demanda en riant s'il avait perdu de l'argent aux courses.

Après un somme d'environ une heure et demie, l'héritier de la maison commença à présenter des symptômes de réveil, étirant ses jeunes bras jusque dans la figure du major, et lançant ses pieds dans les genoux de sa sœur assise en face de lui. Quand l'aimable enfant fut complètement rendu à la connaissance de lui-même et des circonstances, il se mit à jaser avec entrain.

« Hé ! maman, dit-il, je l'ai fait tout de même cette fois-ci ; oui, je l'ai fait.

— Qu'est-ce que vous avez fait, cher Franky ? demanda la maman.

— Combien est-ce, dix-sept demi-couronnes ? Deux livres plus une demi-couronne, n'est-ce pas ? J'ai tiré *Borax* à notre loterie, mais j'ai acheté *Podasokus* et *Man-milliner* à Leggat minor pour deux tartelettes et une bouteille de *gingerbeer*¹.

— Oh ! la perverse petite créature ! Comment osez-vous commencer de si bonne heure à jouer ? s'écria miss Amory.

— Retenez votre langue, s'il vous plaît. Vous imaginez-vous que je vous en demanderai la permission, miss ? répliqua le frère. Et puis, maman...

— Eh bien, cher Franky ?

— Vous me taperez tout de même quand nous serons rentrés, vous savez.... » Ici Franky partit d'un éclat de rire. « Hé, maman, voulez-vous que je vous dise quelque chose ? »

La Bégum exprima le désir de connaître ce quelque chose, et son fils et héritier continua :

« Quand nous étions à la grande tribune, Strong et moi, après les courses, et que je causais avec Leggat minor qui se

¹. Boisson gazeuse, fortement épicée de gingembre.

trouvait là avec son gouverneur, je vis que papa était furieux comme un ours; et , maman, Leggat minor me dit qu'il avait entendu dire à son gouverneur que papa avait perdu sept mille livres sterling en pariant pour le favori. Je ne parierai jamais pour le favori quand je serai grand. Non, non, le diable m'emporte !... Laissez-moi tranquille, Strong, voulez-vous ?

— Capitaine Strong ! capitaine Strong ! est-ce vrai ? s'écria l'infortunée Bégum. Est-ce que sir Francis a parié de nouveau ? Il m'avait promis de ne pas parier. Il m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne parierait pas. »

Strong , de la place qu'il occupait sur le siège , avait entendu la fin de la communication du jeune Clavering, et il s'efforçait en vain d'imposer silence au petit malheureux.

« Je crains que ce ne soit vrai, madame, dit-il en se retournant. Je déplore cette perte autant que vous-même. Il m'avait promis , à moi aussi, qu'il ne parierait pas ; mais le jeu est plus fort que lui ! il ne peut s'empêcher de jouer. »

A cette triste nouvelle , lady Clavering fondit en larmes. Elle déplora son malheureux sort, et se dit la plus infortunée des femmes. Elle déclara qu'elle se séparerait de son mari et ne payerait plus les dettes de cet ingrat. Elle raconta avec une volubilité arrosée de larmes une vingtaine d'histoires qui n'étaient que trop authentiques, et qui prouvaient comment son mari l'avait toujours trompée, et comment elle l'avait toujours tiré d'embarras. Dans ce triste état, tandis que le jeune Plein-d'Espoir songeait aux deux guinées qu'il avait gagnées , et que le major se demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à certains projets qu'il avait formés, l'équipage s'arrêta enfin devant la maison de la Bégum , Grosvenor-Place. Les gamins et les oisifs, qui se tenaient là pour voir la fin du jour de Derby , applaudirent la voiture, enviant les heureux qui en descendaient.

« Et c'est pour le fils de cet homme que l'on me dépouille de ma fortune ? dit Blanche, frémissante de colère, en montant l'escalier, appuyée sur le bras du major ; pour ce fourbe, cet escroc, ce menteur, ce voleur ! car il nous vole, nous pauvres femmes !

— Calmez-vous , ma chère miss Blanche , dit le vieux gentleman ; calmez-vous , je vous en prie. Vous avez été dure-

ment, injustement traitée; mais rappelez-vous que vous avez toujours un ami en moi, et fiez-vous à un vieux bonhomme qui s'efforcera de vous rendre service. »

La demoiselle et l'héritier Plein-d'Espoir de la maison Clavering s'étant mis au lit, les trois autres qui avaient été à Epsom restèrent quelque temps occupés à une grave consultation.

CHAPITRE X.

Eclaircissements.

Près d'une année s'est passée, comme le lecteur s'en apercevra, depuis un événement dont le récit se trouve quelques pages plus haut. Arthur va bientôt échanger son habit noir contre un habit bleu. Sa propre personne a subi d'autres changements plus agréables et plus remarquables. Il a mis de côté sa perruque, et ses cheveux s'offrent de nouveau, quoique un peu plus clair-semés, aux regards du public. Et il a eu l'honneur d'apparaître à la cour en uniforme de cornette de la compagnie de *yeomanry* ! à cheval de Clavering; il a été présenté à Sa Majesté par le marquis de Steyne.

C'était une démarche fortement et pathétiquement provoquée par le major Pendennis. L'oncle d'Arthur ne voulait pas que l'année se passât sans que fût accomplie cette cérémonie, qui est comme la confirmation du titre de gentilhomme. Le vieux major pensait que son neveu devait appartenir à un club un peu plus choisi que celui du Mégathérion; et il avait partout annoncé son grand désappointement en apprenant que la fortune du jeune homme était restée au-dessous de ses espérances, au-dessous de quinze cents livres sterling de rente.

Tel est le chiffre de la fortune que le monde prête à Arthur; aussi ses éditeurs commencent à le traiter avec beaucoup plus de respect qu'auparavant, et les mamans elles-mêmes ne

4. Milice bourgeoise qu'on peut comparer à notre garde nationale.

sont nullement inciviles avec lui : car, si leurs jolies filles doivent naturellement épouser des hommes plus riches d'espérances, du moins est-il encore, lui, fort désirable pour les laides. Si la belle et séduisante Myra doit accrocher un comte, la pauvre petite Béatrice, qui a une épaule plus haute que l'autre, doit s'attacher pour la vie à quelque rustre; et pourquoi M. Pendennis ne serait-il pas son soutien ?

Dès le premier hiver qui suivit son entrée en jouissance de la fortune de sa mère, mistress Hawxby fit donner, à la campagne, des leçons de billard par M. Pendennis à sa Béatrice; elle ne voulut se faire accompagner de nul autre que lui dans sa petite voiture à un cheval, parce qu'il était un homme lettré et que sa Béatrice était lettrée aussi; et elle déclara que le jeune homme, cédant à l'instigation de son horrible vieil oncle, s'était conduit de la manière la plus infâme en jouant avec l'amour de Béatrice. La vérité est que le vieux gentleman, qui connaissait le caractère de mistress Hawxby, et l'ardeur avec laquelle cette dame employait toutes sortes d'artifices pour séduire les jeunes étourdis, était arrivé à la campagne en question et avait entraîné Arthur hors de l'atteinte de ses griffes, sinon de sa langue. Pendennis le vieux aurait voulu que son neveu passât les fêtes de Noël à Clavering, où la famille de ce nom était de retour; mais Arthur ne s'en sentit pas le courage. Clavering était trop près du pauvre vieux Fair Oaks, où il y avait de trop tristes souvenirs pour le jeune homme.

Nous avons aussi perdu de vue les Clavering jusqu'à leur réapparition sur le terrain des courses d'Epsom, et nous devons en peu de mots rendre compte de leurs actes pendant cet intervalle.

Durant l'année qui vient de s'écouler, le monde n'a traité avec bienveillance aucun des membres de la famille Clavering. Lady Clavering, une des meilleures femmes qui aient jamais pris plaisir à un bon dîner ou fait une faute de grammaire, a vu son appétit et sa bonne humeur tristement éprouvés par des chagrins de famille, par des disputes qui rendraient immangeables les plus délicieux chefs-d'œuvre d'un cuisinier français, et qui changeraient en un lit de cailloux le sofa le plus moelleusement rembourré.

« J'aimerais mieux que Clavering ne me donnât pour mon

dessert qu'un navet, Strong, oui, un navet, au lieu de tous ces ananas et de tous ces muscats, dit la pauvre lady Clavering en regardant les fruits étalés sur sa table et confiant ses chagrins à son fidèle ami, si je pouvais avoir un peu de tranquillité et le manger en paix. Oh! que j'étais plus heureuse quand j'étais veuve, et avant que j'eusse hérité tout cet argent!

Les Clavering avaient effectivement fait fausse route dans le monde, et n'avaient tiré de toute l'hospitalité par eux déployée, ni agrément, ni position, ni remerciement, ni une marque de bienveillance de toutes les personnes qu'ils avaient invitées. Le succès de la première saison passée à Londres avait été douteux, mais la seconde fut pour eux une chute indubitable.

« La patience humaine n'est pas assez grande pour pouvoir supporter sir Francis Clavering, disait-on. Il est trop vulgaire, trop assommant, trop mal famé. » Il y avait, sur cette maison et tout son entourage, une tache, sans qu'on pût bien dire en quoi elle consistait. Qu'était-ce que la Bégum, avec tout son argent? D'où venait-elle, cette femme qui ne prononçait pas ses *h*? Quel extraordinaire petit modèle de suffisance, que cette jeune fille avec ses grâces affectées et son imitation des Françaises! Comment des Anglaises bien élevées pouvaient-elles la fréquenter? Quels étranges personnages que ceux qui s'assemblaient autour de ces deux femmes! Sir Francis Clavering était un joueur qui faisait sa société de débauchés et d'escrocs. Hély Clinker, qui était de son régiment, disait que non-seulement il trichait aux cartes, mais qu'il avait même fait le poltron. Qu'avait pu penser lady Rockminster de prendre la Bégum sous sa protection?

Mais après la première saison, lady Rockminster, qui avait pris lady Clavering sous son égide, la planta là; les grandes dames refusaient d'amener leurs filles aux fêtes données par elle; les jeunes gens qui y venaient s'y conduisaient avec la licence la plus odieuse et la familiarité la plus méprisante; et la pauvre lady Clavering avouait elle-même qu'elle était obligée de recevoir dans son salon ce qu'elle appelait *la canaille*, parce que les gros bonnets refusaient de venir.

Elle n'avait pas le moindre mauvais vouloir pour *la canaille*, la pauvre chère dame; elle n'était pas fière du tout, et

ne se croyait pas meilleure que sa voisine : mais elle avait pris à la lettre les ordres que sa marraine lui avait donnés à son entrée dans le monde ; elle voulait connaître les gens qu'elle invitait. De fait, la canaille était beaucoup plus amusante que la haute société ; mais , comme nous l'avons déjà dit, il est aisé de quitter une maîtresse , tandis qu'il est cruel d'être quitté par elle. Ainsi, vous pouvez renoncer à la société sans grande douleur ; vous éprouverez même un sentiment de satisfaction en la quittant, tandis que vous ressentirez une grande mortification et une vive douleur, si c'est elle qui vous plante là.

Nous avons eu occasion de parler d'un jeune fashionable qu'on aurait pu espérer trouver fidèle, lui du moins, parmi les infidèles ; et ce jeune homme était Harry Foker, esquire. Mais il n'avait pas mené ses affaires avec prudence, et sa malheureuse flamme, d'abord confiée à Pen, fut ensuite connue de toute la ville, qui s'en moqua. Elle finit même par arriver aux oreilles de sa faible et tendre mère, puis à celles du chauve et inflexible Foker senior.

Quand M. Foker apprit cette désagréable nouvelle, il se passa entre son fils et lui une scène violente et pénible, qui aboutit à un exil d'un an pour le pauvre petit gentleman. L'Angleterre lui fut interdite, et ordre positif lui fut donné de revenir, à l'expiration de ce temps, pour conclure son mariage avec sa cousine, ou pour se retirer avec trois cents livres sterling de rente, et ne jamais revoir père ni brasserie. M. Henry Foker s'en alla donc, emportant avec lui ce chagrin et ces soucis qui passent sans payer de droits aux douanes les plus sévères, et qui sont les compagnons accoutumés de l'exil. Avec ce crêpe sur les yeux, les boulevards mêmes de Paris lui parurent tristes, et le ciel de l'Italie sombre.

Pour sir Francis Clavering, cette année fut très-malheureuse. Les événements rapportés dans le dernier chapitre achevèrent sa ruine. C'était en l'an de grâce où, comme ceux de nos lecteurs qui s'occupent de courses peuvent se le rappeler, *Podasokus*, le cheval de lord Harrowhill (jeune seigneur fort classique qui donnait à ses coursiers des noms tirés de l'*Iliade*), gagna le Derby, au grand dépit des malins qui prononçaient le nom du vainqueur de toutes sortes de façons extraordinaires, et qui avaient parié pour *Borax*, le-

quel fut honteusement vaincu. Sir Francis Clavering, qui était intime avec quelques-uns des plus grands coquins du turf, et qui, naturellement, était bien renseigné, avait parié de grosses sommes contre le gagnant et pour le favori. Et le résultat de cette affaire fut une perte de sept mille guinées, comme son fils l'avait annoncé à la pauvre lady Clavering.

Ce fut vraiment un rude coup pour cette dame, qui bien des fois déjà avait payé les dettes de son mari; qui avait reçu tout autant de fois ses promesses et ses serments de se corriger; qui avait satisfait ses usuriers et ses marchands de chevaux; qui avait meublé ses maisons de Londres et de Clavering, et qui devait trouver sur-le-champ cette énorme somme de sept mille livres sterling, pour payer l'extravagance de son lâche mari.

Nous avons dit plus haut comment le vieux Pendennis était devenu le conseiller de la famille Clavering, et comment, en sa qualité d'ami intime de la maison, il en avait parcouru toutes les chambres, même cet affreux cabinet que nous avons tous et dans lequel, selon le proverbe, se trouve enfermé le squelette de famille.

Quant aux affaires pécuniaires du baronnet, si le major ne les connaissait pas, c'est parce que Clavering lui-même les ignorait et les tenait cachées sous un tel enchevêtrement de mensonges, qu'il était impossible à conseil ou attorney, ou à qui que ce fût, de les bien connaître. Mais le major était mieux informé relativement à lady Clavering; et quand arriva le malheur du Derby, il s'occupa de se mettre parfaitement au courant de toutes les ressources quelconques de cette dame, et il apprit alors les sacrifices importants et répétés que la veuve Amory avait faits en faveur de son présent mari.

Il ne cachait pas son opinion (elle lui avait valu les bonnes grâces de miss Blanche) que la fille de lady Clavering avait été durement traitée au profit de son fils issu du second mariage; et, dans ses entretiens avec lady Clavering, il avait donné à entendre que Blanche devait être mieux pourvue. Nous avons déjà dit qu'il avait fait comprendre à la veuve qu'il savait tous les détails de sa malheureuse jeunesse, s'étant trouvé aux Indes à l'époque où... où arrivèrent les pénibles événements qui eurent pour résultat de la

séparer de son premier mari. Il pouvait lui dire où trouver le journal de Calcutta qui contenait les détails du procès d'Amory, et il fit valoir auprès de la Bégum, qui ne lui fut pas peu reconnaissante de ces ménagements, que, sachant depuis longtemps tous les malheurs qu'elle avait eus, il n'en avait cependant jamais rien dit à personne, et était constamment resté l'ami de sa famille.

« Sans doute, ma chère lady Clavering, j'ai pu avoir des motifs intéressés, dit-il. Nous en avons tous, et je ne vous cache pas les miens, qui sont d'amener le mariage de mon neveu avec votre fille. »

A quoi lady Clavering répondit, assez surprise peut-être de voir le major rechercher l'alliance de sa famille, qu'elle était toute disposée à donner son consentement.

Mais il répliqua franchement : « Ma chère lady, mon garçon n'a que cinq cents livres sterling de rente, et une femme qui n'aurait que dix mille livres pour toute fortune n'aurait guère sa position. Nous pourrions faire mieux que cela pour lui, permettez-moi de le dire; et c'est maintenant un fin et prudent jeune homme qui a jeté ses premiers feux, qui a des talents et beaucoup d'ambition, et qui veut, en se mariant, améliorer sa position. Si vous vouliez, sir Francis et vous (et sir Francis, croyez-moi, ne vous refusera rien), vous pourriez mettre Arthur à même de s'avancer considérablement dans le monde et de montrer ce qu'il y a en lui. De quelle utilité est ce siège au parlement pour Clavering, lui qui ne dit jamais un mot à la chambre, et qui y montre à peine sa figure? J'ai ouï dire à des gentlemen qui ont entendu mon garçon à Oxbridge, qu'il était fameux comme orateur, pardieu! Mettez-lui une fois le pied dans l'étrier et le cheval entre les jambes, et je suis sûr qu'il ne sera pas le dernier au combat, madame. J'ai éprouvé le gaillard, et je crois le connaître assez bien. Il est beaucoup trop nonchalant, trop insouciant, trop volage pour faire son petit bonhomme de chemin, et arriver, comme font nos légistes, à la fin de leur vie! Mais donnez-lui un élan, de bons amis et une occasion, et je vous promets qu'il se fera un nom dont ses fils seront fiers. Je ne vois pas d'autre moyen de parvenir, pour un homme comme lui, qu'en faisant un sage mariage, non pas avec une misérable héritière qui se contente-

rait pour la vie de quinze cents livres de rente, mais avec une personne qu'il puisse aider, et qui l'aidera lui-même, à s'avancer dans le monde, à qui il puisse donner un nom honoré et une belle position dans le pays, morbleu ! en retour des avantages qu'elle lui apportera. Il vaudrait mieux pour vous avoir au parlement un gendre distingué que d'y avoir votre mari, qui ne fait de bien ni à lui-même ni à personne autre. Voilà, dis-je, pourquoi je m'intéresse à vous, et pourquoi je vous offre ce que je crois un marché avantageux pour tous deux.

— Vous savez que je considère Arthur comme étant presque déjà de la famille, répliqua l'excellente Bégum ; il vient et il s'en va quand et comme il veut ; et plus je pense à sa chère mère, plus je vois qu'il y a peu.... qu'il n'y a pas de personnes qui aient été aussi bonnes pour moi. Et je suis sûre d'avoir pleuré en apprenant sa mort ; j'aurais même pris le deuil, mais le noir ne me va pas du tout. Je sais qui sa mère voulait lui faire épouser : c'est Laure, pour qui la vieille lady Rockminster s'est éprise d'une si vive amitié, et ce n'est pas étonnant. Elle est bien meilleure que ma fille, je les connais toutes deux. Ma Betsy.... ma Blanche veux-je dire, n'a pas été une consolation pour moi, major. C'est Laure que Pen devrait épouser.

— Pour n'avoir que cinq cents livres de rente ! Ma chère bonne âme, vous êtes folle, dit le major Pendennis. Réfléchissez à ce que je vous ai dit. Ne décidez rien dans vos affaires avec votre malheureux mari sans me consulter ; et rappelez-vous que le vieux Pendennis est toujours votre ami. »

Depuis un certain temps, l'oncle de Pen tenait un semblable langage à miss Amory. Il lui avait fait ressortir l'avantage de l'alliance qui lui tenait à cœur, et lui avait affirmé que les mariages de convenance réciproque étaient les meilleurs mariages du monde.

« Voyez tous ces mariages d'amour, ma chère jeune créature. Les gens qui les font ne manquent jamais de se quereller par la suite ; une fille qui s'enfuit à Gretna-Green avec Jack est bien sûre de s'enfuir plus tard en Suisse avec Tom. La grande chose dans le mariage, c'est de convenir qu'on se rendra utile l'un à l'autre. La dame apporte la fortune, et le

gentleman sait en tirer parti. La femme de mon garçon apporte le cheval, Pen le monte et remporte le prix, morbleu ! Voilà ce que j'appelle un mariage raisonnable. Deux époux pareils ont de quoi causer quand ils sont ensemble. Vous seriez en tête-à-tête avec Cupidon lui-même.... Blanche et Pen seraient Cupidon et Psyché, morbleu !... que vous commenceriez à bâiller au bout de quelques soirées, si vous n'aviez d'autre sujet de conversation que l'amour. »

Quant à miss Amory, elle se contentait bien de Pen, aussi longtemps qu'il ne se présentait pas de meilleur parti. Et combien y a-t-il de jeunes demoiselles qui ne lui ressemblent pas ? Combien de mariages d'amour sont heureux jusqu'à la fin ? Combien d'unions sentimentales ne finissent pas par la banqueroute du cœur ? Combien de passions héroïques ne dégénèrent pas en indifférence et en mépris, ou n'aboutissent pas à une honteuse défaite ?

Ces aperçus philosophiques de la vie, le major ne cessait pas de les faire remarquer à Pen, qui avait l'esprit tourné de manière à voir les deux faces de beaucoup de choses, et qui, tout en comprenant la vie de sentiment, laquelle était fort au-dessus de l'intelligence du major, appréciait également la vie pratique et s'en accommodait, ou pensait pouvoir s'en accommoder.

Il arriva ainsi que, durant le printemps qui suivit la mort de sa mère, il subit en grande partie l'influence des conseils de son oncle, et s'habitua dans la maison de lady Clavering. Miss Amory l'accepta sans qu'il eût demandé sa main, et fut elle-même acceptée sans être fiancée. Pen et Blanche étaient très-familiers, sans affecter beaucoup de tendresse l'un pour l'autre ; ils se rencontraient et se quittaient avec une parfaite bonne humeur. Et Pendennis se disait : « Suis-je donc le même individu qui, il y a huit ans, a ressenti une si grande passion, et qui l'année passée avait la fièvre et le délire au sujet de Briséis ? »

Oui, c'était le même Pendennis, à qui le temps avait apporté, comme à nous tous, ses conséquences, ses consolations et ses développements ordinaires. Nous changeons fort peu. Quand nous disons que cet homme ou cette femme n'est plus la même personne que nous nous rappelons avoir connue dans notre jeunesse ; quand nous remarquons, pour les

déplorer, des changements dans nos amis, nous ne songeons peut-être pas que les circonstances ne créent pas tels défauts ou telles qualités, mais qu'elle se bornent à les mettre en évidence. La langueur et l'indifférence égoïstes de la possession d'aujourd'hui ne sont que la conséquence de l'égoïste ardeur de notre recherche d'hier; le dédain et la fatigue, qui crient *vanitas vanitatum*, ne sont que la lassitude d'un appétit malade parce qu'il est rassasié de plaisir; l'insolence du parvenu n'est que la continuation nécessaire de la carrière de l'homme qui a eu à lutter contre le besoin; les changements de notre esprit sont, comme nos cheveux gris et nos rides, l'accomplissement des diverses phases successives de la croissance et de la décadence de l'homme. Ce qui est à présent blanc comme la neige a été d'un noir lustré; ce qui est aujourd'hui indolente obésité était, il y a quelques années, santé pleine de fraîcheur et de vigueur; cette fatigue calme, bienveillante, résignée et désappointée, c'était il n'y a pas longtemps de l'ambition furieuse et violente, qui ne s'est enfin soumise au repos qu'après mainte bataille et mainte défaite.

Heureux celui qui peut supporter généreusement sa défaite, et remettre d'un cœur plein de noble humilité son épée brisée au Destin vainqueur! N'êtes-vous pas frappé de terreur, ô lecteur ami, qui avez peut-être ouvert cette histoire pour vous amuser un moment, et qui la refermez pour vous livrer à de plus graves réflexions? vous qui avez consommé votre succès ou votre désastre, occupant une place distinguée ou ignorée dans la foule; qui avez passé par Dieu sait combien de luttes, d'efforts, de défaites, de succès, ou de crimes et de remords; qui avez aimé et oublié, ri et pleuré tant de fois! N'êtes-vous pas frappé de terreur en pensant que vous êtes le même vous, dont l'enfance est en ce moment présente à votre souvenir, avant que commençât le voyage de la vie? Ce voyage a été heureux, et vous entrez dans le port au milieu des applaudissements de la foule et des salves des canons, et le fortuné capitaine salue de dessus son navire; mais il y a sous l'étoile qui décore sa poitrine un souci que personne ne connaît. Ou bien vous avez fait naufrage, et vous vous êtes cramponné, sans espoir, à un tronçon de mât flottant solitaire sur l'abîme. Le naufragé et

le capitaine qui arrive au port pensent tous deux, sans doute, à la maison paternelle, et se rappellent le temps où ils étaient enfants ; ils sont seuls tous les deux : l'un, seul sur son tronçon de mât, se noyant à l'insu de tous ; l'autre, seul au milieu de la foule qui l'applaudit.

CHAPITRE XI.

Conversations.

Notre bonne Bégum fut d'abord tellement exaspérée de cette dernière preuve de la duplicité et de l'extravagance de son mari, qu'elle refusa d'aider sir Francis Clavering à payer ses dettes d'honneur, et déclara qu'elle se séparerait de lui, en l'abandonnant aux conséquences de sa folie et de son incorrigible défaut.

Après ses affaires de ce fatal jour des courses, l'infortuné joueur fut dans une disposition d'esprit à éviter tout le monde : ses compagnons du turf, envers lesquels il avait contracté des dettes qu'il tremblait de ne pouvoir payer, aussi bien que sa femme, ce banquier plein de longanimité, sur lequel il avait raison de douter qu'il lui fût permis de tirer plus longtemps.

Quand lady Clavering demanda, le lendemain matin, si sir Francis était chez lui, elle reçut pour réponse qu'il n'était pas rentré la veille, mais avait adressé un messager à son valet de chambre, avec ordre de lui envoyer des habits et ses lettres par le porteur.

Strong s'attendait à recevoir sa visite ou un message de lui, dans le courant de ce jour ou du suivant ; et il reçut effectivement un billet par lequel on le conjurait de venir voir son ami éperdu F. C. à l'hôtel de Short, Blackfriars, et d'y demander M. Francis. Car le baronnet avait cela de particulier qu'il aimait mieux dire un mensonge que la vérité, et qu'il commençait toujours la lutte contre la fortune par prendre la fuite et se cacher.

Le garçon décrotteur de l'établissement de M. Short, qui porta le message de Clavering à la maison de la place Grosvenor et en rapporta son sac de nuit, devina aussitôt quel était le propriétaire du sac. Il fit part de ce renseignement au valet qui dressait la table pour le déjeuner; celui-ci le répéta dans la salle commune aux domestiques, où mistress Bonner, la femme de confiance de lady Clavering l'entendit, et l'on pense bien qu'elle en informa sa dame.

C'est ainsi que tout le monde, dans la maison de Grosvenor-Place, sut que sir Francis se cachait sous le nom de M. Francis dans une auberge de Blackfriars-road. Le cocher de sir Francis dit la nouvelle aux cochers d'autres gentlemen, qui la redirent à leurs maîtres et chez Tattersall, où l'on commença à craindre que sir Francis Clavering ne fût sur le point de faire un voyage en Orient.

Aussi le nombre de lettres qui arrivèrent dans la journée, à l'adresse de sir Francis Clavering, baronnet, fut tout à fait extraordinaire. Le cuisinier français envoya sa note à milady; les marchands qui approvisionnaient la table de la Bégum, MM. Finer et Gimcrack, tapissiers-décorateurs, et Mme Crinoline, la célèbre modiste, envoyèrent aussi leurs petites notes à milady, avec le mémoire assez considérable de ce que miss Amory devait à ces divers établissements.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le Derby, quand Strong, après un entretien avec son patron qu'il avait trouvé pleurant et buvant du curacao à l'hôtel de Short, arriva selon sa coutume à Grosvenor-Place pour mettre ordre aux affaires, il trouva tous ces documents, œuvres de la méfiance et des soupçons, rangés sur le bureau du baronnet; et il se mit à les ouvrir et à les examiner d'un air lamentable.

Mistress Bonner, femme de chambre et gouvernante du ménage de milady, entra pendant qu'il était ainsi occupé. Mistress Bonner, qui faisait partie de la famille et qui était aussi nécessaire à la Bégum que le chevalier l'était à sir Francis, se rangeait naturellement du côté de milady dans la dispute entre celle-ci et son mari, et était même plus irritée que lady Clavering.

« Elle ne payera pas, si elle veut écouter mon conseil, dit mistress Bonner. Vous voudrez bien, capitaine, retourner vers sir Francis, qui se cache dans une auberge vulgaire et

n'ose pas se montrer à sa femme, et vous lui direz que nous ne payerons plus ses dettes. Nous avons fait de lui un homme, nous l'avons tiré de prison (et d'autres peut-être avec lui), nous avons à plusieurs reprises payé ses dettes, nous l'avons fait nommer membre du parlement, nous lui avons donné maison à la ville et à la campagne, où il n'ose pas montrer sa face, le lâche ! nous lui avons donné le cheval qu'il monte, le dîner qu'il mange, et jusqu'aux habits qu'il a sur le dos ; et nous ne lui donnerons plus rien. Notre fortune, ou ce qui nous en reste, est pour nous, et nous n'en gaspillerons plus rien pour cet ingrat. Nous lui donnerons de quoi vivre, et nous le planterons là : voilà ce que nous ferons ; et c'est ce que vous pouvez lui dire de la part de Suzanne Bonner. »

La maîtresse de Suzanne Bonner, qui avait appris l'arrivée de Strong, le fit appeler en ce moment, et le chevalier se rendit auprès de lady Clavering, non sans espoir de la trouver plus traitable que mistress Bonner, son factotum. Plus d'une fois déjà il avait plaidé la cause de sir Francis auprès de la Bégum, dont il avait toujours apaisé la colère. Il essaya cette fois encore de l'attendrir. Il peignit avec de sombres couleurs l'état où il avait trouvé son patron, et dit qu'il ne répondait pas des conséquences, s'il ne pouvait pas faire honneur à ses engagements.

« Se tuera-t-il ? demanda mistress Bonner en riant ; se tuera-t-il, croyez-vous ? C'est ce qu'il pourrait faire de mieux. »

Strong jura qu'il l'avait trouvé avec ses rasoirs sur la table ; mais, à ces mots, lady Clavering elle-même se mit à rire avec amertume.

« Il ne se fera aucun mal, aussi longtemps qu'il restera à une pauvre femme un shilling dont il puisse la dépouiller. Sa vie est parfaitement en sûreté, capitaine ; vous pouvez m'en croire. Ah ! ce fut un jour néfaste que celui où j'arrêtai mes regards sur lui.

— Il est bien pire que votre premier mari, s'écria l'aide de camp de milady. C'était un homme, celui-là, un mauvais diable ; mais il avait le courage d'un homme. Tandis que cet individu-ci.... que servira-t-il à milady de lui pardonner et de vendre ses diamants pour payer les dettes qu'il a faites ?

Ce serait à recommencer l'année prochaine. A la première occasion, il se mettra à la tromper et à la voler encore ; et tout l'argent qu'elle a se fondera à entretenir un tas de fripons et d'escrocs.... Je ne parle pas de vous, capitaine ; vous avez été assez bon ami pour nous, à cela près que nous voudrions ne vous avoir jamais vu. »

Les paroles que mistress Bonner avait laissé échapper relativement aux diamants apprirent au chevalier que la Bégum était disposée à se laisser fléchir une fois encore au moins, et qu'il y avait encore de l'espoir pour son patron.

« Parole d'honneur, madame, dit-il avec un sentiment de sympathie réelle pour les ennuis de lady Clavering, et d'admiration pour sa longanimité, et aussi avec un enthousiasme qui ne fut pas peu utile à la cause du pervers baronnet ; tout ce que vous dites contre Clavering, tout ce que mistress Bonner déblatère ici contre moi, nous l'avons bien mérité tous les deux, et ce fut un jour de malheur pour vous que celui où vous nous vîtes l'un et l'autre. Il s'est cruellement conduit avec vous ; et, si vous n'étiez pas la plus généreuse et la plus clémentine des femmes, je sais bien qu'il ne lui resterait aucune chance. Mais vous ne pouvez souffrir que le père de votre fils soit déshonoré ; vous ne pouvez vouloir que le petit Frank entre dans le monde avec une telle flétrissure. Attachez-le, liez-le par toutes les promesses que vous voudrez ; je vous garantis qu'il y souscrira.

— Et qu'il les violera ensuite, dit mistress Bonner.

— Et qu'il les gardera cette fois, s'écria Strong. Il faut qu'il les garde. Que ne l'avez-vous vu pleurer, madame ! « Oh ! Strong, m'a-t-il dit, ce n'est pas pour moi que je souffre à présent ; c'est pour mon fils, c'est pour la meilleure femme qui soit en Angleterre, et que j'ai indignement traitée, je le sais. » Il ne voulait pas parier aux courses, madame ; en vérité, il ne le voulait pas. Il a été entraîné par ruse à parier ; tout le cercle a été dupé. Il a cru pouvoir parier à coup sûr, sans le moindre risque. Et ce lui sera une leçon pour toute sa vie. Voir pleurer un homme.... oh ! c'est terrible !

— Peu lui importe de faire pleurer ma chère maltresse, la pauvre chère âme ! dit mistress Bonner. Allez, il ne s'en soucie guère, capitaine. »

« Si vous avez un cœur d'homme, Clavering, dit Strong à son patron en lui rapportant cette scène, vous tiendrez votre promesse cette fois-ci; car si vous la violez, je me tournerai contre vous, pardieu! et je dirai tout.

— Quoi, tout? » demanda M. Francis, à qui son ambassadeur rapportait les nouvelles chez Short.

Strong trouva le baronnet toujours pleurant et buvant du curaçao.

« Bah! me prenez-vous pour un imbécile? s'écria Strong. Supposez-vous que j'aie pu vivre aussi longtemps dans ce monde sans faire usage de mes yeux, Frank Clavering? Vous savez que je n'ai qu'à parler pour que demain vous soyez réduit à la mendicité. Et je ne suis pas le seul qui possède votre secret.

— Qui donc le connaît encore? demanda Clavering avec un effort convulsif.

— Le vieux Pendennis, ou je me trompe fort. Il a reconnu l'homme à première vue, lorsqu'il est entré ivre, le soir dans votre maison.

— Il le connaît, vraiment? s'écria Clavering.... Le diable l'emporte! il faut le tuer.

— Vous voudriez bien nous tuer tous, n'est-ce pas, mon vieux? » répliqua Strong avec un rire moqueur en allumant son cigare.

Le baronnet se frappa le front de sa débile main; peut-être son interlocuteur avait-il fidèlement interprété son désir.

« Oh! Strong, s'écria-t-il, si j'osais, je mettrais fin à mon existence, car je suis le plus damné misérable chien qui soit en Angleterre. C'est là ce qui me rend si insouciant et si désordonné. C'est là ce qui me porte à boire. (Et il se versa d'une main tremblante un grand verre de curaçao, son fortifiant habituel, qu'il avala d'un trait.) C'est là ce qui me fait vivre avec ces voleurs. Je sais qu'ils sont des voleurs, tous sans exception, de damnés voleurs! Et.... et que voulez-vous que j'y fasse? Je l'ignorais, vous le savez bien; et je suis innocent, pardieu! Et, jusqu'à ce que j'eusse vu ce maudit scélérat, je ne le savais pas plus que les morts. Je prendrai la fuite, je m'en irai bien loin, hors d'atteinte de ces chiens d'enfer; je m'enfoncerai dans une forêt, pardieu! et

je me pendrai à un arbre.... et.... oh ! je suis le plus misérable gueux de toute l'Angleterre ! »

C'est ainsi, par des larmes, par des cris, des malédictions, que ce lâche exhalait sa douleur et déplorait son malheureux sort. Et il jura de se repentir au milieu de ces gémissements, de ce désespoir et de ces blasphèmes.

Un proverbe dit qu'il n'y a de mauvais vent que celui qui ne souffle favorablement pour personne. Le vent qui soufflait malheur à sir Francis Clavering était un bon vent pour un des habitants de l'appartement de M. Strong, dans Shepherd's-Inn. C'était heureusement un homme solvable que celui contre qui avait parié le colonel Altamont ; et le jour où furent réglés les comptes du Derby, le capitaine Clinker, désigné pour payer les dettes inscrites dans le carnet de sir Francis (car lady Clavering, suivant le conseil du major Pendennis, ne voulut pas permettre que son mari liquidât lui-même ses transactions financières), remit leur argent aux nombreux créanciers du baronnet ; le colonel Altamont, entre autres, eut la satisfaction de recevoir cinquante fois la différence de trente à un, qui était ce qu'il avait parié pour le cheval vainqueur.

Un grand nombre des amis du colonel se présentèrent pour le féliciter de son bonheur. Toute la clique d'Altamont et les gentlemen qui se rencontraient dans le salon réservé du joyeux Wheeler, mon hôte de la Tête d'Arlequin, arrivèrent pour être témoins de la bonne fortune de leur camarade ; et leur généreuse sympathie pour son succès était telle, qu'ils eussent volontiers partagé avec lui.

« Voici le moment, disait Tom Driver au colonel, voici le moment de tirer du fond de la mer le navire qui a coulé bas dans le golfe du Mexique, avec trois cent quatre-vingt mille dollars, sans compter les doublons et les lingots.

— Les Treddydlum sont au plus bas ; on peut les avoir pour un morceau de pain ; jamais il ne s'est présenté si bonne occasion d'acheter des actions, » suggérait M. Keightley.

Quant à Jack Holt, il faisait valoir son projet pour introduire du tabac en contrebande, projet dont l'audace plaisait plus au colonel que toutes les autres spéculations qu'on lui proposait.

Puis vinrent les compères de la Tête d'Arlequin : Jack Rackstraw connaissait deux chevaux qu'il fallait que le colonel achetât; Tom Fleet avait un journal satirique, *l'Élegant*, qui n'avait besoin que de deux cents livres de capital pour rapporter mille livres sterling de rente à n'importe qui, et qui vous donnera énormément de pouvoir et d'influence, colonel, heureux coquin que vous êtes, ajouta Tom, sans parler de l'entrée dans les foyers de tous les théâtres de Londres.

Enfin le petit Moses Abrams conjurait le colonel de ne pas écouter tous ces absurdes individus, avec leurs spéculations qui n'étaient que des blagues, mais de prêter son argent en échange de quelques bons billets que Moses lui procurerait, qui lui rapporteraient cinquante pour cent, et qui étaient aussi sûrs que la Banque d'Angleterre.

Tous ces braves gens se pressèrent autour du colonel avec leurs diverses séductions; mais il eut assez de courage pour leur résister, pour boutonner la poche de son habit sur ses billets, rentrer chez Strong, et fermer la porte extérieure de l'appartement.

L'honnête Strong avait donné à son colocataire de bons conseils relativement à toutes ses connaissances; et quoique, lorsqu'il était à court d'argent, il ne se gênât pas pour prendre vingt guinées dans la bourse du colonel, Strong était beaucoup trop loyal pour permettre que d'autres lui soutirassent l'argent qu'il avait gagné.

Ce n'était pas un méchant homme, cet Altamont, quand la fortune lui souriait. Il commanda une pimpante livrée pour Grady; il fit verser au pauvre vieux Costigan des larmes de reconnaissance bientôt séchées, en lui donnant un billet de cinq guinées, après un bon petit dîner à l'Arrière-Cuisine; il acheta un châle vert à mistress Bolton, et un jaune à Fanny: les deux plus beaux qui fussent en montre aux fenêtres d'un mercier de la rue du Régent.

Peu de temps après, miss Amory, le jour anniversaire de sa naissance, qui était au mois de juin, reçut de la part d'un *ami* un paquet contenant un énorme pupitre incrusté de cuivre, dans lequel se trouvait une parure d'améthystes les plus horribles qu'on eût jamais vues, une tabatière à musique, deux keepsakes des années précédentes, le tout accompagné de deux robes des couleurs les plus étonnantes. La réception

de ces marchandises intrigua fort la sylphide, et la fit rire immodérément.

Or, il est de fait que le colonel Altamont avait, vers cette époque, fait un achat de cigares et de soie de France chez des marchands de bric-à-brac de Fleet-Street; et que Strong le rencontra dans la salle des enchères publiques de Cheapside, où il venait d'acheter deux pupitres, plusieurs paires de chandeliers en plaqué fort riche, un surtout de table et un jeu de bagatelle. Le surtout resta chez lui, et figura dans les banquets que le colonel donna fréquemment. Il le trouva magnifique, jusqu'à ce que Jack Holt lui dit qu'il avait l'air d'avoir été donné en sus dans un marché. Et Jack Holt devait savoir ce qu'il en était.

Les dîners étaient très-fréquents chez le colonel, et sir Francis daigna n'en pas manquer un seul. Sa maison de Grosvenor-Palce était fermée. Le successeur de Mirobolant, qui avait envoyé sa note si prématurément, fut congédié avec indignation par lady Clavering; ce qu'il y avait d'exagéré, dans l'état de maison fut sagement élagué et réduit. Un des grands laquais fut supprimé, et l'autre donna congé sur-le-champ, ne voulant pas servir sans son camarade, ni dans une famille qui ne gardait qu'un laquais. Bref, la Bégum fit des réformes générales dans son ménage, qui fut mis sur un pied d'économie plus sévère, en conséquence des extravagances dont son abominable mari s'était rendu coupable. Le major, en qualité d'ami de lady Clavering; Strong, au nom du pauvre sir Francis; l'avoué de l'honnête Bégum, et la Bégum elle-même, exécutèrent ces réformes avec promptitude et sévérité.

Après avoir payé les dettes du baronnet, dont le règlement occasionna un grand scandale public et fit tomber sir Francis plus bas encore qu'auparavant dans l'estime du monde, lady Clavering quitta Londres en grand courroux pour se rendre aux eaux de Tunbridge, refusant de voir son vaurien de mari, que personne ne plaignait.

Clavering resta patiemment à Londres, n'étant nullement désireux de s'exposer à la juste indignation de son épouse. On pouvait le voir entrer, les oreilles basses, dans la chambre des Communes, ou en sortir furtivement pour aller fumer un cigare et faire une partie de billard avec le capitaine Raff

et M. Marker; ou bien il se montrait au cabaret; il rôdait autour de ses avoués et de ses conseils dans Lincoln's-Inn, où les patrons le faisaient attendre des heures dans leur étude, tandis que les clercs se parlaient des yeux les uns aux autres. Il n'est donc pas étonnant qu'il prit goût aux dîners de Shepherd's-Inn, et qu'il se résignât parfaitement à ces parties; qu'il s'y résignât, disons-nous? il n'était nulle part aussi heureux que là; il était malheureux en compagnie de ses égaux qui le méprisaient, tandis que là il était le principal personnage à table, où on l'appelait toujours sir Francis, où il disait ses misérables bons mots, et où il débitait, d'une voix fausse et tremblotante, sa triste petite chansonnette française, après que Strong avait chanté ses refrains joyeux, et l'honnête Costigan sifflé ses ballades hiberniennes. Un aussi gai ménage que celui de Strong, avec les ragoûts irlandais de Grady et le punch du chevalier après dîner, eût été le bienvenu pour nombre d'hommes plus haut placés que Clavering, qu'effrayait la solitude de sa maison, où il n'avait d'autre société que celle de la vieille gouvernante qui faisait le ménage, et de son valet de chambre qui se moquait de lui.

« Oui, le diable l'emporte! dit-il à ses amis de Shepherd's-Inn. Ce drôle de valet, il faut que je le chasse; malheureusement je lui dois deux ans de gages, la peste l'étouffe! et je ne puis les demander à milady. Le matin, il m'apporte mon thé tout froid, avec une damnée cuiller de plomb, en disant que milady a envoyé toute sa vaisselle chez son banquier, parce qu'elle n'était pas en sûreté à la maison. N'est-ce pas vraiment dur de sa part de ne pas me confier même une cuiller à thé? N'est-ce pas une conduite tout à fait vulgaire et indigne d'une personne de distinction, dites, Altamont? Vous savez que milady est de basse naissance.... c'est-à-dire.... je vous demande pardon.... hem.... c'est-à-dire, elle agit très-cruellement en ne me témoignant pas plus de confiance. Et les domestiques mêmes se mettent à rire.... Les damnés scélérats! Je leur romprai tous les os de leurs grandes carcasses; malédiction sur eux! Oui, je les leur romprai. Ils ne répondent pas quand je sonne; et mon valet est allé hier soir au Vauxhall avec une de mes belles chemises et mon gilet de velours, que j'ai bien reconnu. Le maudit impudent

coquin ! ne s'est-il pas mis à danser devant moi ? que le diable l'emporte ! Je suis sûr qu'il ne finira qu'à la potence ; il mérite d'être pendu , comme toute cette infernale canaille de valets. »

Il était alors très-bienveillant pour Altamont ; il écoutait les histoires du colonel , quand Altamont racontait d'une voix retentissante comment , en revenant de la Nouvelle-Zélande , où il était allé pour la pêche de la baleine , ses camarades et lui avaient été obligés de s'embarquer de nuit pour échapper à leurs femmes , par Jupiter ! et comment ces pauvres diablesses se mirent à les poursuivre dans leurs canots , pagayant de toutes leurs forces pour rejoindre le navire qui cinglait toutes voiles déployées ; comment il était resté perdu dans les bois , trois mois durant , à la Nouvelle-Galles du Sud , où il s'était rendu pour trafiquer ; comment il avait vu Bonaparte à Sainte-Hélène , et lui avait été présenté avec les autres officiers du navire de la compagnie des Indes , dont il était commandant en second. Sir Francis écoutait alors toutes ces histoires avec une grande attention ; et il faut dire qu'Altamont en contait beaucoup en buvant , et qu'il mentait et se vantait beaucoup. Le baronnet se faisait un devoir de trinquer avec Altamont à dîner , et de le traiter avec toutes sortes de distinctions.

« Laissez-le tranquille , je sais où il veut en venir , disait Altamont en riant à Strong qui faisait des remontrances au baronnet , et laissez-moi tranquille aussi ; je sais très-bien ce que je dis. J'ai été officier à bord d'un navire de la compagnie des Indes , c'est la vérité ; j'ai trafiqué à la Nouvelle-Galles du Sud , ayant un bâtiment à moi que j'ai perdu , c'est la vérité. Je devins officier du nabab , c'est vrai ; seulement nous nous sommes querellés , mon royal maître et moi , Strong.... voilà la chose. A qui cela fait-il du bien ou du mal , de raconter ces histoires ? Est-ce que quelqu'un me connaît ? L'autre gaillard est mort.... il a été tué dans les bois , et son cadavre a été reconnu à Sydney. Si je croyais que quelqu'un voudût me trahir , pensez-vous que je ne lui tor-drais pas le cou ? Ce ne serait pas la première fois que je ferais pareille chose , Strong.... Je vous ai conté comment j'ai traité le surveillant avant de prendre congé.... mais en loyal combat , entendez-vous , en loyal combat ; ou plutôt ,

c'est lui qui avait tous les avantages. Il avait son fusil et sa baïonnette, tandis que je n'avais qu'une hache. Cinquante personnes m'ont vu, oui, et m'ont applaudi quand je fis cela; et je le ferais encore, si c'était à recommencer. Je n'ai peur de personne; et il me faudrait la vie de celui qui me trahirait. Voilà ma règle, à moi.... et passez-moi la bouteille. Vous ne vous tourneriez pas contre moi, vous! je vous connais. Vous êtes un honnête garçon, qui soutiendriez un ami, et qui avez regardé la mort en face, comme il convient à un homme. Mais quant à ce lâche poltron, ce misérable chien rampant, ce menteur, cet escroc de Clavering, qui marche dans mes souliers.... car il marche dans mes souliers, le diable l'emporte! je lui ferai tirer mes bottes et les nettoyer, morbleu! ah! ah! ah!

Ici il fit entendre un grand éclat de rire, et Strong, se levant, mit de côté la bouteille d'eau-de-vie. L'autre continua de rire bonnement.

« Vous avez raison, mon vieux, dit-il; vous gardez toujours la tête fraîche, vous.... et, quand je commence à trop parler, quand, dis-je, je commence à *canarder*, je vous autorise à emporter la bouteille de rhum; je vous le commande, je vous l'ordonne.

— Suivez mon conseil, Altamont, dit Strong d'un air grave, et prenez garde de trop pousser cet homme. Tâchez qu'il n'ait pas trop grand intérêt à se débarrasser de vous; ou qui sait ce qu'il serait capable de faire? »

L'événement qu'Altamont guettait avec une joie cynique ne tarda pas à arriver. Un jour, Strong étant absent pour quelque commission de son patron, sir Francis fit son apparition dans Shepherd's-Inn, et trouva l'envoyé du nabab seul. Il injuria le monde en général, qui était pour lui dur et sans pitié; il injuria sa femme, qui n'avait pas un brin de générosité dans le cœur; il injuria Strong, qu'il accusait d'ingratitude; il avait donné des guinées par centaines à Ned Strong; il l'avait toujours traité en ami et l'avait sauvé de prison, par Jupiter! Et voilà que Ned se rangeait du côté de sa femme contre lui, et la soutenait dans son infernale conduite vis-à-vis d'un mari.

« Ils ont conspiré entre eux de me laisser sans le sou,

Altamont, dit le baronnet; ils ne me donnent pas autant d'argent de poche que Frank en a au collège.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Richmond lui en demander, Clavering? répliqua Altamont avec un sauvage éclat de rire. Il ne pourrait pas voir son pauvre vieux gueux de père sans argent de poche; qu'en pensez-vous?

— Je vous dis que j'ai été obligé de m'humilier cruellement, reprit Clavering. Voyez, monsieur.... voyez ces reconnaissances du prêteur sur gage! Figurez-vous un membre du parlement et un baronnet de la vieille Angleterre, pardieu! obligé de porter chez *sa tante* une pendule de salon et un encrier de Boule, et un serre-papiers de marbre avec une tête de canard en or, qui a bien certainement coûté cinq livres sterling à ma femme, et sur lequel on n'a voulu me prêter que quinze schellings et six pence! Oh! c'est une chose humiliante, monsieur, quela pauvreté, pour un homme qui a mes habitudes; et ça me fait verser des larmes, monsieur, des larmes. Et ce damné valet de chambre, le diable l'emporte! je voudrais qu'il fût pendu! a eu la maudite impudence de me menacer de le dire à milady; comme si les meubles de ma maison n'étaient pas à moi; comme si je n'avais pas le droit de les garder, ou de les vendre, ou de les jeter par la fenêtre, si je veux, morbleu! le damné coquin!

— Pleurez un peu, ne vous gênez pas devant moi; cela vous soulagera de pleurer un peu, Clavering, répliqua l'autre. Eh! mon vieux, je vous croyais si heureux jadis! et quel misérable pistolet vous êtes à présent!

— C'est une honte de me traiter ainsi, n'est-ce pas? continua Clavering; car, bien qu'il fût ordinairement taciturne et apathique, le baronnet pouvait geindre une heure de suite quand il s'agissait de ses griefs. Enfin, morbleu! monsieur, je n'ai même pas l'argent nécessaire pour payer le cabriolet qui m'attend en bas. La portière, mistress Bolton, m'avait déjà prêté trois schellings, et je n'ai pas voulu lui en demander davantage. Je me suis adressé à ce damné vieux Costigan, à ce maudit vieux mécréant d'Irlandais sans le sou; mais il n'avait pas un schelling à me donner, le gueux! Campion n'est pas en ville; autrement, il m'aurait fait un petit billet, j'en suis sûr.

— Je croyais que vous aviez juré sur l'honneur à votre femme de ne plus signer votre nom sur aucun papier, dit Altamont en ranimant le feu presque éteint de son cigare.

— Eh ! pourquoi me laisse-t-elle sans argent de poche ? Le diable m'emporte, il faut que j'aie de l'argent ! s'écria le baronnet. O Am... ! ô Altamont, je suis le plus misérable gueux qui soit au monde.

— Il vous plairait qu'un brave homme vous prêtât un billet de vingt livres sterling, n'est-ce pas ? demanda l'autre.

— Si vous vouliez me le prêter, je vous serais à jamais reconnaissant, à jamais, mon très-cher ami, s'écria Clavering.

— Combien donneriez-vous ? donneriez-vous un billet de cinquante livres à six mois, pour moitié en espèces et moitié en vieille vaisselle ? demanda Altamont.

— Certes, oui, j'en prends Dieu à témoin ! et je payerais au jour fixé, s'écria Clavering. Je vous ferai le billet payable chez mon banquier ; je ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est bien, je ne faisais que vous blaguer. Je vous donnerai vingt livres.

— Vous disiez vingt-cinq, interrompit Clavering ; mon cher ami, vous disiez vingt-cinq, et je vous serai éternellement obligé ; et je ne les prendrai pas comme un don, mais seulement comme un prêt que je vous rembourserai dans six mois, j'en fais le serment.

— Bien.... bien.... Voici l'argent, sir Francis Clavering. Je ne suis pas un méchant homme. Quand j'ai de l'argent en poche, le diable m'emporte ! je le dépense en galant homme.... Voici vingt-cinq livres pour vous. N'allez pas les perdre au tripot. Ne faites pas de sottises. Allez-vous-en à Clavering-Park ; vingt-cinq livres vous y dureront longtemps. Vous n'aurez pas besoin d'acheter de viande chez le boucher ; il y a des cochons à la ferme, j'en suis sûr ; d'ailleurs, vous pourrez tirer des lapins tous les jours pour votre dîner, jusqu'à ce qu'il vous rentre de l'argent. Et puis les voisins vous inviteront à dîner de temps en temps, vous savez ; car vous êtes baronnet, quoique vous ayez dépensé plus que vos revenus. Enfin, vous avez cette consolation, que je ne vous pèserai pas sur les épaules d'ici à un

bon bout de temps, pour deux ans peut-être, si toutefois je ne joue pas; mais je ne veux pas toucher à ce maudit rouge et noir. D'ici là, milady, comme vous l'appellez (je lui disais Jimmy, moi), se sera réconciliée avec vous; de sorte que vous serez prêt pour moi, vous savez, quand vous aurez de nouveau à me garnir la bourse. »

A ce moment de leur conversation Strong revint, et le baronnet, ayant son argent, ne se soucia guère de prolonger l'entretien.

Il quitta donc Shepherd's-Inn, rentra chez lui et malmena son valet d'une façon si extraordinairement vive et insolente, que celui-ci en conclut que son maître avait dû mettre en gage quelques autres pièces du mobilier de la maison, ou que du moins il lui était rentré quelque argent.

« Pourtant j'ai parcouru toute la maison, Morgan, et je ne pense pas qu'il ait fait main basse sur quelque autre meuble, dit le valet de sir Francis à celui du major Pendennis, lorsqu'ils se rencontrèrent au club, fort peu de temps après. Milady a enfermé presque tous les objets de prix avant de s'en aller; il n'a pas pu emporter les glaces et les tableaux dans un cabriolet, et il ne mettrait pas en gage les garde-feu ni les chenets.... il n'en est pas à ce point. Quoi qu'il en soit, il a trouvé de l'argent quelque part; il est si d'autre-ment impérieux quand il en a! Il y a quelques jours, je l'ai vu au Vauxhall, où je polkais avec les servantes de lady Hémilie Babewood... Une fort agréable maison que celle-là, et l'on y est extraordinairement bien, excepté la gouvernante, qui est *méthodiste*. Donc, je polkais.... Vous êtes un trop vieux gueux pour polker, vous, monsieur Morgan.... A votre santé.... Et j'avais sur moi une partie du *harnachement* de Clavering. Il l'a bien vu; mais il n'a pas osé seulement me dire un mot.

— Quoi de neuf au sujet de la maison de Saint-John's-Wood? demanda M. Morgan.

— On y a fait une exécution. Tout est vendu: chevaux, piano, brougham et tout. Mistress Montague Rivers est partie pour Boulogne.... *non est inventus*, monsieur Morgan. Je crois, moi, qu'elle a fait l'exécution elle-même et qu'elle était lasse de lui.

— Joue-t-il beaucoup? demanda Morgan.

— Pas depuis l'explosion. Quand votre gouverneur, les hommes de loi, milady et lui eurent cette terrible scène, il se mit à genoux (milady l'a dit à mistress Bonner, qui me l'a dit à moi), et jura qu'il ne toucherait plus ni dés ni cartes, et qu'il ne mettrait plus son nom sur papier. Milady allait lui donner les billets pour payer ses engagements après les courses; mais votre gouverneur dit (ou plutôt il écrivit sur un bout de papier qu'il fit passer sur la table au légiste et à milady) que mieux vaudrait qu'un autre réglât pour lui, attendu qu'il serait capable, lui, de garder l'argent. C'est un malin vieux gueux, votre gouverneur. »

L'expression de vieux gueux, aussi inconsidérément appliquée par le plus jeune valet à Morgan et à son maître, déplut excessivement au fidèle serviteur du major. La première fois que M. Lightfoot se servit de cette offensante expression, la colère de son camarade ne se trahit que par un froncement des sourcils; mais la seconde fois, Morgan, qui fumait très-élégamment son cigare, lequel était perché sur la pointe de son canif, retira le cigare d'entre ses lèvres, et prit à partie son jeune ami.

« N'appellez pas le major Pendennis vieux gueux, entendez-vous, Lightfoot? et ne m'appellez pas vieux gueux non plus. On n'emploie pas ces mots-là dans la bonne société, et nous avons vécu dans le meilleur monde, en Angleterre et à l'étranger. Nous avons été intimes avec les premiers hommes d'État de l'Europe. Quand nous sommes sur le continent, nous dînons régulièrement chez le prince Metternitch et chez Louy-Philup. Ici nous fréquentons les meilleures familles, la fleur des pois, vous dis-je. Nous nous promenons avec lord John et le noble vicomte qui est à la tête des Affaires étrangères. Nous dînons chez le comte de Burgrave, et le marquis de Steyne nous consulte en toutes choses. Aussi *devoins-nous* connaître pas mal de choses, monsieur Lightfoot. Vous êtes un jeune homme, et je suis un vieux gueux, comme vous dites. Nous avons tous deux vu le monde, et nous savons tous deux que ce n'est pas l'argent, ni le titre de baronnet, ni une maison en ville et à la campagne, ni cinq ou six misérables mille livres sterling de rente....

— Dix mille, monsieur Morgan! s'écria M. Lightfoot avec une grande vivacité.

— Dix mille, autrefois, c'est possible, monsieur, répliqua Morgan avec une calme sévérité; autrefois, c'est possible, monsieur Lightfoot; mais à présent, ce n'est plus six mille ni cinq mille, monsieur. Cela a été diablement entamé et diminué par la maudite extravagance de votre maître, avec son billard, ses billets escomptés, son cottage de Regency-Park et toutes ses perversités. C'est un mauvais homme, monsieur Lightfoot; un mauvais homme, et vous le savez, monsieur. Et ce n'est pas l'argent.... ce n'est pas, du moins, un argent tel que celui-là, un argent provenant d'un attorney de Calcutta, un argent extorqué, j'en suis sûr, à de pauvres noirs demi-morts de faim, qui peut donner une position dans le monde, comme vous le savez fort bien. Nous n'avons pas d'argent, nous autres, mais nous allons partout; il n'est pas dans toute la ville un salon de gouvernante d'un peu de conséquence, monsieur, où James Morgan ne soit le bienvenu. Et c'est moi qui vous ai fait admettre dans ce club, Lightfoot, comme vous le savez très-bien; c'est moi, quoique je sois un vieux gueux; et sans moi, l'on vous eût refusé au scrutin par une majorité de boules noires, aussi sûrement que vous vous appelez Frédéric.

— Je le sais, monsieur Morgan, dit l'autre avec beaucoup d'humilité.

— Eh bien donc, ne m'appellez plus vieux gueux, monsieur. Cela n'est pas de bon goût, Frédéric Lightfoot, vous que je connais depuis le temps où vous étiez garçon de fiacre, et votre père dans la débîne, vous à qui j'ai fait avoir la place que vous occupez, après le départ du Français. Et si vous faites le fier, monsieur, parce que vous allez vous établir avec mistress Bonner, qui peut avoir mis de côté ses deux mille guinées (ce dont je ne doute pas, puisqu'il y a vingt-cinq ans qu'elle est la femme de confiance de lady Clavering), cependant, monsieur, vous devez vous rappeler qui vous a fait entrer dans cette maison, et qui sait ce que vous étiez auparavant; et il ne vous sied pas, à vous, Frédéric Lightfoot, de m'appeler vieux gueux.

— Je vous demande pardon, monsieur Morgan; je ne puis faire plus que cela.... Acceptez-vous un verre, monsieur? permettez-moi de boire à votre santé.

— Vous savez que je ne bois pas de spiritueux, Lightfoot,

répliqua Morgan apaisé. Ainsi, vous allez vous marier avec mistress Bonner, vraiment ?

— Elle est vieille, mais deux mille guinées sont une jolie somme, voyez-vous, monsieur Morgan. Et nous aurons pour très-peu de chose la taverne des *Armes de Clavering*, ce qui ne sera pas une mauvaise affaire, quand le chemin de fer traversera Clavering. Et j'espère que vous viendrez nous voir quand nous serons installés, monsieur Morgan.

— C'est un pays stupide, et pas de société, dit M. Morgan. Je le connais bien. Du temps de mistress Pendennis, nous y allions régulièrement; et l'air me faisait du bien, après le tintamarre de Londres.

— Le chemin de fer augmentera la valeur du domaine de M. Arthur, fit observer Lightfoot. Combien estimez-vous qu'il rapporte ?

— Un peu moins de quinze cents guinées, monsieur, » répondit Morgan.

L'autre, qui connaissait l'étendue des terres du pauvre Arthur, se fourra la langue dans la joue, mais garda sagement le silence.

« Son valet de chambre est-il bon, monsieur Morgan ? reprit Lightfoot.

— Pigeon n'a pas encore l'habitude de la société ; mais il est jeune et ne manque pas de talents ; il a lu beaucoup aussi, et je ne doute pas qu'il ne réussisse, répliqua Morgan. Mais il ne serait pas encore bon pour *notre* service, Lightfoot ; car il n'a pas vu le monde. »

Après la déclaration de M. Morgan, qu'il ne buvait pas de spiritueux, M. Lightfoot avait demandé une pinte de xérès. Nos deux gentlemen, en sirotant leur vin, élevaient les verres à la lumière, faisaient claquer les lèvres, clignaient de l'œil et raillaient l'hôte au sujet de la provenance de ce vin, imitant tout à fait les manières des plus fameux connaisseurs. Quand le flacon fut épuisé, Morgan avait complètement recouvré sa bonne humeur, et se trouvait disposé à traiter son interlocuteur en véritable ami.

« Que pensez-vous de miss Amory, Lightfoot ? Dites-nous cela en confidence. Croyez-vous que nous ferions bien (vous me comprenez) de changer miss A. en mistress A. P., *comprendy-vous* ?

— Elle est toujours à se quereller avec sa maman, répondit M. Lightfoot. Bonner sait parfaitement tenir tête à la vieille lady, et elle traite sir Francis comme.... comme cet éclat de bois que je jette dans la cheminée. Mais elle n'ose pas dire un mot à miss Amory, ni nous autres non plus. Quand arrive un visiteur, elle sourit et prend son air languoureux, si bien qu'on croirait que le beurre ne se fondrait pas dans sa bouche; puis, dès qu'il est reparti, elle prend feu comme un petit démon, et dit des choses à vous faire perdre toute patience. Si M. Arthur vient, c'est : « Chantons cette délicieuse romance, je vous en prie, » ou bien : « Écrivez-moi ces jolis vers dans ce *halbum* ! » et il est probable que l'instant d'auparavant elle était à se moquer de sa mère, ou à percer de coups d'épingle sa femme de chambre. Oui, elle la pince et la pique avec des épingles. Marie-Hanne m'a montré un de ses bras tout noir et bleu, et je me rappelle que mistress Bonner, qui est jalouse comme une vieille chatte, lui a donné une gifle pour me l'avoir montré. Et puis, il faut voir miss à goûter, quand il n'y a que la famille ! Elle voudrait faire croire qu'elle ne mange jamais; mais, parole d'honneur, il faudrait la voir. Elle se fait apporter des babas et des crèmes dans sa chambre à coucher par Marie-Hanne, et le cuisinier est le seul homme de la maison avec qui elle soit polie. Bonner m'a conté que, pendant la seconde saison passée à Londres, M. Soppington faisait la cour à la demoiselle; mais qu'étant venu pour demander sa main, il la vit jeter un livre au feu, et gronder sa mère avec une telle violence, qu'il se mit à filer tout doucement par la porte du salon de derrière; et la première fois que nous entendîmes reparler de lui, nous apprîmes qu'il avait épousé miss Rider. Oh ! c'est une diablesse que cette petite Blanche, et voilà franchement mon *apiniom*, monsieur Morgan.

— *Apinion* et non pas *apiniom*, Lightfoot, mon brave garçon, » dit M. Morgan avec une bonté paternelle.

Puis il se demanda en soupirant pourquoi diantre son gouverneur voulait faire épouser une pareille fille à maître Arthur.

Le tête-à-tête des deux gentlemen fut alors interrompu par l'arrivée d'autres gentlemen, membres du club. La conversation devint générale; la politique et les nouvelles fa-

shionables de la ville en firent les frais; après quoi on joua au cribbage et à divers autres jeux.

Le club des valets-gentilshommes se tenait dans le salon de la taverne à l'enseigne de la Roue de Fortune. Cette taverne était située dans une gentille ruelle borgne servant d'issue à une des principales rues de May-Fair, et était fréquentée par quelques-uns des valets de chambre les plus répandus dans le monde. Les affaires, les dettes, les intrigues, les aventures de leurs maîtres; les bonnes et les mauvaises qualités de leurs maîtresses, et leurs querelles avec leurs maris; bref, tous les secrets de famille, étaient discutés là avec une liberté et une confiance parfaites; et, lorsqu'un gentleman était sur le point d'entrer dans une nouvelle place, il trouvait là tous les renseignements désirables sur la famille dont il se proposait de devenir membre. Les livrées, comme bien on pense, étaient exclues de cette enceinte; et les têtes poudrées des plus grands laquais de la métropole se fussent inclinées, vainement suppliantes, pour obtenir l'admission dans ce club des gentilshommes. Les géants en culotte de peluche, exclus du salon, buvaient leur bière dans une autre pièce de la Roue de Fortune; ils n'y pouvaient pas plus pénétrer qu'un marchand de Pall-Mall ou un attorney de Lincoln's-Inn n'était admis chez Bays ou chez Spratt. C'est parce que la conversation qu'il nous a été donné de surprendre explique certains caractères et certains aspects de notre histoire, que nous nous sommes aventuré à introduire le lecteur en une société aussi exclusive.

CHAPITRE XII.

Ainsi va le monde.

Peu de temps après la bonne fortune que le colonel Altamont avait rencontrée à Epsom, ce gentleman mit à exécution son projet de voyage à l'étranger; et le chroniqueur du beau monde qui se rend au Pont de Londres pour prendre

congé des personnes à la mode qui quittent l'Angleterre, annonça que, parmi les passagers à bord du *Soho*, parti samedi dernier pour Anvers, se trouvaient sir Robert, lady et les misses Hodge; M. l'avocat Kewsy, avec mistress et miss Kewsy; le colonel Altamont, le major Coddy, etc.

Le colonel voyageait en grande pompe, ainsi qu'il convient à un gentleman; il se montrait vêtu d'un riche costume de voyage; il consomma une grande quantité de grogs à l'eau-de-vie durant la traversée, et n'eut pas le mal de mer, comme quelques autres passagers. Il était accompagné de son valet de chambre, le fidèle légionnaire irlandais qui avait servi quelque temps chez le capitaine Strong, dans *Shepherd's-Inn*.

Le chevalier fut d'un copieux dîner à Blackwall avec son ami le colonel et un ou deux autres, qui burent maintes fois à la santé d'Altamont, aux frais de ce généreux gentleman, la veille de son départ.

« Strong, mon vieux, dit le digne compagnon du chevalier, si vous avez besoin d'un peu d'argent, voilà le moment de le dire. Je suis votre homme. Vous êtes un brave garçon, vous avez été un bon garçon pour moi, et un billet de vingt guinées, plus ou moins, ne changera pas grand'chose à ma fortune. »

Mais Strong répondit : « Non, je n'ai pas besoin d'argent; j'en suis en fonds, très en fonds.... c'est-à-dire pas assez pour vous rembourser ce que vous m'avez prêté la dernière fois, Altamont, mais du moins pour aller quelque temps. »

Et ils se quittèrent assez cordialement.

La possession d'une grosse somme avait-elle réellement rendu Altamont plus honnête et plus aimable qu'il n'avait été jusqu'alors, ou ce changement n'existait-il qu'aux yeux de Strong? Peut-être l'argent avait-il bonifié le colonel; peut-être était-ce la beauté de la richesse que Strong voyait et respectait. Quoi qu'il en soit, voici le raisonnement qu'il fit en lui-même :

« Ce pauvre diable, ce malheureux forçat revenu du bagne vaut dix fois mieux que mon ami sir Francis Clavering, baronnet. Il a du cœur et de l'honnêteté à sa manière. Il sera fidèle à un ami et tiendra tête à un ennemi, ce que l'autre n'a jamais eu le courage de faire. Et qu'est-ce qui a amené ce nuage sur le pauvre diable? Quelques petites folies, le

fait d'avoir signé le nom de son beau-père. Plus d'un a fait pis que cela, qui marche la tête haute, et à qui il n'est pas arrivé malheur : Clavering, par exemple. Mais non, il ne marche pas la tête haute ; dans ses plus beaux jours il n'a jamais tenu la tête haute. »

Et Strong se repentit peut-être de la fausseté qu'il avait dite au généreux colonel en prétendant qu'il n'avait pas besoin d'argent ; mais c'était un mensonge dit par honnêteté ; et le chevalier n'avait pu se résoudre à emprunter une seconde fois de son ami proscrit. D'ailleurs, il pouvait aller quelque temps. Clavering lui avait promis de l'argent : ce n'est pas qu'on pût compter beaucoup sur les promesses de Clavering ; mais le chevalier était d'humeur confiante, et il espérait avoir plus d'une chance d'attraper son patron, de dresser guet-apens à ces sommes épaves, qu'il était chargé, lui Strong, de procurer à son patron.

Il s'était plaint lorsque Clavering lui avait imposé la compagnie d'Altamont dans son appartement de Shepherd's-Inn ; mais il trouva son logis bien plus triste après le départ du colonel. La vie solitaire ne convenait pas à son esprit sociable ; et il avait pris aussi des habitudes d'un luxe extravagant, ayant un serviteur à ses ordres pour faire ses commissions, prendre soin de sa toilette, et cuire ses repas. C'était à présent un spectacle grandement touchant que de voir ce beau gros gentleman nettoyant ses propres bottes et grillant ses côtelettes de mouton.

Nous avons dit plus haut que le chevalier avait une femme, une Espagnole de Vittoria, qui était retournée chez ses parents après une union de quelques mois avec le capitaine, à qui elle avait fendu le crâne en lui jetant un plat à la tête. Il se mit à penser s'il ne ferait pas mieux d'aller voir sa Juanita. Le chevalier devenait mélancolique, après le départ de son ami le colonel ; ou, pour employer sa propre expression, il était « sur le déclin de son bonheur. » Il y a de ces moments de défaillance, de ces intervalles de mauvaise fortune, dans la vie de tous les héros : voyez Marius à Minturnes, Charles-Edouard dans les Highlands, Napoléon avant son départ pour l'île d'Elbe. Quel grand homme n'a pas eu à affronter la mauvaise fortune ?

Il n'y eut pas d'argent à tirer de Clavering pendant assez

longtemps. Les vingt-cinq guinées que l'exemplaire baronnet avait reçues de M. Altamont s'étaient fondues aussi rapidement que mainte autre somme pareille entre ses mains. Il avait descendu la Tamise avec une troupe choisie de joyeux gentlemen, qui, esquivant la police, abordèrent dans le comté d'Essex où ils firent combattre Billy Bluck et Dick le cocher de cabriolet. Le baronnet paria pour ce dernier, qui avait eu le dessus en treize assauts ; mais Billy le tua par un malheureux coup dans la trachée-artère.

« J'ai toujours du guignon, Strong, dit sir Francis ; je pariais trois contre un pour le cocher, et je me croyais aussi sûr de trente livres sterling que si je les avais eues déjà dans ma poche. Et, le diable m'emporte ! voilà que je dois à mon valet Lightfoot quatorze livres qu'il a payées pour moi, et il me tracasse pour que je les lui rende, le maudit impudent coquin ! Plût à Dieu que je connusse quelque moyen de faire faire un billet, ou de tirer quelque peu d'argent de milady ! Je vous donnerai la moitié, Ned, sur mon honneur et sur mon âme, je vous donnerai la moitié si vous trouvez quelqu'un qui nous fasse un petit billet de cinquante. »

Mais Ned répliqua sèchement qu'il avait donné sa parole d'honneur de gentleman de ne plus se mêler d'aucune affaire de billets pour le baronnet (lequel, lui aussi, avait donné sa parole d'honneur) ; et le chevalier dit que, quant à lui, il la tiendrait, et qu'il aimerait mieux cirer ses bottes toute sa vie que de manquer à sa promesse. Et qui plus est, il jura qu'il avertirait lady Clavering, dès qu'il apprendrait que sir Francis avait réellement dessein de trahir sa foi.

Là-dessus, sir Francis Clavering se mit à geindre et à préférer des malédictions avec beaucoup de volubilité, selon sa coutume. Il parla de la mort comme de son unique ressource. Il supplia et conjura son cher Strong, son meilleur ami, son cher vieux Ned, de ne pas l'abandonner ; puis, lorsqu'il eut quitté son très-cher Ned, et qu'il descendit l'escalier de Shepherd's-Inn, il jura et blasphéma contre Ned, l'appelant le plus infernal scélérat, traître, coquin et lâche, qui fût sous le soleil, souhaitant que Ned fût dans la tombe et au diable, mais ajoutant néanmoins le désir qu'il vécût jusqu'à ce que lui, Frank Clavering, se fût vengé de ce maudit rufien.

Le baronnet rencontra, chez Strong, un gentleman qui,

comme il a été dit, faisait alors de fréquentes visites à Shepherd's-Inn. C'était M. Samuel Huxter, de Clavering. Ce jeune homme, qui avait jadis volé des noix dans Clavering-Park, et qui avait vu passer le baronnet en voiture à quatre chevaux pour se rendre à l'église, accompagné de laquais poudrés, éprouvait un immense respect pour le membre du parlement qui représentait son bourg natal, et ce fut avec une joie prodigieuse qu'il fit sa connaissance. Il se présenta, tout tremblant et rougissant, comme un homme de Clavering, fils de M. Huxter de la place du Marché; il dit que son père avait soigné Coxwood, le garde-chasse de sir Francis, lorsqu'il avait eu trois doigts emportés par l'explosion de son fusil; et il se déclara fier de faire la connaissance de sir Francis. Sir Francis écouta tout cela avec affabilité. Et l'honnête Huxter parla de sir Francis aux gaillards de Saint-Barthélemy; et il dit à Fanny, dans la loge, qu'après tout il n'y avait rien de tel qu'un vrai bon vieux gentilhomme anglais pur-sang, un gentilhomme de la vieille roche!

A quoi Fanny répliqua qu'il lui semblait que sir Francis était une *odjeuse* créature; elle ne savait pas pourquoi, mais elle ne pouvait le souffrir; elle était sûre que c'était un homme méchant, bas et vil; elle n'en pouvait douter.

Et quand Sam lui dit que sir Francis était fort affable, et qu'il avait eu la bonté de lui demander un demi-sou à titre d'emprunt, Fanny éclata de rire, tira les longs cheveux de Sam (qui n'étaient pas encore d'une irréprochable propreté), lui tapota le menton, l'appela un stupide, stupide vieux nigaud, et lui apprit que sir Francis empruntait de tout le monde, que maman avait *actiellement* refusé deux fois de lui prêter, et qu'elle avait dû *hattendre* trois mois pour être remboursée de sept schellings qu'elle lui avait prêtés.

« Ne dites pas *remboursaie*, mais remboursée, *hattendre*, mais attendre, *actiellement*, mais actuellement, Fanny, répliqua M. Huxter, en reprenant non son argumentation, mais sa prononciation.

—Eh bien donc, remboursée, attendre et *hactuellement*... là, stupide créature. »

Et l'écolière fit une moue si gentille que le professeur fut aussitôt apaisé, et lui eût volontiers donné cent leçons sur place pour le prix qu'il sut tirer de celle-là.

Mistress Bolton était présente, cela va sans dire, et je suppose que Fanny et M. Sam étaient devenus très-familiers, que le temps avait apporté à la jeune fille certaines consolations, et calmé certains regrets qui sont diablement amers au commencement, mais qui ne sont pas plus éternels que la douleur qu'on ressent en se faisant arracher une dent, ni qu'aucune autre douleur.

Vous êtes assis, environné de respect et d'affection, heureux, honoré, flatté dans votre vieillesse ; on est plein d'indulgence pour vos défauts ; vos moindres paroles sont écoutées avec bienveillance, vos prolixes vieilles histoires accueillies pour la centième fois avec une patience respectueuse accompagnée d'hypocrites sourires ; les femmes de votre maison vous accablent de leurs flatteries ; les jeunes gens se taisent et prêtent l'oreille quand vous prenez la parole ; les domestiques éprouvent auprès de vous une sorte de terreur religieuse ; vos tenanciers se tiennent nu-tête quand Votre Honneur fait son tour de promenade, et sont prêts à prendre la place des chevaux attelés à votre équipage. Vous avez dû vous dire souvent, ô riche, si vous êtes un penseur, que ce respect et ces honneurs seront en majeure partie transmis, avec votre domaine, à votre successeur ; que les domestiques salueront et que les tenanciers applaudiront pour votre fils comme pour vous ; que le sommelier lui servira le vin qui est actuellement dans votre cave, et qui n'en sera que meilleur pour être un peu plus vieux ; et que, lorsque votre nuit sera venue, lorsque la lumière de votre vie sera éteinte, le soleil de la prospérité et de la flatterie luira pour votre héritier, aussi sûrement que l'aurore reviendra chaque matin après vous et sans vous. Les hommes viendront se chauffer à l'aurore d'acres et de rentes consolidées qui rayonne autour de lui ; le respect sera transmis avec le domaine, dont il possédera à son tour, sa vie durant, tous les avantages, les plaisirs et les honneurs qui en dérivent. Combien de temps espérez-vous ou désirez-vous que vos gens vous regrettent ? Combien de temps l'homme consacre-t-il à la douleur avant de commencer à jouir ? Il faut que le riche ait son héritier présent à son festin, comme un vivant *memento mori*. S'il tient beaucoup à la vie, il faut que la présence de l'autre lui

soit un aiguillon et un avertissement continu. Soyez prêt à partir, dit votre successeur à Votre Honneur; j'attends et je suis en état d'occuper votre place aussi bien que vous. »

Quel rapport cette allocution à un lecteur que nous n'aurons peut-être pas, a-t-elle avec l'un ou l'autre des personnages de cette histoire ? Notre dessein est-il d'excuser Pen de ce qu'il s'est procuré un chapeau blanc, et de ce qu'il ne porte plus le grand deuil pour sa mère ? Tout le laps des années, toute la carrière de la fortune, tous les événements de la vie, quelque fortement qu'il puisse en être ému, ne pourront jamais effacer de son cœur cette sainte image, ni bannir cet amour béni du sanctuaire où il est précieusement conservé. S'il se laisse aller au mal, les chers yeux de sa mère le regarderont tristement lorsqu'il osera la considérer; s'il fait le bien, s'il souffre, ou s'il résiste à la tentation, il sait que cet amour, toujours présent, aura pour lui approbation ou pitié; s'il succombe, cet amour plaidera pour lui; s'il est accablé de douleur, cet amour le consolera; il sera avec lui et l'accompagnera jusqu'à ce que l'instant de la mort soit passé, et qu'il n'y ait plus ni péché ni douleur.

N'est-ce là qu'un vain rêve, qu'une inutile leçon de morale de la part d'un conteur oisif ? Est-ce que l'homme du monde ne prendra pas un moment aussi pour le consacrer à de graves réflexions ? Demandez à votre cœur et à votre mémoire, vous, ma sœur, et vous, mon frère, si nous ne vivons pas dans les morts, et si (pour parler avec respect) l'amour n'est pas la preuve de l'existence de Dieu.

Pen et Warrington s'entretenaient fréquemment de ces choses dans leurs graves et amicales conversations. Pendennis honora sa mère dans sa mémoire, et l'y canonisa, comme cette sainte femme méritait de l'être. Heureux celui qui, dans le cours de sa vie, peut connaître quelques femmes telles qu'Hélène ! C'est une grande bonté de Dieu de nous en avoir envoyé de pareilles, et d'avoir offert à notre admiration ce touchant et merveilleux spectacle d'innocence, d'amour et de beauté.

Il est certain, toutefois, que si quelque étranger, tel que, par exemple, le major Pendennis, entrait dans l'appartement de Pen, durant une de ces conversations sentimentales, Arthur et Warrington arrêtaient leurs discours, choisissaient

un autre sujet, et se mettaient à parler de l'Opéra ou des derniers débats du Parlement, ou du mariage de miss Jones avec le capitaine Smith, ou d'autres choses encore. Supposons donc que le public arrive, lui aussi, en cette conjoncture, mette fin à l'entretien confidentiel entre l'auteur et le lecteur, et nous prie de reprendre nos observations sur les choses de ce monde, que nous connaissons certainement mieux que cet autre monde auquel nous venons de jeter un coup d'œil.

Lorsqu'il entra en jouissance de sa fortune, Arthur Pendennis se comporta d'abord avec une modestie et une égalité d'âme qui obtinrent les éloges de son ami Warrington, quoique l'oncle d'Arthur fût assez enclin à quereller son neveu sur ce qu'il ne déployait pas plus de luxe et de prétentions, maintenant qu'il était en possession de son royaume. Il aurait voulu voir Arthur installé dans un bel appartement, chevauchant tous les jours dans le parc sur de superbes coursiers, ou se promenant en d'élégants cabriolets.

« Je suis trop distrait, disait Arthur en riant, pour diriger un cabriolet dans les rues de Londres; les omnibus me couperaient en deux, ou bien j'enverrais la tête de mon cheval à travers les portières des voitures des dames; et vous ne voudriez pas, oncle, que je me fisse mener par mon valet, comme un apothicaire. »

Non, certes, le major Pendennis ne voulait à aucun prix que son neveu fût la figure d'un apothicaire; l'auguste chef de la maison de Pendennis ne devait pas s'abaisser ainsi.

Et quand Arthur, continuant sa plaisanterie, ajouta : « Et pourtant, monsieur, je suis sûr que mon père était bien fier quand il se fit mener pour la première fois dans son cabriolet; » le vieux major toussa et cracha, et sa figure, sillonnée de rides, rougit lorsqu'il répliqua : « Vous savez, monsieur, ce que disait Bonaparte : *Il faut laver son linge sale en famille*. Vous n'avez pas besoin, monsieur, de crier sur les toits que votre père était un.... un homme de l'art. Il descendait d'une maison très-ancienne, mais ruinée, et se vit forcé de reconstruire la fortune de sa famille, comme plus d'un homme d'illustre origine a fait avant lui. Vous êtes, monsieur, comme ce marquis dont parle Sterne, et qui

vint redemander son épée. Votre père a obtenu votre épée pour vous. Vous êtes un propriétaire foncier, monsieur, et un gentilhomme, morbleu! n'oubliez jamais que vous êtes gentilhomme!

Alors Arthur retourna finement contre son oncle l'argument dont le vieux gentleman s'était souvent servi lui-même :

« Dans la société que j'ai l'honneur de fréquenter, grâce à vous, mon oncle, qui se souciera de s'enquérir de mon misérable revenu, ni de mon humble noblesse? Ce serait absurde à moi de vouloir rivaliser avec les grands; et tout ce qu'ils peuvent exiger de nous, c'est que nous nous présentions bien et que nous ayons de bonnes manières.

— Malgré tout cela, monsieur, je voudrais être d'un ou deux clubs plus distingués, répliqua l'oncle; je donnerais de temps à autre un dîner, et je choisirais bien ma société. Enfin, monsieur, je sortirais de cette horrible mansarde que vous occupez dans le Temple. »

Arthur transigea en descendant au second étage de Lamb-Court. Warrington gardait son ancien logement, et les deux amis ne voulaient pas se quitter.

Cultivez avec soin, lecteur, ces amitiés de jeunesse. Ce n'est que dans cet âge généreux qu'elles se forment. Combien sont différentes les intimités qui naissent plus tard! et combien votre serrement de main est moins cordial, après vingt années de commerce avec le monde, quand vous avez échangé des milliers de poignées de main avec des milliers d'indifférents! De même qu'il est difficile d'habituer sa langue à parler un nouveau langage après vingt ans, ainsi le cœur se refuse bientôt à de nouvelles amitiés; il s'endurcit trop pour recevoir de nouvelles impressions.

Pen avait de nombreuses accointances, et, comme il était d'humeur facile et joyeuse, il en eut davantage de jour en jour. Mais il ne trouva point d'ami tel que Warrington. Aussi les deux jeunes gens continuèrent-ils de vivre presque autant en commun que les chevaliers du Temple, se servant du même cheval (car la monture de Pen était au service de Warrington), et ayant logis et serviteur communs.

M. Warrington avait fait la connaissance des amis que Pen avait dans Grosvenor-Place, durant la dernière fatale

saison qu'ils venaient de passer à Londres , et il n'avait pas meilleure opinion de sir Francis , de lady Clavering et de la fille de celle-ci , que le public en général.

« Le monde a raison dans les reproches qu'il fait à ces gens-là, dit Georges. Les jeunes gens rient et parlent sans gêne devant ces dames, et les traitent fort librement dans leurs discours. La jeune fille voit des personnes qu'elle ne doit pas connaître, et s'entretient avec des hommes avec lesquels aucune jeune fille ne devrait avoir de rapports. Avez-vous vu ces deux débauchés qui se penchaient l'autre jour, au parc, sur la voiture de lady Clavering, et plongeaient leurs regards sous le chapeau de miss Blanche ? Une bonne mère ne souffrirait pas que sa fille connût de pareils personnages, et ne les recevrait pas chez soi.

— La Bégum est la plus innocente et la meilleure créature qui soit au monde, répliqua Pen. Elle n'a jamais appris de mal sur le compte du capitaine Blackball, ni la relation du procès où figure Charley Lovelace. Supposez-vous que les honnêtes femmes lisent et se rappellent la chronique scandaleuse aussi bien que vous, vieux grognon que vous êtes ?

— Vous plairait-il que Laure Bell connût ces individus-là ? demanda Warrington en rongeant un peu. Souffririez-vous qu'une femme aimée de vous se souillât en pareille compagnie ? Je ne doute pas que la pauvre Bégum ne soit complètement ignorante de leur histoire. Il me semble qu'elle ignore une foule d'autres choses bien plus importantes. Il me semble que votre honnête Bégum n'est pas une dame, Pen. Ce n'est pas sa faute, sans doute, si elle n'a pas eu d'éducation, si elle n'a pas appris à se conduire comme une dame.

— Elle est aussi morale que lady Portsea, aux bals de laquelle tout le monde accourt, et elle a d'aussi bonnes façons que mistress Bull, qui a une demi-douzaine de ducs à dîner, quoiqu'elle écorche l'anglais, répliqua Pen d'un ton assez vexé. Pourquoi serions-nous, vous et moi, plus délicats que le reste du monde ? Pourquoi punirions-nous dans cette bonne inoffensive créature les crimes de ses pères ? Elle n'a jamais fait que du bien à vous et aux autres. Elle fait ce qu'elle croit pour le mieux. Elle ne se donne pas pour plus qu'elle n'est. Elle vous offre les meilleurs dîners qu'elle

puisse se procurer, et la meilleure société qu'elle puisse réunir. Elle paye les dettes de son chenapan de mari. Elle gâte son fils comme la plus vertueuse mère d'Angleterre. Son opinion en littérature n'est sans doute pas importante, et j'ose dire qu'elle n'a jamais lu un vers de Wordsworth ni entendu parler de Tennyson.

— Pas plus que mistress Flanagan, la buandière, grommela le mentor de Pen; pas plus que Betty, la femme de chambre; et je n'ai pas une parole de blâme contre elles. Mais un homme au cœur noble ne se fait pas l'ami de ces femmes. Un gentleman ne les choisit pas pour compagnes, ou bien il le regrette amèrement dans la suite. Allez-vous me dire, vous qui posez en homme du monde et en philosophe, que le but de la vie est de s'empiffrer à une bonne table et de manger dans l'argenterie? Osez-vous avouer en vous-même que votre ambition en ce monde est de boire de bon bordeaux? et dinerez-vous avec le premier venu, pourvu qu'il ait du bœuf gras à vous offrir? Vous m'appellez cynique!... Eh! quel plus monstrueux cynisme que celui que vous êtes prêt à admettre, vous et le reste du monde? J'aimerais mieux vivre de raves crues et dormir dans un arbre creux, ou redevenir sauvage au fond des bois, que de m'avilir au point d'accepter une pareille civilisation, et d'avouer que la plus noble ambition est d'aspirer à avoir un jour un cuisinier français.

— Parce que vous aimez le bœuf cru et la pipe, s'écria Pen, vous prenez des airs de supériorité avec des gens qui ont le goût plus délicat, et qui ne rougissent pas du monde au milieu duquel ils vivent. Qui est-ce qui se met à faire profession d'admiration particulière, d'estime, d'amitié ou de gratitude, même pour les personnes qu'il rencontre chaque jour? Si A.... m'invite chez lui et me donne ce qu'il a de mieux, je prends ses bonnes choses pour ce qu'elles valent, et voilà tout. Je ne fais pas profession de le rembourser en amitié, mais en cette monnaie de convention qui a cours dans la société. Quand nous nous quittons, nous n'en éprouvons de chagrin ni l'un ni l'autre. Quand nous nous rencontrons, nous sommes assez contents de nous voir. S'il me fallait ne vivre qu'avec mes amis, votre noir museau, vieux Georges, serait le seul visage que je verrais.

— Vous êtes l'élève de votre oncle, dit Warrington avec une certaine tristesse; et vous parlez comme une âme mondaine.

— Et pourquoi pas ? demanda Pendennis ; pourquoi ne pas reconnaître les lois du monde où je vis, ne pas me soumettre aux conditions de la société dans et par laquelle nous vivons ? Je suis plus vieux que vous, Georges, malgré vos favoris grisonnants, et j'ai beaucoup plus vu le monde que vous dans cette mansarde, enfermé avec vos livres, vos rêveries et vos idées de vingt et un ans. Je vous dis que je prends le monde tel qu'il est, et que, étant du monde, je n'en rougirai pas. Si notre siècle est disloqué, suis-je appelé à le remettre en ordre, et croyez-vous que j'aie la force nécessaire pour cela ?

— Non, en vérité, je ne le crois guère, grommela l'interlocuteur de Pen.

— Si je doute que je sois meilleur que mon voisin, continua Arthur, si je concède que je ne vaux pas mieux que lui, je doute aussi qu'il soit meilleur que moi. Je vois des hommes qui commencent la vie avec des idées de réforme universelle, et qui, avant d'avoir de la barbe au menton, proposent bruyamment leurs projets pour la régénération de l'humanité ; mais ils renoncent à leurs desseins après quelques années d'inutile bavardage et d'inglorieux essais pour guider leurs semblables. Quand ils reconnaissent que les hommes sont las de les écouter (et le fait est qu'ils n'ont jamais le moins du monde mérité qu'on les écoutât), ils se résignent paisiblement à marcher dans les rangs avec la foule, avouant que leurs projets étaient impraticables, et se félicitant de ce qu'ils n'ont jamais été mis en pratique. Les plus farouches réformateurs se calment et sont bien aises de se contenter de l'état actuel des choses ; les plus violents orateurs du parti radical deviennent de tranquilles et muets fonctionnaires ; les libéraux les plus ardents, avant d'être au pouvoir, deviennent d'ennuyeux conservateurs, ou de vrais tyrans et despotes, quand ils sont en place. Voyez Thiers, voyez Guizot, dans l'opposition et au ministère ! Voyez les whigs faisant appel au pays, et les whigs au pouvoir ! Direz-vous que la conduite de ces hommes est une trahison, comme le hurlent les radicaux, qui feraient absolu-

ment de même, si leur tour venait jamais ? Non ; seulement ils se soumettent à des circonstances qui sont plus fortes qu'eux ; ils marchent comme le monde vers la réforme, mais à pas égaux avec le monde (et les mouvements du vaste corps de l'humanité sont nécessairement lents) ; ils abandonnent ce projet comme impraticable, à cause de l'opposition, qu'il rencontre, et cet autre comme prématuré, parce qu'il a contre lui le sentiment de la majorité ; ils sont forcés de calculer les décomptes et les difficultés, tout en songeant aux réformes et au progrès ; et finalement ils font des compromis, ils attendent, ils se soumettent.

— Le très-honorable Arthur Pendennis ne pourrait parler mieux ni être plus satisfait de lui-même, s'il était premier lord de la trésorerie¹ ou chancelier de l'échiquier², dit Warrington.

— Satisfait de moi-même ? Pourquoi satisfait de moi-même ? continua Pen. Il me semble que mon scepticisme est plus modeste et plus respectueux que l'ardeur révolutionnaire d'autrui. Il y a nombre de patriotes de dix-huit ans, nombre de jeunes orateurs de club, qui chasseraient demain les évêques de la chambre des lords, puis les lords après les évêques, et jetteraient enfin le trône dans la Tamise après les pairs et les ministres. Ces gens-là sont-ils plus modestes que moi, qui prends ces institutions comme je les trouve, et qui laisse au temps et à la vérité le soin de les développer, de les fortifier ou, si vous voulez, de les détruire ? Un professeur de collège, ou un plat précepteur de duc ou de comte qui, un beau jour, sera devenu mon très-révérend lord en robe de soie et en chapeau à pelle, et qui fera mine de vouloir me donner sa bénédiction, est toujours le même individu que nous nous rappelons avoir vu, à Oxbridge, ramper devant les nobles et malmenier les pauvres étudiants dans la salle de cours. Un législateur héréditaire, qui passe son temps avec des jockeys, des escrocs et des danseuses, et qui est appelé à nous gouverner, nous autres qui valons mieux que lui, parce que son grand-père a fait une heureuse spéculation de Bourse, ou qu'un de ses stupides ancêtres

1. Président du conseil des ministres.

2. Ministre des finances. (*Notes du traducteur.*)

s'est trouvé avoir le commandement de dix mille hommes, aussi braves au moins que lui-même, qui ont vaincu douze mille Français ou cinquante mille Hindous ; un tel homme, dis-je, ne m'inspire pas plus de respect qu'au plus acharné démocrate. Mais tel qu'il est, il fait partie de la vieille société à laquelle nous appartenons, et je me sou mets de bon gré à Sa Seigneurie, qui prend place au-dessus de nous à tous les dîners où elle passe son temps. Je ne veux pas lui trancher la tête avec la guillotine, ni lui jeter de la boue dans les rues. Quand on dit qu'un tel homme est la honte de son ordre, et qu'un tel autre, qui est bon et doux, poli et généreux, qui emploie sa grande fortune à favoriser toutes les œuvres de bienfaisance et de charité, à protéger les arts et les lettres de la manière la plus gracieuse et la plus bienveillante, est l'ornement de son rang, cela n'affecte pas le moins du monde la question de la convenance et de l'utilité de cet ordre. Cet ordre existe au milieu de nous ; il fait partie de nos habitudes et des croyances d'un grand nombre d'entre nous ; c'est une des institutions des siècles passés, le symbole de traditions fort compliquées ; voilà milord l'évêque et milord le législateur héréditaire, qui sont tous deux ce que les Français appellent des *transactions*, car ils représentent, dans leur forme actuelle, des barons vêtus de cottes de mailles, des chefs à double glaive (dont Leurs Seigneuries les héréditaires ne descendent pas, pour la plupart), et des prêtres faisant profession de posséder une vérité absolue, et un pouvoir émané de Dieu, laquelle absolue vérité nos ancêtres ont niée et brûlée sur un bûcher, lequel pouvoir émané de Dieu et transmissible indéfiniment existe encore en doctrine (libre à vous d'y croire ou de n'y pas croire, comme vous voudrez) ; de tout cela, je dis que je reconnais l'existence, et rien de plus. Si l'on dit que ces choses, inventées avant que l'imprimerie fût connue, quand la pensée, dans l'enfance, était effrayée et fustigée ; quand les gardiens de la vérité la bâillonnaient, l'emmaillo taient, lui couvraient les yeux d'un bandeau, lui défendaient d'élever la voix, de regarder autour d'elle, de se promener au soleil ; avant que les hommes fussent libres de s'assembler, de trafiquer, de se parler les uns autres ; si l'on dit que ces choses dureront toujours, et que, ayant été changées et modifiées

constamment, elles ne seront plus sujettes à aucun développement ultérieur ni à la décadence, je ris et je laisse dire. Mais je désire que l'on soit tolérant pour ces choses, comme je demande qu'on le soit pour mes opinions; et si elles doivent périr, j'aime mieux que ce soit décemment et naturellement que d'une mort brusque et violente.

— Vous auriez sacrifié à Jupiter, si vous aviez vécu dans le temps des persécutions contre les chrétiens, dit Warrington.

— Peut-être bien, répliqua Pen avec quelque tristesse. Peut-être suis-je un poltron, peut-être ma foi n'est-elle pas ferme; mais c'est là un sujet réservé. Ce que je discute en ce moment, c'est que je ne veux pas persécuter. Rendez absolu un dogme ou une croyance, et vous aurez la persécution pour conséquence logique : alors Dominique brûle le juif, Calvin l'arien, Néron le chrétien, Élisabeth le papiste, et Marie Tudor le protestant; ils brûleraient leur père, s'il ne pensait pas comme eux; et ils agissent sans le moindre remords, mais au contraire avec la conviction d'avoir rempli un devoir. Rendez un dogme absolu, et il devient facile et nécessaire d'infliger ou de souffrir la mort; les soldats de Mahomet criant : *Le paradis ! le paradis !* et mourant sous les lances des chrétiens, ne sont ni plus ni moins dignes de louange que lorsqu'ils égorgent toute une ville de juifs, ou coupent la tête à tous les prisonniers qui ne veulent pas reconnaître qu'il n'y a eu qu'un prophète de Dieu.

— Il a quelque temps, jeune homme, dit Warrington, qui n'avait pas écouté sans sympathie ni sans dédain les aveux de son ami, car son humeur le poussait tantôt à l'un, tantôt à l'autre sentiment; il y a quelque temps, vous me demandiez pourquoi je restais en dehors de la lutte dont ce monde est le théâtre, pourquoi je regardais les grands efforts de mon voisin sans y prendre aucune part. Et voilà que vous avouez, par cette confession de scepticisme général, n'être-vous-même qu'un simple *dilettante*, qu'un insouciant spectateur ! Vous avez vingt-six ans, et vous êtes aussi blasé qu'un vieux roué sexagénaire. Vous n'espérez guère, vous ne vous inquiétez pas de grand'chose, et vous ne croyez presque à rien. Vous doutez des autres hommes autant que de vous-même. S'il n'était composé que de *pococuranti* tels que vous,

le monde serait intolérable; et j'aimerais mieux vivre dans un bois avec des singes, à écouter leurs jaserie, que d'être le compagnon d'hommes qui nient tout.

— Si le monde ne se composait que de saints Bernards ou de saints Dominiques, il serait également odieux, repartit Pen, et cesserait complètement d'exister au bout de quelques vingtaines d'années. Voudriez-vous que chaque homme eût la tête rasée et que chaque femme fût dans un cloître, à vivre conformément aux principes ascétiques? Voudriez-vous que, du fond de chaque ruelle de toutes les villes du globe, s'élevassent les accents nasillards des hymnes chantées dans des conventicules? Voudriez-vous que tous les oiseaux de la forêt ne chantassent qu'une note et ne volassent que d'une aile? Vous m'appellez sceptique parce que je reconnais ce qui *est*, linotte ou alouette, prêtre ou curé, ou n'importe laquelle des créatures si infiniment variées de ce Dieu (dont je voudrais qu'on n'approchât qu'avec une crainte respectueuse, et qu'on ne prononçât même le nom qu'avec vénération); et parce que, en le reconnaissant, je dis que l'examen et l'étude de cette variété, parmi les hommes surtout, contribuent à augmenter notre respect et notre admiration pour le Créateur, le Maître et l'Ordonnateur de ces intelligences si diverses et pourtant si unies, qui se rencontrent dans une commune adoration, et offrent, chacune suivant son rang et sa capacité, son tribut d'hommages et de louanges, chantant chacune (pour reprendre notre comparaison des oiseaux) le cantique que la nature lui inspire!

— Ainsi, Arthur, l'hymne d'un saint, l'ode d'un poète et la chanson d'un voleur de Newgate, valent juste autant l'une que l'autre, suivant votre philosophie?

— Je pourrais répondre même à ce sarcasme si cela avait rapport à la question, répliqua Pendennis; mais ce n'est pas ce qui nous occupe. Et je pourrais vous dire que le plus sage et le meilleur des maîtres que nous connaissions, l'infatigable consolateur de l'humanité, a promis pitié et miséricorde au voleur qui l'implorait attaché au gibet. Les hymnes des saints! les odes des poètes! Qui sommes-nous pour mesurer les chances et les occasions de faire le bien et le mal, ou seulement de discerner le bien d'avec le mal, qui sont accordées aux hommes? Qui sommes-nous pour établir la règle d'après

laquelle ils seront punis ou récompensés ? Nous sommes aussi insolents et aussi étourdis en jugeant de la moralité des hommes qu'en appréciant leurs facultés intellectuelles. Nous admirons cet homme comme un grand philosophe, et nous rangeons cet autre parmi les pauvres d'esprit, sans connaître la somme de vérité qu'il y a en chacun d'eux, sans même être certains que la vérité se trouve quelque part. Nous chantons un *Te Deum* pour ce héros qui a gagné une bataille, et un *De profundis* pour cet autre qui s'est enfui de prison et qui a été repris par les policemen. Notre mesure de récompenses et de châtimens est très-partiale, très-incomplète, absurdement disproportionnée, tout à fait mondaine, et nous voudrions la continuer dans l'autre vie ! Nous cherchons à poursuivre les hommes dans cet autre monde si terrible, et à envoyer après eux nos impuissans verdicts d'acquiescement ou de condamnation, qui ne sont que des œuvres de parti ! Nous prenons nos misérables petites toises pour mesurer le Dieu incommensurable, comme si l'âme de Newton, de Pascal ou de Shakspeare, comparée avec ce Dieu, était plus noble que la mienne ; comme si le rayon qui part du soleil arrivait sur moi plutôt que sur l'homme qui cire mes bottes. Mesurés à cette altitude, les plus grands et les plus petits d'entre nous sont si également chétifs, si pitoyablement vils, que nous ne devrions tenir aucun compte de nos calculs, et que c'est une bassesse de considérer la différence.

— Votre figure pêche en cet endroit, Arthur, dit Warrington, plus satisfait. Si même par l'arithmétique vulgaire nous pouvons multiplier et réduire presque à l'infini, ne faut-il pas que le grand Calculateur tienne compte de tout ? Pour son immensité le petit n'est pas petit, le grand n'est pas grand.

— Je ne révoque pas ces calculs en doute, reprit Arthur ; je dis seulement que les vôtres sont incomplets, prématurés, faux dans leurs conséquences, et que chaque nouvelle opération ne fait qu'agrandir votre erreur. Je ne condamne pas l'homme qui a fait mourir Socrate ni celui qui a damné Galilée. Jedis qu'ils ont damné Galilée et fait mourir Socrate.

— Pourtant, il n'y a qu'un instant, vous admettiez qu'il était sage de se soumettre à la tyrannie présente, et, je suppose, à toutes les autres tyrannies ?

— Non pas ; je disais que, étant menacé par un adversaire

dont je puis me débarrasser sans effusion de sang ni violence, j'aimais mieux attendre et le laisser mourir de sa belle mort que de lui livrer combat. Fabius a combattu Annibal en sceptique. Quel était donc son collègue romain dont nous lisons l'histoire dans Plutarque, quand nous étions enfants, qui se moquait des lenteurs de l'autre et doutait de son courage, qui engagea la bataille avec l'ennemi et fut battu pour sa peine ? »

Le lecteur trouvera peut-être, dans ces réflexions et confessions d'Arthur, des allusions à des questions qui, sans doute, l'ont occupé et tracassé lui même, et auxquelles il a répondu par des solutions bien différentes de celles de notre ami. Nous ne nous portons pas garant de la justesse de ses opinions. Le lecteur voudra bien remarquer qu'elles sont exprimées dans la forme dramatique, et que l'écrivain n'en est pas plus responsable que des sentiments émis par n'importe quel autre personnage de cette histoire. Tout notre soin se borne à suivre dans sa marche le développement du caractère d'un homme mondain et égoïste, mais qui ne manque ni de bienveillance ni de générosité, et qui ne fuit pas la vérité. L'on reconnaîtra que l'état déplorable auquel sa logique l'a présentement amené est un scepticisme général, un acquiescement railleur au monde tel qu'il est, ou, si vous voulez, une croyance accompagnée de dédain en toutes choses existantes. Les goûts et les habitudes d'un tel homme l'empêchent de devenir un violent démagogue ; son amour de la vérité et son aversion pour la cafarderie l'empêchent d'avancer d'indigestes propositions, comme celles de nombre de bruyants réformateurs, et à plus forte raison d'émettre des faussetés évidentes, ou d'injurier ses adversaires, lorsqu'il discute certaines questions : car il aimerait mieux mourir de faim que de se servir d'armes pareilles. Il n'était pas dans la nature de notre ami de préférer certains mensonges, de même qu'il n'avait pas assez d'énergie pour protester contre certains autres, si ce n'est par un ricanement qui ne sortait pas des bornes de la politesse. Sa maxime était qu'il devait obéissance à tous les actes du parlement, tant qu'ils n'avaient pas été abrogés.

A quoi cette vie facile et sceptique mène-t-elle un homme ? L'ami Arthur était un saducéen. Peut-être Jean-Baptiste prêchait-il dans le désert aux pauvres qui écoutaient de toutes leurs forces et de toute leur foi les accents terribles du pré-

dicateur, ses déclarations de colère céleste, de malheur ou de salut. Mais notre ami le saducéen détournait sa belle mule avec un haussement d'épaules et un sourire ; il s'éloignait de la foule, et regagnait l'ombre de sa terrasse, et songeait au prophète et à l'auditoire, et reprenait son volume de Platon, ou ses aimables chants de la Grèce qui célébraient si harmonieusement le miel et l'Hybla, les nymphes et les fontaines, et l'amour. A quoi, disons-nous, mène ce scepticisme ? Il mène l'homme à un honteux isolement et à un égoïsme d'autant plus honteux qu'il est aimable, plein de sérénité et absolument dépourvu de conscience. La conscience ! Qu'est-ce que la conscience ? Pourquoi accepter le remords ? Qu'est-ce que la foi publique ou privée ? Des mythes également enveloppés de monstrueuses traditions. Si, voyant et reconnaissant les mensonges de ce monde comme vous ne les voyez, Arthur, que trop clairement, vous vous soumettez à eux sans autre protestation qu'un éclat de rire ; si, plongé dans votre facile sensualité, vous laissez passer à côté de vous, sans être ému, tout le misérable monde gémissant ; si le combat pour la vérité se livre, et que tous les hommes d'honneur arrivent armés sur le terrain, rangés d'un côté ou de l'autre, pendant que vous seul restez sur votre balcon à fumer votre pipe loin du bruit et du danger, mieux vaudrait que vous fussiez mort, que vous n'eussiez jamais existé, plutôt que de faire preuve d'une si sensuelle lâcheté.

« La vérité, ami ! dit Arthur de l'air le plus imperturbable ; où est la vérité ? Montrez-la moi. C'est précisément la chose en question entre nous. Je la vois des deux côtés. Je la vois du côté des conservateurs au parlement, et parmi les radicaux, et même sur le banc des ministres. Je la vois dans cet homme qui célèbre l'office divin par acte du parlement, et qui a pour récompense un tablier de soie et cinq mille livres sterling de traitement annuel ; je la vois dans cet autre homme qui, poussé fatalement par l'impitoyable logique de sa croyance, abandonne tout, amis, réputation, liens les plus chers, vanités les plus intimes, le respect d'une armée d'ecclésiastiques, la position reconnue de chef influent, pour passer, obéissant à la voix de la vérité, dans les rangs ennemis, où il servira désormais comme simple soldat. Je vois la vérité dans cet homme-là, comme je la vois dans son frère, que la logique

pousse à une conclusion toute différente, et qui, après avoir passé sa vie en vains efforts pour concilier un livre inconciliable, le jette enfin loin de lui dans son désespoir et déclare, les larmes aux yeux et les mains levées vers le ciel, sa révolte et sa rétractation. Si la vérité est avec chacun de ces hommes, pourquoi me rangerais-je du côté de l'un d'eux ? Les uns sont appelés à prêcher : qu'ils prêchent. Il n'y a, ce me semble, qu'un trop grand nombre de ces prédicateurs qui s'imaginent avoir la grâce. Mais nous ne pouvons pas tous être curés d'une église, c'est évident. Les autres doivent rester assis à écouter en silence, ou peut-être à dormir pendant le sermon. N'avons-nous pas tous nos devoirs ? Le premier sujet de l'école de charité fait aller les soufflets ; le maître d'école distribue des coups de canne aux autres élèves rangés sur la tribune d'orgues ; le clerc chante *Amen* debout devant son pupitre ; et le bedeau armé de son bâton ouvre la porte à Sa Révérence, qui se dirige vers son carreau, au milieu du froufrou de ses soyeux vêtements. Je ne veux pas donner de coups de canne aux enfants, non, ni chanter toujours *Amen*, ni remplir les fonctions de guerrier et de champion de l'Eglise sous la forme d'un bedeau armé d'un bâton ; mais j'ôterai mon chapeau à l'église, et j'y dirai mes prières, et je donnerai une poignée de main au prêtre quand il en sortira pour traverser la pelouse dont elle est entourée. Est-ce que je ne sais pas que la présence de ce prêtre en ce lieu est un compromis, et qu'il est devant moi en vertu d'un acte du parlement ? que l'église qu'il occupe a été bâtie pour un autre culte ? que la chapelle méthodiste est dans la maison voisine, et que Bunyan le chaudronnier hurle la damnation sur le communal à deux pas de moi ? Oui, je suis saducéen ; je prends les choses comme je les trouve, le monde et les actes du parlement de ce monde tels qu'ils sont ; de même que je prendrai une femme, si j'en trouve une, non pas pour en être follement amoureux ni pour me prosterner à ses pieds comme un fou, ni pour adorer en elle un ange (car je ne m'attends pas à rencontrer un ange) ; mais pour être bon et poli avec elle et pour recevoir d'elle, en retour, une bonté pareille et les charmes d'une société agréable. Ainsi, Georges, si jamais vous apprenez que je me suis marié, soyez convaincu qu'il n'y aura pas de mon côté un attachement romanesque ; et, s'il est question d'une bonne place dans l'administration,

je n'ai pas, que je sache, de scrupules particuliers qui m'empêcheraient d'accepter une pareille offre.

— O Pen, scélérat que vous êtes ! je sais ce que vous voulez dire, interrompit Warrington. Voilà donc le sens de votre scepticisme, de votre quietisme, de votre athéisme, mon pauvre garçon ! Vous allez vous vendre ; que Dieu prenne pitié de vous ! Vous allez faire un marché qui vous dégradera et vous rendra malheureux pour la vie, et il est inutile de vous en parler. Une fois que vous êtes décidé à faire une chose, le diable ne vous en empêcherait pas.

— Au contraire, il est de mon côté, n'est-ce pas, Georges ? dit Pen en riant. Que ces cigares sont bons ! Venez, faisons un petit dîner au club ; le chef est en ville, et il soignera bien ce que je commanderai. Non, vous ne voulez pas ? Ne boudez donc pas, mon vieux ; je pars demain pour.... pour la campagne. »

CHAPITRE XIII.

Qui explique peut-être le chapitre XII.

Les renseignements que le major Pendennis avait obtenus par Strong, et par sa propre intervention, en qualité d'ami, dans les affaires de la famille Clavering, étaient tels, que le vieux gentleman songea presque à suspendre l'exécution des desseins qu'il nourrissait pour l'avantage de son neveu. Donner à Arthur une femme et deux beaux-pères comme les deux personnages que l'ingénue et infortunée lady Clavering avait entraînés au mariage, ce ne pouvait être un bien pour lui ni pour aucun homme. Et, quoique l'un de ces maris neutralisât l'autre, en quelque sorte, et que l'apparition d'Amory ou Altamont en public dût être le signal de son immédiate disparition et du châtiment qu'il méritait (car le forçat évadé avait tué l'officier chargé de le garder, et la corde devait inévitablement mettre fin à ses jours, s'il retombait jamais entre les mains des autorités anglaises) ; cependant aucun tuteur ne pouvait désirer pour son pupille une

épouse dont le père devait être ainsi traité; et le vieux gentleman avait toujours pensé qu'Altamont, ayant la potence en perspective, éviterait de se faire reconnaître, et que lui, major Pendennis, tenant la menace de cette fatale découverte suspendue sur Clavering, qui devait tout perdre à l'apparition d'Amory, réduirait le baronnet à n'être qu'un esclave entre ses mains.

Mais si la Bégum payait encore un certain nombre de fois les dettes de Clavering, toute sa fortune passerait à tirer d'embarras cet incorrigible vaurien; il ne resterait aux héritiers, quels qu'ils fussent, qu'un trésor vide; et miss Amory, au lieu d'apporter à son mari un bon revenu et un siège au parlement, ne lui apporterait que sa propre personne et sa généalogie avec cette lamentable note *sus. per coll.*⁴ à côté du nom du dernier mâle de sa race.

Pourtant il restait encore une autre voie ouverte au vieil intrigant qui méditait sur toutes ces choses; et cette voie, le lecteur la connaîtra bientôt, s'il veut se donner la peine de lire une conversation que le major Pendennis eut avec l'honorable baronnet, membre du parlement pour le bourg de Clavering.

Lorsqu'un homme en pénurie d'argent disparaît du milieu de ses amis et de ses égaux, se dérobe, pour ainsi dire, par un plongeon aux regards de la bande d'oiseaux au milieu de laquelle il a coutume de nager, c'est merveilleux de voir en quel coin éloigné et caché il remonte à la surface pour reprendre haleine. J'ai connu un flâneur de Pall-Mall, un daim de Rotten-Row, et des plus fashionables, qui disparut du milieu de ses camarades de club et de parc, et qui fut retrouvé très-heureux et très-affable dans un restaurant à dix-huit pence de Billingsgate. Un autre gentleman, de beaucoup de savoir et d'esprit, après avoir dépensé plus que ses revenus (si je disais que c'était un homme de lettres, certains critiques jureraient que j'ai voulu insulter la profession d'homme de lettres), m'envoya son adresse, qui était à une petite taverne appelée *le Renard sous la colline*, à laquelle on n'arrivait qu'en descendant sous une très-sombre et caverneuse voûte dans le Strand.

4. Pendu par le cou.

Un tel homme dans une telle pénurie peut avoir une maison, mais il n'y est jamais ; il a une adresse où on lui laisse ses lettres, mais il n'y a que des niais qui s'y rendent avec l'espoir de l'y voir. Un petit nombre de fidèles savent seuls où le trouver, et possèdent le fil d'Ariane qui aboutit à sa retraite. Aussi, après les discussions que sir Francis Clavering avait eues avec sa femme, et après les malheurs qui en avaient été la suite, il ne fut plus possible de le trouver à la maison.

« Depuis que je le presse pour mon livret (il me doit quatorze livres sterling), il ne rentre jamais avant trois heures, feint de dormir le matin quand je lui apporte son eau, et s'esquive tandis que je suis en bas, » dit M. Lightfoot à son ami Morgan. Il lui annonça aussi qu'il allait rejoindre milady pour être sommelier chez elle, et se marier avec sa vieille Bonner.

Après ses altercations avec Strong, le baronnet ne remit pas non plus les pieds chez lui, et chercha des lieux où ne pourraient l'atteindre les reproches du chevalier.... ni, s'il est possible, ceux de sa conscience, auxquels un grand nombre d'entre nous pensent se dérober en changeant de scène et en ayant recours à d'autres stratagèmes du même genre.

Si bien que, quoique le vieux Pendennis, ayant son objet en vue, cherchât à rencontrer le voisin de campagne de Pen et son représentant au parlement, il lui fallut beaucoup de fatigue et de temps avant de pouvoir l'amener à un entretien confidentiel qui était nécessaire pour que le major pût atteindre son but : car, depuis que ce dernier avait été consulté comme ami de la famille, depuis qu'il connaissait les affaires conjugales et pécuniaires de Clavering, le baronnet l'évitait, comme il évitait toujours ses avoués et ses agents lorsqu'il y avait un compte à rendre ou une affaire à discuter entre eux, ne venant jamais aux rendez-vous que lorsqu'il avait en vue de se procurer de l'argent.

Donc, avant d'attraper cet oiseau timide et ombrageux, le major fit plus d'une vaine tentative pour le saisir. Un jour, c'était une invitation à dîner à Greenwich en compagnie de quelques amis, invitation à l'air si inuocent que le baronnet l'accepta d'abord ; puis étant venu à soupçonner quelque piège, il s'abstint de s'y rendre, laissant le major (qui comp-

taut représenter à lui seul le corps des amis en question) manger sa friture sans compagnie. Une autre fois, le major écrivit pour demander dix minutes d'entretien ; le baronnet répondit sur-le-champ et donna rendez-vous pour le lendemain à quatre heures *précises* chez Bays. Il avait soigneusement souligné le mot *précises*. Mais quoique les quatre heures arrivassent, comme cela était inévitable dans le cours du temps, nul Clavering ne fit son apparition. Bref, s'il avait emprunté vingt guinées à Pendennis, il n'aurait pu se montrer plus timide ni plus désireux d'éviter le major ; et ce dernier reconnut que c'était une chose de chercher un homme et une autre de le trouver.

Avant la fin de ce jour, où le patron de Strong avait donné au chevalier tant de bénédictions devant sa face et tant de malédictions derrière son dos, sir Francis Clavering, qui avait engagé sa parole et promis par serment aux conseillers de sa femme de ne plus faire ni accepter de billets, et de se contenter de la pension que sa victime lui accordait, était néanmoins parvenu à signer son respectable nom sur une feuille de papier timbré, que l'ami du baronnet, M. Moses Abrams, avait emportée en promettant de faire escompter le billet par une personne dans l'intimité de laquelle M. Abrams avait l'honneur d'être.

Il arriva que Strong entendit parler de cette affaire dans le lieu même où cette écriture avait été faite, dans le parloir de derrière de M. Santiago, marchand de cigares, où le chevalier avait l'habitude de passer une heure tous les soirs.

« Il s'est remis à son ancienne besogne, dit M. Santiago à son chaland. Moses Abrams et lui se sont rencontrés dans mon parloir. Moses a fait acheter un timbre par mon garçon. Ce devait être un billet de cinquante livres sterling. J'ai entendu le baronnet dire à Moses de le dater d'il y a deux mois. Il soutiendra que c'est un vieux billet, et qu'il l'avait complètement oublié dans le règlement fait l'autre jour avec sa femme. Je ne doute pas qu'on ne lui donne encore de l'argent, à présent qu'il est hors de toutes dettes. »

Un homme qui a l'habitude de mettre son malheureux nom au bas de promesses de payer dans six mois, a aussi la satisfaction de savoir que ses affaires sont connues et dis-

cutées, et que sa signature circule parmi les pires coquins et fripons de Londres.

La boutique de M. Santiago était tout à côté des rues Saint-James et de Bury, où nous avons eu l'honneur de visiter notre ami le major Pendennis dans son appartement. Le major se dirigeait lentement vers son logis, lorsque Strong, brûlant de colère et sentant le havane, marchait à grands pas sur le trottoir opposé.

« La peste soit de ces jeunes gens! ils empoisonnent tout avec leur fumée, se dit le major. Voici venir un gaillard avec des moustaches et un cigare. Quiconque fume et porte moustaches est un homme de rien.... Tiens! c'est M. Strong.... J'espère que votre santé est bonne, monsieur Strong? »

Et le vieux gentleman, ayant fait au chevalier un salut plein de dignité, se disposait à entrer dans sa maison; il cherchait la serrure de la porte, tenant d'une main tremblante sa clef brillante.

Nous avons dit que Strong et Pendennis avaient assisté tous deux, en qualité d'amis et de conseillers de la malheureuse famille du baronnet, aux longues et fatigantes discussions et conférences relatives au règlement des dernières dettes de sir Francis Clavering. Strong s'arrêta et tendit la main au négociateur son collègue, et le vieux Pendennis lui présenta deux doigts d'assez mauvaise humeur.

« Quelles bonnes nouvelles avez-vous? demanda le major Pendennis d'un ton protecteur, en daignant faire une question au chevalier, car le vieux Pendennis avait vécu toujours en si bonne compagnie, qu'il s'imaginait vaguement faire honneur au commun des martyrs quand il leur adressait la parole. Toujours à Londres, Strong? J'espère que votre santé est bonne.

— Mes nouvelles sont de mauvaises nouvelles, monsieur, répondit Strong; elles concernent notre amie de Tunbridge-Wells, et je voudrais bien avoir un entretien avec vous. Clavering a recommencé ses vieux tours, major Pendennis.

— Vraiment! Faites-moi donc le plaisir de monter chez moi, » s'écria le major, dont l'intérêt était éveillé.

Ils entrèrent ensemble au salon. Strong, ayant pris place dans un fauteuil, se soulagea du fardeau de son indignation

en présence du major, et parla librement de l'insouciance et de la déloyauté de Clavering.

« Nulle promesse ne pourra le lier, monsieur, dit-il. Vous vous rappelez, monsieur, comment, lors de notre réunion avec l'avoué de milady, il ne se contenta pas de donner sa parole d'honneur, mais voulut s'engager par serment, à genoux devant sa femme, et sonna pour qu'on lui apportât une Bible, et jura qu'il consentait à la damnation de son âme si jamais il faisait un autre billet. Eh bien ! il en a signé un aujourd'hui même, monsieur ; et il en signera tant qu'on voudra pour avoir de l'argent comptant ; et il trompera qui que ce soit, sa femme, ou son enfant, ou son vieil ami qui cent fois l'avait secouru. Il y a un billet signé de lui et de moi qui sera payable la semaine prochaine....

— Je croyais que nous avions tout payé....

— Pas celui-là, dit Strong en rougissant. Il m'avait prié de n'en pas faire mention, et.... et.... j'avais la moitié de l'argent nécessaire, major. Et l'on tombera sur moi. Mais je ne m'en inquiète pas, j'y suis habitué. C'est lady Clavering qui me fait peine. C'est honteux que cette excellente femme, qui l'a vingt fois sauvé de prison, soit ruinée par la lâcheté de son mari. Un tas de voleurs de billets, de boxeurs, de canailles de toutes sortes, empochent son argent, et il ne se fait pas scrupule de jeter un honnête homme dans l'embarras. Le croiriez-vous, monsieur, il a accepté de l'argent d'Altamont.... Vous savez de qui je parle.

— Vraiment ? de cet étrange personnage qui, je crois, est entré ivre un soir dans la maison de sir Francis, répliqua le major Pendennis, dont la physionomie demeura impénétrable. Qu'est-ce que cet Altamont, monsieur Strong ?

— Bien sûr, je n'en sais rien, si vous ne le savez pas, répondit le chevalier d'un air surpris et soupçonneux.

— A vous parler franchement, dit le major, j'ai mes soupçons. Je suppose.... faites bien attention que ce n'est là qu'une supposition ; je suppose qu'il y a sans doute dans la vie de notre ami Clavering (qui, entre nous, capitaine Strong, il faut l'avouer, est un individu aussi décousu que pas un de ma connaissance), certains secrets étranges et certaines histoires qu'il n'aimerait pas à voir divulgués ; nul de nous à sa place ne l'aimerait. Et très-probablement cet homme,

qui s'appelle Altamont, connaît quelque histoire défavorable à Clavering, a quelque prise sur lui, et, grâce à ce qu'il sait, tiré de lui de l'argent. Je connais certains personnages des meilleures familles d'Angleterre qui en sont réduits à dégorger ainsi par le nez. Mais leurs affaires particulières ne me regardent pas, monsieur Strong ; et il ne faut pas supposer, parce que je dîne avec quelqu'un, que je fouille dans ses secrets, ni que je sois responsable de toute sa vie passée. Quant à notre ami Clavering, je m'intéresse beaucoup à lui pour l'amour de sa femme et de la fille de celle-ci, qui est une charmante créature. Et, lorsque lady Clavering m'en a prié, j'ai donné un coup d'œil à ses affaires et tâché de les mettre en ordre; ce que je continuerai de faire, vous comprenez, du mieux que cela me sera possible, si je puis lui être de quelque utilité. Et si j'y suis invité, vous comprenez, si j'y suis invité.... Et, à propos, ce M. Altamont, monsieur Strong, comment va-t-il, ce M. Altamont ? Je crois que vous le connaissez ? Est-il en ville ?

— Je ne suis pas, que je sache, tenu de savoir où il est, major Pendennis, » répliqua Strong, se levant et prenant son chapeau d'un air fort irrité ; car les façons protectrices du major et son impertinente réserve ne blessaient pas peu cet honnête gentleman.

Pendennis quitta aussitôt ses manières hautaines pour prendre un air de finesse et de bonne humeur.

« Ah ! capitaine Strong, vous êtes circonspect aussi, à ce que je vois, et vous avez bien raison, mon bon monsieur ; vous avez grandement raison. Nous ne savons pas si les murs n'ont pas d'oreilles, monsieur, ni peut-être à qui nous parlons. En votre qualité d'homme du monde et d'ancien soldat, de soldat distingué, m'a-t-on dit, capitaine Strong, vous savez fort bien qu'il est inutile de jeter votre feu. Vous pouvez avoir vos idées ; je puis, moi, calculer combien font deux et deux, et avoir mes idées aussi. Mais il y a certaines choses qui ne vous regardent pas personnellement et qu'on aime mieux ne pas savoir, entendez-vous, capitaine ? et moi, pour ma part, je ne veux pas les savoir jusqu'à ce que j'aie quelque raison pour les savoir. Ne pensez-vous pas comme moi ? Quant à ce qui regarde notre ami le baronnet, je crois, comme vous, qu'il serait à désirer qu'on mît un frein à son

imprudence; je blâme vivement tout homme qui manque à sa parole, et qui, par sa conduite, fait de la peine à sa famille ou lui suscite des embarras. Voilà mon opinion franche et entière, et je suis sûr que c'est aussi la vôtre.

— Certainement, dit M. Strong, fort sèchement.

— J'en suis enchanté. Je suis ravi de voir qu'un confrère dans la carrière des armes soit si pleinement d'accord avec moi. Et je suis excessivement satisfait de l'heureuse rencontre qui m'a procuré la bonne fortune de votre visite. Bonsoir; je vous remercie. Morgan, reconduisez le capitaine Strong. »

Et Strong prit congé du major Pendennis. Le chevalier suivait Morgan, et n'était pas peu intrigué de la prudence du vieux bonhomme. A vrai dire, le valet était tout aussi embarrassé de la réticence de son maître. Car M. Morgan, en sa qualité de valet accompli, rôdait çà et là, silencieux comme une ombre, dans la maison; et, pendant la dernière partie de la conversation du major avec le capitaine, il s'était trouvé tout contre la porte, de sorte qu'il avait surpris quelques paroles des deux gentlemen, et beaucoup plus qu'il n'en pouvait comprendre.

« Qu'est-ce que cet Altamont? Savez-vous quelque chose sur son compte et sur celui de Strong? demanda M. Morgan à M. Lightfoot, la première fois qu'ils se revirent au club.

— Strong est l'homme d'affaires du gouverneur, il fait ses billets ou les endosse, et se charge de toutes sortes de marchés de ce genre; et je suppose qu'Altamont s'en mêle aussi, répondit M. Lightfoot. Pour faire prendre l'essor à ces cerfs-volants, vous savez, monsieur Morgan, qu'il faut toujours être deux ou trois. Altamont a mis le pot au feu le jour du Derby, et a gagné une grosse somme d'argent. Je voudrais que le gouverneur pût s'en procurer quelque part et qu'il me payât mes gages.

— Pensez-vous que milady consentirait encore une fois à payer ses dettes? demanda Morgan. Sachez-moi cela, Lightfoot, et vous n'aurez pas perdu votre temps, je vous le garantis, moi, mon garçon. »

Le major Pendennis avait souvent dit en riant que son valet Morgan était beaucoup plus riche que lui. Le fait est

que, par une longue série de petites spéculations auxquelles il avait donné tous ses soins, ce prudent et discret serviteur avait amassé une somme assez considérable, durant les années passées auprès du major. Il avait fait connaissance avec nombre d'autres valets de personnages distingués, par lesquels il avait appris les affaires de leurs maîtres. Quand M. Arthur entra en jouissance de sa fortune, mais non auparavant, Morgan avait fort surpris ce jeune gentleman en lui disant qu'il avait une petite somme d'argent, quelque cinquante ou cent livres sterling, qu'il désirait placer d'une manière avantageuse. Peut-être que les gentlemen du Temple, qui se connaissent en affaires, pourraient aider un pauvre diable à trouver un bon placement. Morgan serait très-obligé à M. Arthur, oui, infiniment obligé et reconnaissant, si Arthur pouvait lui indiquer un bon placement.

Lorsque Arthur lui eut répliqué en riant qu'il n'était pas versé en affaires d'argent, et ne savait aucun moyen de rendre à Morgan le service qu'il demandait, celui-ci ajouta, avec la plus extrême simplicité, qu'il était très-reconnaissant à M. Arthur, et que, si M. Arthur avait besoin d'un peu d'argent en attendant que ses revenus lui fussent payés, peut-être aurait-il la bonté de se rappeler que le vieux et fidèle serviteur de son oncle en avait à placer, et qu'il serait très-fier de pouvoir se rendre utile de quelque manière à quelqu'un de la famille.

Le prince de Fair Oaks, qui était assez prudent, et qui n'avait pas besoin d'argent comptant, eût aussi bien pensé à voler le mouchoir de poche du valet de son oncle qu'à emprunter son argent, et il était sur le point de faire quelque réponse hautaine à Morgan ; mais il fut retenu par le plaisant de la chose. Morgan capitaliste ! Morgan offrant de lui prêter de l'argent ! Quelle excellente plaisanterie ! D'ailleurs l'homme pouvait être parfaitement innocent, et son offre une simple marque de bonne volonté. Arthur arrêta donc le sarcasme qu'il avait sur les lèvres, et se contenta de refuser la bienveillante proposition de M. Morgan. Il parla néanmoins de la chose à son oncle, et le félicita d'avoir un tel trésor à son service.

C'est alors que le major dit qu'il croyait que Morgan était diablement riche depuis diablement longtemps. En effet, il

avait acheté la maison de Bury-Street, dont son maître était locataire, et avait gagné une somme assez considérable, grâce à ses relations avec la famille Clavering : car, en apprenant par le major que la Bégum payerait les dettes de son mari, il avait acheté tout ce qu'il avait pu réunir de billets faits ou acceptés par Clavering. Cependant le major ne connaissait pas plus les opérations que nous ne connaissons les actions de nos serviteurs avec lesquels nous sommes tous les jours, et qui nous restent pourtant étrangers, tellement l'usage a de force, tellement est inflexible la barrière qui sépare la classe des maîtres et celle des valets.

« De sorte qu'il vous a offert de vous prêter de l'argent ? dit le vieux Pendennis à son neveu. C'est un gaillard diablement fin et diablement riche, et il y a maint gentleman qui voudrait avoir un pareil serviteur pour emprunter de lui. Malgré tout cela, il n'est pas changé le moins du monde, M. Morgan : il fait son ouvrage aussi bien que jamais ; il répond toujours exactement à ma sonnette ; il rôde comme un chat dans mon appartement ; il m'est si diablement attaché, ce Morgan ! »

Le jour de la visite de Strong, le major se rappela l'histoire de Pen, et que Morgan pouvait lui être utile, et il se mit à railler son valet sur sa fortune, de cet air libre et insolent qu'un gentleman aussi haut placé peut adopter vis-à-vis d'une si infortunée créature.

« J'ai appris que vous aviez quelque argent à placer, Morgan, dit le major.

— C'est M. Arthur qui le lui aura . Le diable l'emporte ! pensa le valet.

« Je suis bien aise de savoir que mon service est si lucratif.

— Je vous remercie, monsieur.... Je n'ai pas sujet de me plaindre de ma place, ni de mon maître non plus, répliqua Morgan avec modestie.

— Vous êtes un brave garçon, et je crois que vous m'êtes attaché, et je suis content de voir que vous faites de bonnes affaires. J'espère que vous serez prudent, et que vous n'achèterez ni taverne ni autre maison de ce genre.

— Une taverne, pensa Morgan ; moi, dans une taverne ! Le vieux sot ! Le diable m'emporte, si j'avais dix ans de moins je voudrais siéger au parlement avant ma mort, c'est vrai !...

Oh ! non, monsieur, je vous remercie de votre intérêt. Je n'ai aucune idée pareille, monsieur. Et j'ai très-bien placé mes petites économies, monsieur.

— Vous faites un peu l'escompte, n'est-ce pas, Morgan ?

— Oui, monsieur, très-peu. Je... je vous demande pardon, monsieur. Me permettez-vous de vous faire une question ?...

— Parlez, mon garçon, répondit le vieux major très-gracieusement.

— C'est relativement aux billets de sir Francis Clavering, monsieur. Pensez-vous qu'ils soient toujours bons, monsieur ? Est-ce que milady continuera de les payer ?

— Quoi ! auriez-vous déjà fait quelques affaires dans cette partie ?

— Oui, monsieur, un peu, répondit Morgan en baissant les yeux ; et je ne crains pas de vous l'avouer, monsieur (je pense que vous ne vous offenserez pas de la liberté de mes paroles), encore quelques affaires pareilles me mettraient très à mon aise, si le résultat en était aussi avantageux que la dernière fois.

— Eh ! à combien donc s'élève le bénéfice que vous avez fait sur sir Francis ? dites, au nom de Dieu ! demanda le major.

— J'ai gagné dans cette affaire une assez jolie somme, je l'avoue, monsieur. J'avais quelques renseignements à ce sujet, et, ayant fait connaissance avec la famille par votre bonté, j'ai mis le pot au feu, monsieur.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai employé tout mon argent, monsieur, et tout celui que j'ai pu emprunter, à acheter des billets de sir Francis ; et un bon nombre d'entre eux portaient, outre son nom, celui du gentleman qui vient de sortir, Édouard Strong, esquire, monsieur. Je connais naturellement l'explosion qui a eu lieu dans la maison de Grosvenor-Place ; et, comme il m'est permis tout comme à un autre de gagner un peu d'argent, je vous serais très-obligé, monsieur, si vous vouliez bien répondre à cette question : Lady Clavering payera-t-elle encore une fois ? »

Quoique le major Pendennis fût aussi surpris de ce qu'il venait d'apprendre relativement à son serviteur, que si on lui avait dit que Morgan était un marquis déguisé qui allait jeter le masque et prendre son siège dans la chambre des

pairs ; et quoiqu'il fût naturellement indigné de l'audace de ce drôle qui avait osé s'enrichir à sa barbe et à son insu, cependant il avait une admiration instinctive pour tout homme qui représentait argent et succès, et il se surprit à respecter Morgan et presque à redouter ce digne personnage, quand la vérité commença à lui apparaître.

« Bien, bien, Morgan, dit-il ; il ne faut pas que je vous demande le chiffre de votre fortune : tant mieux pour vous si vous êtes bien riche, c'est évident. Et si je pouvais vous donner quelque renseignement qui vous fût utile, je m'empresserais de le faire. Franchement, si lady Clavering me demandait conseil, je lui dirais de ne plus payer aucune dette de sir Francis ; mais je crains qu'elle ne continue à les payer... et voilà tout ce que je sais. Vous savez donc que sir Francis recommence sa vie de folie et d'extravagance ? »

— Son train habituel, monsieur ; il n'y a pas moyen d'empêcher cela. Il y reviendra toujours.

— M. Strong me disait qu'un certain Moses Abrams était détenteur d'un des billets de sir Francis Clavering. Connaissez-vous cet Abrams, ou le montant du billet ?

— Je ne connais pas le montant du billet, mais je connais fort bien Abrams, monsieur.

— Je voudrais que vous pussiez me renseigner sur ce billet, Morgan, et aussi me dire où je pourrais voir sir Francis Clavering. »

Et Morgan répliqua :

« Merci, monsieur ; oui, monsieur ; je n'y manquerai pas, monsieur. »

Après quoi il sortit de la chambre comme il y était entré, avec son air de respect furtif et de tranquille humilité, laissant le major dans l'étonnement et réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre.

Le lendemain matin, le valet apprit au major Pendennis qu'il avait vu M. Abrams, quel était le montant du billet que ce gentleman désirait négocier, et que le baronnet serait sûrement ce jour-là, à une heure, dans le parloir de derrière de la taverne de la *Roue de Fortune*.

Sir Francis fut exact à ce rendez-vous. A une heure, il était assis dans le parloir de la taverne en question, entouré

de crachoirs, de fauteuils-windsor, de lithographies coloriées représentant des boxeurs, des chevaux de course et des marcheurs, au milieu d'une atmosphère encore saturée des âcres senteurs du tabac fumé la veille. Et, tandis que le descendant d'une ancienne race était assis en cet endroit délectable, tenant à la main un vieux numéro du *Bell's life in London*, tout souillé de bière, l'élégant major Pendennis entra dans l'appartement.

« Vous voilà donc, mon vieux ? dit le baronnet, pensant que M. Moses Abrams venait d'arriver avec l'argent.

— Comment vous portez-vous, sir Francis Clavering ? J'avais besoin de vous voir, et je vous ai suivi jusqu'ici, » dit le major, à la vue de qui la figure de l'autre pâlit.

A présent qu'il avait son adversaire devant lui, le major était déterminé à faire contre lui une attaque vive et soudaine, et il se mit à l'œuvre sur-le-champ.

« Je sais, continua-t-il, quel est l'individu excessivement mal famé pour qui vous m'avez pris, Clavering, et je connais aussi le but qui vous amène ici.

— Cela ne vous regarde pas, n'est-ce pas ? demanda le baronnet d'un air boudeur et suppliant. Pourquoi me suivez-vous ainsi ? Pourquoi prenez-vous ce ton d'autorité ? Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires, major Pendennis ? Est-ce que je vous ai jamais fait du mal, à vous ? Je n'ai jamais eu de votre argent. Et je ne veux pas être tracassé ainsi, ni me soumettre à vos airs dominateurs. Je ne le veux pas, et je ne le souffrirai pas. Si lady Clavering a quelque proposition à me faire, qu'elle la fasse d'une manière régulière et par l'entremise des hommes de loi. J'aime mieux ne pas avoir affaire à vous.

— Je ne viens pas de la part de lady Clavering, dit le major, mais de ma propre part, pour tâcher de vous faire des remontrances et voir s'il est possible de vous préserver de la ruine. Il n'y a qu'un mois que vous avez juré sur l'honneur, en faisant même chercher une Bible pour donner plus de force à votre serment, de ne plus faire ni accepter d'effets, et de vous contenter de la pension que vous paye lady Clavering. Toutes vos dettes ont été payées sous cette condition, et déjà vous ne l'observez plus ; ce M. Abrams a de vous un billet pour soixante livres sterling.

— C'est un vieux billet. Je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que c'est un vieux billet, s'écria le baronnet.

— Vous l'avez tiré hier et vous l'avez à dessein daté d'il y a trois mois. Morbleu ! Clavering, vous me soulevez le cœur par vos mensonges, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Il n'y a pas moyen d'avoir patience avec vous. Vous trompez tout le monde, et vous vous trompez vous-même. J'ai beaucoup d'expérience, et je me vante de connaître les hommes ; mais je n'ai jamais rencontré votre pareil pour la blague. Je crois, pardieu ! que vous préférez le mensonge à la vérité.

— Est-ce que vous êtes venu ici, vieil animal, pour me provoquer à me jeter sur vous et à vous casser la tête ? dit le baronnet en regardant le major d'un œil plein de haine et de venin.

— Comment, monsieur ? s'écria le vieux major, se redressant et saisissant sa canne d'un air si terrible que le baronnet changea aussitôt de ton vis-à-vis de lui.

— Non, non ! dit Clavering piteusement. Je vous demande pardon. Je ne voulais pas me mettre en colère, ni vous dire quelque chose de désagréable ; seulement vous êtes si diablement dur avec moi, major Pendennis ! Que voulez vous donc de moi ? Pourquoi m'avoir ainsi pourchassé ? Voulez-vous aussi tirer de l'argent de moi ? Par Jupiter ! vous savez que je ne possède pas un schelling. »

Et Clavering, selon sa coutume, passa des imprécations aux pleurnichements.

Au ton de son interlocuteur, le major Pendennis vit que Clavering savait son secret entre les mains du major.

« Je n'ai mission de personne ni aucun dessein contre vous, dit Pendennis ; mais je voudrais, s'il n'est pas trop tard, vous sauver, vous et votre famille, d'une ruine complète, car votre infernale insouciance vous a déjà conduit au bord de l'abîme. Je connais votre secret....

— Je ne savais rien quand j'ai épousé cette femme ; je vous jure que je ne l'ai appris que lorsque ce maudit scélérat est venu me le dire lui-même ; et c'est le chagrin qu'il me cause qui me rend si insouciant, Pendennis ; je vous jure que je dis la vérité, s'écria le baronnet en joignant les mains.

— Je connais votre secret depuis l'instant où j'ai vu Amory entrer ivre dans votre salle à manger de Grosvenor-Place. Je n'oublie jamais une figure que j'ai vue une fois. Je me rappelle avoir vu ce gaillard-là à Sydney, parmi les forçats, et il se souvient également de moi. Je connais l'arrêt qui l'a condamné, la date de son mariage, et le bruit qui a couru de sa mort dans le Bocage australien. Je jurerais de son identité. Et je sais que vous n'êtes pas plus le mari de lady Clavering que je ne le suis moi-même. J'ai assez bien gardé votre secret, car je n'ai pas dit à une âme que je le savais, pas même à votre femme. Vous êtes le premier à qui j'en parle.

— Pauvre lady Clavering ! cela lui ferait terriblement de chagrin, gémit sir Francis ; et ce n'est pas ma faute, vous le savez bien, major.

— Plutôt que de souffrir que vous continuiez à la ruiner comme vous faites, je lui dirai tout, Clavering, et je le dirai au monde entier, je vous le jure, à moins que je ne puisse vous faire entendre raison et mettre un frein à votre infernale folie. Par le jeu, par les dettes, par vos extravagances de toutes sortes, vous avez réduit de moitié la fortune de votre femme et celle de ses héritiers légitimes ; remarquez que je dis *ses héritiers légitimes*. Il faut que cela finisse. Vous ne pouvez vivre ensemble. Vous n'êtes pas en état d'habiter une grande maison comme Clavering, et avant trois ans il ne resterait plus un schelling de toute cette fortune. J'ai décidé ce qu'il faut faire. Vous aurez une pension annuelle de six cents livres sterling, avec laquelle vous irez vivre sur le continent. Vous renoncerez à votre siège au parlement, et vous vous tirerez d'affaire comme vous pourrez. Si vous refusez, je vous donne ma parole d'honneur que je ferai connaître demain le véritable état des choses ; je jurerai de l'identité d'Amory, qui, une fois reconnu, retournera au pays d'où il est venu, et débarrassera ainsi la veuve et de vous et de lui-même. Ainsi votre fils perdra tout droit à la fortune du vieux Snell, laquelle passera tout entière à la fille de votre femme. Est-ce que je ne me fais pas comprendre assez clairement ?

— Vous ne voudriez pas être à ce point cruel pour ce pauvre garçon, Pendennis ? demanda le père d'un ton piteux.

Songez un peu à lui, le diable m'emporte ! C'est un gentil garçon, quoiqu'il soit diablement turbulent, je l'avoue ; oui, diablement turbulent.

— C'est vous qui êtes cruel pour lui, répliqua le vieux moraliste. Eh ! monsieur, vous l'auriez ruiné vous-même inévitablement dans trois ans.

— Oui, mais peut-être n'aurai-je pas toujours un si diable de guignon, vous savez. Il faut que la chance varie, et je me corrigerai, pardieu ! je me corrigerai. Et si vous me trahissiez, ma femme serait si désolée ! Vous savez qu'elle le serait ; elle aurait un chagrin infernal.

— D'être débarrassée de vous ? dit le major avec ironie. Vous savez qu'elle ne veut plus vivre avec vous ?

— Mais pourquoi lady Clavering n'irait-elle pas demeurer à l'étranger, ou à Bath, ou à Tunbridge, ou au diable, tandis que je resterais ici ? reprit Clavering. J'aime mieux être ici que sur le continent, et j'aime à siéger au parlement. C'est diablement agréable d'être membre du parlement ! Il reste bien peu de sièges comme le mien, et je ne doute pas, si je le cédaï au gouvernement, que l'on ne me donnât quelque île à gouverner ou quelque autre chose non moins diablement avantageuse : car vous savez que je suis un gentil-homme d'une diablement bonne famille, et que mon nom a des armoiries, et... et tout ce qui s'ensuit, major Pendennis. Ne voyez-vous pas, ne pensez-vous pas qu'on me donnerait quelque chose de diablement bon si je jouais bien mes cartes ? Et alors, vous savez, je ferais des économies et je ne serais plus sur le chemin de ce maudit rouge et noir... et... et... de sorte que je préférerais ne pas lâcher mon siège au parlement, ne vous en déplaît.

Hair un homme et le braver, et l'instant d'après pleurnicher devant lui, pour être ensuite avec lui sur un pied de confiance et d'amitié parfaite, ce n'était pas chose rare pour notre versatile baronnet.

« Quant à votre siège au parlement, dit le major en rougissant un peu et avec un certain tremblement que l'autre ne remarqua pas, il faut que vous y renonciez, sir Francis Clavering, en.... en ma faveur.

— Quoi ! voulez-vous entrer à la chambre, major Pendennis ?

— Non.... pas moi ; mais mon neveu Arthur, qui est un garçon de mérite et qui y ferait très-bonne figure. A l'époque où Clavering nommait deux membres, son père aurait pu être l'un d'eux, et.... et il me plairait de voir Arthur au parlement, dit le major.

— Le diable m'emporte ! est-ce qu'il sait le secret. lui aussi ? s'écria Clavering.

— Personne ne connaît le secret en dehors de cette chambre, répliqua Pendennis ; et si vous me faites ce plaisir, je retiens ma langue. Sinon, je suis homme de parole, et je ferai ce que j'ai dit.

— Eh bien ! major, dit sir Francis avec un sourire particulièrement humble, ne pourriez-vous pas, vous le meilleur des hommes, me faire avancer le premier trimestre de ma pension ? Vous pouvez tout sur lady Clavering, et je vous jure que je retirerai ce billet d'entre les mains d'Abrams. Le maudit petit gredin, je sais qu'il me met dedans toutes les fois ; et si vous pouviez faire cela pour moi, eh bien ! nous verrions, major.

— Je crois que ce que vous avez de plus sage à faire, c'est d'aller chasser à Clavering en septembre, et d'emmener mon neveu avec vous pour le présenter aux électeurs. Oui, ce sera le meilleur moment. Et nous tâcherons de vous faire avoir votre avance.... Arthur pourra bien lui prêter cela, pensait le vieux Pendennis. Pestel un siège au parlement vaut bien cent cinquante livres sterling.... Mais vous comprenez, Clavering, reprit le major, que mon neveu ne sait rien de notre entretien. Vous avez dessein de vous retirer ; Arthur est un homme de Clavering, qui représenterait bien le bourg ; vous le présentez, et vos électeurs votent pour lui. Voilà l'affaire.

— Quand pouvez-vous m'avoir les cent cinquante livres, major ? Quand faudra-t-il que j'aïlle vous voir ? Serez-vous chez vous ce soir ou demain matin ? Désirez-vous prendre quelque chose ici ? Il y a de l'absinthe qui est diablement bonne. Je bois souvent un verre d'absinthe ; ça vous remet complètement. »

Le vieux major ne voulut rien prendre. Il se leva, et le baronnet l'accompagna jusqu'à la porte de la *Roue de Fortune*, puis entra au comptoir, où il but un verre de genièvre et

d'absinthe avec l'hôtesse. Puis, un gentleman en relation avec les lutteurs, et qui prenait ses repas à la *Roue de Fortune*, étant entré, sir Francis Clavering se mit à causer avec lui et avec l'hôte des luttes et des nouvelles du sport en général. Enfin arriva M. Moses Abrams avec le produit du billet, duquel produit il avait soustrait une jolie commission pour sa peine. Sir Francis, satisfait d'empocher quelques guinées, offrit un dîner à Greenwich à son honnête ami, et finit ensuite gaiement la journée au Vauxhall.

Cependant le major Pendennis, ayant pris un cab dans Piccadilly, se fit mener à Lamb-Court, Temple, où il s'enferma pour une conversation secrète avec son neveu.

Après leur entretien, les deux Pendennis se séparèrent fort bons amis; et c'est à la suite de cet entretien, que nous ne rapportons pas, mais dont on devinera facilement le sujet, qu'Arthur tint à Warrington les discours rapportés au chapitre précédent.

Quand un homme est tenté de faire une chose tentante, il sait trouver cent bonnes raisons pour flatter son désir. Arthur se disait qu'il lui plairait fort d'être membre du parlement, qu'il se distinguerait à la chambre, et que peu importait de quel côté il se rangerait, puisqu'il y avait du bien et du mal de chaque côté. Relativement à cela, comme à beaucoup d'autres choses, il se disait qu'il transigerait avec sa conscience, et que le saducéisme était une religion très-commode et très-agréable.

CHAPITRE XIV.

Phillis et Corydon.

Lady Clavering avait trouvé sur un terrain communal des plus pittoresques, dans le voisinage de Tunbridge-Wells, une jolie villa, où elle se retira après ses disputes conjugales, à la fin de cette malheureuse saison de Londres. Miss Amory accompagna sa mère, et maître Clavering y vint passer les

vacances. Blanche et Frank avaient pour principale occupation de se quereller et de se battre. Ce n'était là, toutefois, qu'un passe-temps domestique, et le jeune collégien ne goûtait guère les jeux du foyer. Il trouva à Tunbridge des jeux de crosse, des chevaux et quantité d'amis. La maison de l'excellente Bégum était constamment envahie par une société de jeunes gentlemen de treize ans, qui mangeaient et buvaient beaucoup trop de tartes et de champagne, qui couraient à perdre haleine sur le gazon du communal et effrayaient la tendre mère, qui fumaient à se rendre malades, et qui faisaient un tel sabbat dans la salle à manger, que Blanche ne pouvait pas y tenir. Elle n'aimait pas la société des jeunes gentlemen de treize ans.

Quant à cette belle jeune créature, tout changement lui était agréable aussi longtemps que c'était un changement. Elle eût aimé la pauvreté et une chaumière, du fromage et du pain, pendant une ou deux semaines. Une nuit dans un cahot, au pain et l'eau, n'eût peut-être pas été sans charmes pour elle; et cette translation de ses pénates à Tunbridge lui sourit beaucoup. Elle se promenait dans les bois; elle dessinait des arbres et des fermes; elle lisait des romans français; elle se faisait très-souvent mener en voiture à Tunbridge-Wells, au spectacle, au bal, aux concerts des musiciens et aux représentations des prestidigitateurs qui arrivaient en cet endroit; elle dormait beaucoup; elle se querellait tous les matins avec maman et avec Frank; elle découvrit et fréquenta la petite école du village, caressa d'abord les filles et contrecarra la maîtresse, puis gronda les élèves et se moqua de l'institutrice; elle fut naturellement aussi assidue à l'église.

C'était une jolie petite église, d'une haute antiquité, un petit bijou anglo-normand, bâti avant-hier et décoré de toutes sortes de vitraux peints, de têtes de saints sculptées, de textes de l'Écriture en lettres d'or, et de bancs ouverts. Blanche se mit aussitôt à broder une très-belle nappe d'autel pour l'église. Elle passa quelque temps pour une sainte auprès du ministre, qu'elle trompa complètement, qu'elle cajola, qu'elle caressa, qu'elle enjôla si bien, que la pauvre mistress Smirke, qui d'abord avait été charmée de Blanche, qui ensuite la supporta, puis ne voulut plus lui parler, en

devint presque folle de jalousie. Mistress Smirke était la femme de notre vieil ami Smirke, le précepteur de Pen et l'amoureux de la pauvre Hélène. Il s'était consolé du refus de la veuve en épousant une demoiselle de Clapham que sa maman lui destinait.

A la mort de sa mère, les pensées de notre ami devinrent de jour en jour plus claires. Il coupa le collet de son habit et laissa pousser ses cheveux jusque sur les épaules. Il renonça strictement à la boucle qui frisait sur son front et avec laquelle il jouait habituellement; il supprima le nœud de cravate dont il était jadis si fier. Il ne porta plus de nœud du tout. Il ne dina plus les vendredis. Il lut le bréviaire romain et annonça qu'il était prêt à entendre des confessions dans la sacristie. Lui, la plus inoffensive créature qui fût au monde, il fut dénoncé comme un noir jésuite, comme un papiste très-dangereux, par Muffin de la chapelle dissidente et par M. Siméon Knight de l'Eglise établie. M. Smirke avait bâti sa chapelle anglo-normande avec l'argent que lui avait laissé sa mère. Seigneur! Seigneur! qu'eût-elle dit, la vieille dame de Clapham, en entendant donner le nom d'autel à la table! en y voyant des candélabres! en recevant des lettres datées de la fête de saint Tel et Tel, ou de la vigile de saint Comment l'appellez-vous! C'était pourtant ce que faisait son fils, et sa fidèle épouse marchait dans la même voie.

Mais lorsque Blanche eut avec M. Smirke une conférence de près de deux heures, dans la sacristie, Bélinda arpenta le gazon du cimetière, où l'on ne voyait encore que deux petites pierres tombales; elle eût presque souhaité qu'il y en eût une troisième, la sienne propre, n'eût été qu'elle craignait que son mari n'épousât cette créature qui lui avait tourné la tête en moins de quinze jours. Non, elle quittera Smirke; elle se retirera dans un couvent, y fera ses vœux et l'abandonnera à son sort. Telle était la mauvaise opinion qu'avaient alors de Smirke sa femme et ses voisins. Ceux-ci le croyaient en correspondance directe avec l'évêque de Rome, tandis que Bélinda pleurait des erreurs pour elle plus odieuses et plus fatales encore. Et cependant notre ami ne songeait pas à mal. Le facteur ne lui apportait jamais de lettres du pape. Sans doute il crut d'abord que Blanche était la plus pieuse, la

plus sainte, la plus juste, la plus séduisante personne qu'il eût jamais rencontrée, et la manière dont elle chantait le plain-chant le transportait. Mais au bout de quelque temps il commença à se lasser de miss Amory, dont les manières et les grâces perdirent pour lui tous leurs charmes ; puis il eut des doutes au sujet de miss Amory ; puis elle souleva contre elle les élèves de l'école, se mit en colère, et frappa les enfants sur les doigts. De manière ou d'autre, Blanche inspira à un grand nombre d'hommes cette admiration suivie de satiété. Elle cherchait à leur plaire et leur décochait à la fois toutes ses grâces ; elle tombait sur eux, pour ainsi dire, avec toutes les perles de ses sourires, avec ses cajoleries, ses flatteries et ses œillades. Puis elle se lassait d'eux et des efforts qu'elle avait à faire pour leur plaire ; et, comme elle ne s'était jamais souciée d'eux, elle les plantait là. Ces hommes se lassaient d'elle également, et elle était plantée là à son tour.

Ce fut un beau soir pour Bélinda, que celui du départ de Blanche ; quand son mari lui dit, en rougissant et en soupirant, qu'il s'était trompé sur le compte de cette personne, qu'il l'avait crue douée de nombreuses et précieuses qualités qui n'étaient, après tout, que du clinquant ; qu'il s'était imaginé qu'elle avait l'esprit droit, mais qu'elle n'avait fait de la religion qu'un passe-temps ; qu'enfin elle s'était indubitablement mise en colère contre la maîtresse d'école, et qu'elle avait frappé très-cruellement sur les doigts de Polly Rucker.

Bélinda se jeta dans les bras de son époux ; il ne fut plus question de tombe ni de voile dans un couvent. Smirke mit un tendre baiser sur le front de sa femme. « Il n'y en a plus comme toi, ma Bélinda, dit-il en levant ses beaux yeux au plafond ; tu es précieuse entre toutes les femmes ! »

Quant à Blanche, depuis l'instant où elle perdit de vue Smirke et Bélinda, elle ne s'inquiéta plus d'eux et ne leur accorda plus même une de ses pensées.

Mais à l'époque où Arthur alla passer quelques jours chez la Bégum, à Tunbridge-Wells, le naïf ministre et miss Blanche n'étaient pas encore arrivés à cet état d'indifférence réciproque. Smirke la croyait un ange, une merveille entre les femmes. Jamais il n'avait vu pareille perfection, et les soirs d'été il restait assis, la bouche ouverte, ravi en extase,

oubliant son thé et ses tartines de beurre, à écouter sa musique. Quelque ravissante que pût être la musique de l'Opéra (il n'avait été qu'une seule fois au théâtre, il l'avouait avec un soupir et les joues rouges de honte, le jour où il avait accompagné Hélène et son fils à la salle de Chatteries), il ne pouvait rien concevoir de plus délicieux (il eût presque dit de plus céleste) que la musique de miss Amory. C'était une personne très-bien douée, un cœur du plus grand prix ; elle avait des talents extrêmement remarquables, et, selon toute apparence, le caractère le plus angélique, etc., etc. C'est ainsi que Smirke, étant alors au plus fort de sa fièvre et de son ensorcellement, parlait de miss Blanche à Arthur.

La rencontre de ces deux vieux amis avait été très-cordiale. Arthur aimait quiconque aimait sa mère, et Smirke parlait d'elle avec une sensibilité et une émotion véritables. Ils avaient cent choses à se dire des événements de leurs vies. « Vous verrez, disait Smirke à Arthur, que mes.... mes opinions en affaires ecclésiastiques se sont développées depuis que nous ne nous sommes vus. Mistress Smirke, femme d'une vertu exemplaire, m'a secondé de tous ses efforts. J'ai bâti cette petite église à la mort de ma mère, qui m'a laissé une fortune suffisante. Quoique je vécusse comme dans un cloître, votre réputation est arrivée jusqu'à moi, Arthur. » Il parlait d'un ton plein de bonté et de tristesse, les paupières baissées et la tête penchée sur l'épaule.

Arthur s'amusa énormément de Smirke, de ses airs, de ses folies, de sa simplicité, de son col blanc et de ses longs cheveux, de sa bonté réelle, de sa bienveillance, de son caractère amical. L'éloge qu'il fit de Blanche surprit beaucoup M. Pen, lui fit grand plaisir et lui inspira plus d'estime et d'affection pour elle.

La vérité est que Blanche était bien aise de voir Arthur, comme on est bien aise à la campagne de voir un homme aimable, qui vous apporte les plus récentes nouvelles et les derniers cancans de la grande ville, qui sait causer plus agréablement que la plupart des gens de la campagne, ou qui du moins sait parler ce joli jargon de Londres, si cher et si indispensable à ceux qui habitent la capitale, si peu compris des personnes qui vivent en dehors du monde.

Le jour de son arrivée, Pen fit rire Blanche plusieurs

heures durant, après le dîner. Elle chanta ses romances avec un redoublement de feu. Elle ne gronda pas sa mère, mais la caressa et la baisa, à la grande surprise de l'honnête Bégum. Quand vint l'heure du coucher, elle s'écria : *Déjà!* avec le plus charmant air de regret possible; elle fut vraiment fâchée d'aller se mettre au lit et serra fort tendrement la main d'Arthur, qui, de son côté, répondit très-cordialement à l'étreinte de cette jolie petite main. Notre jeune gentleman était disposé à se laisser éblouir par des yeux d'un éclat très-ordinaire.

« Elle a beaucoup gagné, se dit Pen en plongeant son regard dans la nuit, beaucoup gagné. Je suppose que la Bégum ne sentira pas que j'ai fumé, si je laisse la fenêtre ouverte. C'est une joyeuse bonne vieille, et Blanche a immensément gagné. J'ai été charmé de ses façons avec sa mère ce soir. J'ai été charmé de ses manières rieuses avec ce stupide petit animal de garçon, à qui elles ne devraient pas permettre de se griser. Elle a chanté fort gentiment cette petite romance, dont les vers sont si diablement jolis, quoique ce ne soit pas à moi de les vanter. »

Et il se mit à fredonner l'air sur lequel Blanche avait chanté une romance qu'il avait faite.

« Ah ! quelle belle nuit ! Qu'il est agréable de fumer un cigare la nuit ! Que cette petite église saxonne paraît gentille au clair de lune !... Je voudrais bien savoir ce que fait en ce moment le vieux Warrington.... Oui, cette Blanche est une diablement gentille petite créature, comme dit mon oncle.

— O céleste parfum ! »

C'était une voix qui venait d'une fenêtre voisine à demi cachée par des clématites; c'était une voix de jeune fille, la voix de l'auteur de *Mes Larmes*.

Pen partit d'un éclat de rire.

« Ne parlez pas de mon cigare, dit-il en avançant la tête hors de la fenêtre.

— Continuez, je en vous prie ! j'adore l'odeur du cigare ! répliqua la dame de *Mes Larmes*. Nuit divine ! lune céleste !... Mais il faut que je ferme ma fenêtre, et il ne m'est pas permis de causer avec vous à cause des mœurs. Quelle drôle de chose que les mœurs ! Adieu. »

Et Pen se mit à chanter le bonsoir à don Basile du *Barbier*.

Le lendemain, Arthur et Blanche se promenaient ensemble dans les champs, riant et jasant, la plus joyeuse paire d'amis. Ils parlèrent des jours de leur jeunesse, et Blanche se montra fort sentimentale. Ils parlèrent de Laure, la chère Laure; Blanche l'avait aimée comme une sœur. Était-elle heureuse chez cette baroque lady Rockminster? Ne viendrait-elle pas passer quelques jours avec eux à Tunbridge? Oh! quelles promenades ils feraient ensemble! Quelles romances ils chanteraient!... les vieilles romances et ballades d'autrefois. La voix de Laure était superbe. Arthur (elle ne pouvait pas l'appeler autrement qu'Arthur) se rappelait-il les romances qu'ils avaient chantées dans l'heureux temps jadis, à présent qu'il était devenu un si grand homme et qu'il avait tant de succès? etc., etc.

Et le jour suivant, qui fut égayé par une charmante promenade à Penshurst, à travers bois, et par la visite de ce délicieux château et du parc qui en dépend, eut lieu la conversation ci-dessus rapportée entre Arthur et le ministre, conversation qui rendit notre jeune ami de plus en plus rêveur.

« Est-elle vraiment aussi parfaite? se demanda-t-il. Est-elle devenue grave et religieuse? Se plaît-elle à donner des leçons aux petites filles de l'école et à visiter les pauvres? Est-elle bonne pour son frère et pour sa mère? Oui, j'en suis sûr, car j'ai vu comment elle se conduit avec eux. »

Puis il parcourut la petite commune avec son ancien précepteur, et, lorsqu'ils entrèrent à l'école, ce fut avec un indicible plaisir que Pen trouva Blanche assise au milieu des enfants qu'elle instruisait; et il se dit qu'elle devait être bien patiente, bien bonne, bien généreuse et de goûts bien simples, et que le monde ne l'avait pas gâtée.

« Aimez-vous donc vraiment la campagne? lui demanda-t-il en se promenant avec elle.

— Je voudrais ne jamais plus revoir cette odieuse cité. O Arthur.... c'est-à-dire, monsieur.... eh bien! soit, Arthur, donc; il vous vient de bonnes pensées dans ces bois charmants, dans ces paisibles solitudes; les bonnes pensées sont comme ces plantes qui ne fleurissent pas à Londres. Vous savez que le jardinier venait tous les huit jours renouveler les plantes qui garnissaient notre balcon. Je ne crois pas

pouvoir supporter de revoir Londres, cette odieuse ville enfumée, à la figure de bronze! Mais.... hélas!

— Pourquoi ce soupir, Blanche?

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup. Dites, dites-moi tout.

— Je voudrais que vous ne fussiez jamais venu à Tunbridge. »

Et une seconde édition de *Mes soupirs* fut publiée.

« Vous ne voulez pas de moi, Blanche?

— Je ne veux pas que vous partiez. Je ne pense pas que cette maison puisse être heureuse quand vous n'y serez plus ; voilà pourquoi je voudrais que vous n'y fussiez jamais venu. »

Mes soupirs furent ici mis de côté, et *Mes larmes* commencèrent.

Ah! que répondre aux larmes des yeux d'une jeune femme? Quelle méthode emploie-t-on pour les sécher? Qu'arriva-t-il? O roses et ramiers! ô fleurs des champs humides de rosée! ô bois verts ondoyants et brises parfumées de l'été! Voilà deux vieux roués de Londres qui se trompent un moment et qui s'imaginent être amoureux l'un de l'autre, comme Phillis et Corydon!

Quand on pense aux maisons de campagne et aux promenades champêtres, on s'étonne qu'il reste un seul célibataire

CHAPITRE XV.

Tentation.

D'où vient, lecteur, qu'Arthur Pendennis, communément si franc et si ouvert avec Warrington, ne confia point à cet ami dépositaire de tous ses secrets les petites circonstances qui avaient signalé son séjour à la villa voisine de Tunbridge-Wells? Il lui parla assez librement de la découverte de son ancien précepteur Smirke, et de sa femme, et de sa chapelle anglo-normande, et de son rapprochement de l'Eglise romaine :

mais, lorsque Warrington le questionna sur Blanche, ses réponses furent vagues ou évasives; il dit que c'était une bonne petite fille, assez bien douée; que, si elle était bien guidée, elle ne ferait pas, après tout, une mauvaise femme; mais que, pour le moment, il n'avait pas dessein de se marier; que ses jours romanesques étaient passés, qu'il se contentait de son sort actuel, et ainsi de suite.

Cependant il arrivait de temps en temps à Lamb-Court, Temple, de jolies petites enveloppes satinées, dont l'adresse était de la plus jolie petite écriture, et dont le cachet offrait un chiffre admirable, qui, si Warrington avait eu la curiosité d'examiner les lettres de son ami, ou si le chiffre avait été moins indéchiffrable, eût appris à Georges que M. Arthur correspondait avec une demoiselle dont les initiales étaient B. A. A ces jolies petites compositions, Pen répondait, de son style le plus galant, par des plaisanteries, des nouvelles de Londres, des pointes, et même par de jolis petits vers, qui feraient supposer que l'auteur de *Mes larmes* lui envoyait aussi des versiculets de sa façon. Nous savons que Blanche rime avec branche, tranche, franche, et l'on ne peut douter qu'un gentleman du talent de Pen ne tirât parti de ces avantages et ne fit résonner ces aimables sons à des oreilles attentives. Nous croyons même que ces vers d'amour de M. Pen, qui eurent tant de succès dans les *Feuilles de rose*, ce charmant keepsake publié par lady Violette Lebas, et illustré des portraits des plus belles dames de la noblesse, par le fameux artiste Pinkney, furent composés à cette époque de la vie de notre héros, et adressés à Blanche par la poste avant d'être imprimés pour servir en quelque sorte de légende à la délicieuse guirlande de fleurs de Pinkney.

« C'est très-bien, des vers, dit le vieux Pendennis, trouvant Pen occupé à griffonner une de ces naïves effusions en attendant son dîner au club; c'est très-bien même d'écrire des lettres, si la maman le permet. Il est naturel qu'il y ait une correspondance entre d'aussi vieux amis de campagne; mais faites attention, Pen, de ne pas vous compromettre, mon garçon, car on ne sait jamais quelle diable de chose peut arriver. Le meilleur est de n'écrire que des lettres qui ne puissent jamais servir d'armes contre leur auteur. Je n'ai jamais de ma vie écrit une lettre compromettante, et pour-

tant, le diable m'emporte ! monsieur, j'ai eu assez affaire aux femmes. »

Puis le digne gentleman, devenant plus loquace et plus intime avec son neveu, à mesure qu'il devenait plus vieux, lui cita divers exemples frappants des funestes résultats de ce manque de prudence chez plusieurs personnes du monde. Ainsi, pour s'être servi d'expressions trop ardentes dans quelques billets poétiques adressés à la veuve Naylor, le jeune Spoony s'était exposé à une visite de remontrances du colonel Flint, frère de la veuve, et s'était vu forcé d'épouser une femme assez vieille pour être sa mère. Ainsi, lorsque Louise Salter fut enfin parvenue à s'emparer du jeune sir John Bird, Hopwood, lieutenant aux gardes, montra quelques lettres que miss Salter lui avait écrites, ce qui déterminait la retraite de Bird et son mariage subséquent avec miss Stickney de Lyme-Regis. Si le major n'avait pas de lecture, il avait du moins beaucoup d'observation, et pouvait citer une multitude d'exemples à l'appui de ses sages conseils, qu'il avait puisés dans une longue et attentive étude du grand livre du monde.

Pen rit de ces exemples et répondit, non sans rougir un peu des remontrances de son oncle, qu'il les garderait présents à la mémoire et qu'il agirait avec prudence. Peut-être rougissait-il de ce qu'il n'avait pas besoin de ces conseils, de ce qu'il était prudent, de ce que, dans ses lettres à miss Blanche, il s'était abstenu, par instinct ou par honnêteté, de tout aveu qui eût pu le compromettre.

« Ne vous souvient-il pas de la leçon que j'ai eue, monsieur, dans l'affaire de lady Mirabel.... de miss Fotheringay ? On ne m'y prendra pas une seconde fois, oncle, » dit Arthur avec une fausse franchise et une fausse humilité.

Le vieux Pendennis se félicita lui-même et félicita sincèrement son neveu du progrès que celui-ci avait fait dans la voie de la prudence ; il était enchanté de voir Arthur devenir ce qu'on appelle un homme du monde.

Sans doute que Warrington eût été d'opinion différente, si on l'avait consulté. Il eût dit à Pen que les extravagantes lettres de l'adolescent valaient mieux que les adroits compliments et les galanteries évasives de l'homme mûr ; qu'il n'y

a qu'un lâche et un misérable qui, pour conquérir la femme qu'il aime, s'avance à couvert, use de subterfuges et conserve une retraite assurée derrière lui.

Mais Pen ne parlait pas de cette affaire à M. Warrington. Il savait fort bien qu'il était coupable, et connaissait le verdict de son ami.

Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis le départ du colonel Altamont pour le continent, et sir Francis Clavering s'était retiré à la campagne en conséquence de son pacte avec le major Pendennis, quand le malheur commença de tomber assez soudainement et assez lourdement sur le dernier membre restant de la petite société de Shepherd's-Inn. Quand Strong, en quittant Altamont, refusa l'offre que ce dernier lui faisait dans la plénitude de sa bourse et la générosité de son cœur, il fit à sa conscience et à sa délicatesse un sacrifice qui lui causa dans la suite bien des regrets et des tortures, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été dans cette circonstance trop délicat et trop scrupuleux. C'était là un sentiment tout nouveau pour lui. Pourquoi un homme dans le besoin refuserait-il une offre faite avec bienveillance ? Pourquoi un homme qui a soif refuserait-il une cruche d'eau tendue par une main amie, cette main fût-elle même un peu souillée ? Oui, Strong sentit que sa conscience lui reprochait d'avoir repoussé l'offre faite si généreusement d'une somme légitimement gagnée. Et il eut le regret de se dire, trop tard, hélas ! que l'argent d'Altamont eût été aussi bien placé dans sa poche que dans celle du propriétaire des jeux d'Ems ou de Baden, à qui Son Excellence laisserait indubitablement ses gains du Derby.

On se disait, parmi les marchands, les escompteurs, et autres personnes en relations commerciales avec Strong, que la société entre lui et le baronnet était dissoute, et que le papier du capitaine n'avait plus désormais aucune valeur. Les marchands, qui jusqu'alors avaient eu une si merveilleuse confiance en lui (pouvait-on résister à la bonne figure, aux manières franches et honnêtes de Strong ?), commencèrent à l'inonder de leurs notes avec une unanimité aussi pleine de lâcheté que de méfiance. A chaque instant on frappait à la porte de l'appartement de Shepherd's-Inn ; tailleurs,

bottiers, pâtisseries qui avaient fourni des dîners, arrivaient en personne, ou se faisaient représenter par leurs apprentis, et tenaient conseil dans l'escalier de Strong. A eux se joignaient deux ou trois personnages moins criards, mais beaucoup plus malins et plus dangereux, c'est-à-dire les jeunes clercs d'hommes de loi qui se tenaient embusqués dans l'Inn, ou se concertaient dans l'appartement voisin avec le jeune homme de M. Campion; ils avaient dans leurs sinistres portefeuilles des assignations invitant Édouard Strong à comparoir très-prochainement devant notre souveraine dame la reine, pour répondre à.... etc., etc.

Le pauvre Strong, qui ne possédait pas une guinée, n'avait, en présence d'une telle invasion de créanciers, d'autre refuge que le château fort de tout Anglais : il s'y retirait donc, fermant toutes les portes à l'ennemi, et ne sortait de sa forteresse qu'après la tombée de la nuit. L'ennemi avait coutume de venir frapper et malgré vainement à cette barrière extérieure; et le chevalier les regardait de derrière le petit rideau qu'il avait mis sur l'orifice de sa boîte aux lettres. Il avait ainsi la triste satisfaction de voir les figures de clercs furieux et de créanciers farouches venir se heurter contre sa porte et se retirer en reconnaissant l'inutilité de leur démarche. Cependant, comme ils ne pouvaient pas être toujours à sa porte ni coucher dans son escalier, les ennemis du chevalier lui laissaient parfois la liberté.

Quand il se vit ainsi pressé par ses antagonistes du commerce, Strong ne resta pas tout à fait seul pour se défendre contre eux; il eut soin de s'assurer un ou deux alliés. Ses amis apprirent à communiquer avec lui par un système particulier de signaux; ils empêchèrent la garnison de succomber aux horreurs de la famine en lui apportant les vivres nécessaires, entretenaient le courage de Strong et l'empêchèrent de se rendre, en le visitant et l'égayant dans sa retraite. Huxter et miss Fanny Bolton étaient deux des plus fidèles alliés de Ned. Lorsque des visiteurs hostiles rôdaient autour de l'Inn, les petites sœurs de Fanny poussaient un petit cri particulier, ou faisaient entendre dans la cour une sorte de ramage assez approchant de ces sons harmonieux, quoique inarticulés, qui sont familiers aux pâtres des Alpes suisses et tyroliennes.

Quand Huxter et Fanny venaient voir Strong, ils faisaient entendre ces mêmes accents à sa porte; alors la barrière s'ouvrait aussitôt, l'honnête garnison arrivait souriante, on introduisait les vivres et le pot de porter, et le capitaine assiégé passait une soirée confortable dans la société de ses fidèles amis. Il est des hommes qui ne pourraient vivre en proie à des inquiétudes pareilles; mais Strong était un brave, comme nous l'avons dit, il avait vu le feu, et son cœur était resté intrépide au milieu du péril.

Outre des alliés, notre général s'était encore assuré une retraite, chose plus nécessaire, même en présence de pareilles difficultés. Il a été dit, dans un chapitre précédent, que MM. Bows et Costigan demeuraient dans la maison contiguë à celle du capitaine Strong, et que la fenêtre d'une de leurs chambres n'était pas très-éloignée de la fenêtre de la cuisine située à l'étage supérieur du logement de Strong. Un même tuyau de plomb servait à l'écoulement des eaux des deux maisons, et Strong, ayant un jour regardé par la fenêtre de sa cuisine, avait vu qu'il lui serait très-facile, en grimpant à ce tuyau, d'atteindre le rebord de la fenêtre de son voisin. Il avait en riant montré ce refuge à son camarade Altamont, avec qui il était convenu de ne pas en parler au capitaine Costigan, qui avait de nombreux créanciers et qui serait sans cesse à descendre le long du tuyau dans leur appartement, si ce chemin d'évasion lui était connu.

Mais à présent que les mauvais jours étaient venus, Strong se servit de ce passage et arriva une après-midi, la figure souriante, chez Bows et Costigan. Il leur expliqua que l'ennemi l'attendait dans l'escalier et qu'il avait pris ce moyen de lui échapper. Ainsi, pendant que les aides de camp de M. Mark attendaient dans le corridor du n° 3, Strong descendit l'escalier du n° 4, dîna au restaurant d'Albion, alla au spectacle et rentra chez lui à minuit, au grand étonnement de mistress Bolton et de Fanny, qui ne l'avaient pas vu sortir de son logis, et qui ne pouvaient comprendre comment il avait traversé la ligne des sentinelles ennemies.

Strong soutint ce siège pendant plusieurs semaines avec un courage et une fermeté admirables, et comme un brave vieux soldat pouvait seule soutenir : car les peines et les privations qu'il lui fallait endurer étaient plus que suffisantes

pour accabler un homme ordinaire. Ce qui le fâchait et le vexait, c'était l'inférieure indifférence et la lâche ingratitude de Clavering, à qui il écrivait lettre sur lettre. Mais le baronnet ne lui répondit jamais un mot, et ne lui envoya pas la plus faible somme, quoiqu'un billet de cinq livres sterling eût été, en ce temps-là, une fortune pour Strong.

Des jours meilleurs étaient réservés au chevalier. Au milieu de son abattement et de ses perplexités, il lui arriva un secours qui fut mille fois le bienvenu.

« Oui, dit Strong, sans ce brave garçon que voici (car vous êtes un brave garçon, Altamont, mon ami, et le diable m'emporte, si je ne vous suis pas fidèle toute la vie!), je crois vraiment, Pendennis, que Ned Strong ne serait plus de ce monde. C'était la cinquième semaine de ma captivité; je ne pouvais pas toujours risquer de me casser le cou en grim pant à ce tuyau de plomb pour m'échapper à travers la fenêtre du pauvre vieux Cos; et mon courage était tout brisé, monsieur, le diable m'emporte! Je songeais à mettre fin à mes jours, et je l'eusse fait la semaine d'après, lorsque Altamont tomba du ciel chez moi.

— Pas précisément du ciel, Ned, dit Altamont. J'arrivais de Baden-Baden, où j'avais eu diablement de chance, voilà tout.

— Bref, monsieur, il paya les notes de Mark et des autres démons qui étaient à mes trousses; et cela faisant, monsieur, il agit en homme, oui, en homme, monsieur, s'écria Strong avec enthousiasme.

— Et ce sera un plaisir pour moi de payer une bouteille de bordeaux à la société, suivie d'autant d'autres bouteilles que la société en désirera, dit Altamont en rougissant. Oh! hé! garçon, servez-nous un *magnum*, première qualité, entendez-vous? Et nous boirons à la santé de tous ceux qui sont ici présents, monsieur.... Et puisse tout bon garçon comme Strong trouver un autre bon garçon qui lui porte secours dans la peine! Voilà mon sentiment, monsieur Pendennis, quoique votre nom ne soit pas de mon goût.

— Non? Et pourquoi? » demanda Arthur.

Ici Strong pressa le pied du colonel sous la table, et Altamont, qui était un peu en train, se versa un autre verre, fit un signe de tête à Pen, but son vin d'un trait et dit : « Vous

êtes un gentleman, et cela me suffit; nous sommes tous gentlemen. »

Cette réunion de gentlemen eut lieu à Richmond, où Pennennis était allé dîner, et où il trouva le chevalier et son ami attablés dans la salle du café. Ces derniers étaient excessivement gais, causeurs et échauffés par le vin. Et Strong, qui était un admirable conteur, dit l'histoire de son siège, ses aventures et ses évasions, avec beaucoup de verve et d'*humour*; il répéta les discours que lui tenaient les officiers du shérif à travers la porte, décrivit les jolis petits signaux de Fanny, les grotesques exclamations de Costigan quand le chevalier entra par sa fenêtre, et enfin sa délivrance par Altamont, le tout de la manière la plus pittoresque, et avec tant d'esprit qu'il intéressa vivement ses auditeurs.

« Pour ce qui est de moi, dit Altamont, ce n'est rien du tout. Quand l'équipage touche sa solde, le matelot dépense son argent, comme vous savez. Et ce sont les gaillards du rouge et noir de Baden-Baden qui en font les frais. J'ai gagné là une jolie somme d'argent, et je compte en gagner encore bien plus, n'est-ce pas, Strong? Je veux l'emmener avec moi. J'ai trouvé un système. Je vous dis que je ferai sa fortune. Je ferai votre fortune, à vous aussi, si vous voulez; je ferai la fortune de tout le monde, le diable m'emporte! Mais ce que je veux faire, et pour tout de bon, amis, je vous le promets, c'est de jouer pour cette petite Fanny. Le diable m'emporte, monsieur, que pensez-vous qu'elle ait fait? Elle avait deux guinées, et le bon Dieu me bénisse si elle ne les a pas prêtées à Ned Strong! N'est-ce pas, Ned? Buons à la santé de Fanny.

— De tout mon cœur, » dit Arthur, qui fit raison à ce toast avec la plus grande cordialité.

M. Altamont commença alors à exposer son système très au long et avec la plus grande volubilité. Il dit qu'il était infaillible, si l'on jouait avec sang-froid; il le tenait d'un gaillard de Baden qui avait perdu tous ses écus en s'en servant, c'est vrai, mais parce qu'il n'avait pas assez de capitaux; s'il avait pu mettre au jeu une fois encore, il eût regagné tout son argent. Il ajouta qu'il allait s'associer avec quelques amis pour exploiter ce système, et qu'il y dépenserait jusqu'à son dernier schelling; qu'il était revenu en

Angleterre dans l'intention expresse d'emporter son argent et d'emmener le capitaine Strong; que Strong jouerait pour lui; qu'il avait beaucoup plus de confiance dans le sang-froid de Strong que dans le sien même et dans celui de Bloundell-Bloundell, ou de l'Italien qui tenait le jeu. C'est ainsi que, tout en vidant sa bouteille, le colonel exposa longuement ses projets à Pen, qui écouta avec intérêt son histoire et les confessions de sa joyeuse audace.

« J'ai rencontré l'autre jour cet original d'Altamont, dit Pen à son oncle, deux ou trois jours après.

— Altamont? Quel Altamont? Le fils de lord Westport? répliqua le major.

— Non, non; l'individu qui est entré ivre dans la salle à manger de Clavering, un soir que nous y étions, dit le neveu en riant. Et il a dit que le nom de Pendennis ne lui plaisait pas, quoiqu'il me fit l'honneur de croire que j'étais un bon garçon.

— Je ne connais personne du nom d'Altamont, je vous en donne ma parole d'honneur, reprit l'impénétrable major; et quant à ce gaillard-là, je pense que moins vous aurez de relations avec lui, mieux vous vous en trouverez, Arthur. »

Arthur se mit à rire de nouveau.

« Il va quitter l'Angleterre et faire fortune au jeu. Il s'est associé avec mon estimable camarade de collège, Bloundell; et le colonel emmène Strong avec lui en qualité d'aide de camp. Qu'est-ce qui peut lier le chevalier à Clavering? Je voudrais bien le savoir.

— Je suis porté à croire, entendez-vous, Pen? je suis porté à croire, mais naturellement ce n'est là qu'une idée, qu'il y a eu dans la vie antérieure de Clavering quelque chose qui donne à ces gaillards-là et à quelques autres un certain pouvoir sur lui; et s'il existe vraiment un secret de ce genre, ce qui ne nous regarde pas, mon garçon, le diable m'emporte! je dis que ce doit être pour chacun un avis de bien se conduire et de ne donner à personne prise sur soi.

— Mais il me semble, oncle, que vous avez aussi quelques moyens de persuader Clavering; autrement, pourquoi me donnerait-il ce siège au parlement?

— Clavering pense qu'il n'est pas fait pour le parlement,

répondit le major; et il pense la vérité. Qu'est-ce qui peut l'empêcher de vous mettre à sa place, vous ou tout autre, si telle est son idée? Croyez-vous que le gouvernement où l'opposition ferait difficulté d'accepter ce siège s'il leur était offert? Pourquoi donc seriez-vous plus scrupuleux que nos chefs, que les hommes les plus honorables, que les hommes de la plus illustre naissance et du plus haut rang de l'Angleterre, morbleu?

Le major avait une réponse de ce genre à la plupart des objections de Pen, et Pen acceptait les réponses de son oncle, moins parce qu'il les croyait que parce qu'il désirait les croire. Nous faisons une chose non parce que tout le monde la fait, mais parce que cela nous plaît; et notre action, hélas! ne prouve pas que les autres ont raison, mais bien que nous et les autres hommes nous sommes tous également de pauvres créatures.

A la prochaine visite qu'il fit à Tunbridge, M. Pen ne manqua pas de conter, pour l'amusement de miss Blanche, l'histoire qu'il avait apprise à Richmond de la captivité du chevalier et de sa délivrance par le brave Altamont. Et, après avoir fait ce récit avec son ironie habituelle, il cita avec éloge, et non sans émotion, la généreuse conduite de la petite Fanny envers le chevalier et l'enthousiasme qu'Altamont avait manifesté pour elle.

Miss Blanche fut un peu jalouse et très-piquée de curiosité au sujet de Fanny. Parmi les nombreuses petites confidences qu'Arthur fit à miss Amory, dans le cours de leurs délicieuses excursions champêtres et de leurs aimables promenades du soir, on peut supposer que notre héros n'oublia pas une histoire si intéressante pour lui-même que celle de l'amour et des peines de la pauvre petite Ariane de Shepherd's-Inn. Arthur pensait que Blanche aussi la trouverait fort intéressante. Pour lui rendre justice, il raconta son propre rôle dans ce drame avec une modestie pleine de convenance. La morale qu'il voulait tirer de ce récit était tout à fait d'accord avec son humeur satirique habituelle: car il prétendait en conclure que les femmes se consolent d'un premier amour tout aussi facilement que les hommes (la belle Blanche ne cessait, dans leurs intimes conversa-

tions, de reprocher à M. Pen son inconstance dans sa passion pour la Fotheringay), et que, le numéro un se retirant, elles donnaient leur cœur au numéro deux sans trop de difficulté. La pauvre petite Fanny était offerte en exemple pour prouver cette théorie. Le chagrin qu'elle avait dû vaincre, les transes pleines d'amertume que lui avait causées un amour sans espoir, le temps qu'il avait fallu pour guérir les blessures de ce tendre petit cœur, M. Pen ignorait tout cela, ou peut-être ne voulait-il pas le savoir; car il était à la fois modeste et incrédule au sujet de son pouvoir pour conquérir les cœurs; il ne voulait pas croire qu'il eût cruellement ravagé celui de Fanny, quoique son propre exemple et son raisonnement fussent contre lui dans ce cas. En effet, si, comme il le disait, miss Bolton était actuellement amoureuse de son adorateur médical, qui n'avait pour lui ni la figure, ni les manières, ni l'esprit, ni rien autre que son ardeur et sa fidélité, n'avait-elle pas dû aimer sérieusement dans la première attaque du mal d'amour? n'avait-elle pas dû beaucoup souffrir en se voyant dédaignée par un homme doué assurément de quelques-uns des brillants avantages qui manquaient à M. Huxter?

« O homme pervers et haïssable, dit miss Blanche, je crois vraiment que vous êtes furieux contre Fanny parce qu'elle a eu l'insolence de vous oublier; oui, vous semblez être jaloux de M. Huxter! »

Peut-être miss Amory avait-elle raison; la rougeur qui monta en ce moment à la joue de Pendennis, à la suite d'un de ces soufflets que la vanité applique sans cesse à notre visage, prouvait qu'il était plein de dépit à la pensée de se voir remplacé par un tel rival. Un individu, une espèce pareille! sans une seule bonne qualité! Ah! monsieur Pendennis (quoique cette remarque ne soit pas pour un joli garçon comme vous), si la nature n'avait pas eu la prudence de rendre un sexe crédule en ce qui concerne l'autre, de sorte qu'il voit de bonnes qualités là où il n'y en a pas l'ombre, de la beauté dans les oreilles des ânes, de l'esprit dans leur stupidité, de la mélodie dans leur braiment, il n'y aurait certes pas autant de mariages qu'on en voit de nos jours, et qu'il en faut pour la continuation et la propagation de la noble race à laquelle nous appartenons!

« Jaloux ou non (vous entendez, Blanche, je ne dis pas que je ne le suis pas), je voudrais que Fanny fût arrivée à une meilleure fin. Je n'aime pas les histoires qui finissent ainsi cyniquement; je n'aime pas, en arrivant à la conclusion de l'histoire des amours d'une jolie fille, trouver à la dernière page une figure comme celle de ce Huxter. Toute la vie n'est-elle qu'un compromis, belle dame, et la fin du noble combat d'amour n'est-elle qu'une honteuse reddition? La recherche du Cupidon que ma pauvre petite Psyché poursuivait dans les ténèbres, la recherche du désir ardent de son cœur, du dieu aux joues vermeilles et aux ailes parées des brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, devait-elle aboutir à ce Huxter qui pue le tabac et la pharmacie? Je voudrais, bien que cela ne se voie pas dans la vie, que les hommes fussent comme Jenny et Jessamy, ou comme milord et lady Clémentine dans les livres de contes pour la jeunesse et dans les romans fashionables; je voudrais que, pendant la cérémonie, au moment même où le ministre donne la bénédiction, les mariés devinssent parfaitement beaux et bons, et heureux pour toujours.

— Et votre intention n'est-elle pas de devenir bon et heureux, dites, monsieur le misanthrope? Êtes-vous si mécontent de votre sort? Votre mariage sera-t-il un compromis? Et votre Psyché est-elle une odieuse et vulgaire créature? demanda l'auteur de *Mes larmes* avec une moue charmante. O méchante et satirique créature, je ne puis vous supporter. Vous prenez les cœurs des jeunes filles, vous jouez avec eux et vous les rejetez ensuite avec dédain. Vous demandez de l'amour et vous le foulez aux pieds. Vous.... vous me faites pleurer, Arthur, et.... Non, laissez-moi, je vous prie; je ne veux pas que vous me consoliez de cette manière.... Et je crois que Fanny avait bien raison de quitter une si insensible créature.

— Encore une fois, je ne dis pas non, répliqua Pen en regardant Blanche d'un air fort sombre et sans essayer de nouveau le moyen de consolation qui avait provoqué ces paroles de l'aimable demoiselle : *Laissez-moi, je vous prie*. Je ne crois pas avoir beaucoup de ce qu'on appelle tendresse; mais aussi je n'en fais pas profession. A dix-huit ans j'allumai ma lampe et je me mis en quête de Cupidon. Et quelle fut ma

découverte en amour? une vulgaire danseuse. J'échouai, comme presque tout le monde; cependant il vaut mieux échouer avant qu'après le mariage.

— *Merci du choix, monsieur!*, dit la sylphide en faisant une révérence.

— Vous voyez, ma petite Blanche, ajouta Pen d'une voix de triste satisfaction, et en prenant sa main; vous voyez que je ne m'abaisse pas à des flatteries.

— Tout au contraire.

— Et que je ne vous dis point des mensonges, comme font les hommes vulgaires. Pourquoi nous deux, qui avons de l'expérience, singerions-nous l'amour et simulerions-nous un attachement romanesque? Je ne crois pas que miss Blanche Amory soit sans rivale parmi les belles; je ne la crois pas le plus grand poète de son sexe ni la plus éminente musicienne, pas plus que je ne vous crois la plus grande des femmes, comme cette géante dont nous avons vu le portrait hier à la foire. Mais si je ne vous considère pas comme une héroïne, je ne vous donne pas non plus votre très-humble serviteur pour un héros. Je pense cependant que vous êtes.... eh bien, oui, que vous êtes suffisamment jolie.

— *Merci!* dit Blanche avec une autre révérence.

— Je pense que vous chantez d'une manière charmante. Je suis sûr que vous avez des talents. J'espère et je crois que vous êtes d'un bon caractère et que vous serez une fort aimable compagne.

— De sorte que, si je vous apporte une certaine somme d'argent et un siège au parlement, vous daignerez me jeter votre royal mouchoir, répliqua Blanche. *Que d'honneur!* Nous avions coutume de donner à Votre Altesse le titre de prince de Fairoaks. Quel honneur pour moi d'être élevée jusqu'à votre trône, et d'apporter en dot au sultan un siège au parlement! Je suis bien heureuse d'avoir du talent, de jouer et de chanter à votre goût; mes chants charmeront les loisirs de mon seigneur.

— Et si des voleurs rôdent autour de la maison, ajouta Pen en continuant la comparaison, si quarante voleurs l'assiègent sous la forme de soucis secrets, d'ennemis en em-

buscade et de passions en armes, ma Morgiana dansera devant moi avec son tambourin et tuera d'un sourire tous mes coquins de voleurs. N'est-il pas vrai ? »

Mais Pen ne semblait pas croire que Blanche voulût faire cela pour lui.

« Ah! Blanche, reprit-il après une pause, ne vous fâchez pas; ne vous offensez pas de ce que je dis la vérité. Ne voyez-vous pas que je vous prends toujours au mot? Vous dites que vous serez une esclave et que vous danserez, et je vous dis : Dansez. Vous dites que je vous prends avec ce que vous apportez, et je dis : Je vous prends avec ce que vous apportez. Pourquoi ajouter aux tromperies et aux hypocrisies nécessaires de la vie, d'autres hypocrisies et d'autres tromperies qui ne sont ni utiles ni nécessaires? Si je m'offre à vous parce que je crois que nous avons beaucoup de chances d'être heureux ensemble, et parce que je pourrai, grâce à votre aide, conquérir pour nous deux une position élevée et un nom distingué, pourquoi demander que je feigne des transports romanesques auxquels nous ne croirions ni l'un ni l'autre? Voulez-vous que je vous fasse la cour, déguisé en Prince Joli, que je prenne un habillement chez le marchand de costumes, et que j'emprunte le langage de sir Charles Grandisson? Voulez-vous que je vous fasse des vers comme aux jours où nous étions... où nous étions enfants? Je vous en ferai si cela vous plaît, et je les vendrai ensuite à Bacon et à Bungay. Faut-il que je nourrisse de bonbons ma jolie princesse?

— *Mais j'adore les bonbons, moi!*, dit la petite sylphide d'un air étrangement piteux.

— J'en puis avoir plein mon chapeau chez Fortnum et Mason pour une guinée. Et elle aura ses bonbons, ses jolies petites dragées; elle les aura, répliqua Pen avec un sourire amer. Voyons, ma chère, voyons, ma très-chère petite Blanche, ne pleurez pas. Essayez vos jolis yeux; je ne puis supporter cela. »

Et il lui offrit la consolation qu'exigeaient les circonstances, et que réclamaient les larmes, vraies larmes de dépit, qui coulaient alors des yeux de l'auteur irrité de *Mes larmes*.

Le ton dédaigneux et sarcastique de Pendennis effraya et dompta la jeune fille.

« Je... je ne veux pas de vos consolations. Jamais... jamais personne ne... ne m'a tenu un pareil langage, dit-elle en sanglotant avec beaucoup de simplicité.

— Personne ! » s'écria Pen avec un sauvage éclat de rire.

Et Blanche rougit de la plus sincère rougeur qu'on eût encore vue sur ses joues.

« O Arthur ! *vous êtes un homme terrible*¹, » dit-elle.

Elle était effrayée, égarée, oppressée, cette mondaine petite coquette, qui depuis douze ans jouait l'amour ; et avec tout cela elle n'était pas mécontente de trouver son maître.

« Dites-moi, Arthur, reprit-elle après une nouvelle pause dans cet étrange dialogue d'amour, pourquoi sir Francis Clavering donne-t-il son siège au parlement ?

— Au fait, pourquoi me le donne-t-il, à moi ? demanda Arthur, rougissant à son tour.

— Vous vous moquez toujours de moi, monsieur, dit-elle. Si c'est un avantage d'être membre du parlement, pourquoi sir Francis se retire-t-il ?

— Mon oncle lui a monté la tête. Il a toujours dit que votre part de fortune était insuffisante. Dans les... les discussions de famille, quand votre maman paya si généreusement les dettes du baronnet, il fut stipulé, je suppose, que vous... c'est-à-dire que moi... c'est-à-dire, parole d'honneur, je ne sais pas pourquoi il se retire du parlement, dit Pen avec un rire forcé. Vous voyez, Blanche, que nous sommes, vous et moi, deux bons petits enfants, et que ce mariage a été arrangé pour nous par nos mamans et nos oncles, et que nous devons être obéissants, comme un bon petit garçon et une bonne petite fille. »

Quand Pen fut de retour à Londres, il envoya à Blanche une boîte de bonbons dont chaque dragée était enveloppée de devises en vers français du style le plus tendre et le plus galant. Il lui adressa en outre quelques poésies de sa façon tout aussi naïves et tout aussi sincères. Il n'est pas étonnant qu'il ne répâtât pas à Warrington ses conversations avec

1. En français dans le texte.

miss Amory, puisqu'elles étaient si pleines de sentiments délicats et d'un caractère si nécessairement confidentiel.

Et si, comme beaucoup d'hommes qui valaient plus et moins quelui, Arthur Pendennis, le fils de la veuve, méditait une apostasie et songeait à se vendre à.... nous savons bien qui; du moins le renégat ne prétendait-il pas croire au symbole de foi qu'il allait jurer. Et si tous les Anglais, hommes et femmes, qui se sont vendus pour de l'argent ou pour une position, comme M. Pendennis était sur le point de le faire, voulaient acheter un exemplaire de ses mémoires, quels milliers de volumes MM. Bradbury et Evans¹ ne vendraient-ils pas !

CHAPITRE XVI.

Dans lequel Pen commence à briguer les suffrages.

Quelque triste qu'eût été la grande maison de Clavering-Park avant le mariage de sir Francis, alors que sa banqueroute l'avait contraint de chercher un refuge à l'étranger, elle n'était guère plus gaie maintenant que son propriétaire l'habitait. La plus grande partie du manoir était fermée, et le baronnet n'occupait que quelques pièces au rez-de-chaussée. L'infortuné gentleman avait la gouvernante et son aide pour domestiques dans sa retraite forcée; et ces deux femmes apprêtaient pour ses repas une partie du gibier qu'il passait sa matinée à tirer. Son valet de chambre, Light-foot, était passé au service de milady; et, comme Pen l'apprit par une lettre de M. Smirke, qui avait célébré le mariage, il avait mis à exécution sa prudente intention d'épouser mistress Bonner, femme de chambre de milady, qui, dans son âge mûr, ayant été frappée des charmes du jeune homme, lui avait fait don de ses économies et de sa propre maturité.

1. Libraires de Londres, éditeurs des œuvres de M. Thackeray.
(Note du traducteur.)

Devenir hôte et hôtesse des *Armes de Clavering*, c'était leur ambition à tous deux; et ils convinrent de rester au service de lady Clavering jusqu'à l'expiration du trimestre, pour prendre ensuite possession de leur hôtel. Pen promit gracieusement de donner chez eux son dîner d'élection, quand le baronnet quitterait son siège en faveur du jeune homme. Arthur arriva en septembre à Clavering-Park, ainsi qu'il avait été réglé par son oncle, à qui Clavering semblait ne pouvoir rien refuser. Sir Francis fut très-content d'avoir un compagnon qui égayerait sa retraite solitaire, et peut-être lui apporterait un peu d'argent comptant.

Quelques jours après son arrivée à Clavering, Pen remit à son hôte les fonds tant désirés. Sir Francis n'eut pas plutôt cette petite somme dans sa poche, qu'il prétendit avoir affaire à Chatteries et aux villes de bains des environs (il y a beaucoup de bains dans ce comté), et partit pour s'occuper des affaires en question, qui furent traitées, comme on le suppose sans doute, dans les salles de billard et sur le terrain des courses.

Arthur savait fort bien vivre seul; il avait des ressources dans son esprit, et des amusements qui n'exigeaient la compagnie de personne. Il se promenait le matin avec le garde-chasse; et un homme de lettres comme M. Arthur ne pouvait être en peine de ses soirées, en présence de la quantité de livres qu'il y avait au château. Ces livres étaient une occupation suffisante pour lui, qui d'ailleurs n'avait besoin que d'un cigare et d'une feuille de papier pour passer fort agréablement la nuit. La vérité est qu'après deux ou trois jours, la société de sir Francis Clavering lui avait semblé tout à fait insupportable; et ce fut avec une satisfaction et un empressement pleins de malice qu'il offrit au baronnet le petit secours pécuniaire que ce dernier sollicitait, selon sa coutume; car il savait très-bien que c'était le moyen de lui faire fuir sa maison.

Et puis notre ingénieux ami avait à se concilier la faveur des habitants de Clavering, des électeurs du bourg qu'il espérait représenter; et il se mit à l'œuvre avec d'autant plus d'activité, qu'il se rappelait avoir été très-impopulaire à Clavering. Il résolut de détruire la haine qu'il avait inspirée à ces gens simples et naïfs. Le sentiment qu'il avait du plaisant

de la chose fit qu'il commença sa tâche avec gaieté. Naturellement assez silencieux et réservé en public, il devint tout à coup aussi franc, aussi facile et aussi jovial que le capitaine Strong. Il rit avec quiconque voulut échanger un rire avec lui ; il distribua des poignées de main à droite et à gauche , avec ce qu'on peut certainement appeler une habile cordialité ; il se montra au marché et chez les fermiers à l'heure des repas ; enfin il se conduisit en hypocrite consommé, comme se conduisent les gentlemen de la plus haute naissance et de l'honnêteté la plus immaculée, lorsqu'ils veulent se rendre agréables à leurs constituants et qu'ils ont besoin des campagnards pour arriver à leur but.

Comment se fait-il que nous nous laissions si facilement, je ne dirai pas tromper , mais séduire par un langage délié, un rire empressé et des manières franches ? Nous savons, pour la plupart, que c'est de la fausse monnaie, et cependant nous l'acceptons ; nous savons que c'est de la flatterie, une flatterie qu'il ne coûte rien de distribuer à chacun , et nous serions fâchés qu'on ne nous la distribuât pas.

L'ami Pen parcourut Clavering, s'efforçant d'être simple , et tâchant adroitement de paraître charmé. C'était un personnage tout différent de ce dédaigneux et maussade jeune dandy que les habitants se rappelaient avoir vu dix ans auparavant.

Le presbytère était fermé. Le docteur Portman était parti avec sa goutte et sa famille pour Harrowgate, et Pen déplora beaucoup cet événement dans une lettre qu'il écrivit au docteur. Il lui dit , en quelques mots simples et bienveillants, combien il regrettait de ne pas voir un vieil ami dont les conseils lui seraient utiles, et dont il aurait peut-être un jour à réclamer le concours. Mais Pen se consola de l'absence du docteur , en faisant la connaissance de M. Simcoe, le prédicateur dissident de Clavering, ainsi que celle des deux associés de la fabrique de draps de Chatteries, et du prédicateur indépendant de cette ville. Il rencontra ces divers personnages à l'Athénée de Clavering , que le parti libéral avait fondé pour ne pas rester en arrière de l'esprit du siècle, et peut-être aussi par opposition au vieux salon de lecture aristocratique, où la *Revue d'Édimbourg* avait eu bien de la peine à se faire admettre , et dont l'entrée était interdite à tout

homme de commerce. Il se concilia le plus jeune associé de la fabrique, en l'invitant à un dîner au Park ; il fit présent à l'honorable mistress Simcoe de lièvres et de perdrix provenant du même endroit, et demanda à lire le dernier sermon de son mari ; et, un jour qu'il était un peu indisposé, le coquin profita de la circonstance pour montrer sa langue à M. Huxter, qui lui envoya des remèdes et alla le voir le lendemain matin. Ah ! le vieux Pendennis eût été enchanté de son élève. Pen lui-même s'amusait de la partie où il était engagé, et son succès lui inspirait une méchante bonne humeur.

Pourtant, le soir, quand il revenait à pied de Clavering, après avoir présidé une réunion à l'Athénée, ou passé l'après-dînée avec mistress Simcoe, à qui, comme à son mari, la réputation du jeune citoyen de Londres inspirait une sorte de respect (car ils avaient entendu parler de ses succès dans le monde); quand il traversait le vieux pont familial jeté sur la rivière de Brawl, qu'il entendait le bruit des eaux rapides, et qu'il apercevait à travers les arbres son propre cottage de Fair-oaks, dont les contours sombres ressortaient distinctement sur le fond du ciel étoilé : alors des pensées bien différentes se présentaient sans doute à l'esprit du jeune homme et éveillaient en lui la douleur et la honte. Il y avait encore une lumière à la fenêtre de la chambre qu'il se rappelait si bien, et où la sainte qui l'aimait avait passé tant d'heures dans l'inquiétude, le désir et la prière. Il détournait son regard de la faible lueur qui semblait le poursuivre de son œil terne et plein de reproches, comme si c'eût été l'âme de sa mère qui veillait sur lui et lui envoyait un avertissement. Que la nuit était sereine ! Que les étoiles étaient brillantes ! Les flots de la petite rivière se précipitaient avec un bruit incessant ; les vieux arbres de la maison paternelle chuchotaient et agitaient doucement leurs cimes et leurs branches au dessus du toit du cottage. Là bas, à la pâle lueur des étoiles scintillantes, il apercevait la terrasse où il se promenait le soir en été, au temps de son adolescence, plein d'ardeur et de confiance, sans expérience et sans souillure, ne connaissant ni le doute ni les passions, encore abrité de la contamination du monde par le pur et défiant amour d'une mère.

L'horloge de la bourgade voisine sonne minuit avec un

bruit lugubre, et trouble la rêverie de notre promeneur. Il s'avance alors vers le lieu de son repos ; il entre dans l'avenue de Clavering-Park, et passe sous les sombres arceaux des tilleuls frémissants.

Le lendemain, quand il revoit le cottage, la demeure paternelle semble lui sourire au soleil couchant ; elles sont ouvertes, les fenêtres de cette chambre à coucher d'où la lumière le regardait la veille, et le locataire de Pen, le capitaine Stokes, de l'artillerie de Bombay (dont la mère, la vieille mistress Stokes, habite Clavering), reçoit très-cordialement la visite de son propriétaire ; il lui montre les terres et le nouveau vivier qu'il a fait dans le jardin derrière les écuries ; il lui parle en confidence du toit et des cheminées, et prie M. Pendennis de fixer le jour où il fera à mistress Stokes et à lui-même le plaisir de, etc. Pen, qui est à la campagne depuis quinze jours, s'excuse de n'être pas venu voir le capitaine plus tôt en avouant franchement qu'il n'osait pas.

« Je vous comprends, monsieur, » dit le capitaine.

Et mistress Stokes, qui s'était enfuie au son de la cloche (Pen trouva bien étrange d'avoir à sonner), revient vêtue de sa plus belle robe et entourée de ses enfants. Les petits grimpent après Stokes ; le garçon saute dans un fauteuil. C'était le fauteuil du père de Pen ; et Arthur se rappelle le temps où il eût autant songé à monter sur le trône du roi qu'à s'asseoir dans ce fauteuil. Il demande si miss Stokes, qui est tout le portrait de sa maman, sait faire de la musique. Il aimerait qu'elle lui jouât un air sur le piano. Elle joue. Il entend encore une fois les sons du vieux piano, affaiblis par l'âge, mais il n'écoute pas la musicienne. Il écoute Laure, qui chante comme aux jours de leur jeunesse, et il voit sa mère se penchant et battant la mesure par-dessus l'épaule de la jeune fille.

Le dîner donné à Fairoaks en l'honneur de Pen par son locataire, et auquel assistèrent la vieille mistress Stokes, le capitaine Glanders, le squire Hobnell et le pasteur de Tinckleton avec sa femme, parut fort stupide et fort triste au héros de la fête, jusqu'au moment où le garçon (il était de Clavering et servait à table avec le valet d'écurie du capitaine et le sommelier de mistress Stokes), que Pen se rappelait avoir vu gamin dans la rue, et qui exerçait alors la profession de bar-

bier dans le bourg, laissa tomber un plat sur l'épaule de Pen. M. Hobnell, qui l'employait aussi, s'écria alors : « Je suppose, Hodson, que la graisse d'ours a mis vos mains hors d'état de tenir quelque chose d'une manière solide. Il laisse toujours tomber la porcelaine, ce Hodson, ha ! ha ! »

Hodson rougit et parut si déconcerté que Pen éclata de rire ; la gaieté et la bonne humeur régnèrent alors toute la soirée.

Il y eut, pour second service, un lièvre et des perdrix, et quand, après le départ des serviteurs, Pen dit au ministre de Tinckleton : « Je crois, monsieur Stooks, que vous eussiez bien fait de prier Hodson de nous découper ce lièvre (*cut the hare*), » le calembour fut saisi sur-le-champ par le ministre, puis, quelques instants après, par les capitaines Stokes et Glanders, et enfin par M. Hobnell, qui arriva un peu tard, mais avec un immense éclat de rire⁴.

Tandis que M. Pen s'occupait ainsi à la campagne, il advint que la dame de son choix, sinon de ses affections, se rendit de la villa de Tunbridge à Londres pour y faire quelques emplettes ou d'autres affaires importantes. Elle était accompagnée de la vieille mistress Bonner, femme de chambre de sa mère, qui vivait avec Blanche depuis son enfance, et qui s'était querellée maintes fois avec elle. Or, étant sur le point de quitter le service de lady Clavering pour l'état de mariage, la bonne créature désirait donner quelque gage de respectueuse affection à ses maîtresses jeune et vieille, avant de s'en séparer tout à fait, pour s'établir en qualité de mistress Lightfoot et d'hôtesse des Armes de Clavering.

L'honnête femme consulta miss Amory pour le cadeau qu'elle comptait offrir à lady Clavering, et pria la belle Blanche de choisir pour elle-même quelque chose qui fût de son goût, et qui lui rappelât la vieille garde qui l'avait veillée pendant toutes ses petites maladies, quand elle faisait ses dents, quand elle avait la fièvre, et qui l'aimait presque

4. Ce calembour consiste dans une allusion au métier de Hodson, qui était barbier. *Hare* (lièvre) et *hair* (cheveux) se prononçant absolument de la même manière, l'équivoque était des plus faciles à saisir.

(Note du traducteur.)

comme sa propre fille. Ces achats furent faits, et, comme la vieille femme de chambre insistait pour offrir une énorme Bible à Blanche, celle-ci lui persuada d'acheter pour sa maman un gros dictionnaire de Johnson. Assurément, l'une et l'autre pouvaient tirer profit du présent qui leur était fait.

Mistress Bonner dépensa ensuite quelque argent en linge qui pourrait être utile aux Armes de Clavering ; elle acheta aussi une cravate rouge et jaune, que Blanche devina aussitôt être destinée à M. Lightfoot. Mistress Bonner, qui avait au moins vingt-cinq ans de plus que ce jeune homme, le regardait avec une tendresse à la fois conjugale et maternelle ; elle aimait à prodiguer des ornements à sa personne, déjà tout étincelante d'épingles, de bagues, de boutons de chemise, de chaînes et de breloques, achetés aux frais de la bonne créature.

C'est dans le Strand que mistress Bonner fit ses emplettes, avec l'aide de miss Blanche, qui s'en amusa beaucoup ; et quand la vieille dame eut acheté tout ce qu'elle désirait, au moment de quitter la boutique, Blanche salua d'un air souriant un des garçons de vente et dit : « Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de nous indiquer le chemin pour aller à Shepherd's-Inn ? »

Shepherd's-Inn n'était éloigné que de quelques vingtaines de mètres ; Old-Castle-Street était tout près, et l'élégant jeune commis indiqua à la demoiselle l'angle qu'il fallait tourner.

Blanche s'éloigna avec sa compagne.

« Shepherd's-Inn ! que pouvez-vous chercher dans Shepherd's-Inn, miss Blanche ? demanda Bonner. C'est la demeure de M. Strong. Avez-vous envie d'aller voir le capitaine ? »

— J'aurais du plaisir à voir le capitaine. J'aime le capitaine ; mais ce n'est pas lui que je cherche. Je veux voir une chère bonne petite fille qui a pris grand soin de M. Arthur, lorsqu'il était si malade l'année passée, et qui lui a presque sauvé la vie ; je veux lui offrir mes remerciements et lui demander si elle accepterait quelque chose. J'ai examiné ce matin quelques-unes de mes robes, Bonner ! »

Et elle regarda Bonner comme si elle avait fait un acte de vertu des plus remarquables et des plus dignes d'admira-

tion. Blanche aimait beaucoup les dragées ; elle en eût gorgé les pauvres gens après en avoir assez mangé, et elle eût donné une robe de bal à une paysanne lorsqu'elle l'avait usée et qu'elle en était lasse.

« Charmante fille.... charmante jeune femme ! marmotta mistress Bonner. Je sais bien que je ne souffrirai pas de jeunes femmes autour de Lightfoot. »

Et déjà elle peuplait en imagination les Armes de Clavering d'un harem de filles de service les plus hideuses.

Blanche, en toilette rose et bleue, chargée de plumes, de fleurs et de bijoux (si elle n'avait pas de châtelaine, c'est que cette merveilleuse invention n'était pas encore connue), en robe de soie, en mantelet merveilleux, avec un parasol charmant, apparut aux yeux de mistress Bolton comme la personnification de la beauté et de l'élégance ; la portière, qui nettoyait le plancher de sa loge, en fut toute ravie ; Betsy-Jane et Amélie-Anne la regardèrent aussi avec joie.

Blanche leur adressa un sourire d'une ineffable douceur, quoiqu'il fût mêlé d'un air de protection ; comme Rowena allant voir Ivanhoe ; comme Marie-Antoinette visitant les pauvres pendant la famine ; comme la marquise de Carabas descendant de son carrosse à quatre chevaux arrêté devant la porte d'un pauvre fermier, et recevant de son valet John II le paquet de sel d'Epsom qu'elle porte de sa royale main dans la chambre du malade que ce remède doit soulager. Blanche s'imaginait être une reine descendant de son trône pour visiter un de ses sujets, et elle jouissait pleinement de la bonne action qu'elle faisait.

« Ma bonne femme ! je voudrais voir Fanny.... Fanny Bolton ; est-elle ici ? »

La splendeur de la toilette de Blanche inspira soudain à mistress Bolton le soupçon que ce devait être une comédienne, ou pis encore.

« Que lui voulez-vous, à Fanny ? demanda-t-elle.

— Je suis la fille de lady Clavering.... Vous avez entendu parler de sir Francis Clavering, je pense ? Et j'ai vraiment un très-vif désir de voir Fanny Bolton.

— Entrez, je vous prie, mademoiselle. Betsy-Jane, où est Fanny ? »

Betsy-Jane dit que Fanny était allée dans l'escalier du

n° 3. Mistress Bolton jugea qu'elle se trouvait probablement dans l'appartement de Strong, et chargea l'enfant d'y aller voir.

« Dans l'appartement du capitaine Strong! oh! transportons-nous dans l'appartement du capitaine Strong! s'écria miss Blanche. Je connais très-bien le capitaine. Chère petite, conduisez-nous chez le capitaine Strong. »

Le plancher de la loge était encore tout fumant du nettoyage que mistress Bolton venait de lui faire subir, et l'odeur du savon noir ne plaisait pas à la déesse Blanche.

Et tandis qu'elles montaient l'escalier, un gentleman du nom de Costigan, qui se pavanait dans la cour et qui lança un coup d'œil de connaisseur à la figure cachée sous le chapeau de Blanche, se dit en lui-même : « Voilà une fillette diablement gentille, pardieu! qui monte chez Strong et Altamont; ils ont toujours des filles superbes là-haut.... Oh hé! qu'est-ce qu'il y a? » ajouta-t-il à haute voix, en regardant aux fenêtres d'où s'échappaient des cris perçants.

A la voix d'une femme en détresse, l'intrépide Cos monta l'escalier aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes, et manqua être culbuté par le domestique de Strong qui descendait. Cos trouva ouverte la porte extérieure de l'appartement de Strong, et se mit à faire un bruit de tonnerre avec le marteau. Après qu'il eut frappé violemment à plusieurs reprises, la porte intérieure s'entr'ouvrit, et Strong montra sa tête par la fente.

« C'est moi, mon garçon. Qu'est-ce que ces cris, Strong? demanda Costigan.

— Allez au diable! »

Ce fut tout ce que le chevalier daigna répondre, et il referma la porte au nez rubicond du vénérable Cos. Le père de lady Mirabel redescendit l'escalier en grommelant des menaces et jurant qu'il obtiendrait satisfaction de l'indigne outrage qu'il venait de recevoir.

Cependant le lecteur, plus fortuné que le capitaine Costigan, aura le privilège d'être informé du secret qu'on cachait à cet officier.

Il a été dit que M. Altamont était d'un caractère très-généreux, et que, lorsqu'il avait beaucoup d'argent, il le dépensait.

sait très-libéralement. D'humeur hospitalière, il n'avait pas de plus grand plaisir que de boire en compagnie d'autres personnes; de sorte que l'émissaire du nabab de Lucknow était l'homme qu'on accueillait avec le plus de joie à Greenwich et à Richmond.

Or, le hasard voulut que, le jour où Blanche et mistress Bonner montèrent à l'appartement de Strong dans Shepherd's-Inn, le colonel avait invité miss Delaval du Théâtre-Royal, et sa mère, mistress Hodge, à une partie de plaisir sur l'eau; et il avait été convenu qu'on se réunirait chez Strong, pour de là se rendre à quelque embarcadère du Strand et descendre la Tamise. Si bien que, lorsque mistress Bonner et *Mes larmes* arrivèrent à la porte, où se tenait Grady, le valet d'Altamont, ce domestique leur dit avec la plus grande affabilité : « Entrez, mesdames, » et les introduisit dans la chambre qui était arrangée pour les personnes que le colonel attendait. Il y avait en effet sur la table deux bouquets de fleurs achetés ce jour même à Covent-Garden, ainsi que d'autres preuves de la galanterie d'Altamont.

Blanche flaira le bouquet, y fourra son joli petit nez friand, courut par toute la chambre, regarda derrière les rideaux, examina les livres et les gravures, et le plan du domaine de Clavering accroché à la muraille. Elle avait demandé au valet le capitaine Strong; mais elle avait déjà presque oublié l'existence de Strong et qu'elle était venue pour voir Fanny Bolton, tellement elle était enchantée de cette nouvelle aventure, et de l'idée bizarre, drôle, étrange, délicieuse, de se trouver dans un appartement de garçon en un vieux quartier perdu de la Cité!

Cependant Grady, portant une paire de bottes vernies, était entré dans la chambre de son maître. Blanche n'avait guère eu le temps de remarquer que ces bottes étaient fort grosses et qu'elles ne pouvaient aller aux pieds de M. Strong.

« Les femmes sont arrivées, dit Grady, en aidant son maître à entrer dans ses bottes.

— Leur avez-vous demandé si elles voulaient prendre un verre de quelque chose? » dit Altamont.

Grady sortit. « Il demande si vous voulez boire quelque chose, » dit-il aux dames.

Blanche, amusée de cette naïve question, partit d'un joli petit éclat de rire, et demanda à mistress Bonner :

« Boirons-nous quelque chose ? »

— Oh ! vous boirez ou vous ne boirez pas, » dit M. Grady, qui croyait ses offres méprisées et n'aimait pas les manières dédaigneuses de ces dames.

Aussi s'éloigna-t-il d'un airoffensé.

« Boirons-nous quelque chose ? » demanda Blanche une seconde fois et avec un second éclat de rire.

— Grady ! » cria une voix du fond de l'autre chambre, une voix qui fit tressaillir mistress Bonner.

Grady ne répondit pas. On l'entendait chanter dans le lointain ; le chant venait de la cuisine située à l'étage supérieur. Grady faisait son ouvrage en chantant.

« Grady, mon habit ! » beugla de nouveau la voix qui venait de la chambre voisine.

— Eh ! ce n'est pas la voix de M. Strong, dit la sylphide qui riait encore à demi. *Grady, mon habit !*... Bonner, qui est-ce qui crie : Grady, mon habit ? Nous devrions nous en aller. »

Bonner semblait toujours intriguée de cette voix qu'elle avait entendue.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et l'individu qui avait appelé : *Grady, mon habit !* apparut en manches de chemise.

Il salua les femmes d'un signe de tête et traversa la chambre.

« Je vous demande pardon, mesdames.... Grady, descendez-moi mon habit !... Eh bien, très-chères, nous avons une belle journée, et nous ferons une joyeuse fugue à.... »

Il ne dit pas un mot de plus, car mistress Bonner, qui l'avait regardé d'un air d'épouvante, s'écria tout à coup : « Amory ! Amory ! » et se renversa en arrière dans son fauteuil, poussant des cris qui aboutirent à un évanouissement.

L'homme ainsi apostrophé considéra un moment la femme, puis, se précipitant sur Blanche, il la saisit dans ses bras et la baisa.

« Oui, Betsy, dit-il, c'est moi, pardieu ! Marie Bonner m'a reconnu. Quelle belle fille nous sommes devenue ! Mais c'est un secret, entendez-vous ? Je suis mort, quoique je sois

votre père. Votre pauvre mère ne sait pas que j'existe. Quelle jolie fille nous sommes devenue ! Baisez-moi, serrez-moi dans vos bras, ma Betsy ! Le diable m'emporte ! je vous aime ; je suis votre père. »

Betsy ou Blanche était tout effarée, et se mit à jeter des cris à son tour : un, deux, trois cris. Et ce fut sa voix perçante que le capitaine Costigan entendit en se promenant dans la cour.

A ces cris, le père embarrassé joignit les mains (il avait les poignets de sa chemise ouverts, et l'on apercevait sur un de ses bras basanés des lettres tatouées en bleu) ; puis il se précipita dans sa chambre, d'où il revint avec un flacon d'eau de Cologne, tiré de son grand nécessaire de toilette en argent ; et de la liqueur odorante il se mit à asperger libéralement Bonner et Blanche.

Les cris de ces femmes attirèrent les autres personnes qui se trouvaient dans l'appartement. Grady accourut de la cuisine, et Strong de sa chambre à l'étage supérieur. Ce dernier, à la vue des deux femmes, devina sur-le-champ ce qui était arrivé.

« Grady, allez vous mettre en sentinelle dans la cour, dit-il ; et si quelqu'un vient.... vous me comprenez.

— Parlez-vous de la comédienne et de sa mère ? demanda Grady.

— Oui.... la peste soit de vous ! dites qu'il n'y a personne à la maison et que la partie est remise.

— Est-ce bien cela qu'il faudra dire, monsieur ?... demanda Grady à son maître. Quand j'avais acheté de si beaux bouquets !

— Oui, » répondit Amory en frappant du pied.

Et Strong, se dirigeant vers la porte, y arriva juste à temps pour empêcher l'entrée du capitaine Costigan qui avait monté l'escalier.

Les dames du théâtre ne firent point leur promenade à Greenwich, et Blanche ne vit pas non plus Fanny Bolton ce jour-là. Cos demanda majestueusement à Grady quel accident était arrivé et qui poussait ces cris, et reçut pour réponse que c'était une femme, une autre de ces créatures qui, selon Grady, étaient la cause de tous les maux de ce monde.

CHAPITRE XVII.

Dans lequel Pen commence à douter de son élection.

Pendant que Pen poursuivait, dans son comté, ses projets égoïstes et son siège au parlement, il apprit que lady Rockminster était arrivée à Baymouth avec notre amie Laure. A cette nouvelle, sachant sa sœur Laure si près de lui, Pen se sentit un peu coupable. Il désirait occuper dans son estime une place plus élevée peut-être que dans l'estime de n'importe quelle autre personne au monde. Laure était un legs de sa mère. Il devait être en quelque sorte son patron et son protecteur. Comment recevrait-elle ce qu'il avait à lui apprendre ? Comment lui expliquerait-il les projets qu'il méditait ? Il sentait que ni lui ni Blanche ne pourraient supporter le regard éblouissant, calme et scrutateur de Laure ; il lui semblait qu'il n'oserait pas révéler à ce juge si pur ses espérances et ses ambitions mondaines. Quand elle fut arrivée à Baymouth, il lui écrivit une lettre qui contenait un grand nombre de belles phrases et de protestations d'amitié, ainsi que beaucoup de railleries et de traits satiriques ; mais au milieu de tout cela, M. Pen ne pouvait se dissimuler qu'il était en proie à une panique, et qu'il se conduisait comme un fourbe et un hypocrite.

D'où venait qu'une simple campagnarde fût un objet de crainte et de tremblement pour un gentleman aussi accompli que M. Pen ? Il sentait que sa tactique et sa diplomatie mondaine, ses sarcasmes et sa connaissance du monde ne pouvaient supporter l'épreuve de sa pureté ; et il dut s'avouer à lui-même que ses affaires étaient dans un état tel qu'il ne pouvait dire la vérité à cette honnête créature.

En se rendant de Clavering à Baymouth, il avait la conscience aussi troublée qu'un écolier qui ne sait pas sa leçon et qui va se trouver en présence d'un maître redoutable. Car la vérité n'est-elle pas toujours maîtresse ? ne tient-elle pas le livre et n'a-t-elle pas le pouvoir ?

Sous la garde de lady Rockminster, protectrice pleine de bienveillance quoique d'humeur un peu aigre et de caractère absolu, Laure avait, dans le cours de la dernière année, fait connaissance avec le monde, acquis quelques talents, et profité des leçons de la société. Plus d'une fille accoutumée à cette trop grande tendresse au sein de laquelle Laure avait vécu jusque-là, n'eût pu se faire à la nouvelle vie qu'il lui fallut mener. Hélène adorait ses deux enfants et s'imaginait, comme les femmes qui ne connaissent que leur maison, que tout le monde était fait pour eux, ou ne devait être considéré que secondairement. Elle prenait soin de Laure avec une vigilante affection qui ne la quitta jamais. Avait-elle mal à la tête, la veuve était aussi alarmée que s'il n'y avait jamais eu de migraine au monde. Laure dormait et veillait, étudiait et faisait tous ses mouvements sous les yeux de sa tendre mère, dont la sollicitude ne cessa qu'avec les battements de son cœur. Et sans doute que Laure eut de tristes moments de douleur et d'abattement quand elle se trouva seule au milieu de ce vaste monde si égoïste. Personne ne s'inquiétait de ses peines ni de sa solitude. Elle n'était pas tout à fait l'égale, en rang, de la dame à qui elle servait de compagne, ni des amis et parents de l'impérieuse mais bonne vieille douairière. Les uns n'étaient probablement guère bien disposés pour elle; les autres la méprisaient peut-être; il se pouvait que les domestiques fussent parfois grossiers; leur maîtresse était rude souvent. Laure ne se trouvait que rarement en des réunions de famille, dont elle sentait que sa présence troublait la confiance et l'intimité, et naturellement la pensée qu'elle ennuyait et contrariait blessait sa sensibilité. Mais la bonne Laure se disait : « Combien il ya de gouvernantes en ce monde, et combien de dames qui sont forcées par la misère à se faire esclaves de profession ! Quelle mauvaise humeur, quelle grossièreté n'ont-elles pas à subir ? Mon sort au milieu de ces personnes bienveillantes et affectueuses n'est-il pas infiniment préférable à celui de milliers de jeunes filles sans protection ? »

C'est avec cette sagesse courageuse que notre demoiselle s'adapta à sa nouvelle position. Elle allait au-devant de sa fortune avec un sourire plein de confiance.

Connaissez-vous quelqu'un qui, ayant marché ainsi à la rencontre de la Fortune, n'ait pas obtenu de la déesse un

regard favorable? Les méchants mêmes ne se laissent-ils pas gagner par une bonne humeur constante, par un cœur pur et affectionné? Quand ces petits enfants dans la forêt, dont il est question dans la ballade, regardèrent avec tendresse et confiance ces fieffés coquins que leur oncle avait payés pour tuer les petits, nous savons tous qu'un des scélérats s'attendrit et tua son compagnon, n'ayant pas le courage de faire du mal à tant d'innocence et de beauté. Heureux ceux qui ont cette foi aimante et virginale, cette confiance souriante et pleine de douceur, et qui ne craignent point de mal parce qu'ils n'en pensent pas!

Miss Laure Bell était une de ces personnes fortunées. Outre la petite croix de l'aimable veuve, que Pen lui avait donnée, comme nous le savons, elle avait dans son sein un *kohinoor* si brillant et si étincelant qu'il était même plus précieux que ce fameux diamant : car non-seulement il a son prix et est conservé par son possesseur dans un autre monde où les pierreries n'ont plus, dit-on, aucune valeur, mais il est même ici-bas d'un prix inestimable pour celui qui le possède; c'est un talisman contre le mal, et, comme la pierre de Copia Hassan, il illumine les ténèbres de la vie.

Si bien que miss Laure, avant d'avoir passé un an dans la maison de lady Rockminster, s'était, par l'usage de ce talisman, acquis l'affection de tout le monde sans exception. Depuis la vieille lady jusqu'au plus humble subalterne, Laure avait conquis la bienveillance et l'amitié de chacun. Avec une maîtresse de l'humeur de milady, la femme de chambre (qui depuis quarante ans n'avait pas vécu une heure sans être raillée, grondée, griffée) ne pouvait guère avoir le caractère aimable; aussi fut-elle d'abord furieuse contre miss Laure, comme elle l'avait été contre quinze précédentes compagnes de la douairière. Mais quand Laure tomba malade à Paris, cette vieille la soigna en dépit de sa maîtresse qui avait peur de la fièvre, et se battit avec Marthe, de Fair Oaks, devenue femme de chambre de miss Laure, pour avoir l'avantage de lui donner ses médecines. Lorsqu'elle entra en convalescence, Grandjean, le chef de cuisine, faillit la tuer par la quantité de friandises qu'il apprêta pour elle, et pleura de joie quand elle mangea sa première aile de poulet. Le major-dome suisse célébra les louanges de miss Bell dans presque

toutes les langues de l'Europe, qu'il parlait avec une égale incorrection. Le cocher était heureux de pouvoir la promener en voiture. Le page jeta les hauts cris en apprenant qu'elle était malade. Calverley et Coldstream (ces deux laquais si gros, si calmes d'ordinaire, et si difficiles à émouvoir) se livrèrent à des éclats de joie extraordinaires à la nouvelle de sa convalescence, et enivrèrent le page chez un marchand de vin pour fêter la guérison de Laure. Même lady Diane Pynsent (M. Pynsent, notre ancienne accointance, était alors marié), lady Diane, qui avait eu pendant assez longtemps de l'aversion pour Laure, poussa l'enthousiasme jusqu'à dire qu'elle pensait que miss Bell était une très-agréable personne, et que grand'maman avait fait là une vraie *trouvaille*¹. Cette bienveillance et cette affection, Laure se les était acquises, non par artifice ni par flatterie, mais par la simple force de sa bonté, par l'heureux don de plaire et de savoir être contente.

Pen avait eu occasion de voir lady Rockminster une ou deux fois, et la vieille dame, qui ne l'admirait pas, s'était montrée fort brusque et impitoyable pour notre jeune ami. Peut-être Arthur s'attendait-il, en arrivant à Baymouth, à trouver Laure installée chez la douairière en qualité d'humble demoiselle de compagnie, et guère mieux traitée qu'il n'avait été lui-même.

En apprenant qu'il était arrivé, elle descendit l'escalier en courant, et je ne suis pas sûr qu'elle ne l'embrassa pas en présence de Calverley et de Coldstream. Ce n'est pas que ces messieurs en aient jamais parlé. Le monde se fût écroulé, *si fractus illabatur orbis*; Laure, au lieu de baiser Pen, eût pris ses ciseaux pour lui couper la tête, que Calverley et Coldstream eussent contemplé ce spectacle *impavidi*, sans permettre qu'un grain de poudre de leur propre perruque fût dérangé par cette calamité.

Laure avait tant gagné en santé et en beauté, que Pen ne pût s'empêcher de l'admirer. Les yeux pleins de franchise et de bonté qui frappèrent ses regards rayonnaient de santé; la joue qu'il baisa rougissait de beauté. En contemplant Laure, si simple et si gracieuse, si pure et si candide, il se

1. En français dans le texte.

disait qu'il ne l'avait jamais vue si belle. Pourquoi remarquait-il si bien sa beauté en ce moment, et pourquoi se disait-il à lui-même qu'il ne l'avait jamais remarquée auparavant ? Il prit sa belle main confiante et la baisa tendrement ; il regarda dans ses beaux yeux clairs, et y lut le bon accueil qu'il était toujours sûr d'y trouver. Il fut touché et ému de la tendresse et du pur éclat de ces yeux ; leur innocence l'affecta et le remplit d'émotion.

« Que vous êtes bonne pour moi, Laure.... ma sœur ! dit Pen. Je ne mérite pas que vous.... que vous soyez si bonne pour moi.

— Maman vous a légué à moi, répliqua-t-elle en se baisant et effleurant précipitamment son front de ses lèvres. Vous savez que vous deviez venir à moi dans le chagrin, ou me faire part de votre bonheur : tel fut notre pacte, Arthur, l'année passée, au moment de nous quitter. Êtes-vous heureux à présent, ou bien est-ce le chagrin qui vous amène ? » Et elle le regarda avec une malicieuse bonté. « Vous plaîst-il d'entrer au parlement ? Avez-vous dessein de vous y distinguer ? Comme je tremblerai pour votre premier discours !

— Vous savez donc ce projet d'entrer au parlement ? demanda Pen.

— Si je le sais?... tout le monde le sait. J'en ai entendu parler bien des fois. Le médecin de lady Rockminster en parlait encore aujourd'hui. Je suis sûr que ce sera dans le journal de Chatteries demain. Il est au su de tout le comté que sir Francis Clavering, de Clavering, se retire en faveur de M. Arthur Pendennis, de Fair Oaks, et que la jeune et belle miss Blanche Amory est....

— Quoi ! cela aussi ? demanda Pendennis.

— Cela aussi, cher Arthur. *Tout se sait*¹, comme dirait une personne que je compte aimer beaucoup, et qui, j'en suis sûre, est fort jolie et pleine de mérite. J'ai reçu une lettre de Blanche : la plus aimable des lettres. Elle parle de vous, Arthur, avec tant de chaleur ! J'espère.... je sais qu'elle pense ce qu'elle écrit.... Quand cela se fera-t-il, Arthur ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Je pourrai venir demeurer chez vous alors, n'est-ce pas ?

1. En français dans le texte.

— Ma maison est à vous, chère Laure, et tout ce que j'ai, dit Pen. Si je ne vous ai pas parlé de.... ce mariage, c'est parce que.... parce que.... je ne sais vraiment pas pourquoi : il n'y a rien encore de décidé. Il n'y a point de promesse entre nous. Mais vous croyez que Blanche pourrait être heureuse avec moi.... n'est-ce pas ? Ce n'est pas un amour romanesque, vous savez. Je crois que je n'ai pas de cœur ; je le lui ai dit. Non, ce n'est qu'un attachement très-modéré. Je veux avoir ma femme d'un côté de la cheminée et ma sœur de l'autre, être au parlement durant la session et à Fairoaks pour les vacances ; et ma Laure ne me quittera plus que lorsque quelqu'un qui en aura le droit viendra l'emmener. »

Quelqu'un qui en aura le droit !... quelqu'un qui en aura le droit ! Pourquoi Pen, en regardant la jeune fille et prononçant lentement ces paroles, commença-t-il à sentir un mouvement de colère ? Pourquoi fut-il jaloux de cet invisible quelqu'un qui aurait le droit d'emmener Laure ? Pen, qui, une minute auparavant, s'inquiétait de la manière dont elle recevrait la nouvelle de son mariage probable avec Blanche, était presque offensé du calme dont elle faisait preuve et de la facilité avec laquelle elle croyait au bonheur de cette union.

« Jusqu'à ce que quelqu'un vienne, dit Laure en riant, je resterai chez vous, je serai la tante Laure, et je prendrai soin des enfants pendant que Blanche sera dans le monde. J'ai tout arrangé. Je suis une excellente ménagère. Savez-vous qu'à Paris j'allais au marché avec mistress Beck, et que j'ai pris des leçons de M. Grandjean ? J'ai eu à Paris aussi quelques leçons de chant, grâce à l'argent que vous m'avez envoyé, mon brave garçon ; et je chante beaucoup mieux à présent. J'ai même appris à danser, quoique je ne danse pas aussi bien que Blanche ; et, quand vous serez ministre d'État, Blanche me présentera à la cour. »

Et, ce disant, Laure fit à Arthur une profonde révérence à la dernière mode de Paris, avec une humeur très-provoquante.

Lady Rockminster entra tandis que s'exécutait cette révérence, et elle donna au jeune homme un doigt à serrer. Arthur le prit et fit un salut, le plus élégant qu'il put, mais à vrai dire avec une extrême gaucherie.

« Ainsi vous allez vous marier, monsieur ? dit la vieille dame.

— Grondez-le, lady Rockminster, pour ne nous en avoir rien dit, » répliqua Laure en s'éloignant.

Et vraiment la vieille dame commença sur-le-champ à le gronder.

« Ainsi vous allez vous marier, et entrer au parlement à la place de ce vaurien de sir Francis Clavering. Je voulais qu'il cédât son siège à mon petit-fils.... Pourquoi n'a-t-il pas cédé son siège à mon petit-fils ? J'espère que miss Amory vous apportera beaucoup d'argent. Je sais bien que, pour moi, je ne voudrais pas d'elle à moins d'une grosse dot.

— Sir Francis Clavering est fatigué du parlement, dit Pen en haussant les épaules, et.... je désire assez essayer de cette carrière. Le reste de l'histoire est au moins prématuré.

— Je suis étonnée qu'ayant Laure auprès de vous, vous ayez pu vous éprendre d'une petite précieuse comme cela, continua la vieille dame.

— Je suis très-fâché que miss Amory ne plaise pas à Votre Seigneurie, répliqua Pen en souriant.

— Vous voulez dire que.... que cela ne me regarde pas et que ce n'est pas moi qui vais l'épouser. C'est vrai, je ne l'épouse pas, et j'en suis fort aise.... Une odieuse petite créature ! Quand je pense qu'un homme peut la préférer à ma Laure, cela m'impatiente contre lui ; et je vous le dis, monsieur Arthur Pendennis.

— Je suis charmé que vous regardiez Laure d'un œil si favorable.

— Vous êtes charmé et vous êtes fâché. Qu'importe, monsieur, que vous soyez charmé ou fâché ? Un jeune homme qui préfère miss Amory à miss Bell n'a le droit d'être ni fâché, ni charmé. Un jeune homme qui, après avoir vu ma Laure, s'attache à une créature contrefaite et affectée comme cette petite Amory (car elle est contrefaite, c'est moi qui vous le dis), n'a plus le droit de marcher la tête haute. Où est votre ami Barbe-Bleue ? Je parle de ce grand jeune homme, de Warrington ; n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle ? Pourquoi ne vient-il pas épouser Laure ? A quoi donc pensent les jeunes gens de ne pas épouser une pareille fille ? Ils se marient tous pour l'argent. Vous êtes tous à présent des égoïstes et des

lâches. Jadis nous nous faisions enlever, nous autres filles, et nous faisions des mariages d'amour dans mon temps. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui, je ne puis les supporter. Quand j'étais à Paris cet hiver, j'ai demandé à tous nos trois attachés d'ambassade pourquoi ils n'étaient pas amoureux de miss Bell. Ils se sont mis à rire.... Ils m'ont répondu qu'il leur fallait de l'argent. Vous êtes tous des égoïstes.... Vous êtes tous des lâches.

— J'espère qu'avant d'offrir miss Bell aux attachés, vous lui fîtes l'honneur de la consulter? s'écria Pen avec une certaine chaleur.

— Miss Bell n'a qu'un peu d'argent. Il faut que miss Bell se marie bientôt. Il faut que quelqu'un lui trouve un mari, monsieur, car une jeune fille ne peut s'offrir elle-même, dit la vieille douairière d'un ton solennel. Laure, ma chère, je viens de dire à votre cousin que tous les hommes sont égoïstes, et qu'on ne trouverait plus parmi eux pour deux sous de romanesque. Il est aussi mauvais que tous les autres.

— Avez-vous demandé à Arthur pourquoi il ne veut pas m'épouser? » s'écria Laure en s'approchant avec un radieux sourire et prenant la main de son cousin.

Peut-être s'était-elle éloignée pour dissimuler quelques marques d'émotion qu'elle ne voulait laisser voir à personne.

« Il va épouser une autre personne, reprit-elle, que je compte aimer beaucoup; j'irai vivre avec eux quand ils seront mariés, à condition toutefois qu'il ne demandera pas à chaque célibataire qui viendra le voir, pourquoi il ne m'épouse pas. »

Pen, sentant ses terreurs de conscience apaisées, et son interrogatoire par devant Laure s'étant passé sans aucun reproche de sa cousine, reconnut bientôt que le devoir et l'inclination l'entraînaient sans cesse à Baymouth, où lady Rockminster lui avait dit que son couvert serait mis tous les jours.

« Et je vous recommande de venir très-souvent, ajouta la vieille dame, car Grandjean est un excellent cuisinier; vous ne pouvez que gagner à fréquenter notre société, à Laure et à moi. Il est facile de voir que vous pensez toujours à vous. Ne rougissez pas, ne balbutiez pas.... la plupart des jeunes

gens ne pensent qu'à eux-mêmes. Mes fils et mes petits-fils ne pensaient jamais qu'à eux, jusqu'à ce que je les eusse guéris de cela. Venez nous voir, et souffrez que nous vous apprenions à vous conduire comme il faut; vous n'aurez pas à découper, cela se fait à l'office. Hecker vous donnera autant de vin que vous pourrez en boire sans vous faire de mal; et, les jours où vous serez bien gentil et bien amusant, vous aurez du champagne. Hecker, vous avez entendu mes paroles. M. Pendennis est le frère de miss Laure; vous lui donnerez tout ce qu'il faudra pour le satisfaire; mais veillez à ce qu'il n'ait pas trop de vin, et qu'il ne trouble pas sa sieste après dîner. Vous êtes égoïste; je veux vous guérir de l'égoïsme. Vous dînez ici quand vous ne serez pas invité ailleurs; et, s'il pleut, vous logerez à l'hôtel. »

Tant que la bonne dame avait des ordres à donner aux personnes qui l'entouraient, elle n'était pas difficile à contenter; et tous les sujets et esclaves de sa petite cour tremblaient devant la douairière, mais cela ne les empêchait pas de l'aimer.

Elle ne recevait pas une société très-nombreuse ni très-brillante. Le médecin était naturellement admis comme visiteur constant et fidèle; le curé et son vicaire étaient reçus aussi habituellement; enfin, les jours de fête, la vieille dame invitait la femme et les filles du curé, ainsi que quelques-uns des personnages qui venaient passer la saison à Baymouth. Mais généralement la compagnie était fort petite, et M. Arthur buvait son vin tout seul, quand lady Rockminster se retirait pour faire sa sieste après dîner et s'endormir aux sons de la voix et du piano de Laure.

« Si ma musique peut lui donner du repos, dit la bonne fille, ne dois-je pas être bien contente de pouvoir lui faire un peu de bien? Lady Rockminster ne dort presque pas la nuit, et j'avais coutume de lui faire la lecture jusqu'à l'époque où je tombai malade à Paris; depuis ce temps elle n'a plus souffert que je vieillasse.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit quand vous étiez malade? demanda Pen en rougissant.

— Quel bien auriez vous pu me faire? J'avais Marthe pour me soigner, et le docteur tous les jours. Vous êtes trop occupé pour écrire aux femmes et pour penser à elles. Vous

avez vos livres et vos journaux, votre politique et vos chemins de fer ; c'est assez de besogne. Je vous ai écrit après ma guérison. »

Pen la regarda et rougit de nouveau en se rappelant que, pendant tout le temps qu'elle avait été malade, il ne lui avait jamais écrit, ni peut-être même pensé à elle.

Le lien de famille qui unissait Arthur et Laure permettait à Pen de se promener constamment avec sa cousine ; et, durant ces promenades, il put apprécier l'aimable franchise de son caractère, la vérité, la simplicité, la bonté de son cœur pur et sans tache. Jamais, du vivant de sa mère, elle ne lui avait parlé si sincèrement ni si cordialement qu'alors. Le désir qu'avait la pauvre Hélène de marier ensemble ces deux enfants fut cause de la réserve que Laure témoigna à Pen, réserve qui n'avait plus désormais aucune raison d'être dans les circonstances actuelles. Arthur était fiancé à une autre, et Laure redevenait sa sœur, dissimulant ou bannissant les doutes qu'elle pouvait entretenir relativement au choix qu'il avait fait, s'efforçant de regarder l'avenir joyeusement et d'espérer que le jeune homme serait heureux, et se promettant à elle-même de faire tout ce que pourrait l'amitié pour le bonheur du favori de sa mère.

Leur conversation roulait souvent sur leur mère défunte. Ce fut par mille anecdotes que Laure lui raconta, qu'Arthur comprit combien avait été constant et absorbant cet amour maternel qui avait veillé sur lui sans aucun relâche, et qui n'avait fini qu'au dernier soupir de la tendre veuve. Un jour, les gens de Clavering virent un garçon qui veillait sur deux chevaux à la porte du cimetière, et le bruit courut dans tout le bourg que Pen et Laure avaient visité ensemble le tombeau d'Hélène. Depuis qu'Arthur était à la campagne, il avait fait une ou deux visites au cimetière ; mais la vue de la pierre consacrée à la mémoire de sa mère ne lui avait procuré aucune consolation. Homme coupable faisant une action coupable, vil spéculateur jetant là foi et honneur pour une fortune et une position dans le monde, et avouant que sa vie n'était qu'une honteuse capitulation, de quel droit mettait-il les pieds dans le lieu saint ? A quoi lui servait-il, dans le monde où il vivait, que les autres ne fussent pas meilleurs que lui ?

Arthur et Laure passèrent devant la porte de Fair Oaks; Arthur serra la main aux enfants du locataire qui jouaient sur la pelouse et dans le jardin; Laure regarda attentivement les murs du cottage, les plantes qui grimpaient tout autour du portique, et le magnolia qui s'élevait jusqu'à la fenêtre de la chambre qu'elle avait occupée.

« M. Pendennis a passé ici aujourd'hui, dit un des garçons à sa mère; il était avec une dame; il s'est arrêté pour nous parler, et nous a demandé un rameau de chèvrefeuille du portique, qu'il a donné à la dame. Je n'ai pas pu voir si elle était jolie, elle avait son voile baissé. Elle montait un des chevaux de Cramp, de Baymouth.

En traversant le plateau qui s'étend entre Fair Oaks et Baymouth, Pen ne parla pas beaucoup, quoique son cheval cheminât tout à côté de celui de Laure. Il se disait que la vie était une dérision; que les hommes refusaient le bonheur, lorsqu'il ne dépendait que d'eux de le saisir; ou qu'ils le foulaient aux pieds quand ils l'avaient; ou qu'ils le troquaient, les yeux ouverts, contre un peu de vil métal ou de vains honneurs. Et puis cette pensée lui vint: « Qu'importe pour si peu de temps? La vie du plus pur et du meilleur d'entre nous se consume en un vain désir et finit dans le désappointement, comme la vie de la chère créature qui dort dans cette tombe. Elle eut son égoïsme et son ambition, tout aussi bien que César, et mourut frustrée dans son plus cher désir. La pierre sépulcrale couvre nos espérances et nos souvenirs. Le lieu que nous avons habité ne nous connaît plus.

« Les enfants des autres, s'écria-t-il d'une voix rude, jouent sur le gazon où nous avions coutume de jouer, Laure, vous et moi. Vous voyez comme le magnolia que nous avons planté a grandi depuis notre départ. Je me suis arrêté à une ou deux des chaumières que ma mère avait coutume de visiter. Il n'y a guère plus d'un an qu'elle n'est plus, et les gens auxquels elle faisait du bien ne s'inquiètent pas plus de sa mort que de celle de la reine Anne. Nous sommes tous égoïstes; le monde est égoïste; il n'y a que bien peu d'exceptions telles que vous, ma chère, qui brillent comme des bonnes œuvres dans ce monde méchant, et rendent sa noirceur plus lugubre encore.

— Je voudrais qu'un pareil langage ne sortît pas de votre bouche, Arthur, dit Laure en baissant les yeux et penchant la tête vers le chèvrefeuille attaché sur sa poitrine. Quand vous avez dit au petit garçon de me donner ce rameau, vous n'étiez pas égoïste.

— Un joli sacrifice que je vous ai fait là ! dit le railleur.

— Mais votre cœur était bon et plein d'amour en ce moment. On ne peut demander plus qu'amour et bonté ; et, si vous avez une humble opinion de vous-même, Arthur, cela n'ôte rien à l'amour ni à la bonté.... qu'en dites-vous ? J'ai souvent pensé que notre chère mère vous gâtait à la maison, en vous adorant, et que, si vous êtes.... ce que vous dites (je déteste ce mot), sa trop grande tendresse a contribué à vous rendre tel. Pour ce qui est du monde, je suppose que, lorsqu'on sort de la vie de famille pour entrer dans la vie du monde, on ne peut pas être autre qu'égoïste. Il faut lutter pour soi-même, s'avancer pour soi-même, se faire un nom pour soi-même. Maman et votre oncle vous ont tous deux encouragé dans cette ambition. Si c'est une chose vaine, pourquoi courir après ? Je suppose qu'un homme de mérite comme vous compte faire beaucoup de bien à son pays en entrant au parlement ; sans cela vous ne chercheriez pas à y entrer. Qu'allez-vous faire quand vous serez à la chambre des Communes ?

— Les femmes ne comprennent rien à la politique, ma chère, dit Pen, en se moquant de ses propres paroles.

— Mais pourquoi ne tâchez-vous pas de nous la faire comprendre ? Je n'ai jamais pu découvrir pourquoi M. Pynsent aime tant à s'y trouver. Il n'est pas homme de talent.

— Pynsent n'est certes pas un génie.

— Lady Diane dit qu'il est tous les jours aux comités, et toute la nuit à la Chambre ; qu'il vote régulièrement comme on lui dit de voter ; qu'il ne parle jamais ; qu'il ne sortira jamais des emplois subalternes, et qu'enfin, selon l'expression de sa grand'mère, il est bourré de rubans de coton rouge¹. Allez-vous suivre la même carrière, Arthur ? Qu'a-t-elle de si brillant pour que vous y couriez avec tant d'empresse-

1. *Red-tape*, rubans étroits dont on se sert dans les administrations.

(Note du traducteur.)

ment ? J'aimerais mieux vous voir rester à la maison, à écrire des livres.... de bons livres, des livres pleins de bonnes et nobles pensées comme vous en avez, cher Arthur, des livres dont la lecture ferait du bien aux hommes. Et si vous n'arrivez pas à la gloire, qu'importe ? Vous avouez que la gloire est une vanité et qu'on peut vivre très-heureux sans elle. Il ne faut pas que je prétende vous donner des conseils ; mais je vous prends au mot dans ce que vous avez dit du monde. Puisque vous avouez qu'il est méchant et que vous en êtes las, je vous demande pourquoi vous ne le quittez pas ?

— Que voudriez-vous donc que je fisse ? demanda Arthur.

— Je voudrais vous voir emmener votre femme à Fair Oaks pour y demeurer, pour y travailler, pour y faire du bien autour de vous. Je voudrais voir jouer vos enfants sur la pelouse, Arthur, et que nous pussions aller prier ensemble de nouveau, cher frère, dans l'église où notre mère priait avec nous. Si le monde est la tentation, ne nous a-t-il pas été dit de prier afin de ne pas être induits en tentation ?

— Croyez-vous que Blanche ferait une bonne femme pour un petit gentilhomme campagnard ? Croyez-vous que je jouerais bien ce rôle-là, Laure ? demanda Pen. Rappelez-vous que la tentation court dans les sentiers bordés de haies aussi bien que dans les rues des villes, et que l'oisiveté est le plus grand des tentateurs.

— Que dit.... que dit M. Warrington ? » répliqua Laure en rougissant.

Et Pen vit bien la couleur de ses joues, quoique Laure fit retomber son voile pour la cacher.

Pen chevaucha quelque temps en silence à côté de Laure. Le nom de Georges lui rappelait le passé, et les pensées qu'il avait eues jadis au sujet de Georges et de Laure. Pourquoi le retour de ces pensées l'agitait-il encore, maintenant qu'il savait cette union impossible ? Pourquoi était-il curieux de savoir si, durant les mois de son intimité avec Warrington, Laure avait eu de l'amitié pour lui ? Depuis ce jour jusqu'à présent, jamais Georges n'avait fait allusion à son histoire, et Arthur se rappela en ce moment que, depuis ce jour aussi, Georges n'avait peut-être pas prononcé une fois le nom de Laure.

A la fin, Arthur se rapprocha tout à fait de sa cousine.

« Dites-moi une chose, Laure. »

Elle releva son voile et regarda Pen.

« Quelle chose, Arthur ? demanda-t-elle, quoique le tremblement de sa voix annonçât qu'elle devinait fort bien.

— Dites-moi.... sans l'infortune de Georges, infortune dont il n'a jamais parlé avant ni depuis ce jour, lui eussiez-vous donné.... ce que vous m'avez refusé à moi ?

— Oui, Pen, répondit-elle en fondant en larmes.

— Il vous méritait mieux que moi, dit Arthur avec un gémissement, et le cœur souffrant d'une ineffable douleur. Je ne suis qu'un misérable égoïste, et Georges est meilleur, plus noble, plus sincère que moi. La bénédiction de Dieu soit sur lui !

— Oui, Pen, » dit Laure en tendant la main à son cousin.

Il passa le bras autour de sa taille, et elle resta un moment à sangloter, la tête appuyée sur l'épaule d'Arthur.

La noble fille avait eu son secret, et elle en fit l'aveu. La dernière fois que la veuve partit de Fairoaks avec sa fille adoptive pour courir au chevet d'Arthur, Laure avait fait un aveu différent. Ce ne fut que lorsque Warrington conta son histoire et décrivit l'état désespéré de sa vie, qu'elle découvrit le changement qui s'était opéré dans ses sentiments, la tendre sympathie, le grand respect, le plaisir et l'admiration que lui inspirait l'ami de son cousin. Avant de savoir que certains projets auxquels elle eût pu rêver étaient impossibles ; avant que Warrington, lisant peut-être dans le cœur de la jeune fille, lui eût raconté sa mélancolique histoire pour la prémunir, elle ne s'était pas demandé si ses affections pourraient jamais changer ; et la découverte de la vérité l'avait surprise et effrayée. Comment eût-elle avoué cette vérité à Hélène ? Comment lui eût-elle confessé sa honte ? La pauvre Laure se sentait coupable vis-à-vis de son amie, avec ce secret qu'elle n'osait pas lui confier ; il lui semblait qu'elle répondait par l'ingratitude à l'amour et à l'estime d'Hélène ; il lui semblait qu'elle manquait de foi à Pen en lui retirant un amour qu'il ne se souciait guère d'accepter. Elle fut humble et repentante même devant Warrington, craignant de l'avoir encouragé par une sympathie illégitime, ou de lui avoir témoigné la préférence qu'elle commençait à éprouver pour lui.

La catastrophe qui ferma la demeure de Laure, le chagrin et la douleur que lui causa la mort de sa mère, ne lui laissèrent que peu de loisir pour des pensées plus égoïstes. Et, lorsque cette grande douleur se calma, la douleur plus petite était presque guérie. Ce n'est que pendant un instant qu'elle s'était laissée aller à quelque espoir relativement à Warrington. Son admiration et son respect pour lui demeurèrent aussi vifs que jamais ; mais le sentiment plus tendre qu'elle savait avoir éprouvé pour lui fut réduit à quelque chose de si calme, qu'on pouvait dire de lui qu'il était passé et mort. Ce qu'il laissa après lui, c'était de l'humilité et du remords.

« Oh ! que j'ai été méchante et orgueilleuse avec Arthur ! se dit-elle ; que j'ai été implacable et confiante en moi-même ! Je n'ai jamais pardonné sincèrement ni à cette pauvre fille de l'avoir aimé, ni à lui d'avoir encouragé cet amour ; et voilà que j'ai été plus coupable qu'elle, la pauvre petite naïve créature ! Tout en prétendant aimer un homme, j'ai pu en écouter un autre, hélas ! avec trop d'avidité ; et je ne voulais pas pardonner à Arthur un changement de sentiments, tandis que j'en changeais moi-même et que je lui devenais infidèle. »

En s'humiliant ainsi, en reconnaissant ainsi sa faiblesse, la pauvre Laure cherchait sa force et son refuge dans les vertus où elle avait l'habitude de les trouver.

Elle n'avait pas fait de mal ; mais il est des personnes qui souffrent de la faute la plus légère autant que d'autres dont les robustes consciences plient à peine sous le poids des crimes les plus lourds ; et la pauvre Laure s'imaginait que, dans cette délicate conjoncture de sa vie, elle avait agi comme un très-grand criminel. Elle décida qu'elle avait fait une injure grave à Pen, en lui retirant l'amour qu'elle lui avait accordé à son insu en présence de sa mère ; qu'elle avait été ingrate envers sa défunte bienfaitrice, en permettant que sa pensée se portât sur un autre ou s'arrêtât à la possibilité d'une violation de sa promesse ; et que, considérant l'énormité de ses propres crimes, elle devait être très-indulgente pour ceux des autres, qui avaient été sans doute plus fortement tentés qu'elle-même, et dont elle ne pouvait apprécier les motifs.

Un an plus tôt, Laure se fût indignée à l'idée qu'Arthur dût épouser Blanche ; elle se fût redressée avec fierté en pen-

sant que des motifs mondains le faisaient s'abaisser jusqu'à une aussi indigne personne. Lorsque la nouvelle de la possibilité d'une telle union lui fut donnée par la vieille lady Rockminster, dont les discours étaient aussi directs et aussi rapides qu'un soufflet sur la joue, la jeune fille humiliée frémit bien un peu en recevant ce coup, mais elle le supporta avec douceur et avec une résignation désespérée.

« Il a le droit de se marier ; il connaît le monde bien mieux que moi, se dit-elle en raisonnant avec elle-même. Il se peut que Blanche ne soit pas aussi légère qu'elle le semblait ; et qui suis-je pour la juger ? Je suis sûre qu'il est fort bon qu'Arthur entre au parlement et qu'il s'y distingue, et mon devoir est de faire tout mon possible pour aider Blanche et lui-même, et pour rendre sa demeure heureuse. Oui, j'irai vivre avec eux. Si je suis marraine d'un de leurs enfants, je lui léguerais mes trois mille livres sterling ! »

Et aussitôt elle se demanda ce qui, parmi ses petits trésors, pourrait être agréable à Blanche, et elle songea aux meilleurs moyens de se concilier son affection. Elle lui écrivit sur-le-champ une lettre amicale, dans laquelle elle ne mentionnait pas les projets en question, mais lui rappelait le temps passé et exprimait la plus grande bienveillance. Blanche répondit avec empressement ; sa lettre ne parlait pas de mariage, mais le nom de M. Pendennis s'y trouvait deux ou trois fois. Et, à partir de cette époque, elles redevinrent l'une pour l'autre la chère Laure et la chère Blanche, des sœurs affectionnées, etc.

Quand Pen et Laure arrivèrent à Baymouth, après la confession de la jeune fille, dont le cœur battit plus fort en entendant Arthur avouer noblement qu'il était inférieur à son cher Warrington (la générosité de cet aveu et de cette amitié pour Georges ne fit qu'ajouter à l'amertume des larmes que Laure versa en sanglotant, appuyée sur l'épaule de son cousin), ils trouvèrent une petite lettre à l'adresse de miss Bell.

Laure trembla en la décachetant, et Pen rougit en reconnaissant l'écriture de Blanche.

Laure l'ouvrit précipitamment et la parcourut rapidement du regard ; Pen resta les yeux attachés sur elle et rougisant.

« Elle écrit de Londres, dit Laure. Elle y est allée avec la vieille Bonner, femme de chambre de lady Clavering. Bonner va épouser le sommelier Lightfoot. Où croyez-vous que Blanche soit allée ? s'écria-t-elle tout à coup.

— A Paris, en Écosse, au Casino ?

— A Shepherd's-Inn, pour voir Fanny ; mais Fanny n'y était pas, et Blanche veut y laisser un cadeau pour elle. N'est-ce pas bien, n'est-ce pas aimable de sa part ? »

Et elle tendit la lettre à Pen, qui lut :

« J'ai vu *madame mère*¹ qui frottait le plancher et qui me regarda d'un air comme si elle eût voulu me frotter aussi ; mais la belle Fanny n'était pas *au logis*. Comme on me dit qu'elle était dans l'appartement du capitaine Strong, je montai *au troisième* avec Bonner pour voir cette fameuse beauté. Nouveau désappointement ; il n'y avait là que le chevalier Strong et un de ses amis ; de sorte que nous nous en allâmes sans avoir vu la séduisante Fanny.

« *Je t'envoie mille et mille baisers*. Quand cette horrible sollicitation de suffrages sera-t-elle finie ? On porte les manches, etc. etc. etc. »

Après dîner, le docteur lisait le *Times*.

« Un jeune gentleman que j'ai soigné quand il était ici, il y a de cela quelque huit ou neuf ans, vient d'entrer en jouissance d'une belle fortune, dit le docteur. Je trouve ici la nouvelle de la mort de John Henry Foker, Esquire, de Logwood-Hall, décédé le 15 du mois dernier, à Pau, dans les Pyrénées. »

CHAPITRE XVIII.

Où le major est prié de se lever pour parler au public.

Quiconque a fréquenté le cabaret de la Roue de Fortune, où l'on se rappelle peut-être que se tient le club de M. James Morgan, et où sir Francis Clavering eut une entrevue avec

1. Les mots en italiques sont en français dans le texte.

le major Pendennis, sait très-bien qu'il y a trois chambres d'hôtes au rez-de-chaussée, outre le comptoir derrière lequel est assise la cabaretière. L'une de ces chambres est un parloir où se tient le public en général ; l'autre est le rendez-vous des gentlemen en livrée ; et la troisième, sur la porte de laquelle est peint le mot *private* (particulière), est louée au club des *Intimes*, dont MM. Morgan et Lightfoot sont membres.

Le surnois Morgan avait écouté la conversation de Strong avec le major Pendennis, dans le logement de celui-ci, et il y avait puisé matière à nombreuses réflexions. Le désir de savoir l'avait poussé à suivre son maître, lorsque le major se rendit à la Roue de Fortune, et à s'asseoir tranquillement dans la salle des *Intimes*, tandis que Pendennis et Clavering s'entretenaient dans le parloir. Il y avait dans cette salle des *Intimes* un certain coin où l'on entendait presque tout ce qui se disait dans la pièce voisine ; et la conversation entre les deux gentlemen se faisant sur un ton assez élevé (on se souvient qu'ils furent sur le point d'employer la violence), Morgan eut l'avantage de l'entendre presque entièrement. Ce qu'il entendit le fortifia dans les conclusions auxquelles son esprit était déjà arrivé.

« Il a reconnu sur-le-champ Altamont, qu'il avait déjà vu à Sydney, vraiment ! Clavering n'est pas plus l'époux de milady que moi-même ! Altamont est le mari, Altamont est un forçat. Le jeune Harthur entre au parlement, et le gouverneur promet de garder le secret. Par Jupiter ! quel malin vieux coquin ça fait que ce vieux gouverneur ! Il n'est pas étonnant qu'il soit si pressé de faire ce mariage de Blanche avec Harthur ; c'est qu'elle aura cent mille livres sterling comme un penny, et apportera à son mari, par-dessus le marché, un siège au parlement. »

Personne ne vit l'expression de la figure de M. Morgan, quand il comprit bien clairement cette étonnante nouvelle ; mais un physionomiste en eût certes été frappé.

« Si ce n'était mon hâgé, et ces maudits préjugés de la société, ajouta-t-il en se regardant dans la glace, le diable m'emporte ! vous pourriez l'épouser vous-même, James Morgan. »

Mais, ne pouvant épouser miss Blanche et sa fortune,

Morgan se dit que, grâce aux renseignements qu'il venait de surprendre, il pourrait ajouter considérablement à son magot et s'arrondir par les bénéfices qu'il tirerait de divers côtés. En effet, la plupart des personnes que ce secret intéressait n'aimeraient point qu'il fût divulgué. Sir Francis Clavering, par exemple, dont la fortune serait anéantie du coup, tâcherait de l'étouffer; le colonel Altamont, qui courait risque de la potence, désirerait naturellement acheter le silence; et ce jeune *kanimal* de parvenu, ce M. Harthur, qui allait entrer au parlement par la force même de ce secret, et qui faisait le fier comme s'il eût été duc avec un demi-million de rente (telle était, nous le disons avec douleur, l'opinion de Morgan sur le neveu de son patron), payerait n'importe quoi, plutôt que de laisser divulguer qu'il avait épousé la fille d'un forçat, et qu'il ne devait son siège au parlement qu'au trafic que son oncle avait fait de ce secret. « Quant à lady Clavering, si elle est fatiguée du baronnet, pensait Morgan, elle payera, afin de pouvoir se débarrasser de lui; si elle craint pour l'avenir de son fils et qu'elle aime ce petit gueux, elle payera aussi. Et pour miss Blanche, elle donnera certes une belle gratification à l'homme qui lui rendra ses droits, dont elle avait été injustement frustrée : ça, c'est une affaire certaine.

« Le diable m'emporte! ajouta le valet en songeant au jeu étonnant que le hasard mettait entre ses mains, avec de telles cartes, James Morgan, votre fortune est faite. Ça peut me rapporter un revenu régulier; il faudra que chacun d'eux souscrive. Avec ce que j'ai déjà ramassé, je puis planter là mon métier, donner congé à mon vieux gouv'neur, devenir gentleman et avoir un domestique à moi, pardieu! »

La tête farcie de calculs pareils, qui étaient bien de nature à troubler son esprit, M. Morgan fit preuve d'un grand empire sur lui-même, en conservant le calme et le sang-froid, et en ne permettant pas que ses projets pour l'avenir missent obstacle à ses devoirs présents.

Un des personnages que cette histoire intéressait surtout, le colonel Altamont, était absent de Londres quand Morgan eut connaissance de son secret. Le valet de chambre savait que sir Francis Clavering se rendait souvent à Shepherd's-Inn, et il y alla lui-même une ou deux heures après l'entre-

tien du major Pendennis avec le baronnet; mais l'oiseau s'était envolé de son nid : le colonel Altamont avait pris son gain du Derby et était parti pour le continent. Ce départ était excessivement contrariant pour M. Morgan.

« Il laissera tout son argent aux banques de jeux des bords du Rhin, se dit Morgan, et j'aurais pu en empocher une bonne partie. C'est diablement ennuyeux de penser qu'il est parti, et qu'il n'a pas pu attendre quelques jours de plus. »

Espoir triomphant ou différé, ambition ou désappointement, victoire ou patiente embuscade, Morgan supportait tout également; son impassible physionomie ne trahissait rien de ce qui se passait en lui. Jusqu'au dernier jour les bottes du major furent vernies et sa perruque frisée, et sa tasse de thé servie le matin sur la table à côté de son lit; il endura ses jurons, ses réprimandes, ses sarcasmes de vieillard, avec une fidélité soumise et muette. A le voir servir son maître, faire ses malles, les emporter sur ses épaules, et aider à table quand le major allait passer quelques jours à la campagne d'un ami, qui eût cru que Morgan était plus riche que son patron, et qu'il savait ses secrets et ceux d'autrui? M. Morgan était fort respecté et admiré parmi ceux de sa profession, et sa réputation de fortune et de sagesse faisait le sujet des conversations ordinaires à table. Les plus jeunes valets de chambre l'appelaient stupide, sans cervelle, croûton; mais aucun d'eux ne pouvait s'empêcher de dire *amen*, lorsque quelqu'un d'entre les plus graves et les plus sérieux s'écriait : « Puissé-je, quand je mourrai, avoir fait aussi bien mes affaires que Morgan Pendennis ! »

Le major Pendennis passait l'automne comme il convient à un homme à la mode. Il allait de maison en maison, chez ceux de ses amis de campagne qui étaient d'humeur à le recevoir; et, lorsque le duc était à l'étranger, ou le marquis en Écosse, il daignait s'arrêter quelques jours chez sir John ou chez le simple bourgeois.

A vrai dire, la réputation du vieux gentleman était un peu sur son déclin; beaucoup d'hommes de son temps étaient morts, et ceux qui les remplaçaient dans leurs châteaux et qui portaient leurs titres ne connaissaient pas le major Pendennis, et se souciaient peu des anecdotes de sa jeunesse

relatives à des héros qui étaient passés de mode. Ce devait être triste pour le brave homme, lorsqu'il passait devant telle ou telle porte, dans les rues de Londres, de penser qu'elle ne s'ouvrait plus que rarement pour lui, tandis que vingt ans auparavant il avait coutume d'y frapper si souvent, sûr de recevoir bon accueil à table et au salon. Il commençait d'avouer qu'il n'était plus de la génération présente, et il redoutait vaguement d'être un objet de raillerie pour les jeunes gens.

Plus d'un philosophe de Pall-Mall doit faire de ces tristes réflexions. Il doit se dire que les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient de son temps; les anciennes manières, si pleines de noblesse, de grâce et de majesté, sont disparues; Castlewood-House et le lord Castlewood d'aujourd'hui, que sont-ils en comparaison de la magnificence du vieux manoir et de son propriétaire défunt? Le feu lord arrivait à Londres avec quatre chaises de poste et seize chevaux; toute la route du Nord se précipitait sur son passage; les gens des rues de Londres s'arrêtaient même pour le voir passer. Le lord d'aujourd'hui voyage en chemin de fer, avec cinq hommes chargés de veiller sur ses bagages, et s'esquive de la gare en brougham et le cigare à la bouche. Le feu lord, en automne, remplissait Castlewood d'une joyeuse société qui buvait du bordeaux jusqu'à minuit; le lord actuel s'enterre dans une hutte des montagnes d'Écosse, et passe le mois de novembre dans un appartement composé de deux ou trois cabinets en un entre-sol de Paris, où tous ses amusements sont un dîner au café et une loge dans un petit théâtre. Quel contraste entre lady Lorraine qu'il a connue, lui, le philosophe de Pall-Mall, entre lady Lorraine du régent et la petite lady de ce temps-ci! Il se représente la première dans l'éclat de sa beauté et de sa magnificence, en robe de velours, toute étincelante de diamants, toute brave de rouge, ayant à ses pieds tous les beaux esprits du monde, les beaux esprits d'autrefois, les élégants d'autrefois, et non pas cette canaille d'aujourd'hui, avec son langage de cocher de fiacre et ses habits puant le tabac; puis il songe à lady Lorraine actuelle, petite femme en robe de soie noire, comme une gouvernante, parlant d'astronomie, des classes ouvrières, d'émigration, le diable sait de quoi, et allant à l'église à huit heures du matin.

Abbots-Lorraine, jadis le plus noble manoir du comté, est devenu un monastère, un vrai séjour de trappiste. On n'y boit pas deux verres de vin après le dîner, et la moitié des convives sont des vicaires de campagne, en cravate blanche, qui parlent des progrès que fait Polly Higson à l'école, ou de la courbature de la veuve Watkins.

« Et les jeunes gens d'aujourd'hui, se dit le major, ces badauds de lieutenants aux gardes, ces grands fainéants de dandys, qui s'étalent sur les sofas et les billards, qui se débrobent honteusement pour aller fumer quelque pipe dans la chambre à coucher de l'un d'entre eux, qui ne se soucient de rien, qui ne respectent plus rien, pas même un vieux gentleman qui a connu leurs pères, lesquels valaient mieux qu'eux, pas même une jolie femme; quelle différence entre ces jeunes gens qui empestent de leur tabac jusqu'aux champs de navets et de blé, et les gentilshommes de notre temps! La race en est éteinte; il n'y a plus place pour eux; ils sont remplacés par de damnés utilitaires et filateurs de coton, par de jeunes freluquets de curés aux cheveux peignés tombant jusqu'au milieu du dos. Je me fais vieux; ils sont d'un autre âge; ils se moquent de nous autres, vieux garçons, » se disait le vieux Pendennis.

Et il ne se trompait guère; les temps et les mœurs qu'il admirait étaient passés, ou peu s'en faut; les jeunes gens gais le sifflaient irrévérencieusement, tandis que ceux qui étaient plus graves le regardaient avec un étonnement et une compassion qui lui eussent été plus insupportables que les railleries, si le vieux gentleman s'en fût aperçu. Mais il était assez simple; il n'avait jamais poussé très-loin l'examen des questions morales; il ne s'était douté que tout récemment qu'il fût autre qu'un homme très-respectable et assez heureux. Est-il donc le seul vieillard qu'on ne respecte pas? Est-ce que les jeunes fous ne se sont jamais moqués d'autres têtes chauves? Depuis deux ou trois ans, il avait commencé à s'apercevoir que son temps était presque passé, et que le règne d'une autre génération était arrivé.

Après un automne assez malheureux, pendant lequel M. Morgan l'avait fidèlement suivi (le jeune Arthur étant à Clavering, comme nous savons), le major Pendennis revint à Londres pour quelque temps. C'était à la fin d'octobre,

triste saison, signalée par le retour des brouillards et des hommes de loi. Qui de nous n'a pas regardé avec intérêt ces fiacres chargés de malles et bourrés d'enfants, qui traversent bruyamment les rues, par les grises soirées d'octobre, pour s'arrêter devant de noires maisons, où ils dégorgeant l'enfant et la nourrice, les petites filles et les garçons, la maman et le papa dont les vacances sont finies ? Hier, c'était la France et le soleil, ou Broadstairs et la liberté ; aujourd'hui ramène le travail et un brouillard jaunâtre, et, Dieux bons ! quels tas de billets et de notes sur le bureau du papa ! Le clerc a apporté tous les journaux adressés à l'étude du légiste. L'homme de lettres apprend que dans une demi-heure arrivera l'apprenti de l'imprimerie. M. Smith, représentant votre retour, est déjà venu avec sa petite note, sa fameuse petite note, et il a dit qu'il reviendrait demain matin à dix heures. Qui de nous, disant adieu à ses vacances, revenant à Londres et au triste sort qui l'y attend, parcourant ses travaux et les engagements étalés devant lui, n'a pas trouvé cette inévitable petite note à régler ? Smith et sa petite note à dix heures du matin sont le symbole des devoirs, des difficultés, des embarras que vous affronterez, je l'espère, ami lecteur, avec honneur et courage. Et vous pensez à cette petite note, tandis que les enfants sommeillent de nouveau dans leurs lits, et que la vigilante ménagère feint de dormir pour ne pas vous donner de souci.

Le vieux Pendennis n'avait point de travaux particuliers ni de notes à attendre le lendemain, comme il n'avait pas non plus d'amis pour charmer ses ennuis. Il avait toujours dans son secrétaire assez d'argent pour ses besoins ; et, étant de sa nature et par habitude assez indifférent aux besoins d'autrui, ceux-ci ne lui causaient guère de souci. Mais un gentleman peut être de mauvaise humeur sans devoir un schelling à personne ; et, quelque égoïste qu'il soit, il y a des moments où il est accablé et découragé par le sentiment de son isolement. Il avait eu deux ou trois accès de goutte à la campagne d'où il arrivait ; les perdrix et les bécasses s'y étaient montrées sauvages et inabordables ; il s'était diablement fatigué à marcher à travers les champs labourés ; les jeunes gens avaient ri de lui ; il s'était ennuyé une ou deux fois à table ; il n'avait pas pu faire son whist le soir ; bref,

il avait été bien aise de s'en aller. Dans ses rapports avec son valet de chambre, Morgan, il avait été excessivement grondeur et hargneux. Depuis plusieurs jours il ne cessait pas de jurer contre lui et de lui dire des sottises. Il s'était brûlé la langue avec une mauvaise soupe à Swindon ; il avait laissé son parapluie dans son waggon au chemin de fer ; et cet oubli l'avait mis dans une fureur telle qu'il fit pleuvoir sur Morgan plus de malédictions que jamais. Les deux cheminées de son appartement fumaient d'une manière atroce, et, lorsqu'il ordonna d'ouvrir les croisées, il jura avec tant d'aigreur que Morgan eut envie de le jeter par la fenêtre. Le valet de chambre maugréa contre son maître, quand Pendennis descendit la rue pour se rendre à son club.

Mais le major se déplut horriblement chez Bays. La maison avait été repeinte à neuf et sentait le vernis et la térébenthine, et le vieux garçon, en s'appuyant contre une boiserie non encore sèche, embellit d'une large bande de couleur blanche le dos de son pardessus à collet de fourrure. Le dîner ne fut pas bon, et il eut pour voisins de table les trois individus les plus assommants de Londres : le vieux Hawkshaw, dont la toux et les expectorations suffraient pour dégoûter l'homme le moins délicat ; le vieux colonel Gripley, qui s'empare de tous les journaux ; et cette incorrigible vieille scie de Jawkins, qui lui raconta les menus de tous les dîners qu'il avait faits pendant son voyage à l'étranger. Tout cela avait contribué à rendre le major Pendennis malheureux, et de plus le garçon du club lui avait marché sur le pied en lui servant son café.

Mais les Immortelles ne se montrent jamais seules. Les Furies vous poursuivent toujours en troupe ; elles poursuivirent Pendennis de chez lui au club, et du club chez lui.

Tandis que le major était dehors, Morgan, assis dans le parloir de la maîtresse de maison, buvait force grog à l'eau-de-vie très-chaud, et déversait sur mistress Brixham une partie des injures dont le vieux Pendennis l'avait abreuvé. Mistress Brixham était l'esclave de Morgan. Il était le propriétaire de la maîtresse d'hôtel. Il avait acheté le bail de la maison qu'elle louait ; il avait le nom de cette femme et celui de son fils sur des billets acceptés, et une lettre de vente qui le faisait maître du mobilier de l'infortunée veuve. Le jeune

Brixham était commis dans une compagnie d'assurances, et Morgan pouvait d'un jour à l'autre le faire mettre en prison. Mistress Brixham était veuve d'un ecclésiastique, et M. Morgan, après avoir fait ses devoirs de valet de chambre au premier étage, prenait plaisir à se faire apporter par la vieille dame son tire-botte et ses pantoufles. Elle était son esclave. Les petites silhouettes de son fils et de sa fille, et le tableau représentant l'église de Tiddlecot, où elle s'était mariée, et où son pauvre cher Brixham était mort après y avoir passé sa vie, étaient désormais la propriété de Morgan, qui avait déjà suspendu le tableau au-dessus de la cheminée de sa chambre. Morgan était donc assis dans le parloir de la veuve, dans le vieux fauteuil de crin du vieux vicaire, se faisant apporter son souper et remplir son verre par mistress Brixham.

L'eau-de-vie avait été achetée avec l'argent de la pauvre femme; aussi Morgan ne la ménageait guère. Il avait fini de souper et buvait son troisième grand verre de grog, quand le vieux Pendennis revint du club et monta à son appartement. M. Morgan se mit à le maudire, lui et sa sonnette lorsqu'il entendit le signal qui l'appelait; mais il vida son verre d'eau-de-vie avant de répondre à l'appel.

Il reçut sans mot dire les sottises que lui valut son retard, et le major ne daigna pas lire, dans les yeux étincelants et la figure rouge de son domestique, la colère qui le travaillait. Le bain de pieds du vieux gentleman était sur le feu, ses pantoufles et sa robe de chambre l'attendaient. Morgan se mit à genoux pour lui tirer les bottes avec le respect qu'il lui devait, et, tandis que le major faisait tomber les malédictions sur sa tête, il contenait, lui, celles qui grondaient dans son sein. Lorsque Pendennis criait : « Le diable vous emporte, coquin ! faites attention au sous-pied ; la peste soit de vous ! ne me débottez pas le pied ! » Morgan exprimait *sotto voce* le désir de l'étrangler, de le noyer, de lui trancher la tête.

Les bottes tirées, il s'agissait d'ôter l'habit de M. Pendennis, et, pour cette besogne, le valet devait nécessairement s'approcher beaucoup de son maître; si bien que Pendennis ne put ignorer plus longtemps quelle avait été la dernière occupation de M. Morgan. Il y fit allusion en ces termes simples et énergiques que certaines gens ont coutume d'employer

avec leurs domestiques, et dit à Morgan qu'il était une fichue bête d'ivrogne, et qu'il puait l'eau-de-vie.

Mais Morgan, perdant enfin patience, jeta là toute subordination, et s'écria : « Ah ! je suis un ivrogne, moi, hein ? je suis une fichue bête, hein ? Infernal vieux mécréant que vous êtes ! Faut-il que je vous torde le cou, que je vous noie la tête dans ce seau d'eau ? Vous figurez-vous que je vais supporter votre maudite vieille harrogance, vieille perruque que vous êtes ? Oui, montrez-moi votre vieux râtelier d'ivoire, faites vos grimaces de vieux babouin ! Attaquez-moi donc en homme de cœur, si vous osez vous mesurer avec moi.... Ah ! le lâche ! des couteaux ! des couteaux !

— Si vous avancez d'un seul pas, dit le major en saisissant un couteau qui se trouvait sur la table à côté de lui, je vous le plonge dans la poitrine. Retirez-vous, animal d'ivrogne, et sortez de la maison ; envoyez demain matin chercher votre livret et vos gages, et que je ne revoie plus jamais votre insolente trogne. Voilà quelques mois déjà que grandit votre maudite impertinence. Vous êtes devenu trop riche. Vous n'êtes plus bon pour servir. Laissez donc là le service, et quittez la maison.

— Et où donc voudriez-vous me voir aller en quittant la maison ? demanda le valet de chambre. Est-ce que ça ne reviendra pas au même si je ne pars que demain matin ? *toot à fay même shose, sivvuplay, munseer !*

— Taisez-vous, bestiasse, et allez-vous en ! » cria le major.

Morgan se mit à rire, d'un rire sinistre.

« Regardez-moi, Pendennis, dit-il en s'asseyant ; depuis que je suis dans cette chambre vous m'avez appelé bestiasse, animal, chien, et vous m'avez envoyé au diable, n'est-ce pas ? Vous imaginez-vous donc qu'un homme prenne plaisir à s'entendre traiter ainsi par un autre ? Depuis combien d'années suis-je à votre service, et combien de malédictions m'avez-vous données avec mes gages ? Croyez-vous qu'un domestique soit un chien, et qu'il vous soit permis de lui parler ainsi ? Si j'ai envie de boire un peu, pourquoi m'en priverais-je ? J'ai vu plus d'un gentleman soûl, et peut-être sont-ce des gentlemen qui m'ont donné le goût de l'eau-de-vie. Je ne quitterai pas cette maison, mon vieux ; voulez-vous que je vous dise pourquoi ? C'est que cette maison est

ma maison, et que tous les meubles sont à moi, à l'exception de vos vieilleries, de votre bain à douches et de votre boîte à perruque. Je vous dis que j'ai acheté la maison, grâce à mon industrie et à ma persévérance. Je puis montrer cent livres sterling contre cinquante des vôtres et de celles de votre maudit orgueilleux de neveu. Je vous ai servi honnêtement, j'ai tout fait pour vous pendant douze ans, et je suis un chien, n'est-ce pas ? je suis un animal, hein ? Voilà le langage qui convient aux gentlemen, mais non à ceux de notre rang. Je ne le supporterai pas davantage. Je me fiche de votre service ; j'en ai jusque par-dessus la tête. Je vous dis que j'ai peigné votre vieille perruque et sanglé vos corsets et vos gilets pendant assez longtemps. Ne me regardez pas d'un air si sauvage ; je suis assis dans mon fauteuil et dans ma chambre, et je ne vous dis que la vérité. Je ne veux plus être votre chien, votre bête, votre animal, major Pendennis en demi-solde. »

La fureur du vieux gentleman à la brusque révolte de son serviteur s'était calmée et refroidie après le premier choc, comme si on avait soudainement versé sur sa tête une douche ou un seau d'eau froide. Cet effet produit, et son courroux apaisé, le discours de Morgan lui avait semblé intéressant, et il avait ressenti du respect pour cet adversaire qui osait lui tenir tête, comme jadis à la salle d'armes il admirait l'antagoniste qui le touchait.

« Vous n'êtes plus mon domestique, dit le major ; et, quoi que la maison puisse être à vous, mon appartement est à moi, et vous allez avoir la bonté d'en sortir. Demain matin, quand nous aurons réglé votre compte, je me logerai ailleurs. Cependant je voudrais me coucher, et je ne désire pas le moins du monde l'honneur de votre société.

— Oui, oui, nous réglerons nos comptes, soyez sans crainte, répliqua Morgan en se levant. Je n'ai pas fini avec vous encore, ni avec votre famille, ni avec la famille Clavering, major Pendennis ; vous verrez ça.

— Ayez la bonté de sortir de ma chambre, monsieur ; je suis fatigué, dit le major.

— Ah ! je vous fatiguerai bien plus avant que nos affaires soient finies, » riposta le domestique en se retirant.

Il laissa le major se remettre du mieux qu'il put, après l'émotion d'une scène aussi extraordinaire.

Il s'assit au coin du feu et se mit à réfléchir aux événements passés, à la maudite impudence et à l'incroyable ingratitude des domestiques. Il songea à l'ennui de se procurer un nouveau valet de chambre, se disant qu'il était diablement désagréable, pour un homme de son âge et de ses habitudes, de se séparer d'un serviteur auquel il était accoutumé, que Morgan avait une recette pour faire un cirage incomparablement plus brillant et plus commode que tous les autres; qu'il apprêtait des bouillons de mouton vraiment délicieux, enfin qu'il le soignait fort bien dans ses maladies.

« Pardieu! c'est dur de perdre un gaillard pareil; mais il faut qu'il s'en aille. Il est devenu riche, et l'impudence est arrivée avec la richesse. Il était horriblement soûl et rageur ce soir. Il faut nous quitter, et je suis forcé de chercher un autre appartement. Le diable m'emporte! cet appartement-ci me plaisait, je m'y étais accoutumé. C'est très-désagréable, à mon âge, de changer de logis. »

Et le vieux gentleman continua à s'entretenir de la sorte. La douche lui avait fait du bien. Sa mauvaise humeur était passée; la perte du parapluie et l'odeur de la peinture au club étaient oubliées, grâce à la scène de tout à l'heure.

« Peste soit de l'insolent gredin! se dit encore le major. Il savait tout ce qu'il me fallait; c'était le meilleur valet de chambred'Angleterre. »

Il pensait à son valet de chambre comme on pense à un cheval qui vous a longtemps traîné et porté, qui a vieilli avec vous et qui n'est plus sûr. Comment diable le remplacer? Où trouver un autre animal qui soit aussi bon que celui-là?

Au milieu de ces réflexions, le major avait endossé lui-même sa robe de chambre et remis sa perruque dans sa boîte. (M. Truefitt avait naguère introduit un peu de gris dans cette coiffure, ce qui donnait à la tête du major l'air le plus naturel et le plus respectable.) Le major, disions-nous, avait ôté sa perruque et enveloppé sa tête d'un foulard, et il était assis devant le feu à rêver, quand un petit coup fut frappé à sa porte, qui s'ouvrit et livra passage à la maîtresse de la maison meublée.

« Eh! Dieu vous bénisse, mistress Brixham! s'écria le major, surpris et effrayé par l'arrivée d'une dame, à une

heure où il se trouvait dans le *simple appareil* de sa toilette de nuit. Il est.... il est fort tard, mistress Brixham.

— Je voudrais vous parler, monsieur, dit la maîtresse d'hôtel d'un air fort piteux.

— Au sujet de Morgan, je suppose? Il s'est rafraîchi à la pompe? Je ne puis le reprendre, mistress Brixham. Impossible. J'avais résolu de le renvoyer en apprenant qu'il faisait l'escompte.... Je pense que vous êtes au courant de ses affaires, mistress Brixham. Mon domestique est un capitaliste, morbleu!

— Oh! monsieur, dit mistress Brixham, je le sais à mes dépens. Il y a cinq ans j'ai emprunté de lui un peu d'argent, et, quoique je lui en aie rendu, depuis, plusieurs fois la valeur, je suis tout à fait en son pouvoir. Il m'a ruinée, monsieur. Tout ce que j'ai est à lui. C'est un homme terrible.

— Eh! tant pis, mistress Brixham; j'en suis diablement fâché pour vous, et je regrette aussi d'être forcé de quitter votre maison, après y avoir passé tant d'années; mais il n'y a pas de remède à cela; il faut que je m'en aille.

— Il dit qu'il faut que nous nous en allions tous, monsieur, répliqua en sanglotant la malheureuse veuve. En descendant de chez vous tout à l'heure, il est venu (il avait bu, monsieur, et il est toujours très-méchant quand il a bu), et il m'a dit, monsieur, que vous l'aviez insulté, que vous l'aviez traité comme un chien, que vous lui aviez parlé avec la dernière cruauté; et il a juré qu'il s'en vengerait, et.... et je lui dois cent vingt livres sterling, monsieur.... et il a une lettre de vente de tout mon mobilier, et il dit qu'il me mettra à la porte de la maison et qu'il enverra mon pauvre Georges en prison. Cet homme a été la ruine de ma famille.

— J'en suis diablement fâché, mistress Brixham; asseyez-vous, je vous prie. Que puis-je faire?

— Ne pourriez-vous pas intercéder pour nous auprès de lui? Georges donnera la moitié de ses appointements; ma fille pourra m'envoyer quelque chose. Si vous vouliez seulement rester dans la maison et payer un trimestre d'avance....

— Ma bonne dame, je vous donnerais volontiers un trimestre de mon loyer à l'avance si je restais dans la maison. Mais cela ne se peut pas, et je ne puis me permettre de jeter

vingt livres sterling par la fenêtre. Je suis un pauvre officier à la demi-solde, et je n'ai pas un schelling de trop, morbleu ! Pour quelques livres.... disons cinq livres.... encore passe, et je serai fort heureux d'avoir pu vous rendre service ; je vous les donnerai avec plaisir demain matin. Mais.... mais il se fait tard, et j'ai passé la journée en chemin de fer.

— La volonté de Dieu soit faite, monsieur ! dit la pauvre femme en essuyant ses larmes. Il faudra que je me résigne à mon sort.

— Sort diantrement dur, et je vous plains sincèrement, mistress Brixham. Je.... je vous donnerai dix livres, si vous le permettez. Bonne nuit.

— M. Morgan, tout à l'heure en descendant l'escalier, quand je le suppliai d'avoir pitié de moi, et que je lui dis qu'il avait été la ruine de toute ma famille, a marmotté quelque chose que je n'ai pas bien compris, monsieur. Il prétendait savoir quelque chose qui vous ruinerait aussi, et disait que vous payeriez cher votre insolence avec lui. Je.... je dois vous avouer que je me jetai à genoux devant lui, monsieur, et il me dit, avec une malédiction horrible contre vous, qu'il vous ferait tomber à genoux aussi.

— Moi !... Parbleu ! voilà qui est fort plaisant. Où est-il, ce damné coquin ?

— Il est sorti, monsieur. Il a dit qu'il vous verrait demain matin. Oh ! je vous en prie, tâchez de l'apaiser ; sauvez-moi, sauvez mon pauvre garçon ! »

A ces mots la veuve se retira pour passer la nuit comme elle pourrait, dans l'attente du redoutable lendemain.

Ses dernières paroles excitèrent si fort le major Pendennis, qu'il oublia tout à fait sa compassion pour mistress Brixham en réfléchissant à ses propres affaires.

« A genoux, moi ! se dit-il en se couchant ; peste soit de l'impudent ! Qui m'a jamais vu à genoux ? Que diable ce drôle peut-il savoir ? Eh ! morbleu, voilà vingt ans que je n'ai pas eu d'affaire ! Je le défie. »

Le vétéran se coucha sur le côté et dormit fort bien ; en somme, il était assez amusé des événements du jour... de son dernier jour dans Bury-Street. Il était bien décidé à n'y plus passer un autre jour.

« Il est impossible de vivre avec un valet pour propriétaire et une maîtresse d'hôtel en déconfiture. Quel bien puis-je faire à cette pauvre diablesse de femme ? Je lui donnerai vingt livres.... les vingt livres que Warrington vient de me payer.... mais à quoi bon ? Il lui en faudra davantage, et davantage, et davantage ; et ce cormoran de Morgan engloutira tout. Ma foi, non, le diable m'emporte ! je ne puis pas me permettre de connaître les pauvres gens ; et demain je dirai adieu à... mistress Brixham et à M. Morgan.

CHAPITRE XIX.

Dans lequel le major ne cède ni la bourse ni la vie.

Le lendemain de bonne heure les volets de Pendennis furent ouverts par Morgan, qui arriva comme d'habitude d'un air parfaitement grave et respectueux, apportant les habits du vieux gentleman, son pot à eau et tous les nombreux articles de toilette dont il avait besoin.

« C'est vous, oui-da ? dit le vieux bonhomme, du fond de son lit. Je ne vous reprends pas à mon service, entendez-vous ?

— Je n'ai pas le moindre désir d'être repris, major Pendennis, dit M. Morgan avec la plus grande dignité ; je ne veux plus servir ni vous ni personne. Mais comme je désire que vous soyez *comfable* aussi longtemps que vous resterez dans ma maison, je suis venu pour faire ce qu'il faut. »

Et pour la dernière fois, M. James Morgan ouvrit le nécessaire d'argent et repassa le brillant rasoir.

Ces préparatifs terminés, il adressa la parole au major avec une indicible solennité et lui dit :

« J'ai réfléchi que vous auriez sans doute besoin d'un homme respectable jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui soit de votre goût, et j'ai parlé hier soir à un jeune homme qui est ici.

— Oui-da ! dit le guerrier derrière les rideaux de son lit.

— Il a vécu dans les premières familles, et je puis me porter garant de son honorabilité.

— Vous êtes prodigieusement poli, » dit le vieux major en grimaçant un sourire.

Le fait est qu'après les événements de la veille, Morgan s'était rendu à son club de la Roue de Fortune, et qu'y ayant trouvé Frosch, courrier et valet de chambre tout frais arrivé d'un voyage à l'étranger avec le jeune lord Cubley, et actuellement en disponibilité, il avait représenté à M. Frosch que lui, Morgan, venait d'avoir une scène de tous les diables avec son gouv'neur, qu'il se retirait totalement des affaires et que, si Frosch désirait une place temporaire, il trouverait *prob'ble-ment* ce qu'il cherchait en s'adressant au major dans Bury-Street.

« Vous êtes très-poli, dit le major, et votre recommandation ne peut manquer d'avoir du poids, j'en suis sûr. »

Morgan rougit. Il sentait que son maître le blaguait.

« Le jeune homme a déjà servi, monsieur, dit-il avec une grande dignité. Lord de la Pole l'a donné à son neveu, le jeune lord Cubley, avec qui il vient de faire un voyage à l'étranger. Mais comme Frosch ne veut pas aller à Fitzurse-Castle, parce qu'il a la poitrine faible et qu'il ne peut supporter le froid de l'Écosse, il est libre de vous servir ou non, comme vous voudrez.

— Je vous répète, monsieur, que vous êtes excessivement poli, dit le major. Entrez, Frosch; vous ferez mon affaire. Monsieur Morgan, veuillez avoir l'obligeance de....

— Je lui montrerai ce qui est *né'ssaire*, monsieur, et ce que vous voulez qui soit fait habituellement. Déjeunez-vous ici ou au club, major Pendennis?

— Avec votre aimable permission je déjeunerai ici, et après cela nous ferons nos petits arrangements.

— S'il vous plaît, monsieur.

— Aurez-vous à présent l'obligeance de sortir de ma chambre? »

Morgan se retira. L'excessive politesse de son ex-patron l'irritait presque autant que les plus amères paroles du major.

Tandis que le vieux gentleman est occupé aux mystères de sa toilette, nous nous retirerons aussi modestement.

Après déjeuner, le major Pendennis et son nouvel aide de

camp se mirent à faire leurs préparatifs de départ. La maison du vieux garçon n'était pas très-considérable. Il ne s'encombrait pas d'une garde-robe inutile. Une Bible (celle de sa mère), un Guide du voyageur, le roman de Pen (élégante reliure en veau) et les Dépêches du duc de Wellington, avec quelques estampes, cartes et portraits de cet illustre général et de divers souverains et souveraines de ce pays, ainsi que du général sous lequel le major Pendennis avait servi dans l'Inde, composaient toute sa collection littéraire et artistique. Il était toujours prêt à marcher au premier avis, et les malles dans lesquelles il avait, quelque quinze ans auparavant, apporté ses effets, étaient encore au grenier et suffisaient amplement à contenir tout ce qu'il possédait. Ces malles furent descendues par la jeune femme qui faisait l'ouvrage de la maison, et à qui sa maîtresse donnait le nom de Betty, tandis que M. Morgan l'appelait Esclave; puis soigneusement époussetées et nettoyées sous les yeux du terrible Morgan. L'ex-valet de chambre demeurait grave et plein de réserve; il n'avait pas encore dit un mot à mistress Brixham relativement à ses menaces de la veille; mais il avait l'air de vouloir les mettre à exécution, et la pauvre veuve attendait son sort en tremblant.

Le vieux Pendennis, armé de sa canne, surveillait l'emballage de ses propriétés. M. Frosch faisait les malles, et l'esclave brûlait les papiers que le major ne voulait pas conserver; celui-ci ouvrit ensuite les portes des armoires pour s'assurer que tout était vide. Enfin caisses et malles furent fermées, à l'exception du pupitre prêt à recevoir le compte final de M. Morgan.

Cet individu fit son apparition avec ses livres.

« Comme je désire vous entretenir *en particulière*, p't-être aurez-vous la bonté de prier Frosch de descendre, dit-il en entrant.

— Allez me chercher deux fiacres, s'il vous plaît, Frosch.... et restez en bas jusqu'à ce que je vous sonne, » dit le major.

Morgan alla voir si Frosch descendait, et, quand celui-ci fut sorti de la maison pour exécuter l'ordre de son maître, l'ex-valet de chambre exhiba ses comptes et livrets, qui étaient fort simples et faciles à régler.

« Maintenant, monsieur, dit-il quand il eut empoché son

argent et que le major eut signé son nom avec parafe sur son livret, maintenant que tous comptes sont réglés entre nous, monsieur, je me *porpose* de vous parler comme un homme à un autre (Morgan aimait le son de sa propre voix et saisissait l'occasion de pérorer en public toutes les fois qu'elle se présentait, soit au club, soit dans la salle de quelque gouvernante de grande maison), et je dois vous dire que je suis en *posseussion* de certaine *infôation*.

— Et de quelle nature, s'il vous plaît? demanda le major.

— C'est une *infôation* très-précieuse, major Pendennis, comme vous le savez fort bien. Je sais un mariage qui n'est pas un mariage; je connais un honorable baronnet qui n'est pas plus marié que moi, et que sa femme elle est mariée avec un autre, comme vous le savez aussi, monsieur. »

Pendennis comprit tout aussitôt.

« Ah! ah! cela m'explique votre conduite. Vous avez écouté aux portes, monsieur, je suppose, dit le major d'un air plein de hauteur; j'ai oublié de regarder par le trou de la serrure quand j'allai à cette taverne; autrement, j'aurais pu deviner la personne qui était derrière la porte.

— Je puis avoir mes projets aussi bien que vous avez les vôtres, je suppose, répondit Morgan. Je puis recueillir mes *infôations*, et agir en conséquence de mes *infôations*, et je puis trouver mes *infôations* précieuses aussi bien qu'un autre. Un pauvre serviteur peut avoir un brin de chance tout comme un gentleman, n'est-il pas vrai? Ne prenez pas vos airs d'hauteur, monsieur, et ne faites pas l'aristocrate avec moi. Tout ça, c'est de la blague, voyez-vous. Je suis Anglais, moi, et aussi bon Anglais que vous.

— Où diable voulez-vous en venir, monsieur? et comment le secret que vous avez surpris me concerne-t-il? je voudrais bien le savoir, demanda le major Pendennis avec une grande majesté.

— Comment me concerne-t-il, oui-da? Vous êtes magnifique! Comment concerne-t-il mon neveu? je voudrais bien le savoir. Comment concerne-t-il l'entrée de mon neveu au parlement? Et la subornation de bigamie, ça vous concerne-t-il? Quoi! êtes-vous le seul homme qui puisse avoir un secret et en tirer profit? Pourquoi ne nous mettrions-nous pas de moitié chacun, major Pendennis? J'ai découvert le

mystère, moi aussi. Écoutez-moi donc, je ne serai pas déraisonnable avec vous. Faites que la chose en vaille la peine pour moi, et je garderai le secret. Que M. Arthur prenne son siège et sa riche femme, si vous voulez; je ne veux pas l'épouser, moi. Mais je veux ma part dans les bénéfices, aussi sûr que je m'appelle James Morgan. Et si l'on ne me donne pas ma part....

— Et si l'on ne vous donne pas votre part, monsieur.... après ? demanda Pendennis.

— Dans ce cas-là je jaserai, quoi ! J'écraserai Clavering, je le traînerai en justice, lui et sa femme, pour crime de bigamie, j'en prends Dieu à témoin ! Je brise le mariage du jeune neveu, et je vous dénonce vous et lui comme ayant fait usage de ce secret pour extorquer à sir Francis son siège au parlement, et à sa femme une fortune.

— Mon neveu est aussi ignorant de cette affaire que l'enfant dans le sein de sa mère, monsieur, s'écria le major effrayé; comme aussi lady Clavering et miss Amory.

— Allez conter cela aux soldats de marine, major, répliqua le valet; mais pour moi, c'est trop dur à avaler.

— Doutez-vous de ma parole, misérable ?

— Pas de gros mots. Je ne m'inquiète pas que votre parole soit fausse ou vraie. Je vous dis que je veux tirer de tout cela une jolie petite rente annuelle, major; car je vous tiens, chacun de vous; et je ne suis pas assez sot pour vous laisser échapper. Je pense que vous pouvez facilement, entre vous, me faire cinq cents livres sterling de rente. Payez-moi le premier trimestre et je suis muet comme une souris. Il n'y a qu'à me faire un billet de cent vingt-cinq guinées. Votre livre de mandats est là sur votre pupitre.

— Et il y a ceci aussi, misérable que vous êtes ! s'écria le vieux gentleman.

Dans le pupitre dont parlait le valet de chambre était un petit pistolet à deux coups, qui avait appartenu au vieux protecteur de Pendennis, le commandant en chef de l'armée de l'Inde; et ce pistolet l'avait accompagné en mainte campagne.

« Un mot de plus, scélérat, et je vous brûle la cervelle, comme à un chien enragé. Taisez-vous, ou, par Jupiter ! je fais feu. Vous voulez m'attaquer, n'est-ce pas ? Vous frappe-

riez un vieillard, lâche menteur que vous êtes. Mettez-vous à genoux et dites vos prières, monsieur : car, pardieu ! vous allez mourir. »

Les yeux du major lançaient des éclairs de fureur à son adversaire, qui sembla terrifié pour un moment, mais qui, l'instant d'après, courut à la fenêtre ouverte, sous laquelle passait justement un policeman.

« Au meurtre ! la police ! » rugit M. Morgan.

A la grande surprise du valet, le major repoussa la table et s'approcha de l'autre fenêtre qui était ouverte aussi. Il fit signe au policeman. « Montez ici, policeman, » dit-il ; puis il alla s'appuyer contre la porte.

« Misérable pied-plat, dit-il à Morgan, voilà quinze ans que ce pistolet n'a été chargé ; vous vous en seriez très-bien souvenu, si votre poltronnerie ne vous avait ôté la mémoire. Ce policeman arrive et je lui ferai fouiller vos malles ; j'ai lieu de croire que vous êtes un voleur, monsieur. Je sais que vous m'avez volé. Je reconnaitrai par serment les objets qui m'appartiennent.

— Vous me les avez donnés.... vous me les avez donnés, » cria Morgan.

Le major se mit à rire.

« Nous verrons bien, » dit-il.

Et le valet coupable se rappela quelques chemises à devant de toile fine, certaine canne à pomme d'or, une lorgnette, qu'il avait oublié de descendre et dont il se servait, comme aussi de certains habits de son maître, que le vieux dandy ne portait plus et n'avait jamais réclamés.

Le policeman X entra, suivi de mistress Brixham épouvanlée et de sa servante, qui eurent toutes les peines du monde à fermer la porte, pour empêcher d'entrer les amateurs curieux de voir la scène qui se passait au premier.

Le major prit aussitôt la parole.

« J'ai eu occasion de renvoyer ce coquin d'ivrogne, dit-il. Hier soir, et ce matin il m'a insulté et attaqué. Je suis un vieillard et j'ai pris un pistolet. Vous voyez qu'il n'est pas chargé, et ce poltron s'est mis à crier avant d'avoir le moindre mal. Je suis bien aise que vous soyez venu. Je l'accusais de m'avoir volé, et je désire que sa chambre et ses malles soient examinées.

— Il y a trois ans que vous n'avez mis le manteau de velours ni les gilets ; j'ai cru pouvoir prendre des chemises, et je.... je jure que je comptais vous rendre la lorgnette, cria Morgan en se tordant de rage et de terreur.

— Cet homme reconnaît qu'il est un voleur, dit le major avec calme. Il y a de longues années qu'il est à mon service ; j'avais en lui la plus grande confiance et je le traitais de la manière la plus bienveillante. Montons pour examiner ses malles. »

M, Morgan avait dans ses malles divers objets qu'il eût volontiers cachés aux regards du public. M. Morgan, l'escompteur, donnait à ses clients des marchandises aussi bien que de l'argent. Il procurait aux jeunes prodigues des tabatières, des épingles, des bijoux, des tableaux et des cigares, le tout d'une qualité fort équivoque. L'étalage de tous ces objets au bureau de police, la découverte du métier qu'il faisait en secret, et des effets du major qu'il s'était appropriés plutôt qu'il ne les avait volés : tout cela n'eût pas ajouté à la réputation de M. Morgan. Il était en ce moment une pitoyable image de terreur et de déconvenue.

« Il veut me briser, oui-da ! se dit le major. Je vais l'écraser à présent, et en finir avec lui. »

Mais il s'arrêta. Il regarda la figure épouvantée de la pauvre mistress Brixham ; puis il songea que cet homme, mis en prison et réduit aux abois, pourrait révéler des choses qu'il valait mieux tenir secrètes, et il reconnut qu'il était plus sage de ne pas traiter trop sévèrement un homme désespéré.

« Arrêtez, policeman, dit-il ; je vais parler à cet homme en tête-à-tête.

— Faites-vous arrêter M. Morgan ? demanda le policeman.

— Je n'ai pas encore formulé d'accusation contre lui, répondit le major en jetant un regard significatif à son ancien domestique.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Morgan à demi-voix.

— Tenez-vous en dehors de la porte, et attendez que je vous appelle, policeman.... Et maintenant, Morgan, vous avez joué votre première manche, et vous ne l'avez pas ga-

gnée, mon bon. Non, pardieu ! vous ne l'avez pas gagnée, quoique votre jeu fût plus beau que le mien. C'est donc à vous de payer, scélérat que vous êtes.

— Oui, monsieur.

— Ce n'est que la semaine passée que j'ai découvert le métier que vous faites. Le jeune de Boots, du régiment des Bleus, vous a reconnu pour l'homme qui venait à la caserne et faisait des affaires, un tiers en argent, un tiers en eau de Cologne et un tiers en estampes françaises, maudit hypocrite de vieux pécheur que vous êtes ! Ce que vous m'avez pris ne m'importait guère, et je ne le regretterais pas, vieux nigaud ; mais cela m'a servi d'arme contre vous, et ma balle vous a touché, morbleu ! le diable m'emporte, monsieur, je suis un vieux troupier.

— Que voulez-vous de moi, monsieur ?

— Je vais vous le dire. Je suppose que vous avez vos billets sur vous, dans ce grand damné portefeuille de cuir, hein ? Vous brûlerez le billet de mistress Brixham.

— Monsieur, je ne me dessaisirai pas de ce qui est ma propriété, grommela Morgan.

— Vous lui avez prêté soixante livres sterling, il y a cinq ans. Elle et son fils, ce pauvre diable de commis d'assurances, vous ont payé, depuis lors, cinquante livres par an ; et vous avez une lettre de vente du mobilier de la veuve, ainsi qu'un billet de cent cinquante livres. Elle me l'a dit hier soir. Par Jupiter ! monsieur, vous avez assez saigné cette pauvre femme.

— Je ne m'en dessaisirai pas, dit Morgan ; plutôt....

— Policeman ! cria le major.

— Je vous donnerai le billet, dit Morgan. Vous n'allez pas exiger que je vous donne de l'argent, à vous qui êtes un gentilhomme ?

— J'aurai besoin de vous dans un instant, dit le major à X, qui était entré et qui ressortit. Non, mon bon monsieur, ajouta le vieux gentleman ; je ne désire pas avoir avec vous d'autres transactions pécuniaires ; mais nous allons rédiger une petite déclaration que vous aurez la bonté de signer ; ou, mieux encore, c'est vous-même qui l'écrirez : vous avez fait de grands progrès en calligraphie depuis quelque temps, et votre main est fort belle. Asseyez-vous donc, et écrivez, s'il

vous plaît; là, à cette table. Bien!... Voyons!... nous ferons aussi bien de mettre la date. Écrivez :

« Bury-Street, Saint-James, ce 21 octobre 18.. »

Et Morgan écrivit ce qui lui était dicté; et l'impitoyable vieux major continua :

« Je soussigné, James Morgan, étant entré fort pauvre au service d'Arthur Pendennis, esquire, de Bury-Street, Saint-James, major au service de Sa Majesté la reine, reconnais avoir reçu de mon maître vivre, couvert et gages fort honnêtes pendant quinze ans. Je suis sûr que vous n'avez rien à objecter à cela, dit le major.

— Pendant quinze ans, écrivait Morgan.

— Durant ce temps, dicta le vieux Pendennis, je suis parvenu, à force de soins et de prudence, à ramasser assez d'argent pour acheter la maison où demeure mon maître, et à faire d'autres économies encore. Entre autres personnes de qui j'ai eu de l'argent, je puis citer ma locataire actuelle, mistress Brixham, qui, en considération de soixante livres sterling par moi avancées à elle, il y a cinq ans, m'a payé la somme de deux cent cinquante livres sterling, et m'a fait en outre un billet de cent vingt livres que je lui restitue, d'après le désir exprimé par mon ci-devant maître, le major Arthur Pendennis; je lui rends aussi la propriété de son mobilier, qu'elle m'avait cédé par une lettre de vente.... Avez-vous écrit?

— Je crois que, si ce pistolet était chargé, je vous ferais sauter la cervelle, dit Morgan.

— Allons donc, vous vous en garderiez bien. Vous avez trop de respect pour votre précieuse vie, mon bon, répliqua le major : continuons, et commençons une nouvelle phrase.

« Ayant, en retour de toutes les bontés de mon maître, volé ses effets, que je reconnais avoir actuellement dans mes malles; et ayant dit des faussetés relativement à sa famille et à d'autres familles honorables, je veux, par cet écrit, en considération de sa miséricorde pour moi, exprimer le regret de toutes mes calomnies et des vols dont je me suis rendu coupable à son préjudice. Je déclare donc que je ne suis pas digne de foi, et que j'espère.... oui, morbleu!... que j'espère me corriger à l'avenir. Signé : JAMES MORGAN.

— Le diable m'emporte si je signe cela ! s'écria Morgan.

— Mon bon ami, que vous signiez ou non, il ne vous en emportera pas moins, dit le vétéran en riant de son trait d'esprit. Eh bien, vous comprenez que je ne ferai point usage de cet écrit, à moins... à moins que je n'y sois forcé. Mistress Brixham et notre ami le policeman signeront en qualité de témoins, et sans le lire, j'en suis sûr. Je rendrai à la vieille dame son billet, et je lui dirai que vous êtes quittes tous deux, ce que vous voudrez bien confirmer. Voici venir Frosch avec le cabriolet pour mes effets : je vais me loger en quelque hôtel.... Vous pouvez entrer à présent, policeman. Nous avons arrangé notre petit différend, M. Morgan et moi. Si vous voulez signer ce papier, mistress Brixham, et vous aussi, policeman, je vous serai très-obligé à tous deux. Mistress Brixham, vous et votre digne propriétaire, M. Morgan, vous êtes quittes. Je vous en fais mes compliments. Que Frosch vienne emballer le reste de mes effets. »

Frosch, aidé de l'esclave, sous la calme surveillance de M. Morgan, transporta les caisses du major Pendennis aux fiacres arrêtés devant la maison ; et mistress Brixham, quand son persécuteur se fut un peu éloigné, appela les bénédictions du ciel sur le major, son sauveur, le meilleur, le plus tranquille et le plus aimable des locataires. Après lui avoir tendu un doigt, que l'humble dame prit en faisant la révérence et se préparant à prononcer un *speech* plein de larmes, le major coupa court à ce discours d'adieu, et sortit pour se rendre à un hôtel de Jermyn-Street, qui n'était qu'à quelques pas de la maison de Morgan.

Celui-ci, qui avait la tête à la fenêtre du parloir, envoya toute autre chose que des bénédictions après son ex-patron ; mais le hardi vétéran ne se laissa pas intimider par M. Morgan, et, en s'éloignant appuyé sur sa canne, lui lança un regard de malice et de mépris.

Le major Pendennis n'avait quitté son logis de Bury-Street que depuis quelques heures, et M. Morgan jouissait noblement de son oisiveté, contemplant le brouillard et fumant un cigare sur le pas de sa porte, quand Arthur Pendennis, esquire, le héros de cette histoire, se présenta devant lui.

« Mon oncle est sorti, Morgan, je suppose ? dit-il au valet

de chambre ; car il savait fort bien que fumer était crime de trahison aux yeux du major.

— Le major Pendennis est sorti, monsieur, répliqua Morgan avec gravité, en s'inclinant, mais sans porter la main à l'élégante casquette qui couvrait son chef. Le major Pendennis a quitté cette maison aujourd'hui, monsieur, et je n'ai plus l'honneur d'être à son service, monsieur.

— Oui-da ! et où donc loge-t-il ?

— Je crois qu'il a pris temporairement un appartement à l'hôtel de Cox, dans Jermyn-Street, répondit M. Morgan, qui ajouta, après une pause : « Êtes-vous en ville pour quelque temps, monsieur ? Êtes-vous chez vous ? Je désire avoir l'honneur de vous voir chez vous, et je vous serais très-reconnaissant si vous m'accordiez un quart d'heure d'entretien.

— Voulez-vous que mon oncle vous reprenne ? demanda Arthur avec autant de bonne humeur que d'insolence.

— Je ne veux rien de pareil ; je voudrais qu'il fût... ! » Morgan lui jeta un regard courroucé, mais n'acheva pas sa phrase. « Non, monsieur, je vous remercie, ajouta-t-il d'un ton plus doux ; ce n'est qu'à vous que je désire parler, au sujet d'une affaire qui vous concerne. Et peut-être me ferez-vous l'honneur d'entrer chez moi.

— Si ce n'est que pour une ou deux minutes, je vous écoute, Morgan, » dit Arthur, pensant que l'ex-valet de chambre voulait lui demander sa protection.

Et il entra dans la maison. Les fenêtres étaient déjà garnies de cartons annonçant des appartements à louer.

Après avoir fait entrer M. Pendennis dans la salle à manger, et lui avoir présenté un siège, M. Morgan en prit un pour lui-même, et se mit à communiquer au jeune homme certaines infomations que le lecteur connaît déjà.



CHAPITRE XX.

Dans lequel Pendennis compte ses œufs.

Notre ami était arrivé à Londres ce jour-là même, mais seulement pour une courte visite; et, ayant laissé quelques compagnons de voyage à un hôtel où il les avait conduits, il s'était rendu en hâte à son appartement de Lamb-Court, lequel se chauffait au maigre rayon de soleil qui arrivait jusqu'à ce bâtiment triste, mais non dépourvu de tout agrément. Car la liberté tient lieu de soleil dans le Temple; les Templiers grognent, mais se donnent leurs aises dans leur Inn.

Le domestique de Pen lui ayant annoncé que Warrington était chez lui, notre héros monta droit chez son ami. Il trouva son appartement parfumé de tabac comme autrefois, et Georges travaillant de nouveau à ses journaux et à ses revues. Ils se saluèrent avec cette rude cordialité commune entre jeunes Anglais, et qui, sous un extérieur brusque et grossier, cache beaucoup de chaleur et de bienveillance.

Warrington sourit, ôta sa pipe de sa bouche et dit : « Eh bien, jeune homme ? »

Pen s'avança, lui tendit la main et s'écria : « Comment allez-vous, mon vieux ? »

Voilà les compliments que se firent deux amis qui ne s'étaient pas revus depuis plusieurs mois. Alphonse et Frédéric se fussent précipités dans les bras l'un de l'autre, en s'écriant par-dessus leurs épaules : *Ce bon cœur! ce cher Alphonse!* Max et Wilhelm se fussent donné une demi-douzaine de baisers, parfumés de havane, sur les moustaches et favoris l'un de l'autre; tandis que deux Anglais, après s'être réciproquement peut-être sauvé la vie vingt-quatre heures plus tôt, se contentent de se dire : « Eh bien, jeune

4. En français dans le texte.

homme! — Comment allez-vous, mon vieux? » Demain ils cesseront de se donner des poignées de main, et se borneront à se saluer d'un hochement de tête en se rencontrant à déjeuner. Chacun a pour l'autre la plus vive estime, et ils s'inspirent mutuellement la plus entière confiance; chacun partagerait sa bourse avec l'autre, chacun, en entendant attaquer l'autre, entonnerait ses louanges avec enthousiasme; mais ils se quittent en se disant le plus simple *adieu!* et s'abordent avec un banal : *Comment vous portez-vous?* Et dans l'intervalle ils ne s'écrivent pas. Curieuse modestie! étrange et stoïque décorum de l'amitié des Anglais! « Non, nous ne sommes pas démonstratifs comme ces maudits étrangers, » dit Hardman, lequel n'a jamais de sa vie témoigné ni éprouvé d'amitié pour personne.

« Vous avez été en Suisse? dit Pen.

— Oui, répondit Warrington, et je n'ai pu trouver un peu de tabac bon à fumer qu'à notre arrivée à Strasbourg, où j'achetai du caporal. »

Georges a l'esprit sans doute plein des grandes choses qu'il a vues, des grandes émotions que le spectacle des œuvres immenses de la nature lui a données; mais son enthousiasme est trop modeste pour se montrer, même à son plus intime ami, et il le voile d'un nuage de tabac. Toutefois, les confidences arriveront quelque soir, et il écrira avec chaleur et franchise ce que sa timidité l'empêche de dire. Les pensées et les circonstances de son voyage rempliront ses écrits, et la science, qu'il n'étale jamais dans la conversation, enrichira son style d'une foule d'exemples et de fécondes allusions, colorera ses expressions et aiguisera son esprit.

Georges cite rapidement les lieux qu'il a visités dans son voyage. Il a vu la Suisse, l'Italie du nord et le Tyrol; il est revenu par Vienne, Dresde et le Rhin. Il parle de ces lieux d'une voix honteuse et boudeuse, comme s'il eût mieux aimé n'en pas faire mention, comme si leur aspect l'eût rendu très-malheureux.

Quand l'aîné a fait ainsi mélancoliquement l'esquisse de son voyage, le plus jeune commence à parler. Il a été à la campagne, et s'y est fort ennuyé; c'est extraordinairement assommant de briguer les suffrages; il est à Londres pour un ou deux jours, puis il ira..., chez quelques amis, dans les en-

vions de Tunbridge-Wells, ce qui sera extraordinairement assommant aussi : il est si difficile de faire avouer à un Anglais qu'il est heureux !

« Et votre siège au parlement, Pen ? tout est-il réglé ? demande Warrington.

— Tout est arrangé. Dès que le parlement se réunira et qu'une nouvelle lettre de convocation pourra être publiée, Clavering se retirera et je chausserai ses souliers.

— Et sous quel roi parlerons-nous ou mourrons-nous ? Sommes-nous conservateur libéral, ou homme du gouvernement, ou bien avons-nous des idées particulières à nous ?

— Hem ! Il n'est pas question de politique à présent ; la politique de chaque homme est à peu près la même. Je n'ai pas assez de terres pour me faire protectionniste, et je ne crois pas que je le deviendrais quand même on me donnerait tout le comté. Je marcherai la plupart du temps avec le gouvernement, et un peu en avant sur certaines questions sociales que j'ai étudiées durant les vacances. Ne riez pas, vieux cynique ; j'ai parcouru les livres bleus, et je compte montrer ma science quand on traitera la question sanitaire et celle de colonisation.... Nous nous réservons la liberté de voter contre le gouvernement, quoique généralement nous soyons son ami : car nous sommes, avant tout, l'ami du peuple. Nous faisons des lectures publiques à l'Institut de Clavering, et nous donnons des poignées de main aux ouvriers intelligents. Nous croyons que le droit électoral devrait être considérablement étendu ; en même temps nous sommes libres d'accepter des fonctions quelque jour, quand la Chambre aura écouté quelques-uns de nos discours hâbleurs et que le gouvernement aura reconnu notre mérite.... Je ne suis pas Moïse, ajouta Pen, dont la voix avait, comme à l'ordinaire, quelque chose de triste. Dieu ne m'a pas dicté de lois sur la montagne pour les donner au peuple. Je n'appartiens pas du tout à la montagne ; je ne me pose pas en guide ni en réformateur de l'humanité. Ma foi n'est pas assez forte pour cela, ni ma vanité et mon hypocrisie assez grandes. Je ne dirai pas de mensonges, Georges ; cela, je vous le promets ; et je ne fais que me prêter à ceux qui sont nécessaires et qui ont cours, à ceux qu'on ne pourrait retirer sans retirer en

même temps toute la monnaie en circulation. Laissez au moins à un homme l'avantage de son scepticisme. Si je trouve une bonne chose à dire à la Chambre, je la dirai; une bonne mesure, je l'appuierai; une bonne place, je la prendrai, et je serai bien aise de ma chance. Mais je ne flatterai pas plus un grand homme que la populace. Et maintenant, vous en savez autant que moi-même sur ma politique. Qu'est-ce qui m'engage à être whig? Le whiggisme n'est point d'institution divine. Pourquoi ne voterais-je pas avec les conservateurs libéraux? Ils ont fait pour la nation ce que les whigs n'eussent jamais fait sans eux. Qui a converti les uns et les autres? les radicaux et le pays en dehors d'eux. Je crois que le *Morning-Post* a souvent raison, et que *Punch* a souvent tort. Je ne prétends pas agir avec un parti, mais profiter de toute bonne occasion. *Parlons d'autre chose*¹.

— La chose qui vous tient le plus à cœur après l'ambition, c'est l'amour, je suppose? dit Warrington. Comment vont nos jeunes amours? Allons-nous changer de condition et renoncer à notre appartement? Allez-vous divorcer d'avec moi, Arthur, et prendre une femme auprès de vous?

— Je le pense. Elle est très-bonne et très-gaie. Elle chante et n'est pas incommodée par la fumée de tabac. Elle aura une belle fortune, je ne sais pas combien; mais mon oncle espère tout de la générosité de la Bégum, et dit qu'elle comptera une belle dot. Et je crois que Blanche est diablement amoureuse de moi, dit Arthur avec un soupir.

— Cela veut dire que nous acceptons ses caresses et son argent.

— N'avons-nous pas déjà dit que la vie est une transaction? s'écria Pendennis. Je ne prétends pas être amoureux fou d'elle. Je lui ai dit assez franchement quels étaient mes sentiments.... et.... et je me suis engagé à elle. Et depuis la dernière fois que je l'avais vue, surtout pendant les deux derniers mois que je viens de passer à la campagne, je crois qu'elle ne fait que m'aimer davantage tous les jours. Les lettres qu'elle m'écrit, et plus encore celles qu'elle écrit à Laure, semblent le prouver. Quant à moi, je lui écris fort simplement: point de transports ni de serments, vous com-

4. En français dans le texte.

prenez ; mais je regarde la chose comme une affaire faite, dont je ne désire ni hâter ni différer l'accomplissement.

— Et Laure ? comment va-t-elle ? demanda franchement Warrington.

— Laure, Georges ? répondit Pen en regardant son ami en face. Pardieu ! Laure est la meilleure, la plus noble et la plus chère fille que le soleil ait jamais éclairée. »

Sa voix parut s'éteindre en disant ces mots ; il semblait qu'il eût à peine la force de les prononcer. Il tendit la main à son camarade, qui la prit et hocha la tête.

« Venez-vous seulement de faire cette découverte, jeune homme ? demanda Warrington après une pause.

— Suis-je le seul, Georges, qui ait appris trop tard certaines choses ? s'écria Arthur avec son impétuosité habituelle, et son émotion croissant à mesure que les paroles s'échappaient de sa bouche. Est-il une vie qui ne soit pas un désappointement ? Qui donc emporte dans la tombe un cœur entier et sans mutilation ? Je n'ai jamais trouvé personne qui fût complètement heureux, qui n'ait pas dû, pour échapper aux mains d'un Destin cruel, donner comme rançon quelque cher trésor. Heureux si, une fois la rançon payée, le tyran ne revient pas nous visiter et veut bien nous laisser la paix ! Supposez que j'aie reconnu avoir perdu le plus précieux trésor du monde, à présent qu'il est trop tard pour que ce trésor puisse être à moi ; supposez que, pendant des années, j'ai eu un ange dans ma tente, et que je l'ai laissé échapper ; suis-je le seul qui soit dans ce cas ? ah ! mon cher vieux, suis-je le seul ? Et pensez-vous que mon sort soit plus facile à supporter, parce que j'avoue le mériter ? Elle est perdue pour nous ; que la bénédiction de Dieu soit sur elle ! Elle aurait pu rester, et je l'ai perdue. C'est comme Ondine, n'est-il pas vrai, Georges ?

— Elle est venue dans cette chambre autrefois, » dit Georges.

Il la revoyait ; il entendait sa douce voix ; il voyait son charmant sourire et l'aimable éclat de ses yeux ; il voyait son visage qu'il se rappelait avec tant de tendresse, qu'il s'était représenté tant de fois dans de longues nuits d'insomnie, qu'il avait béni et aimé toujours. Pourtant elle n'était plus là ! Un verre qui avait contenu un bouquet, une Bible dans laquelle Hélène avait écrit deux lignes : c'était

tout ce qui lui restait de cette fleur de sa vie. Dites que c'est un rêve ; dites que c'est un moment qui passe : mieux vaut encore le souvenir d'un rêve qu'un réveil sans but après une vague stupeur.

Les deux amis restèrent quelque temps assis en silence, chacun occupé de ses pensées et connaissant celles de l'autre. Pen le rompit enfin pour dire qu'il lui fallait aller voir son oncle et l'instruire des progrès qu'il avait faits. Le major lui avait écrit une lettre fort maussade ; le major devenait vieux. « Je voudrais, avant de faire mes adieux à ce monde, vous voir membre du parlement, et confortablement établi dans une agréable maison, avec un héritier de notre nom. Montrez-moi cela, écrivait le major ; alors le vieil Arthur Pendennis fera gaiement place aux plus jeunes ; il y a assez longtemps qu'il arpente le pavé de Pall-Mall. »

« Il y a du bon dans ce vieux païen, dit Warrington. Il s'inquiète d'autres personnes que lui-même, ou du moins d'une partie de lui-même qui n'est pas enveloppée dans son habit ; il s'inquiète de vous et de votre race. Il voudrait voir les descendants des Pendennis croître et multiplier, et il espère que la terre sera leur héritage. Le vieux patriarche vous bénit de la fenêtre du club de Bays, et se fait emporter et enterrer sous les dalles de l'église Saint-James, au vu de Piccadilly, et de la station de fiacres, et des carrosses se rendant au lever de la reine. C'est une fin édifiante.

— Le sang nouveau que j'introduis dans la famille est un peu corrompu, dit Pen d'un ton rêveur. Si j'avais choisi moi-même, je crois que mon beau-père Amory n'est pas l'aïeul que j'aurais désiré pour mes enfants ; Snell et les autres aïeux orientaux de ma femme ne seraient pas les ancêtres de mon choix. A propos, qu'était-ce qu'Amory ? Amory était lieutenant à bord d'un vaisseau de la compagnie des Indes. Blanche a fait quelques vers sur lui, sur la tempête, sur les vagues hautes comme des montagnes, sur la tombe du marin, le vaillant père, etc. Amory s'est noyé étant commandant d'un navire, entre Calcutta et Sydney. Amory et la Bégum ne furent pas heureux ensemble. Elle a eu du malheur avec ses maris, la bonne vieille lady : car, entre nous, jamais plus méprisable créature que sir Francis Clavering, de Clavering-Park, baronnet, ne....

— Ne légiféra pour son pays, interrompit Warrington, ce qui fit rougir Pen. Il faut que je vous dise que j'ai rencontré notre ami, le chevalier Strong, à Baden, en grande tenue et portant toutes ses décorations. Il me dit qu'il s'était brouillé avec Clavering, de qui il semblait avoir tout aussi mauvaise opinion que vous-même, et il me confia même, je crois, quoique je ne veuille pas l'assurer, que ce Clavering n'était, selon lui, qu'un misérable. Ce Bloundell, qui vous a appris à jouer aux cartes à Oxbridge, était avec Strong; je pense que le temps a développé ses qualités, et fait de lui un coquin plus accompli qu'il ne l'était pendant votre séjour à l'Université. Mais le roi de Baden, c'était le fameux colonel Altamont, qui emportait tout devant lui, donnait des fêtes à toute la société et faisait, dit-on, sauter la banque.

— Mon oncle sait quelque chose contre cet individu; Clavering sait quelque chose contre lui; bref, il y a quelque chose de louche dans ses affaires. Mais voyons, il faut que je me rende dans Bury-Street, en neveu soumis. »

Pen prit son chapeau et se prépara à sortir.

« Je vais sortir aussi, » dit Warrington.

Ils descendirent ensemble, mais s'arrêtèrent à l'appartement de Pen, qui se trouvait, comme on sait, à l'étage inférieur.

Là, Pen commença à s'asperger d'eau de Cologne et à se parfumer les cheveux et la moustache de ce liquide odoriférant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'avez pas fumé. Est-ce ma pipe qui vous a empoisonné ? grommela Warrington.

— Je vais voir des femmes, dit Pen. Je.... je vais dîner avec elles. Elles sont à Londres en passant, et sont descendues à un hôtel de Jermyn-Street. »

Warrington regardait avec un bienveillant intérêt son jeune ami occupé à se faire beau. Pen mit une chemise à devant magnifique, une cravate superbe, des gants frais et des bottes où l'on eût pu se mirer. Georges avait de gros souliers à recouvrement; sa vieille chemise était déchirée sur la poitrine et déguenillée au collet, où sa barbe bleue l'avait usée.

« Eh bien, jeune homme, dit-il avec simplicité, j'ai du plaisir à vous voir dandy. Quand je me promène avec vous,

c'est comme si j'avais une rose à la boutonnière. Et vous êtes toujours affable. Je ne crois pas qu'il y ait dans le Temple un autre jeune homme comme vous; et je ne crois pas que vous ayez jamais rougi de vous promener avec moi.

— Ne vous moquez pas de moi, Georges.

— Pen, reprit l'autre avec tristesse, si vous écrivez.... si vous écrivez à Laure, je voudrais que vous lui dissiez de ma part un : Dieu vous bénisse ! »

Pen rougit, puis regarda Warrington, puis.... puis partit d'un irrésistible éclat de rire.

« Je vais dîner avec elle, dit-il. Je l'ai amenée aujourd'hui de la campagne avec lady Rockminster; nous avons fait deux journées de voyage, et couché la nuit dernière à Bath. Voyons, Georges, venez dîner avec nous, vous aussi. Je puis inviter qui je veux, et la vieille dame ne cesse pas de parler de vous. »

Georges refusa. Georges avait un article à faire. Georges hésita, et enfin, chose étrange ! Georges consentit à venir. Il fut convenu qu'ils se présenteraient ensemble à ces dames, et ils se dirigèrent fort gaiement vers l'hôtel de Jermyn-Street. Le cher visage lui apparut de nouveau ; de nouveau la douce voix lui parla, et une bonne petite main serra la sienne en témoignage de bienvenue.

Il y avait encore une demi-heure jusqu'au dîner.

« Allez voir votre oncle à présent, monsieur Pendennis, dit la vieille lady Rockminster. Vous ne l'amènerez pas à dîner; non ; ses vieilles histoires sont insupportables ; et je veux causer avec M. Warrington ; je suis sûre qu'il nous amusera. Car je crois que nous avons entendu toutes vos anecdotes ; voilà deux jours entiers que nous sommes ensemble, et je trouve que nous commençons à nous lasser l'un de l'autre. »

Obéissant donc aux ordres de Sa Seigneurie, Arthur sortit et se dirigea vers le logis de son oncle.



CHAPITRE XXI.

Fiat justitia.

Le dîner était servi quand Arthur revint, et lady Rockminster se mit à le gronder de ce qu'il arrivait si tard. Mais Laure, ayant regardé son cousin, le trouva si pâle et si troublé, qu'elle interrompit son impérieuse protectrice et demanda avec alarme ce qu'il était arrivé. Arthur était-il malade ?

Arthur but un grand verre de xérés.

« J'ai appris les choses les plus extraordinaires ; je vous conterai cela plus tard, » dit-il en regardant les domestiques.

Il fut très-nerveux et très-agité durant tout le dîner.

« Ne piétinez-donc pas ainsi, ne frappez pas du pied sous la table, dit lady Rockminster. Vous avez marché sur la patte de Fido et renversé sa soucoupe. Vous voyez que M. Warrington laisse ses bottes tranquilles. »

Au dessert (il semblait que ce malheureux dîner n'en finirait pas), lady Rockminster dit :

« Ce dîner a été excessivement stupide. Je suppose qu'il est arrivé quelque chose et que vous voulez parler à Laure. Je m'en vais faire ma sieste. Je ne sais pas si je prendrai le thé ce soir ; non, je ne le prendrai pas. Bonne nuit, monsieur Warrington. Il faudra revenir lorsqu'il n'y aura pas à causer d'affaires. »

Et la vieille dame, ayant brusquement jeté la tête en arrière, sortit de la chambre avec une grande dignité.

Georges et les autres s'étaient levés en même temps qu'elle, et Warrington, s'apprêtant à s'éloigner, disait bonsoir à Laure, qui naturellement regardait son cousin d'un air d'alarme, quand Arthur s'écria :

« Restez, Georges, je vous prie. Il faut que vous entendiez mes nouvelles et que vous me donniez conseil ; car à peine sais-je comment agir en ces circonstances.

— C'est quelque chose qui concerne Blanche, Arthur ? dit

Laure, dont le cœur battait et dont la joue rougit comme elle n'avait jamais rougi de sa vie.

— Oui ; et c'est bien l'histoire la plus extraordinaire, répliqua Pen. En vous quittant pour aller chez mon oncle, je trouvai son valet Morgan, qui l'a servi si longtemps, fumant sur le pas de la porte ; et il me dit que son maître et lui s'étaient quittés ce matin, que mon oncle ne logeait plus dans la maison et qu'il avait pris un appartement à l'hôtel... à l'hôtel où nous sommes. J'ai demandé après lui en rentrant, mais il était allé dîner. Morgan me dit ensuite qu'il avait quelque chose de très-important à me communiquer, et m'invita à entrer dans la maison, qui est la sienne à présent. Il paraît que le coquin a fait de fameuses économies au service de mon oncle, et qu'il est à présent capitaliste, millionnaire, que sais-je ? C'est bien ; j'entre dans la maison, et que croyez-vous qu'il m'ait dit ? Que ceci reste un secret entre nous tous... si toutefois la chose est possible, maintenant que ce misérable est au fait de l'histoire. Le père de Blanche n'est pas mort. Il est revenu à la vie. Le mariage de Clavering avec la Bégum est nul.

— Et Blanche, je suppose, est l'héritière de son grand-père, dit Warrington.

— Peut-être ; mais de quel père est-elle la fille ! Amory est un forçat évadé ; Clavering le sait ; mon oncle le sait ; et c'est avec cette menace suspendue sur sa tête, que le malheureux vieillard le contraignait à me céder son bourg.

— Blanche ne sait rien de tout cela, dit Laure, ni la pauvre lady Clavering.

— Non ; Blanche ne sait même pas l'histoire de son père. Elle savait que sa mère s'était séparée d'avec lui, et étant enfant elle avait ouï dire à Bonner, la femme de chambre, que M. Amory s'était noyé dans la Nouvelle-Galles-du-Sud. Il a été là en qualité de forçat et non comme capitaine de navire, ainsi que le croyait la pauvre fille. Lady Clavering m'a dit autrefois que son mariage n'avait pas été heureux et que son mari était un vilain homme. Elle ajouta qu'elle me raconterait tout quelque jour ; et je me rappelle qu'elle m'a dit, les larmes aux yeux, qu'il était triste pour une femme d'être forcée d'avouer qu'elle avait été bien aise d'apprendre la mort de son mari, et que deux fois dans sa vie elle avait si mal choisi.... Que

faut-il faire à présent ? Cet homme ne peut se montrer pour réclamer sa femme ; s'il se faisait connaître, il courrait risque d'être pendu ; tout au moins serait-il transporté de nouveau. Mais ce misérable a depuis quelque temps menacé Clavering de tout découvrir, et il lui a ainsi extorqué de fortes sommes.

— C'est donc notre ami le colonel Altamont, dit Warrington ; à présent, tout m'est expliqué.

— Si le coquin revient, continua Arthur, Morgan, qui possède son secret, s'en servira contre lui, et se propose de nous extorquer de l'argent à tous. Le satané gueux supposait que je connaissais toute cette histoire, dit Pen, pâle de colère ; il m'a demandé si je voulais lui payer une rente pour qu'il ne nous trahît point ; il m'a menacé, *moi*, comme si j'avais trafiqué du malheur de cette pauvre vieille Bégum, comme si j'avais voulu extorquer à ce misérable Clavering son siège au parlement. Grand Dieu ! mon oncle était-il fou de tremper dans une pareille conspiration ? Imaginez-vous, Laure, le fils de notre mère faisant trafic de pareille trahison !

— Je ne puis me l'imaginer, cher Arthur, dit Laure en s'emparant de la main de son cousin qu'elle baisa.

— Non ! » s'écria Warrington de sa voix grave, un peu tremblante en ce moment. Il examinait ce couple noble et aimant avec une affection et une douleur indicibles. « Non, notre garçon ne peut entrer dans une aussi misérable intrigue. Arthur Pendennis ne peut épouser la fille d'un forçat, ni siéger au parlement en qualité de représentant des galères. Il faut que vous vous laviez les mains de toute cette affaire, Pen. Il faut rompre tout. Il ne faut pas expliquer pourquoi, mais dire que des raisons de famille rendent ce mariage impossible. Ces pauvres femmes vous croiront coupable d'un manque de foi ; mais cela vaut mieux pour elles que de savoir la vérité. D'ailleurs vous pouvez tirer de ce coquin de Clavering (je me charge de vous avoir cela) une attestation que les raisons que vous lui donnerez, comme au chef de la famille, sont largement suffisantes pour rompre le projet de mariage. N'êtes-vous pas de mon avis, Laure ? »

A peine osait-il la regarder en face. Il savait qu'il jetait loin de lui tout espoir qui pouvait lui rester encore, comme un naufragé laisse échapper le dernier tronçon de mât auquel il s'était cramponné ; et il laissa se rejoindre au-dessus

de sa tête les flots de son malheur. Pen s'était levé tandis que Georges parlait, et il le regardait attentivement. Georges détourna la tête. Il vit Laure se lever aussi, s'approcher de Pen, prendre sa main encore une fois et la baiser.

« Elle est de mon avis.... que Dieu la bénisse ! se dit Georges.

— Blanche est innocente de la honte de son père ; ne le pensez-vous pas, cher Arthur ? dit Laure, très-pâle, et parlant rapidement. Supposez que vous l'ayez épousée ; l'abandonneriez-vous, quand elle n'a fait aucun mal ? N'êtes-vous pas son fiancé ? N'a-t-elle pas votre promesse ? La quitteriez-vous parce qu'elle est dans l'infortune ? Et si elle est malheureuse, ne voulez-vous pas la consoler ? Notre mère la consolerait, si elle était ici. »

Et, ce disant, l'excellente fille prit Arthur dans ses bras et se cacha la figure dans son sein.

« Notre mère est un ange dans le ciel ! dit Arthur en sanglotant. Et vous êtes la plus chère et la meilleure des femmes ; oh ! oui, la meilleure et la plus chère. Enseignez-moi mon devoir. Priez pour moi, afin que j'aie la force de le remplir. Dieu bénisse votre cœur si pur ! Dieu vous bénisse, ma sœur !

— *Amen !* soupira Warrington, la tête dans ses mains. Elle a raison, se dit-il ; je crois que cette fille-là ne peut jamais avoir tort ! »

Et vraiment elle semblait un ange, et souriait comme un ange. Bien longtemps après, Warrington se rappelait encore ce sourire angélique, le regard rayonnant qu'elle attachait sur Pen dont elle relevait les cheveux, en rougissant, en souriant, et les yeux pleins de tendresse.

Elle appuya un moment sa belle petite main sur la table, en faisant jouer ses doigts.

« Et maintenant.... dit-elle en regardant les deux gentlemen.

— Eh bien ! quoi, maintenant ? demanda Georges.

— Et maintenant nous allons prendre un peu de thé, » dit miss Laure avec son sourire.

Mais avant que cette scène un peu sentimentale eût pu se terminer d'une façon aussi peu romantique, un domestique vint annoncer que le major Pendennis était rentré, et qu'il attendait son neveu.

A cette nouvelle, Laure, un peu effrayée et jetant à Pen un regard qui signifiait : « Conduisez-vous bien ; rangez-vous du côté de la justice et faites votre devoir ; soyez doux, mais ferme avec votre oncle ; » Laure, disons-nous, ayant ces avertissements écrits en quelque sorte sur son visage, prit congé des deux gentlemen et se retira dans sa chambre à coucher.

Warrington, qui n'était pas un grand amateur de thé, regretta néanmoins beaucoup la tasse dont il se voyait privé. Le vieux Pendennis n'aurait-il pas pu rentrer une heure plus tard ?

Mais une heure plus tôt ou une heure plus tard, qu'importe ? L'heure finit toujours par sonner ; et le moment fatal arrive toujours, le moment de dire adieu. Une poignée de main ; la porte se ferme ; l'amie se retire ; et, après un court moment de joie, l'on se retrouve seul.

« Laquelle de toutes ces nombreuses fenêtres de l'hôtel est éclairée par sa lumière ? » se demande-t-il peut-être en descendant la rue. Il se dirige à grands pas vers l'estaminet d'un club voisin, et là il recourt à sa consolation habituelle, le cigare.

Les hommes crient et parlent de politique, de filles d'Opéra, de chevaux de course, de l'atroce tyrannie du comité ; Georges entre au milieu de ce tumulte, portant avec lui son secret. Parlez, criez l'un plus haut que l'autre ; disputez-vous et faites des calembours ; riez et contez vos anecdotes scandaleuses. C'est étrange de prendre place au milieu de la fumée et du tapage, et de penser que chaque individu présent a probablement son *moi* secret, assis seul et à l'écart dans une chambre particulière, loin du jeu bruyant auquel participe le reste de nous !

En traversant les corridors de l'hôtel, Arthur sentit sa colère s'allumer dans son sein. Il s'indignait à la pensée que ce vieux gentleman qu'il allait voir eût ainsi fait de lui un instrument et une marionnette, eût ainsi compromis son honneur et son nom.

La main du vieux bonhomme était très-froide et tremblante, quand Arthur la prit. Il toussait, il bougonnait penché sur le feu ; Frosch ne savait pas lui présenter sa robe de chambre, ni arranger ses journaux comme ce satané maudit

impudent gredin de Morgan. Le vieux gentleman se lamentait, et maudissait l'ingratitude de Morgan avec une humeur chagrine fort touchante.

« Le maudit impudent gredin ! Il était soûl hier soir, Pen ; il me défiait au combat, et j'étais si irrité un moment, que je me suis vu, morbleu ! sur le point de lui plonger un couteau dans le cœur. L'infernal coquin a amassé dix mille guinées, je crois ; il mérite d'être pendu, et il le sera. Mais, malédiction sur lui ! je voudrais qu'il eût pu durer mon temps. Il savait toutes mes habitudes, et quand je sonnais, le diable m'emporte si ce maudit voleur ne m'apportait pas toujours la chose dont j'avais besoin ! Ce n'était pas comme avec ce stupide butor allemand.... Et comment vous êtes-vous amusé à la campagne ? Vous avez été souvent chez lady Rockminster ? Vous ne pouviez mieux faire. C'est une personne de la vieille école ; et *vieille école*, *bonne école*, hein ? Le diable m'emporte, on ne fait plus ni dames ni gentlemen à présent, et dans cinquante ans à peine distinguera-t-on un homme d'avec un autre. Mais ça durera encore autant que moi. Je ne suis plus pour longtemps de la partie ; je commence à devenir bien vieux, Pen, mon garçon ; et, ma foi ! je me disais aujourd'hui en empaquetant ma petite bibliothèque.... Il y a une Bible qui a appartenu à ma pauvre mère, et je désire que vous la conserviez, Pen.... Je me disais que ce serait probablement vous qui ouvririez cette caisse, lorsqu'elle vous appartiendrait et que le vieux bonhomme serait enterré. »

Et le major se mit à tousser en hochant sa vieille tête au-dessus du feu.

Son âge, sa bienveillance, désarmèrent un peu la colère de Pen, et inspirèrent à Arthur un vif remords de l'acte qu'il allait faire. Il savait que la nouvelle qu'il apportait allait détruire la plus chère espérance de la vie du vieux gentleman et ferait naître en son sein une grande émotion, une douleur pleine de courroux.

« Hey.... hey.... je m'en vais jeune homme, reprit le vieillard ; mais avant de mourir je voudrais lire dans le *Times* un de vos discours : M. Pendennis a pris la parole en ces termes : « N'ayant pas l'habitude de parler en public.... » N'est-ce pas cela, Arthur, hein ? Morbleu ! vous avez diablement

bonne mine, monsieur, et votre santé est excellente. J'ai toujours dit que mon frère Jack remettrait la famille à sa place. Il faut que vous alliez dans l'ouest acheter le vieux domaine, monsieur. *Nec tenui penna*, hein ? Nous nous relèverons, monsieur ; nous reprendrons l'essor, et je ne serais pas étonné, morbleu ! si vous deveniez baronnet avant de mourir. »

Ces paroles émurent Pen.

« Et c'est moi, se dit-il, qui vais jeter bas les châteaux aériens du pauvre vieux bonhomme ! Mais il le faut. Du courage !... Je.... je me suis rendu à votre logis de Bury-Street, commença Pen avec lenteur, et, quoique je ne vous y aie pas trouvé, j'ai causé avec Morgan, oncle.

— Oui-da ! » La joue du vieux gentleman se mit à rougir malgré lui, et il marmotta : « Voilà le chat échappé du sac à présent, morbleu !

— Il m'a conté une histoire qui m'a profondément surpris et peiné, monsieur, » dit Pen.

Le major tâcha de prendre un air indifférent.

« Quoi !... cette histoire au sujet de.... de.... Comment l'appellez-vous, hein ?

— Au sujet du père de miss Amory, du premier mari de lady Clavering ; il m'a dit quel homme c'est....

— Hem ! c'est une affaire diablement embarrassante, reprit le vieillard en se frottant le nez. Il y a.... il y a quelque temps que je suis instruit de.... de cette maudite circonstance.

— Je voudrais l'avoir sue plus tôt, ou jamais, dit Arthur avec tristesse.

— Allons, il n'y a pas grand mal, pensa le vieux, qui se sentit fort soulagé.... Morbleu ! je voulais vous laisser dans l'ignorance de tout cela, ainsi que ces deux pauvres femmes, qui sont aussi innocentes que des enfans dans le sein de leurs mères.

— Vous avez raison. Il n'est pas nécessaire que ces deux femmes apprennent cette histoire, et je ne la leur dirai jamais.... quoiqu'il soit fort possible que ce scélérat de Morgan se charge de les en instruire. Il paraît disposé à faire trafic de son secret, et m'a déjà proposé une rançon. Je voudrais avoir su tout cela plus tôt, monsieur. Ce n'est pas une pensée

bien agréable pour moi, que celle d'être fiancé à la fille d'un forçat.

— C'est précisément pour cela que je vous ai caché la chose, mon cher garçon. Mais miss Amory n'est pas la fille d'un forçat, ne voyez-vous pas ? Miss Amory est la fille de lady Clavering, avec cinquante ou soixante mille livres sterling de fortune. Son beau-père, baronnet et gentilhomme campagnard très-considéré, approuve le mariage et abandonne son siège au parlement en faveur du mari de sa belle-fille. Que peut-il y avoir de plus simple ?

— Est-ce vrai, monsieur ?

— Ma foi ! oui, c'est vrai ; sans doute c'est vrai. Amory est mort. Je vous dis qu'il est mort. Au premier signe de vie qu'il donne, il est mort. Il ne peut pas se montrer. Nous le tenons sous clef, comme cet individu de la comédie.... *le Critique*, hein ? C'est diablement amusant cette pièce du *Critique*. Sheridan était un homme d'un esprit prodigieux, et son fils tenait de lui. Parbleu ! je me rappelle que, lorsque j'étais au Cap.... »

La loquacité du vieux gentleman et son désir de transporter Arthur au Cap naissaient peut-être de l'envie d'éviter le sujet qui importait le plus à son neveu ; mais Arthur l'interrompt en s'écriant :

« Si vous m'aviez dit cette histoire plus tôt, je crois que vous nous eussiez épargné à tous deux beaucoup de chagrin et de désappointement, et je ne me verrais pas lié par un engagement que je ne puis rompre avec honneur.

— Non, pardieu ! nous vous avons bien attaché. Et un homme qui est attaché à un siège au parlement et à une jolie fille avec quelque mille livres sterling de rente, n'est pas déjà si désagréablement attaché, permettez-moi de vous en faire l'observation.

— Grand Dieu ! êtes-vous donc aveugle ? s'écria Arthur. Ne voyez-vous pas ?...

— Quoi, jeune homme ?

— Ne voyez-vous pas que, plutôt que de trafiquer de ce secret d'Amory, j'aimerais mieux aller rejoindre mon beau-père aux galères ? s'écria Arthur. Ne voyez-vous pas que, plutôt que d'accepter ce siège au parlement arraché à Clavering pour une promesse de silence, j'aimerais mieux voler

des cuillers sur la table ? Ne voyez-vous pas que vous m'avez donné pour femme la fille d'un criminel, que vous m'avez condamné à la honte et à la pauvreté, que vous avez brisé mon avenir... lorsque, sans vous, il aurait pu être si beau ? Ne voyez-vous pas que nous avons triché au jeu, et que nous sommes attrapés ; qu'en offrant d'épouser cette pauvre fille pour son argent et les avantages qu'elle m'apporterait, je me dégradais, je prostituais mon honneur ?

— Que voulez-vous dire, au nom du ciel, monsieur ? s'écria le vieillard.

— Je veux dire qu'il est un degré de bassesse que je ne puis franchir, répondit Arthur. Je n'ai pas d'autres paroles pour exprimer ma pensée, et j'en suis fâché si elles vous ont blessé. Il y a des mois que je sentais que ma conduite en cette affaire était mondaine, sordide, coupable. Je suis justement puni par ce qui en résulte ; et m'étant vendu pour de l'argent et un siège au parlement, il est juste que je perde l'un et l'autre.

— Comment donc perdez-vous l'un et l'autre ? s'écria le vieux gentleman. Qui diable vous prendra votre argent ou votre siège ? Pardieu ! il faudra bien que Clavering vous donne l'un et l'autre. Vous aurez vos quatre-vingt mille livres sterling, et pas un schelling de moins.

— Je tiendrai ma promesse à miss Amory, monsieur, dit Arthur.

— Et, morbleu ! ses parens tiendront les promesses qu'ils vous ont faites.

— Non pas, s'il plaît à Dieu, répliqua Arthur. J'ai péché, mais avec le secours du ciel je ne pécherai plus. J'affranchirai Clavering d'un engagement pris sans ma connaissance. Je n'accepterai d'autre argent, en épousant Blanche, que celui qu'on lui destinait dans l'origine, et je tâcherai de la rendre heureuse. C'est vous qui avez fait cela ; c'est vous qui m'avez réduit où j'en suis, monsieur. Mais vous croyiez bien faire, et je vous pardonne...

— Arthur, au nom de Dieu, au nom de votre père, qui était, morbleu ! le plus fier homme du monde, et qui a toujours eu à cœur l'honneur de la famille ; pour l'amour enfin de moi-même, d'un pauvre vieux bonhomme tout cassé, qui vous a toujours diablement chéri, ne repoussez pas la for-

tune qui s'offre à vous, je vous en prie, je vous en conjure ! Oh ! mon cher, cher garçon, je vous supplie de ne pas repousser cette fortune. C'est elle qui vous élèvera : vous êtes sûr de faire votre chemin. Vous serez baronnet. Il s'agit de trois mille livres sterling de rente. Le diable m'emporte !... là, vous me voyez à genoux devant vous ; je vous conjure de ne pas rejeter cette fortune. »

Et le vieillard se jeta réellement à genoux, saisit une des mains d'Arthur et le regarda d'un air pitoyable. C'était cruel de voir ces mains tremblotantes, cette figure ridée et frémissante, ces yeux clignotants et pleins de larmes ; c'était cruel d'entendre cette voix brisée.

« Ah ! monsieur, dit Arthur avec un gémissement, vous m'avez fait assez souffrir déjà ; épargnez-moi ceci. Vous avez voulu me marier avec Blanche : je l'épouse. Pour l'amour de Dieu, levez-vous, monsieur ; je ne puis supporter ce spectacle.

— Vous voulez l'épouser pauvre, et rester gueux vous-même ? dit le vieux gentleman en se levant et toussant avec violence.

— Je la regarde comme une personne frappée d'un grand malheur, et à qui je suis fiancé. Elle n'est pas coupable de ce malheur, et, comme je lui ai donné ma parole lorsqu'elle était dans la prospérité, je ne la retirerai pas à présent qu'elle est pauvre. Je n'accepterai pas le siège de Clavering, à moins que plus tard il ne me le cède de son plein gré. Je ne veux pas un schelling de plus que la somme primitivement destinée à Blanche.

— Ayez la bonté de sonner, dit le vieux gentleman. J'ai fait tout ce que je pouvais faire, et dit ce que j'avais à dire ; et je suis diablement vieux. Et... et... n'importe. Shakspeare avait bien raison, et le cardinal Wolsey aussi, morbleu ! Si j'avais servi Dieu comme je vous ai servi.... Oui, par Jupiter ! je me suis mis à genoux devant mon propre neveu ; je n'aurais pas dû le faire. Bonne nuit, monsieur ; vous n'avez pas besoin de vous donner la peine de revenir. »

Arthur prit la main que le vieillard lui laissa ; elle était inerte et gluante. Le major semblait avoir beaucoup vieilli en un moment ; on eût dit que le combat et la défaite l'avaient brisé.

Le lendemain, il garda le lit et refusa de voir son neveu.

CHAPITRE XXII.

Où le ciel commence à s'éclaircir.

Lorsque Pen, enveloppé de sa robe de chambre, monta le lendemain matin, selon sa coutume, à l'appartement de Warrington pour informer cet ami de l'issue de son entrevue de la veille avec son oncle, et pour lui demander avis et conseil, comme à l'ordinaire, Arthur ne trouva dans le cher vieux logis que mistress Flanagan, la blanchisseuse.

Georges avait pris un sac de nuit et était parti. Son adresse était chez son frère, dans le Suffolk. La table était jonchée de paquets adressés aux directeurs des journaux et revues pour lesquels il écrivait, et que la femme de ménage devait leur faire parvenir.

« En arrivant, j'ai trouvé le cher gentleman assis à son bureau, dit mistress Flanagan. Il écrivait, et une des chandelles était entièrement consumée; et, quoique son lit soit bien dur, il ne s'y est pas couché de toute la nuit, monsieur. »

En effet, après être resté au club jusqu'à ce que le tapage y fût devenu insupportable pour lui, Georges était rentré à la maison et avait passé la nuit à terminer un travail commencé, et à l'achèvement duquel il s'appliqua de toutes ses forces. Cette besogne finie, la nuit fit place à l'aube tardive d'un jour de novembre, qui sembla regarder par la fenêtre le jeune homme penché sur son bureau.

Plusieurs d'entre nous admirèrent sans doute dans le journal du lendemain, ou dans la revue du trimestre, l'œuvre de son génie, la variété de ses connaissances, l'ardente vigueur de son ironie, la profondeur de sa raison. Il n'y avait pas, dans ses écrits, la moindre trace des autres pensées qui l'occupaient, qui l'accompagnaient toujours au travail; un ton un peu plus mélancolique qu'à l'ordinaire, une ironie un peu plus amère et plus impatiente que celle qu'il manifesta dans la suite, c'est tout ce qui, pour le très-petit nombre de per-

sonnes connaissant son style et son nom, distingua ses écrits durant cette période de sa vie. Nous avons dit plus haut que, s'il nous était possible de connaître les sentiments de l'homme aussi bien que les pensées de l'auteur, les livres seraient bien intéressants, plus intéressants que gais. Je suppose que la figure d'arlequin derrière son masque est toujours grave, sinon mélancolique; certainement tout homme qui vit de sa plume, s'il en est à qui ces lignes tombent sous les yeux, se rappellera ce qu'il a éprouvé et repassera dans son esprit bien des tristes heures de solitude et de travail. Quel souci constant assis à côté de lui à son bureau! La fièvre ou la maladie régnait peut-être dans la chambre prochaine; peut-être s'y trouvait-il un enfant malade avec une épouse veillant sur lui, terrifiée et priant Dieu pour lui. Peut-être le chagrin pesait-il sur lui, et des larmes cruelles l'empêchaient-elles de distinguer le papier sur lequel il écrivait, car l'inexorable nécessité conduisait sa plume. Quel est celui de nous qui n'a pas eu des heures et des nuits pareilles? Mais, pour le cœur viril, ces angoisses sont supportables, quoique cruelles; si longue que la nuit semble, l'aube apparaît enfin, les blessures se ferment, la fièvre se calme, le repos arrive, et vous pouvez jeter un regard en arrière sur le malheur passé, avec des sentiments qui n'ont plus d'amertume.

Deux ou trois livres à consulter, des fragments de manuscrit déchiré, des tiroirs ouverts, des plumes et l'encrier, des lignes à demi visibles sur le papier brouillard, un bâton de cire à cacheter tordu, mordu et cassé en plusieurs morceaux, telles étaient les reliques qui jonchaient le bureau. Et Pen se jeta dans le fauteuil vide de Georges, tout en remarquant chaque objet, selon son habitude, ou en dépit de lui-même. Il y avait un vide dans la bibliothèque, à côté du vieux Platon décoré des armoiries du collège Saint-Boniface. C'était la place de la Bible d'Hélène. « Il l'a emportée, » se dit Pen. Il sut alors pourquoi son ami était parti. Cher, cher vieux Georges!

Pen passa la main sur ses yeux. « Oh! combien il est plus sage, meilleur et plus noble que moi! » se dit-il. Où trouver un pareil ami? où trouver un si brave cœur? où entendrai-je jamais une voix si franche, un rire si bienveillant? où verrai-je jamais un si vrai gentleman? Il n'est pas étonnant qu'elle l'ait aimé. Dieu le bénisse! Qu'étais-je en comparai-

son de lui ? Pouvait-elle faire autrement que de l'aimer ? Jusqu'à la fin de nos jours nous serons les frères de Laure, puisque le destin ne veut pas que nous soyons plus. Nous serons ses chevaliers et nous la servirons ; et quand nous serons vieux, nous dirons combien nous l'avons aimée. Cher, cher vieux Georges ! »

Quand Pen redescendit chez lui, son regard tomba sur la boîte aux lettres de sa porte extérieure, à laquelle il n'avait pas encore pensé. Elle contenait un petit billet à l'adresse d'Arthur Pendennis, esquire. C'était l'écriture de Georges. Georges l'avait sans doute jeté dans la boîte de Pen, au moment de s'en aller.

« Cher Pen,

« Je serai à mi-chemin de la demeure de mon frère à l'heure où vous déjeunerez, et je compte rester jusqu'après Noël dans le Norfolk ou ailleurs.

« J'ai mon opinion particulière relativement au résultat des événements dont nous avons parlé hier dans Jermyn-Street, et je crois que ma présence serait de trop. *Vale.*

« GEORGES W.

« Mes amitiés sincères et mes adieux à votre cousine. »

Georges était donc parti, et mistress Flanagan, la blanchisseuse, régnait sur son appartement désert.

Pen se présenta naturellement pour voir son oncle, le lendemain de l'entretien qu'il avait eu avec lui, et n'ayant pas été admis, il se rendit chez lady Rockminster, qui demanda aussitôt après Barbe-Bleue et insista pour l'avoir à dîner.

« Barbe-Bleue est parti, » dit Pen ; et il remit à Laure le pauvre petit morceau de papier de Georges.

Laure y jeta les yeux, ne regarda pas Pen, mais lui rendit le billet et s'éloigna.

Pen se mit à faire un éloquent éloge de son cher vieux Georges à lady Rockminster, qui fut étonnée de son enthousiasme. Elle ne l'avait jamais entendu louer personne aussi chaudement, et elle lui dit franchement qu'elle ne croyait pas jusque-là qu'il pût s'intéresser si fort à un autre que lui-même.

En traversant la place Waterloo, dans une de ses nombreuses courses à l'hôtel où se trouvait Laure, et où ses devoirs envers son oncle appelaient souvent notre héros, Arthur vit sortir de la fameuse boutique de MM. Gimcrack un vieil ami, qu'un obséquieux commis chargé de paquets suivit jusqu'à son brougham. Le gentleman était en grand deuil. Le brougham, le cocher et le cheval étaient en deuil. La douleur, telle qu'on l'éprouve dans une belle position de fortune, quand on peut s'étendre sur les coussins moelleux de l'équipage le plus confortablement suspendu, était symbolisée par la voiture et par le petit gentleman qui en était le propriétaire.

« Quoi, Foker ! Salut, Foker ! » s'écria Pen.

Le lecteur a sans doute reconnu, lui aussi, l'ancien camarade de collège d'Arthur ; et Pen tendit la main à l'héritier du si regrettable John Henry Foker, esquire, le maître de Logwood et autres domaines, le principal associé de la grande brasserie de Foker et Cie.

Une petite main couverte d'un gant de l'ébène le plus foncé, que relevait une manchette d'un blanc de neige large de trois pouces, répondit au salut d'Arthur. L'autre petite main tenait une petite boîte de maroquin, contenant sans doute quelque chose de précieux dont M. Foker venait de faire l'acquisition dans les magasins de MM. Gimcrack.

Le regard perçant de Pen et son humeur sarcastique lui apprirent aussitôt ce que son ami venait de faire chez ces marchands ; il se rappela l'héritier dont parle Horace, et qui répandait le vin contenu dans les cuves de son père. L'humaine nature est la même dans Regent-Street et dans la Via Sacra.

« *Le roi est mort, vive le roi !* » dit Arthur.

— Ah ! répliqua l'autre. Oui. Merci.... Bien obligé. Comment allez-vous, Pen ?... Je suis fort occupé ; adieu. »

Et il s'élança dans le brougham noir, où il fit à Pen l'effet d'un petit Souci noir derrière un noir cocher. *Post equitem sedet atra cura.*

Foker avait rougi à la vue de Pen, et manifesté d'autres signes de trouble et de culpabilité ; mais Pen attribua cela à

4. En français dans le texte.

la nouveauté de sa situation, et se mit à méditer là-dessus avec son ironie habituelle.

« Oui, ainsi va le monde, se dit Pen. Le caveau funèbre se ferme sur Henri IV, et Henri V règne à sa place. Les vieux ministres, à la brasserie, viennent s'agenouiller devant lui avec leurs livres; les camionneurs, ses sujets, lancent en l'air leurs bonnets rouges et l'accueillent par des acclamations. Quelle grave déférence et quelle sympathie les banquiers et les hommes de loi ne lui témoignent-ils pas? Il y avait un enjeu trop considérable entre le père et le fils pour qu'ils se soient jamais aimés bien cordialement. Lorsqu'un homme se trouve entre vous et vingt mille livres sterling de rente, vous devez être toujours à soupirer après la couronne; et le désir est nécessairement le père de la pensée de possession. Dieu merci! Laure, il n'y a jamais eu de pensée d'argent entre notre chère mère et moi.

— Il ne pouvait pas y en avoir. Vous l'eussiez repoussée avec dédain! s'écria Laure. Pourquoi vous faire plus égoïste que vous n'êtes, Pen? Pourquoi admettre que vous eussiez pu être coupable un seul instant d'une aussi terrible.... bassesse? Vous me faites rougir pour vous, Arthur; vous me faites.... »

Ses yeux achevèrent la phrase, et elle passa son mouchoir sur ses paupières.

« Il est certaines vérités que les femmes ne reconnaîtront jamais, dit Pen, et dont votre modestie se détourne toujours. Je ne dis pas que j'aie connu ce sentiment, mais seulement que je suis bien aise de n'avoir pas eu cette tentation. Y a-t-il du mal à confesser sa faiblesse?

— On nous a appris à demander d'être délivrés du mal, Arthur, répliqua Laure à voix basse. Je suis heureuse que ce grand crime vous ait été épargné; ce qui m'afflige, c'est de penser que d'autres circonstances eussent pu vous y entraîner. Mais non, cela n'est pas possible, et vous ne le croyez pas sérieusement. Vos actions sont bonnes et généreuses; vous dédaignez tout ce qui est vil. Vous prenez Blanche sans argent et sans le siège qu'elle devait vous apporter. Oui, Dieu merci! cher frère, vous n'eussiez pas pu vous vendre; je savais que vous ne le pouviez pas, le jour que la chose a été connue, et je ne me suis pas trompée.

Louange.... à qui louange est due. Pourquoi cet horrible scepticisme vous poursuit-il, mon Arthur? Pourquoi douter de votre cœur et de celui de tout autre? pourquoi vous en moquer? Oh! si vous saviez la peine que vous me faites, et comme je reste éveillée, la nuit, à penser à vos phrases si cruelles, cher frère, à désirer que vous ne les eussiez jamais prononcées, jamais pensées!

— Est-ce que je vous fais beaucoup penser et beaucoup pleurer, Laure? » demanda Arthur.

Un sourire d'une pureté céleste, un regard d'ineffable tendresse, de douce pitié et de sympathie, illumina le visage de la jeune fille; et ce fut toute sa réponse, une réponse pleine d'un innocent amour. Arthur vit et adora en elle cet amour et cette pureté, comme on les verrait dans le sourire d'un enfant, comme l'imagination peut vous les représenter dans la figure d'un ange.

« Je... je ne sais pas ce que j'ai fait, dit-il simplement, qui m'ait valu l'amitié de deux telles femmes. C'est comme un éloge immérité, Laure; ou comme trop de bonheur, qui vous effraye; ou comme un poste élevé, pour lequel on ne se sent pas fait. Ah! sœur, que nous sommes faibles et méchants! et que Dieu vous a donc faites pures, et pleines d'amour et de vérité! Je crois qu'il n'y pas eu de péché originel pour quelques-unes d'entre vous, dit-il en regardant la charmante fille avec une admiration presque paternelle. Vous ne pouvez vous empêcher d'avoir de douces pensées et de faire de bonnes actions. Chère amie, ce sont les fleurs que vous produisez.

— Et après, monsieur? demanda Laure. Je vois un rire moqueur se dessiner sur votre visage. Qu'est-ce qu'il signifie? Pourquoi vient-il chasser toutes les bonnes pensées?

— Un rire moqueur, vraiment? Je pensais, ma chère, que la nature, en vous faisant si bonne et si aimante, avait fort bien fait; mais....

— Mais quoi? Qu'est-ce que ce méchant *mais*? et pourquoi arrivez-vous toujours à ce *mais*?

— *Mais* arrive malgré nous. *Mais*, c'est la réflexion. *Mais*, c'est le démon familier du sceptique, avec lequel il a fait un pacte, et s'il l'oublie, s'il se laisse aller à des rêves de bonheur, s'il bâtit des châteaux en l'air, s'il écoute une douce

harmonie ou le son des cloches appelant les fidèles à l'église, *mais* vient frapper à la porte et dire : « Maître, me voici. Vous êtes mon maître, mais je suis le vôtre. En quelque lieu que vous alliez, vous ne pouvez voyager sans moi. Je vous parlerai à l'oreille quand vous serez à genoux à l'église. Je serai à votre chevet le jour de votre mariage. Je m'assoierai à votre table avec vos enfants. Je serai derrière le rideau de votre lit au moment de votre mort. » Voilà ce que c'est que *mais*.

— Pen, vous m'effrayez, s'écria Laure.

— Savez-vous ce que *mais* est venu me dire tout à l'heure, quand je vous regardais ? *Mais* m'a dit : « Si cette fille avait autant de raison qu'elle a d'amour, elle ne vous aimerait plus. Si elle vous connaissait tel que vous êtes, l'être égoïste et souillé que vous connaissez, vous, elle s'éloignerait de vous nécessairement, et ne pourrait vous donner ni amour ni sympathie. » N'ai-je pas dit, ajouta Pen avec tendresse, que quelques-unes de vous semblent exemptes du péché d'origine ? Vous connaissez l'amour ; mais vous n'avez pas la science du mal.

— De quoi ces jeunes gens s'entretiennent-ils donc ? demanda lady Rockminster, qui entra en ce moment dans la chambre, après avoir célébré, dans la retraite mystique de son propre appartement et avec l'aide de sa soubrette, ces rites compliqués de la toilette, avant l'achèvement desquels la digne vieille ne se présentait jamais en public. Monsieur Pendennis, vous arrivez ici à tout moment.

— Il est si agréable d'être ici, répliqua Arthur, et nous parlions, quand vous êtes entrée, de mon ami Foker que je viens de rencontrer, et qui, comme Votre Seigneurie le sait, a hérité du royaume de son père.

— Il a une très-belle fortune, quinze mille livres sterling de rente. C'est mon cousin, et un très-digne jeune homme. Il faut qu'il vienne me voir, dit lady Rockminster en regardant Laure.

— Il est fiancé depuis bien des années à sa cousine, lady....

— Lady Anne est une petite folle, répliqua lady Rockminster avec une grande dignité, et je ne puis la supporter. Elle a perdu tout sentiment des convenances. Elle a navré le cœur de son père et refusé quinze mille livres sterling de rente.

— Refusé ? Comment ?... qu'est-il arrivé ? demanda Pen.

— Ce sera l'entretien de toute la ville dans un jour ou deux, et il est inutile que je garde le secret plus longtemps, dit lady Rockminster, qui avait écrit et reçu une douzaine de lettres à ce sujet. Il m'est arrivé hier une lettre de ma fille, qui demeurait à Drummington, jusqu'à ce que tout le monde fut obligé de s'en aller à cause de la terrible catastrophe dont ce séjour fut le théâtre. Quand M. Foker revint de Nice, et après les funérailles, lady Anne se mit à genoux devant son père, lui dit qu'elle ne pourrait jamais épouser son cousin, qu'elle avait un autre fiancé, et qu'elle mourrait plutôt que d'épouser Harry. Le pauvre lord Rosherville, qui est dans un terrible embarras, fit voir à sa fille l'état de ses affaires et combien il était nécessaire qu'on s'en tint aux engagements contractés ; et à la fin nous supposâmes tous qu'elle avait écouté la raison et qu'elle se rendrait aux désirs de sa famille. Mais qu'arriva-t-il ? Jeudi dernier, elle sortit, après déjeuner, avec sa soubrette, et fut mariée, dans l'église même de Drummington-Park, à M. Hobson, le propre chapelain de son père et le précepteur de son frère, un veuf aux cheveux roux avec deux enfants. Le pauvre cher Rosherville est dans un embarras terrible ; il voudrait que Foker épousât Alice ou Barbe ; mais Alice est marquée de la petite vérole et Barbe a dix ans de plus que lui. D'ailleurs le jeune homme est son propre maître, et il voudra choisir lui-même. Ce coup est bien cruel pour lady Agnès. Elle est inconsolable. Elle a la jouissance, sa vie durant, de la maison de Grosvenor-Street, et son douaire qui est très-beau. Ne l'avez-vous pas vue ? Mais oui, elle a dîné un jour chez lady Clavering, le premier jour où je vous vis, et je vous trouvai bien désagréable ce jour-là. Mais je vous ai formé. Nous l'avons formé, n'est-ce pas, Laure ?... Où est Barbe-Bleue ? il faut qu'il vienne. Cet horrible dentiste, ce Crindley, me retient en ville encore huit jours. »

Arthur n'écouta point la dernière partie du discours de lady Rockminster. Il se demandait pour qui M. Foker achetait les bijoux qu'il avait emportés de chez les orfèvres Gimcrack. Pourquoi Harry semblait-il désireux de l'éviter ? Se pouvait-il qu'il fût encore fidèle à la belle qui l'avait si fort ému et qui avait été cause de son départ dix-huit mois auparavant ?

Bah ! Les bracelets et autres cadeaux étaient sans doute pour quelques anciennes amies de Harry, actrices de l'Opéra ou du Théâtre-Français. Des rumeurs venues de Naples et de Paris, de ces rumeurs qui arrivent aux estaminets des clubs, avaient annoncé que le jeune homme avait trouvé des distractions, ou que, séparé de celle qu'il aimait vertueusement, le pauvre garçon s'était abandonné de nouveau à ses camarades et à ses amusements d'autrefois. Combien d'hommes et de femmes la société ne jette-t-elle pas dans le mal en les éloignant du bien ! Henry Foker n'était pas la seule victime des lois de ce monde méchant et égoïste.

Quand il s'agit de faire une bonne chose, on ne saurait la faire trop tôt. Aussi Laure désirait que le mariage de Pen avec Blanche eût lieu le plus vite possible, et elle pressait son cousin avec une fiévreuse anxiété. Pourquoi ne pouvait-elle attendre ? Pen attendait bien avec la plus parfaite égalité d'âme ; mais Laure ne voulait entendre parler d'aucun retard. Elle écrivait à Pen ; elle suppliait Pen ; elle mettait tous les moyens en œuvre pour hâter ce mariage. Il semblait qu'elle ne pût goûter de repos avant que le bonheur d'Arthur fût complet.

Elle offrit à la chère Blanche d'aller demeurer à Tunbridge avec elle, quand lady Rockminster irait faire sa visite à la famille régnante de Rockminster ; et, quoique la vieille douairière ordonnât, grondât, commandât, Laure fut sourde et désobéissante : il fallait qu'elle allât à Tunbridge ; elle voulait aller à Tunbridge ; elle qui ordinairement n'avait pas de volonté propre et se prêtait en souriant aux fantaisies et aux caprices de chacun, elle montra dans cette occasion la résolution la plus égoïste et la plus obstinée. La douairière n'avait qu'à soigner elle-même son rhumatisme, et se faire la lecture à elle-même pour s'endormir, si elle ne voulait pas entendre la voix croassante de sa femme de chambre, qui faisait un triste massacre des pages les plus sentimentales des romans ; pour Laure, il lui fallait partir et rejoindre sa nouvelle sœur. Elle écrivit, en envoyant mille amitiés à la chère lady Clavering, qu'elle se proposait d'aller dans huit jours passer quelque temps avec sa chère Blanche.

La chère Blanche écrivit aussitôt, en réponse au n° 1 de la

chère Laure, pour lui dire avec quel plaisir extrême elle accueillerait sa sœur ; combien il serait charmant de rechanter leurs vieux duos, de se promener dans les prairies et au milieu des forêts jaunissantes de Penshurst et de Southborough ! Blanche comptait les heures qui la séparaient du moment où elle pourrait embrasser sa très-chère amie.

Laure, dans son n° 2, exprima la joie que lui avait donnée l'aimable réponse de sa très-chère Blanche. Elle espérait que leur amitié ne diminuerait jamais, que leur confiance mutuelle croîtrait avec les années, qu'elles n'auraient pas de secrets l'une pour l'autre, que le but de la vie de chacune d'elles serait de faire le bonheur d'une même personne.

Le n° 2 de Blanche arriva deux jours après. « Quelle contrariété ! Leur maison était très-petite ; les deux chambres d'amis étaient occupées par cette horrible mistress Planter et sa fille qui avait jugé convenable de tomber malade (elle tombait toujours malade à la campagne chez les autres), et elle ne pouvait ou ne voulait pas être transportée de quelques jours. »

Laure, n° 3. « C'était bien contrariant en effet. Laure avait espéré entendre vendredi une des chères romances de la très-chère Blanche ; mais elle se consolait de ce retard parce que, lady Rockminster n'étant pas très-bien portante, elle se plaisait à la soigner. Le pauvre major Pendennis était aussi très-souffrant, dans le même hôtel ; trop souffrant même pour voir Arthur, qui se présentait fort régulièrement et assidûment à sa porte. Le cœur d'Arthur était plein d'affection et de tendresse. Elle avait connu Arthur toute sa vie, et elle était prête à *répondre* (oui, même en italiques) de sa bonté, de sa bienveillance et de sa douceur. »

Blanche, n° 3. « Qu'est-ce que cette très-surprenante et très-extraordinaire lettre d'Arthur Pendennis ? La très-chère Laure sait-elle quelque chose à ce sujet ? Qu'est-il arrivé ? Quel mystère se cache sous cette effrayante réserve ? »

Le n° 3 de Blanche demande une explication ; et nous n'en pourrions donner de meilleure que la lettre surprenante et mystérieuse d'Arthur Pendennis.



CHAPITRE XXIII.

M. et mistress Samuel Huxter.

« Chère Blanche, écrivait Arthur, vous qui n'avez fait que lire et rêver de jolis drames et des romans émouvants dans la vie réelle, êtes-vous maintenant préparée à jouer un rôle dans un de ces romans ? Non pas le rôle le plus agréable, chère Blanche ; non pas celui dans lequel l'héroïne prend possession du palais et de la fortune de son père, et, présentant son mari aux personnes de sa suite et à ses fidèles vassaux, salue son heureux époux par ces mots : « Tout cela est à moi et à toi ; » mais l'autre rôle, celui de la dame infortunée qui découvre soudainement qu'elle n'est pas la femme du prince, mais celle de Claude Melnotte, le mendiant ; le rôle de la femme d'Alnaschar, qui arrive juste au moment où son époux a renversé d'un coup de pied le plateau de porcelaine qui devait faire sa fortune.... Mais attendez : Alnaschar qui renversa la porcelaine n'était pas un homme marié ; il avait jeté les yeux sur la fille du vizir, et l'espoir qu'il avait de l'épouser tomba à terre avec la théière et les tasses brisées.

« Serez-vous la fille du vizir, qui se moque d'Alnaschar et le refuse avec dédain, ou serez-vous la Dame de Lyon et aimerez-vous ce gueux de Claude Melnotte ? Je me chargerai de ce dernier rôle, si vous voulez. Je vous aimerai autant que je pourrai en retour. Je ferai tout mon possible pour rendre heureuse votre humble vie : car elle sera humble, du moins toutes les chances l'annoncent ; nous vivrons et mourrons de la façon la plus prosaïque et la plus vulgaire. Il n'y aura ni croix ni épaulettes pour le héros de notre histoire. J'écrirai un ou deux autres romans qui seront bientôt oubliés. Je serai appelé au barreau, et je tâcherai de faire mon chemin dans cette carrière ; quelque jour peut-être, si j'ai beaucoup de chance et que je travaille ferme (ce qui est absurde), je

serai nommé dans une colonie, et vous pourrez être la femme d'un juge de l'Inde.

« Cependant j'achèterai la *Gazette de Pall-Mall*; les éditeurs en sont las, depuis la mort du pauvre Shandon, et ils la vendront pour peu de chose. Warrington sera mon bras droit, et ses écrits la feront arriver à un tirage respectable. Je vous présenterai à M. Finucane, le sous-directeur, et je sais qui finira par devenir mistress Finucane : une très-gentille et douce créature, qui a vécu tranquille au milieu de tristes circonstances. Nous irons ainsi notre petit bonhomme de chemin, en espérant des temps plus heureux, et nous gagnerons honorablement notre vie. Vous aurez vos entrées à l'Opéra, vous surveillerez la colonne des *Nouvelles de la fashion*, et votre petit cœur pourra librement exhaler ses douleurs dans le coin du poète.

« Logerons-nous au-dessus des bureaux de la *Gazette* ? Il y a quatre très-bonnes chambres, une cuisine, et une mansarde pour Laure, dans Catherine-Street, Strand. Ou bien aimeriez-vous mieux une maison de Waterloo-Road ? Ce serait fort agréable, n'était le droit d'un demi-penny à payer chaque fois qu'on traverse le pont. Les garçons pourront aller à King's-College, n'est-ce pas ?

« Tout cela vous semble-t-il une plaisanterie ? Ah ! chère Blanche, ce n'est pas une plaisanterie ; je suis sérieux et je dis la vérité. Notre équipage a disparu dans un tourbillon, comme celui de Cendrillon ! notre maison de Belgravia s'est envolée en l'air sous la baguette d'un génie malfaisant, et je ne suis pas plus membre du parlement que je ne suis un évêque siégeant sur son banc dans la Chambre des lords, ou un duc ayant la Jarretièrre au genou.

« Vous connaissez fort bien ma petite propriété et votre propre modique fortune : cela nous suffira pour vivre dans une honnête aisance, pour prendre un fiacre de temps en temps, quand nous irons voir nos amis, et pour ne pas nous refuser l'omnibus quand nous serons fatigués. Mais voilà tout. Cela vous suffit-il, ma délicate petite dame ? Je me prends parfois à douter que vous puissiez supporter la vie que je vous offre ; du moins est-il juste que vous sachiez ce qu'elle sera. Si vous dites : « Oui, Arthur, je partagerai votre sort, quel qu'il soit ; je serai une loyale et aimante épouse

pour vous aider et vous encourager ; » alors venez à moi, chère Blanche, et que Dieu me donne la grâce de remplir mes devoirs envers vous ! Sinon, si vous aspirez à une plus haute position, il ne faut pas que je sois un obstacle à la fortune de Blanche. Je me tiendrai dans la foule pour voir passer Votre Seigneurie, lorsque vous irez à la cour où vous avez été présentée, et vous m'enverrez un sourire par la portière de votre carrosse. J'ai vu lady Mirabel allant à la réception de la reine pendant la dernière saison ; son heureux mari, assis à côté d'elle, était éblouissant de croix et de cordons. Toutes les fleurs du jardin étaient réunies en bouquet sur la poitrine du cocher. Vous faut-il cela et un carrosse, ou bien irez-vous à pied, et raccommoderez-vous les bas de votre mari ?

« Je ne puis vous dire à présent (mais je le pourrai plus tard, si le jour arrive où nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre) ce qui s'est passé, il y a quelques heures, et a changé tout mon avenir. Mais j'ai appris quelque chose qui me force à renoncer aux projets que j'avais formés, et à toute vaine et ambitieuse espérance que je nourrissais. J'ai écrit et envoyé à sir Francis Clavering une lettre par laquelle je lui apprends que je ne pourrai accepter son siège au parlement qu'après mon mariage, et que je ne peux ni ne veux accepter avec votre main une fortune plus considérable que celle qui vous a toujours appartenu depuis la mort de votre grand-père et la naissance de votre demi-frère.

« Votre bonne mère ne connaît pas le moins du monde (j'espère qu'elle ne les connaîtra jamais) les raisons qui me forcent à cette très-étrange décision. Elles naissent d'une circonstance pénible dont nous ne sommes la cause en aucune façon ; mais elles sont aussi fatales et irréparables que le coup de pied qui renversa la porcelaine de l'honnête Alnaschar, et brisa sans espoir toutes ses espérances.

« Je vous écris assez gaiement, car il est inutile de déplore un malheur sans remède. Nous n'avons pas gagné le gros lot, chère Blanche ; mais je me contenterai très-bien de ce que nous avons, si vous pouvez vous en contenter vous-même ; et je vous répète de tout mon cœur que je ferai mon possible pour vous rendre heureuse.

« Et maintenant, quelles nouvelles vous donnerai-je ? Mon

oncle est très-souffrant et prend en fort mauvaise part mon refus du siège au parlement. Ce projet était le sien, au pauvre vieux gentleman, et naturellement il déplore son avortement. Mais nous nous sommes réunis en conseil de guerre, Warrington, Laure et moi; ils connaissent ce terrible secret et approuvent ma décision. Il faut que vous aimiez Georges, comme vous aimez ce qui est généreux, droit et noble; et quant à Laure, elle sera notre sœur, Blanche, notre sainte, notre bon ange. Avec deux tels amis, qu'avons-nous à nous inquiéter du monde, du membre envoyé au parlement par le bourg de Clavering, de qui est, ou n'est pas, invité aux grands bals de la saison ? »

Blanche répondit à cette communication pleine de franchise par son billet n° 3 à Laure, et par une lettre à Pen, lettre que justifiait peut-être celle qu'on vient de lire.

« Vous êtes gâté par le monde, écrivait Blanche; vous n'aimez pas votre pauvre Blanche comme elle voudrait être aimée : autrement, vous ne proposeriez pas aussi légèrement de la prendre ou de la laisser. Non, Arthur, vous ne m'aimez pas. Homme du monde, vous m'avez engagé votre foi, et vous êtes prêt à la dégager; mais cette entière affection, cet amour plein et constant, où est-il ? où est-il, ce rêve de ma jeunesse ? Je ne suis qu'un amusement de votre vie, moi qui voudrais être toute votre vie; je ne suis qu'une pensée passagère, et je voudrais être votre âme tout entière. Je voudrais que nos deux cœurs n'en fissent qu'un; mais, hélas ! mon Arthur, que le vôtre est isolé, et qu'elle est petite la portion que vous m'en donnez !

« Vous parlez de notre séparation avec un sourire sur les lèvres; vous parlez de notre union, et vous ne vous souciez pas de la hâter ! La vie n'est-elle donc qu'une désillusion, et les fleurs de notre jardin sont-elles flétries ? J'ai pleuré.... j'ai prié.... j'ai passé des heures dans l'insomnie.... j'ai versé des larmes amères, bien amères, sur votre lettre ! Je vous apporte, à vous, la poésie jaillissante de mon être, les élans de tendresse d'une âme qui désire ardemment d'être aimée, qui soupire après l'amour, l'amour, l'amour par-dessus tout ! qui se jette à vos pieds et vous crie : « Aimez-moi, Arthur ! » Et votre cœur ne bat pas plus fort à cet appel suppliant de mon amour; pas une larme de sympathie ne trou-

ble votre regard hautain ; vous acceptez le trésor de mon âme comme si c'était une chose sans valeur, et non les perles d'un insondable abîme d'affection, et non les diamants des cavernes du cœur. Vous me traitez comme une esclave, et vous me dites de m'incliner devant mon maître. Est-ce là la récompense d'une vierge libre de se donner ? est-ce là le prix de l'amour de toute une vie ?

« Hélas ! en a-t-il jamais été autrement ? L'amour a-t-il jamais rencontré autre chose que désappointement ? Pouvais-je espérer, tendre fille que je suis, de faire exception parmi mon sexe, et de reposer mon front brûlant sur un cœur qui comprendrait le mien ? Folle jeune fille que j'étais ! L'une après l'autre, toutes les fleurs de ma jeune existence se sont flétries ; et celle-ci, la dernière, la plus douce, la plus chère, celle qui était si tendrement, si follement aimée, chérie d'une manière si extravagante, où est-elle ?... Mais en voilà assez sur ce sujet. Ne faites pas attention à mon cœur qui saigne. Soyez heureux, Arthur, toujours heureux !

« Je vous écrirai encore quand je serai plus calme. Mon cerveau est si torturé, qu'il m'est presque impossible de penser. Il me tarde de voir Laure ! Elle viendra dès que nous serons de retour de la campagne, n'est-ce pas ? Et vous, cœur de glace ?

« BLANCHE. »

Les mots de cette lettre étaient parfaitement lisibles et tracés très-distinctement par la main de Blanche sur du papier parfumé ; et pourtant le sens de cette composition embarrassait considérablement notre ami Pen. Blanche acceptait-elle ou refusait-elle l'offre qu'il lui avait faite avec tant de politesse ? Sa lettre signifiait que Pen ne l'aimait pas et qu'elle refusait de l'épouser, ou bien qu'elle l'acceptait et se sacrifiait à lui, quelque froid qu'il fût. Il rit sardoniquement de cette lettre et de l'affaire qui en était la cause. Il rit en pensant que la fortune s'était moquée de lui, et il se dit qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Il lut et relut cette énigme musquée et dorée sur tranche. Cela l'amusait ; il y prenait plaisir comme à une histoire bouffonne.

Il était assis, à tortiller le bizarre manuscrit entre ses doigts en se raillant de lui-même, quand son domestique entra avec la carte d'un gentleman qui désirait lui parler très-particu-

lièrement. Et si Pen était allé dans le corridor, il y eût vu sa vieille connaissance, M. Samuel Huxter, suçant la pomme de sa canne, roulant les yeux et manifestant une grande anxiété.

« M. Huxter pour une affaire particulière ! Priez M. Huxter d'entrer, dit Pen, que la seule pensée du jeune homme divertissait, et qui fut fort amusé lorsqu'il vit le pauvre Sam apparaître devant lui. Prenez une chaise, je vous prie, monsieur Huxter, dit Pen de son air le plus superbe. De quelle manière vous puis-je être utile ? »

— J'aimerais mieux ne pas parler en présence de... de cet homme, monsieur Pendennis. »

Là-dessus, le domestique de M. Arthur sortit de la chambre.

« Je suis dans un grand embarras, dit M. Huxter d'un air sombre.

— Oui-da !

— C'est *elle* qui m'envoie vers vous, continua le jeune chirurgien.

— Quoi ! Fanny ? Se porte-t-elle bien ? Je me proposais d'aller la voir ; mais j'ai eu toutes sortes d'affaires depuis mon retour à Londres.

— J'ai appris de vos nouvelles par mon gouverneur et par Jack Hobnell, reprit Huxter. Je vous fais mes compliments, monsieur Pendennis, pour le bourg et pour la dame. Fanny vous fait les siens aussi, ajouta-t-il, non sans rougir un peu.

— De la coupe aux lèvres il y a loin ! Qui sait ce qui peut arriver ? Qui sait, monsieur Huxter, quel sera le membre du parlement pour Clavering à la prochaine session ?

— Vous pouvez tout sur mon gouverneur, continua M. Huxter. Vous lui avez valu la clientèle de Clavering-Park. Le bon vieux a été enchanté que vous l'ayez fait appeler. Hobnell me l'a écrit. Croyez-vous, monsieur Pendennis, que vous pourriez parler en ma faveur au gouverneur ?

— Pour lui dire quoi ?

— C'est une affaire faite, répliqua Huxter avec un coup d'œil significatif.

— Vous... vous ne voulez pas dire que vous ayez.... que vous ayez outragé cette chère petite fille, monsieur, s'écria Pen en se levant furieux.

— J'espère que non, répondit Huxter de l'air d'un chien

qu'on fouette, mais je l'ai épousée. Et je sais qu'il y aura un affreux tapage à la maison. Il avait été convenu que je serais associé au sortir de la faculté, et que la raison sociale serait Huxter et fils. Mais, le diable m'emporte ! il a fallu que je me marie. C'est une affaire faite, et le vieux m'a écrit qu'il arrive à Londres pour acheter des drogues ; il sera ici demain matin, et alors tout se découvrira.

— Et quand cet événement a-t-il eu lieu ? demanda Pen, qui n'était pas probablement très-ravi qu'une personne, après avoir été honorée d'une partie de ses royales bonnes grâces, eût transporté ailleurs son amour et se fût consolée de sa perte.

— Il y a eu cinq semaines jeudi dernier. C'était le lendemain du jour où miss Amory est venue à Shepherd's-Inn, » répondit Huxter.

Pen se rappela que Blanche avait fait mention de cette visite dans une de ses lettres.

« Je fus appelé, dit Huxter. Je me trouvais dans l'Inn pour examiner la jambe du vieux Cos, et pour autre chose encore probablement ; je rencontrai Strong qui me dit qu'une femme se trouvait mal chez lui ; et je montai pour lui donner les secours de mon art. C'était la vieille dame qui accompagne miss Amory, la gouvernante de la maison, je crois. Elle avait une violente attaque de nerfs. Je la trouvai jetant les hauts cris et distribuant des coups de pied dans la chambre de Strong, en compagnie du chevalier et du colonel Altamont. Miss Amory pleurait et était pâle comme un linceul. Altamont arpentait la chambre en colère ; bref, c'était une fameuse scène. Ils restèrent ainsi deux heures ; puis la vieille fut emmenée, toujours criant, dans un fiacre. Elle était beaucoup plus mal que la jeune. Je me présentai à la maison de Grosvenor-Place, le jour suivant, pour voir si l'on avait besoin de mes secours ; mais elles étaient parties sans même me remercier ; et le lendemain j'eus à m'occuper de mon affaire à moi.... Une mauvaise affaire aussi, ajouta M. Huxter d'un air sombre ; mais elle est faite et ne peut être défaite ; et il faut que nous en tirions le meilleur parti.

— Il y a un mois qu'elle connaît l'histoire, se dit Pen avec une vive douleur et une sombre sympathie ; cela explique sa lettre d'aujourd'hui. Elle ne veut pas compromettre son

père ni divulguer son secret; elle désire me rendre ma liberté, et elle trouve un prétexte pour rompre ce mariage, la généreuse fille!

— Savez-vous qui est cet Altamont, monsieur? demanda Huxter après la pause pendant laquelle Pen avait pensé à ses propres affaires. Nous avons causé de lui, Fanny et moi, et nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il est le premier mari de mistress Lightfoot, revenu à la vie juste au moment où elle vient d'en épouser un second. Peut-être Lightfoot n'en sera-t-il pas très-fâché, ajouta Huxter avec un soupir en regardant Arthur d'un air sauvage; car le démon de la jalousie était encore en possession de son âme, et plus que jamais, depuis son mariage, le pauvre diable s'imaginait que le cœur de Fanny appartenait à son rival.

— Parlons de vos affaires, dit Pen. Montrez-moi comment je puis vous rendre service, Huxter. Permettez-moi de vous féliciter de votre mariage. Je suis heureux que Fanny, qui est une si bonne, si charmante, si aimable créature, ait trouvé un honnête homme, et un gentleman qui fera son bonheur. Montrez-moi de quelle manière je puis vous aider.

— Elle pense que vous le pouvez, monsieur, dit Huxter en acceptant la main que Pen lui tendait, et je vous suis très-obligé, pour sûr. Elle croit que vous pouvez persuader mon père et lui apprendre la nouvelle, ainsi qu'à ma mère, qui fait toujours le gros dos parce qu'elle est la fille d'un ecclésiastique. Fanny n'est pas d'une bonne famille, je le sais, et elle n'est pas au niveau de notre éducation et de nos manières; mais elle est une Huxter à présent.

— La femme prend le rang du mari, naturellement.

— Et avec un peu d'usage de la société, continua Huxter en suçant sa canne, elle vaudra n'importe quelle fille de Clavering. Vous devriez l'entendre chanter et toucher du piano. L'avez-vous entendue? C'est le vieux Bows qui lui a donné des leçons. Elle réussira sur les planches, si le gouverneur me repousse; mais j'aimerais mieux qu'elle n'y montât pas. Elle ne peut s'empêcher d'être coquette, monsieur Pendennis; elle ne peut s'en empêcher. Le diable m'emporte! monsieur, il faut que je vous dise que deux ou trois gaillards de Saint-Barthélemy, que j'ai introduits dans la place, sont actuellement assis chez elle. Jack Linton lui-

même, que je croyais mon plus fidèle ami, est aussi mauvais que les autres, et elle ne cesse de chanter pour lui et de lui faire les yeux doux. C'est comme dit Bows : « S'il y avait dans une chambre vingt hommes dont un seul ne fît pas attention à elle, elle n'aurait de repos que lorsque ce vingtième serait à côté d'elle. »

— Vous devriez prendre sa mère avec vous, dit Pen en riant.

— Il faut qu'elle garde la loge. Et puis Fanny ne peut plus voir sa famille trop souvent. Je ne puis vivre avec ces gens-là. Considérez le rang que j'occupe dans le monde, répliqua Huxter en portant à son menton une main fort sale.

— *Au fait !* » dit M. Pen, que cela amusait infiniment, et qui avait failli épouser cette aimable coquette.

Au beau milieu de cet entretien, on frappa de nouveau à la porte de Pen, et son domestique, l'instant d'après, annonça M. Bows.

Le vieillard le suivit lentement, son pâle visage rougissant et sa main tremblant un peu lorsqu'il saisit celle de Pen. Il toussa, s'essuya la figure avec son mouchoir de coton, et s'assit, les mains sur les genoux. Le soleil se reflétait sur son crâne chauve.

Pen regarda cette tête avec bienveillance et sympathie. « Cet homme, lui aussi, a eu ses chagrins et ses blessures, pensa Arthur. Cet homme, lui aussi, a déposé aux pieds d'une femme son cœur et son génie ; et la femme les a dédaignés. La vie n'a été pour lui qu'une mauvaise chance, et c'est cette autre créature qui a gagné le gros lot. »

Le mari de Fanny, que Pen apostrophait ainsi en silence, avait, cependant, cligné de l'œil au vieux Bows, et il faisait des trous dans le plancher avec la canne qu'il aimait.

« Nous avons donc perdu nous deux, monsieur Bows, et voilà l'heureux gagnant, dit Pen en regardant fixement le vieillard.

— Voilà l'heureux gagnant, comme vous dites, monsieur.

— Je suppose que vous arrivez de chez moi ? » demanda Huxter, qui après avoir cligné de l'œil gauche à Bows, favorisa Pen d'un clignement de l'œil droit, lequel clignement semblait dire : « Ce vieux fou ! vous comprenez, il est éperdument amoureux d'elle, le pauvre vieux bonhomme.

— Oui, je suis resté là depuis votre départ. C'est mistress

Sam qui m'envoie après vous; elle dit qu'elle craint que vous ne fassiez quelque stupidité, quelque chose qui vous ressemble, Huxter.

— Il y a d'aussi gros sots que moi, grommela le jeune chirurgien.

— Quelques-uns, peut-être, répliqua le vieillard; pas beaucoup, espérons-le. Oui, elle m'envoie après vous de peur que vous n'offensiez M. Pendennis, et aussi, j'en suis sûr, parce qu'elle pensait que vous ne vous acquitteriez pas du message dont elle vous a chargé pour lui, c'est-à-dire de le prier de venir la voir. Elle savait bien que je m'en acquitterais, moi. Vous a-t-il dit cela, monsieur?

Huxter devint pourpre et crut dissimuler sa confusion sous un jurement.

Pen se mit à rire. Cette scène plaisait de plus en plus à son humeur amère et railleuse.

« Je ne doute pas que M. Huxter ne fût sur le point de me le dire, et je serai très-flatté de présenter mes respects à son épouse, répliqua M. Pen.

— C'est dans Charterhouse-Lane, au-dessus du boulanger, à droite en venant de Saint-John's-Street, continua M. Bows, sans pitié pour le mari jaloux. Vous connaissez Smithfield, monsieur Pendennis? Eh bien, Saint-John's-Street aboutit à Smithfield. Le docteur Johnson a mainte fois arpenté cette rue en souliers déchirés, avec ses manuscrits à deux sous la ligne pour le *Gentleman's Magazine*. Vous n'êtes plus si pauvres que cela, vous autres gens de lettres, eh! Vous faites vos courses en cabriolet, et vous mettez des gants jaunes.

— J'ai vu échouer tant d'hommes braves et bons, et réussir tant d'imposteurs et de charlatans, que vous êtes dans l'erreur si vous me croyez enflé de la chance que j'ai eue, mon vieil ami, dit Arthur avec tristesse. Est-ce que vous croyez, vous, que les gros lots de la loterie de la vie sont gagnés par les plus méritants? Est-ce que vous considérez le succès comme une preuve de mérite? Vous devez sentir que vous valez autant que moi, ce dont je n'ai jamais douté. C'est vous qui êtes irrité contre les bizarreries de la fortune, et vous enviez aux autres le bonheur qui leur arrive. Ce n'est pas la première fois, Bows, que vous m'avez injustement accusé.

— Peut-être ne vous trompez-vous guère, monsieur, dit le vieillard en essuyant son front chauve. Je pense à mon sort et je murmure ; la plupart des hommes en font autant lorsqu'ils en arrivent là. Voilà l'individu qui a gagné le gros lot de la loterie ; voilà le fortuné jeune homme.

— Je ne sais pas où vous en voulez venir, dit Huxter, qui avait été fort intrigué par ces remarques échangées entre Bows et Arthur.

— C'est possible, répliqua Bows sèchement. Mistress Huxter m'a envoyé ici pour voir ce que vous faisiez, et pour veiller à ce que vous vous acquittiez de ce petit message pour M. Pendennis ; vous n'en avez pas dit mot, donc elle a eu raison de m'envoyer. Les femmes ont toujours raison. En toute chose elles ont toujours une raison. Voyez-vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Pen avec un sourire moqueur sur les lèvres, elle avait une raison, même pour me charger de cette commission. J'étais assis auprès d'elle, tranquillement et confortablement, quand vous nous avez quittés. Je bavardais et elle raccommodait vos chemises, lorsque vos deux jeunes amis, Jack Linton et Bob Blades, arrivèrent de Saint-Barthélemy ; c'est alors qu'elle trouva cette commission à me donner. Ne vous pressez pas ; elle n'a pas besoin de vous ; je suis sûr qu'ils vont passer deux heures avec elle. »

A cette nouvelle, Huxter se leva fort troublé, plongea sa badine dans la poche de son paletot et prit son chapeau.

« Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, monsieur ? dit-il à Pen. Vous parlerez au gouverneur, n'est-ce pas, monsieur ? afin que, si jamais je sors d'ici, je puisse aller à Clavering.

— Vous me promettez de me soigner gratis, si jamais je tombe malade à Fair Oaks, n'est-ce pas, Huxter ? répliqua Pen avec bonne humeur. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai. J'irai voir mistress Huxter tout à l'heure, et nous conspirerons ensemble afin de voir ce qu'il y a à faire.

— Je savais bien que cela le ferait partir, monsieur, dit Bows en se laissant tomber dans son fauteuil dès que le jeune chirurgien fut sorti. Et c'est la vérité, monsieur, la pure vérité. Elle voudrait vous revoir, et envoie son mari après vous. Elle cajole tout le monde ; c'est un vrai petit démon. Elle essaye son empire sur vous, sur moi, sur le

pauvre Costigan, sur les jeunes carabins de Saint-Barthélemy, qui lui font déjà un brin de cour; et lorsqu'il n'y a personne chez elle, elle s'exerce sur le pauvre vieux boulanger allemand qui occupe la boutique, ou bien elle attire le noir petit ramoneur du passage.

— Aime-t-elle ce Huxter? demanda Pen.

— L'amour et la haine sont choses inexplicables, répondit Bows. Oui, elle l'aime; et, s'étant mis la chose en tête, elle n'a eu de cesse qu'elle ne l'eût épousé. Leurs bans ont été publiés à Saint-Clément, et personne n'en a rien su ou n'a connu d'empêchement légitime. Un beau jour elle s'esquive hors de la loge; l'affaire est faite, et elle part pour Gravesend avec son Lothario, en me laissant un billet pour me charger d'expliquer la chose à sa maman. Mon Dieu! la vieille en savait tout autant que moi, quoiqu'elle feignît de tout ignorer. De sorte que la voilà partie, et je suis seul de nouveau. Elle me manque, monsieur; elle ne trotte plus par la cour, elle ne vient plus prendre sa leçon de chant; et je n'ai plus le cœur de regarder dans la loge de la portière, qui paraît bien vide sans la petite coquette. Mais je vais flâner de son côté, et je monte jusque chez elle, comme un vieux fou que je suis. Tout est bien propre et bien gentil dans son logis; elle raccommode toutes les chemises et le linge de Huxter; elle fait son petit dîner et chante en travaillant comme une petite alouette. Que sert de boudier? Je leur ai prêté trois livres sterling pour commencer leur ménage, car ils n'avaient pas un schelling. Le papa arrive demain; il faudra voir comment il prendra l'affaire. »

Quand Bows se fut retiré, Pen alla porter à Laure, son conseil ordinaire, la lettre de Blanche et les nouvelles qu'il venait d'apprendre. C'était chose merveilleuse que M. Arthur, qui jadis ne suivait d'autre opinion que la sienne, eût alors si grand besoin des conseils d'autrui. A peine choisissait-il un gilet sans consulter miss Bell; voulait-il acheter un cheval, il lui fallait l'avis de miss Bell; et toutes ces marques de déférence contribuaient grandement à l'amusement de la clairvoyante vieille dame chez qui miss Bell vivait, et dont nous avons déjà indiqué les projets relativement à sa protégée.

Arthur montra donc à Laure la lettre de Blanche, et lui demanda de l'interpréter.

Laure fut très-agitée et embarrassée par le contenu de cette épître.

« Il me semble, dit-elle, que Blanche se conduit d'une manière très-artificieuse.

— Et qu'elle cherche à arranger les choses de façon à pouvoir me prendre ou me laisser, n'est-il pas vrai ?

— C'est, je le crains, une sorte de duplicité qui n'est pas de bon augure pour votre bonheur futur, et c'est mal répondre, Arthur, à votre franchise et à votre loyauté. Savez-vous que je crois.... J'aimerais mieux ne pas dire ce que je crois, » ajouta Laure en rougissant.

Mais la rougissante jeune fille céda aux instances de son cousin, et exprima enfin sa pensée.

« Il me semble, Arthur, qu'il y a.... qu'il y a un autre prétendant, dit Laure en rougissant de nouveau.

— Et s'il en est ainsi, interrompit Arthur, si je suis libre encore une fois, est-ce que la meilleure et la plus chère des femmes.... ?

— Vous n'êtes pas libre encore, cher frère, dit Laure avec calme. Vous appartenez à une autre, et je suis fâchée d'avoir mauvaise opinion d'elle. Mais c'est plus fort que moi. Il est très-singulier qu'elle ne vous presse pas de lui apprendre pourquoi vous avez rompu des arrangements qui eussent été si avantageux pour vous, et qu'elle évite même d'aborder ce sujet. Il semblerait, d'après sa lettre, qu'elle connaît le secret de son père.

— Oui, elle doit le connaître, » dit Pen.

Et il raconta, tels qu'il venait de les apprendre de Huxter, les détails de la visite de Blanche à Shepherd's-Inn.

« Ce n'est point ainsi qu'elle m'a raconté la chose, » dit Laure.

Elle courut à son secrétaire et y prit la lettre dans laquelle Blanche l'entretenait de son expédition à Shepherd's-Inn. « Nouveau désappointement ; il n'y avait là que le chevalier Strong et un de ses amis. » Voilà tout ce que Blanche avait écrit.

« Mais, ajouta Laure, elle devait garder le secret de son père.... Et pourtant, et pourtant.... tout cela est fort louche. »

Pendant trois semaines, après l'importante découverte qu'elle avait faite à Shepherd's-Inn, Blanche avait été fort

empressée vis-à-vis de son très-cher Arthur; elle l'avait poussé, aussi vivement que la modestie le permettait, à hâter l'accomplissement des heureux événements qui devaient l'unir pour toujours à Arthur; et maintenant il semblait que quelque chose fût intervenu pour empêcher ces événements; il semblait qu'Arthur pauvre ne fût pas aussi agréable à Blanche qu'Arthur riche et membre du parlement; il semblait vraiment qu'il y eût quelque mystère là-dessous.

A la fin Laure dit : « Tunbridge-Wells n'est pas si loin, Arthur. Ne seriez-vous pas mieux d'aller voir Blanche? »

Ils étaient à Londres depuis huit jours, et ni Laure ni Arthur n'avaient encore songé à une chose aussi simple.

CHAPITRE XXIV.

Lequel montre qu'Arthur eût mieux fait de prendre un billet de retour.

Le train ne transporta que trop rapidement Arthur à Tunbridge. Pourtant il eut le loisir, pendant ce court voyage, de passer en revue toutes les circonstances de sa vie, et de reconnaître à quelles tristes conclusions son égoïsme et sa perversité l'avaient conduit.

« Voici la fin de mes espérances et de mes aspirations, la fin de mon ambition romanesque, se dit-il. Que je cède ou que je m'obstine, je suis également malheureux. Ma mère me supplie, et je refuse un ange! Mais si je l'avais acceptée à cette époque, Laure, qui m'était alors imposée, n'eût jamais été un ange pour moi. Je n'aurais pu lui donner mon cœur à l'instigation d'autrui; je ne l'aurais jamais connue pour ce qu'elle est, s'il m'avait fallu demander à autrui de m'expliquer ses qualités et de me montrer ses vertus. Je cède aux sollicitations de mon oncle, et j'accepte, sur sa garantie, Blanche avec un siège au parlement, avec la richesse, avec l'ambition, avec une vaste carrière! et voilà que la fortune me laisse la femme en m'enlevant toute la dot que j'avais

acceptée en compensation du cœur qu'elle n'a pas ! Pourquoi n'ai-je pas été plus honnête, ou pourquoi ne le suis-je pas moins ? Mon pauvre vieil oncle ne se fût pas fait scrupule d'accepter la fortune de Blanche, de quelque côté qu'elle vînt ; il ne peut même comprendre ce qui me pousse à la refuser ; il est amèrement indigné contre moi, et presque frappé au cœur. Je mécontente tout le monde. Misérable être, faible, imparfait, mutilé, il semble que je sois au-dessous de toute fortune. Je ne fais ni mon bonheur ni celui des personnes avec lesquelles je suis en rapport. Quel avenir y a-t-il pour cette pauvre petite frivole jeune fille qui doit prendre mon nom obscur et partager ma destinée ? Je n'ai ni assez d'ambition pour m'exciter, ni assez d'estime de moi-même pour me consoler ; comment pourrais-je la consoler, elle, de mon insuccès ? Si j'écrivais un livre qui arrivât à vingt éditions, je serais le premier à me moquer de ma renommée. Si je pouvais réussir au barreau, conquérir une fortune en effrayant des témoins et leur extorquant des preuves, serait-ce là une réputation qui satisferait mes désirs, une profession dans l'exercice de laquelle ma vie serait bien employée ? Que je voudrais être ce prêtre assis en face de moi, et qui n'a pas levé les yeux de dessus son bréviaire, si ce n'est dans le tunnel de Reigate, parce qu'il n'y voyait plus ; ou bien ce vieux gentleman, son voisin, qui lui lance des regards de haine par-dessus son journal ! Le prêtre ferme les yeux pour ne pas voir ce monde-ci, et ses pensées s'occupent de son livre qui doit le guider dans le chemin de l'autre monde. Son voisin le hait comme un monstre, un tyran, un persécuteur ; il rêve de martyrs sur des bûchers allumés par ce prêtre, dont le pâle visage s'illumine de ces flammes lugubres. Ces deux hommes n'ont pas de doute ; ils marchent avec confiance, portant leur charge de logique.

— Désirez-vous voir le journal, monsieur ? » interrompit en ce moment le gros gentleman.

Le journal contenait un article flamboyant contre l'ordre du gentleman en robe noire qui voyageait avec eux.

Pen prit le journal en remerciant celui qui le lui offrait, et continua sa rêverie sans même lire deux phrases de la gazette.

« Et cependant, accepteriez-vous la foi de l'un ou de l'autre

de ces hommes, avec toutes ses conséquences? se dit-il. Hélas! il faut porter son propre fardeau, se façonner sa propre foi, penser ses propres pensées, et prier ses propres prières. A quelle oreille humaine pourrais-je tout dire, si j'en avais envie? ou qui comprendrait tout ce que je lui dirais? Qui connaîtra les occasions perdues et autres causes de l'insuccès d'autrui? Qui pèsera les passions qui accablent la raison, et les défauts qui la frappent d'impuissance? Qui dira quelle étendue de vérité l'esprit de son voisin peut recevoir, et s'il est bien organisé pour comprendre ce qui est juste? Qui dira quel accident invisible ou inconnu, quelle terreur de jeunesse, quel hasard bon ou mauvais, a pu changer tout le cours d'une vie? Comme le jet d'un caillou suffit pour mettre fin à cette vie, ainsi un grain de sable suffit pour en détourner le cours. Qui pèsera les circonstances, les passions, les tentations qui sont portées à notre compte en bien ou en mal, si ce n'est le seul Être devant la terrible sagesse duquel nous nous agenouillons, et à la miséricorde duquel nous demandons pardon? C'est ici la fin, pensa Pen; ce jour-ci ou celui de demain réglera le compte de ma jeunesse. Il est, hélas! bien fastidieux, ce passé que j'examine; c'est une triste histoire dont j'arracherais volontiers bien des pages. Mais qui ne s'est pas fatigué? qui n'a pas fait de chute? qui est sorti du combat sans quelque blessure? »

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine, et le cœur du jeune homme s'humilia humblement et tristement devant le trône où siègent la Sagesse, l'Amour, la Miséricorde pour tous; et il fit sa confession.

« Qu'importe que j'aie un nom? qu'importe que je reste pauvre? pensa-t-il. Si j'épouse cette femme que j'ai choisie, puissé-je avoir la force et la volonté de lui être fidèle et de la rendre heureuse! Si j'ai des enfants, que Dieu m'enseigne à dire la vérité et à agir selon la justice au milieu d'eux, et à leur laisser un nom honoré! Il n'y a pas de splendeurs pour mon mariage. Ma vie en mérite-t-elle? Je commence une nouvelle phase de mon existence; puisse-t-elle être meilleure que la dernière, je vous en prie, ô mon Dieu! »

Le train s'arrêta à Tunbridge au moment où Pen faisait ces dernières réflexions. Arthur rendit le journal à son voisin, duquel il prit congé tandis que le prêtre étranger était

toujours assis dans son coin, les yeux sur son livre. Pen s'élança hors du wagon, son sac de nuit à la main, et vivement déterminé à affronter sa fortune.

Une citadine le transporta rapidement de la station à la maison de lady Clavering; et, pendant cet espace de temps, Arthur composa un petit discours qu'il se proposait d'adresser à Blanche, et qui était réellement aussi vertueux, aussi honnête, aussi bien pensé que tout ce qu'un homme de son caractère eût pu dire en pareille circonstance. Voici quel en était le sens.

« Blanche, je ne puis comprendre ce que vous avez voulu me dire par votre dernière lettre; je ne sais si ma loyale et franche proposition vous est, ou non, agréable. Je pense que vous savez la raison qui me fait renoncer aux avantages que m'offrait le mariage avec vous, et que je ne crois pas pouvoir accepter sans me déshonorer. Si vous doutez de mon affection, me voici prêt à vous la prouver. Faites appeler Smirke et marions-nous sur-le-champ. C'est bien sincèrement que je compte tenir ma promesse, vous chérir pendant toute la vie, enfin être pour vous un mari aimant et fidèle. »

Arthur s'élança de la citadine sur le seuil de la porte du vestibule, où il rencontra un domestique qu'il ne connaissait pas. Cet homme parut surpris de l'apparition d'un gentleman avec un sac de nuit, qu'il n'offrit pas de prendre des mains d'Arthur.

« Milady n'est pas à la maison, monsieur, dit le domestique.

— Je suis M. Pendennis, répliqua Arthur. Où est Lighfoot ?

— Lighfoot est parti, milady est sortie, et mes ordres sont....

— J'entends la voix de miss Amory dans le salon, dit Arthur. Portez-moi ce sac dans un cabinet de toilette, s'il vous plaît. »

Et passant devant le domestique, il se dirigea tout droit vers le salon, d'où s'échappa, au moment où la porte s'ouvrit, un gazouillement de notes mélodieuses.

Notre petite sirène était au piano, chantant de toute la force de ses poumons et avec toutes ses fascinations. Le jeune Clavering dormait sur le sofa, indifférent à la musique; mais près de Blanche était assis un gentleman que cette

harmonie avait ravi en extase. Blanche chantait une romance pleine d'amour et de tristesse.

Lorsque la porte s'ouvrit, le gentleman tressaillit en poussant un : « Holà ! » la musique cessa et la chanteuse jeta un petit cri. Frank Clavering s'éveilla sur le sofa, et Arthur s'avança en disant :

« Eh quoil Foker ! Comment vous portez-vous, Foker ? »

Il jeta un regard sur le piano, et là, à côté de miss Amory, se trouvait un étui de maroquin rouge tout pareil à celui qu'il avait vu, trois jours auparavant, dans la main de Harry, quand l'héritier de Logwood sortait de la boutique d'un bijoutier de Waterloo-Place. La boîte était ouverte, et autour d'un petit coussin de satin blanc s'enroulait un superbe serpent-bracelet, avec une tête de rubis et une queue de diamants éblouissants.

« Comment ça va-t-il, Pendennis ? » dit Foker.

Blanche fit divers mouvements d'épaules et donna de nombreux signes d'intérêt et d'agitation. Puis elle mit son mouchoir sur le bracelet et s'avança, la main tremblante, pour serrer celle de Pen.

« Comment va la chère Laure ? » demanda-t-elle.

La figure de Foker, si piteuse et si embarrassée, cette figure s'élevant sur un corps vêtu du plus grand deuil, nous laissons à l'imagination du lecteur le soin de la lui représenter, ainsi que celle de maître Frank Clavering qui, ayant jeté un coup d'œil de malice sur ces trois intéressants personnages, n'eut que le temps de crier : « Voilà un charmant trio ! » avant de disparaître avec un ricanement.

Pen s'était contenu jusqu'à ce moment ; mais ayant de nouveau regardé Foker, dont les oreilles et les joues étaient d'un rouge pourpre, Arthur partit d'un éclat de rire si sauvage et si bruyant, que Blanche en fut effrayée plus qu'elle ne l'eût été d'une sérieuse colère.

« C'était donc là ce secret, en vérité ? Ne rougissez pas, ne détournez pas la tête, Foker, mon bon. Savez-vous que vous êtes un modèle de fidélité ? Pouvais-je tenir entre Blanche et une telle constance ? pouvais-je tenir entre miss Amory et quinze mille livres sterling de rente ?

— Ce n'est pas cela, monsieur Pendennis, répliqua Blanche avec une grande dignité. Ce n'est pas l'argent, ce n'est pas

le rang, ce n'est pas l'or qui me touche, *moi !* mais c'est la constance, c'est la fidélité, c'est un cœur plein d'amour et de confiance, que je regarde comme un trésor ; oui, comme un trésor ! »

Elle fit un geste pour prendre son mouchoir ; mais se rappelant ce qu'il y avait dessous, elle s'arrêta à temps.

« Je ne nie pas, je ne dissimule pas (ma vie est au-dessus de toute dissimulation, et mon cœur sera toujours à nu pour celui à qui je le donne) que j'ai cru vous aimer ; oui, j'avoue que j'ai cru être aimée de vous ! Je me cramponnais à cette croyance ; je faisais tous mes efforts pour croire, je désirais croire, je priais Dieu pour qu'il me donnât foi en votre amour. Mais votre conduite, vos paroles si froides, si insensibles, si cruelles, m'ont enfin détrompée. Vous jouiez avec le cœur de la pauvre fille ! Vous m'avez renvoyé avec dédain la parole que je vous avais donnée ! J'ai tout dit.... tout expliqué à M. Foker.

— C'est vrai, dit Foker avec un regard plein de dévouement et de conviction.

— Quoi, tout ? s'écria Pen en adressant à Blanche un coup d'œil significatif. C'est donc moi qui suis en faute, n'est-ce pas ? Très-bien, Blanche ; soit. Je n'en appellerai pas de votre arrêt ; je le supporterai en silence. J'arrivais ici, m'attendant à toute autre chose, Dieu le sait, et avec un cœur bien sincèrement et affectueusement disposé pour vous. J'espère que vous serez heureuse avec un autre, comme, je vous le jure, je désirais vous rendre heureuse ; et j'espère que mon honnête vieil ami, Harry, aura une épouse digne de sa fidélité, de sa constance et de son affection. Ces qualités méritent, certes, l'estime de toute femme, même de miss Blanche Amory. Une poignée de main, Harry ; ne me regardez pas de travers. Quelqu'un vous a-t-il dit que je fusse un homme faux et sans cœur ?

— Je crois que vous êtes un.... commença Foker avec colère ; mais Blanche l'interrompit.

— Harry, pas un mot !... Que tout soit oublié et pardonné, je vous en prie.

— Vous êtes un ange, par Jupiter ! vous êtes un ange ! » s'écria Foker. ..

Et Blanche leva séraphiquement les yeux vers le lustre.

« Malgré ce qui s'est passé, et à cause de ce qui s'est passé, je regarderai toujours Arthur comme un frère, continua la séraphique créature; nous nous connaissons depuis des années, nous nous sommes promenés dans les mêmes champs et nous avons cueilli ensemble les mêmes fleurs. Arthur! Henry! je vous conjure de vous donner la main et de vivre amis! Pardonnez-vous réciproquement.... Pour moi, je vous pardonne de tout mon cœur, Arthur. Pourrais-je faire autrement quand je suis si heureuse?

— Il n'y a qu'une personne de nous trois que je plains, Blanche, dit gravement Arthur; et je vous répète encore une fois que j'espère que vous rendrez heureux ce bon garçon, cette honnête et loyale créature.

— Heureux! ô ciel! » s'écria Harry.

Il ne pouvait parler. Son bonheur ruisselait de ses yeux.

« Elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir à quel excès je l'aime, et.... que suis-je? un pauvre petit misérable; pourtant elle m'accueille et dit qu'elle tâchera de.... de.... de m'aimer. Je ne suis pas digne de tant de bonheur. Donnez-nous votre main, mon vieux, puisqu'elle vous pardonne après votre conduite sans pitié. Soyez le bienvenu. Je vous dis que j'aime tous ceux qui l'aiment. Pardieu! qu'elle me dise de baiser la terre et je la baiserais. Dites-moi de baiser la terre! Dites-le-moi, je vous en prie. Je vous aime tant! Vous voyez que je vous aime tant! »

Blanche leva de nouveau les yeux séraphiquement au plafond. Son doux sein palpitait. Elle étendit une main comme pour bénir Harry, et lui permit ensuite royalement de la baiser. Elle prit son mouchoir et le porta à ses yeux, en abandonnant son autre main aux baisers du pauvre Harry tout en larmes.

« Je jure qu'il faudrait être bien misérable pour tromper une aussi aimante créature, » dit Pen.

Blanche mit de côté son mouchoir et posa doucement la main gauche sur la tête de Foker, qui, penché en avant, baisait en pleurant la main droite.

« Fol enfant! dit-elle; il sera aimé comme il mérite de l'être. Qui pourrait ne pas aimer une aussi simple créature? »

En ce moment, Frank Clavering rentra et interrompit ce trio sentimental.

« Eh ! Pendennis, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, Frank ?

— Le cocher veut être payé et s'en retourner. On lui a donné un verre de bière.

— Je vais m'en retourner avec lui, dit Pen. Adieu, Blanche ! Que Dieu vous bénisse, Foker, mon vieil ami ! Vous savez que vous n'avez pas besoin de moi ici. »

Il aurait voulu être déjà bien loin.

« Arrêtez.... j'ai un mot à vous dire. Un mot en particulier, s'il vous plaît, répliqua Blanche. Vous avez assez de confiance en nous pour nous laisser un moment ensemble, n'est-ce pas, Henry ? »

Le ton dont ce nom fut prononcé, et ce touchant appel à sa confiance, remplirent Foker de bonheur.

« Si j'ai confiance en vous ! dit-il. Oh ! qui pourrait vous la refuser, cette confiance ?... Allons-nous-en, Franky, mon garçon.

— Fumons un cigare, dit Frank en arrivant dans le vestibule.

— Cela déplaît à votre sœur, répliqua doucement Foker.

— Le bon Dieu vous bénisse ! elle ne s'en moque pas mal. Pendennis ne faisait que fumer, » dit le candide adolescent.

« Je n'ai qu'une seconde à vous entretenir, dit Blanche à Pen, avec le plus grand calme, quand ils se trouvèrent seuls. Vous ne m'avez jamais aimée, monsieur Pendennis.

— Je vous ai dit combien je vous aimais, répliqua Arthur. Je ne vous ai jamais trompée.

— Je suppose que vous allez rejoindre Laure et l'épouser, continua Blanche.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Vous allez la rejoindre ce soir même, j'en suis sûre. Il est inutile de le nier. Vous n'avez jamais eu d'amour pour moi.

— Et vous ?

— *Moi, c'est différent. J'ai été gâtée de bonne heure. Je ne puis vivre en dehors du monde ; je ne puis me passer d'excitation. J'aurais pu être autrement, sans doute, mais il est trop tard pour changer. Si je ne puis avoir d'émotions, il me*

4. Tous les mots en italiques jusqu'à la fin du chapitre sont en français dans le texte.

faut au moins le monde. Vous ne m'offriez ni le monde ni les émotions. Vous êtes *blasé* sur tout, même sur l'ambition. Une carrière s'ouvrait devant vous ; vous n'en avez pas voulu. Vous y renoncez.... et pourquoi ? pour une *bêtise*, pour un absurde scrupule. Pourquoi refuser ce siège au parlement ? pourquoi vous montrer si *puritain* ? Pourquoi refuser ce qui m'appartient de droit, de droit, *entendez-vous* ?

— Vous savez donc tout ?

— Depuis un mois seulement. Mais j'avais des soupçons depuis le bal de Baymouth.... depuis *n'importe* quand. Voyons, Arthur, il n'est pas trop tard. Foker est comme s'il n'était pas ; et vous avez encore devant vous une haute position dans le monde. Pourquoi ne pas siéger au parlement, déployer votre talent, et conquérir une place dans la société pour vous et pour votre femme ? Si j'accepte ce mari-là, c'est qu'il est bon, il est riche, il est.... Enfin, vous le connaissez autant que moi. Mais pensez-vous que je ne préférerais pas un homme qui fera parler de moi ? Si le secret se découvre, je suis riche à millions. Est-ce que toutes ces histoires me regardent ? Ce n'est pas ma faute à moi. D'ailleurs ce secret restera ignoré.

— Vous direz tout à Harry, n'est-ce pas ?

— *Je comprends. Vous refusez*, répliqua Blanche avec colère. Je le dirai à Harry quand cela me plaira, quand nous serons mariés. Vous ne me trahirez pas, n'est-ce pas ? Vous, qui possédez le secret d'une fille sans défense, vous n'en abuserez pas ? vous ne vous tournerez pas contre elle ? *S'il me plaît de le cacher, mon secret, pourquoi le donnerais-je ? Je l'aime, mon pauvre père, voyez-vous. J'aimerais mieux vivre avec lui qu'avec toutes vos fades intrigants du monde. J'ai besoin d'émotions, il m'en donne. Il m'écrit. Il écrit très-bien, savez-vous ?... comme un pirate, comme un bohémien, comme un homme ! Sans cette fatale affaire, j'aurais dit à maman : Ma mère, quittons ce lâche mari, cette lâche société ; retournons à mon père.*

— Le pirate vous eût lassée comme tout le reste, dit Pen.

— *Eh ! il me faut des émotions,* » dit Blanche.

Elle ne s'était jamais si bien révélée à Pen, durant une intimité de plusieurs années, que dans ces quelques moments ; jamais il ne l'avait si bien connue, quoiqu'il vît alors plus

que ce qu'il y avait réellement en elle. Car cette jeune personne n'était pas capable d'aller jusqu'au bout d'une émotion; elle avait un faux enthousiasme, une fausse haine, un faux amour, un faux goût, un faux chagrin, et tout cela flamboyait et semblait fort violent pour un instant, mais ne tardait pas à se calmer et à faire place à une autre fausse émotion.

CHAPITRE XXV.

Qui est un chapitre de mariages.

Pen s'impacienta et s'irrita à la station de Tunbridge jusqu'à l'arrivée du train qui se rendait à Londres, c'est-à-dire pendant une grande demi-heure, qui lui parut aussi longue que six heures. Mais enfin même cet immense espace de temps s'écoula; le train se remit en marche, les feux de Londres apparurent dans le lointain; un gentleman, qui oublia son sac de nuit dans le wagon, se précipita sur un cabriolet et dit au cocher :

« Jermyn-Street, aussi vite que possible! »

Le cocher le remercia de la gratification qui lui fut mise dans la main, et Pen enjamba trois à trois les marches de l'escalier de l'hôtel où lady Rockminster s'était logée.

Laure était seule dans le salon; elle lisait, la figure pâle, à la lueur d'une lampe. Cette pâle figure leva les yeux quand Pen ouvrit la porte.

Suivrons-nous notre héros? Les grands moments de la vie sont des moments comme les autres. Votre arrêt est prononcé en un ou deux mots. Un seul regard des yeux, un simple serrement de main, peut décider votre sort; ou bien aussi un mouvement des lèvres, encore qu'elles ne prononcent aucun mot.

Quand lady Rockminster, après avoir fait sa sieste, se lève et se rend au salon, nous pouvons y entrer avec elle.

« Parole d'honneur, jeunes gens! » Tels sont les premiers mots de la vieille dame; et la femme de chambre

ouvre de grands yeux étonnés par-dessus l'épaule de sa maîtresse.

Lady Rockminster peut bien s'écrier ainsi, et sa femme de chambre regarder avec étonnement, car les jeunes gens forment tableau, et Pen est dans une posture que toute jeune dame qui lit ces lignes a souvent entendu décrire, qu'elle a vue, ou qu'elle espère voir, ou que, du moins, elle mérite de voir.

En un mot, dès qu'il fut entré dans la chambre, Pen s'approcha de Laure au pâle visage ; et, sans lui laisser même le temps de s'écrier : « Quoi ! déjà de retour ? » il saisit la main tremblante qu'elle lui tendait au moment de se lever, tombe à genoux devant elle et dit rapidement : « Je l'ai vue. Elle s'est engagée à Harry Foker.... et.... et MAINTENANT, Laure ? »

La main de Laure serre celle d'Arthur ; ses yeux rayonnants lui répondent et ses lèvres aussi, quoique sans prononcer un mot. La tête de Pen s'incline sur les genoux de la jeune fille, et il s'écrie en sanglotant : « Viens nous bénir, chère mère ! »

Et des bras aussi chers que ceux d'Hélène s'enlacent autour de lui.

C'est en cette conjoncture que lady Rockminster arrive et s'écrie : « Parole d'honneur, jeunes gens !... Beck, sortez ! Qu'est-ce que vous avez besoin de fourrer votre nez ici ? »

Pen se lève d'un air de triomphe, sans lâcher la main de Laure.

« Elle me console de mon malheur, madame, dit-il.

— Pourquoi lui baisiez-vous la main ? On ne peut pas savoir ce que vous ferez après. »

Pen baisa la main de la vieille dame.

« J'ai été à Tunbridge, dit-il, et j'ai vu miss Amory ; et j'ai trouvé, en arrivant, qu'un misérable m'avait remplacé dans son affection, ajouta-t-il d'un air tragique.

— Est-ce là tout ? Est-ce pour cela que vous pleurnichiez à genoux ? demanda la vieille dame en se fâchant. Vous auriez pu garder vos nouvelles jusqu'à demain.

— Oui.... un autre m'a supplanté, continua Pen. Mais pourquoi l'appeler misérable ? Il est brave, il est constant, il est jeune, il est riche, il est beau.

— Quelles absurdités me contez-vous là ? s'écria la vieille dame. Qu'est-il arrivé ?

— Miss Amory m'a donné mon congé et a accepté Henry Foker, Esq. Je l'ai surprise lui gazouillant des romances tandis qu'il était à ses pieds. Le rhumatisme de la vieille mistress Planter, qui a servi de prétexte pour empêcher l'arrivée de la chère Laure, n'est qu'une habile invention de Blanche ; le rhumatisme, c'est Harry. C'est le plus constant et le plus généreux des hommes. Il a promis la cure de Logwood au mari de lady Anne, à laquelle il a fait un splendide cadeau de noces, et il a couru se jeter aux pieds de Blanche lorsqu'il s'est trouvé libre.

— De sorte que, ne pouvant avoir Blanche, vous vous résignez à prendre Laure ; est-ce là ce que vous faites ? demanda la vieille dame.

— Il s'est noblement conduit, dit Laure.

— J'ai agi conformément aux conseils de Laure, répliqua Pen ; peu vous importe comment, lady Rockminster, mais du mieux que j'ai su et pu. Si vous voulez dire que je ne suis pas digne de Laure, je le sais, et je prie Dieu de me rendre meilleur. Et si l'amour et la société de la meilleure et de la plus pure des créatures de ce monde peuvent quelque chose pour cela, j'aurai du moins le secours de ces influences.

— Hum ! hum ! fit la vieille dame, en regardant le jeune couple d'un air satisfait ; tout cela est fort bon, mais j'aurais mieux aimé Barbe-Bleue. »

Afin de détourner la conversation d'un sujet qui devenait pénible pour certaines des parties présentes, Pen songea à son entrevue avec Huxter et aux affaires de Fanny Bolton, qu'il avait oubliées dans l'agitation et l'intérêt qu'avaient fait naître les siennes propres. Il raconta aux dames comment Huxter avait élevé Fanny au rang de son épouse, et les terreurs que lui inspirait l'arrivée de son père. Il décrivit la scène avec beaucoup de verve, ayant soin d'insister spécialement sur ce qui concernait la coquetterie de Fanny et son irrépressible désir de captiver le sexe masculin. Il voulait dire par là : « Vous voyez, Laure, que je n'ai pas été si coupable dans cette petite affaire ; c'est la fillette qui me faisait la cour, et moi je résistais. Comme je ne suis plus là,

la petite sirène exerce ses artifices et ses fascinations sur d'autres. Que cette affaire soit donc effacée de votre esprit, s'il vous plaît, ou punissez-moi bien doucement de ma faute. »

Laure comprit où tendaient ces explications empressées.

« Si vous avez fait mal, vous vous en repentez, cher Pen, dit-elle; et vous savez, ajouta-t-elle en rougissant et avec un coup d'œil significatif, que je n'ai pas le droit de vous faire des reproches.

— Hum ! grommela la vieille dame; j'aurais préféré Barbe-Bleue.

— Ce passé n'existe plus. L'avenir est devant nous. Je ferai de mon mieux pour que votre avenir soit heureux, chère Laure, » dit Pen.

Son cœur était attendri par la perspective de son bonheur; il était humilié et saisi d'une crainte respectueuse dans la contemplation de la douceur, de la bonté et de la pureté de Laure. Il aimait mieux sa femme à cause de l'aveu de son sentiment passager pour Warrington, à cause de la confiance avec laquelle elle avait mis à nu devant lui son noble cœur.

Et Laure? sans doute elle se disait : « Il est bien étrange que j'aie pu un moment m'intéresser à un autre qu'Arthur. Je suis presque contrariée en songeant que cet autre m'importe si peu à présent, et que j'ai si peu de regret de son départ. Ah ! comme, durant ces deux derniers mois, j'ai appris à aimer Arthur ! Je ne m'inquiète que d'Arthur; que je dorme ou que je sois éveillée, toutes mes pensées sont pour lui; il n'est jamais absent de mon esprit. Et il va être à moi, à moi ! et je vais l'épouser ! je ne serai pas sa servante, comme ce matin encore je pensais l'être; car je me serais mise aux genoux de Blanche pour la supplier de me laisser vivre auprès de lui. Et maintenant.... Oh ! c'est trop de bonheur ! Oh ! mère, mère, que n'êtes-vous ici ! »

Et il lui sembla qu'Hélène était réellement présente, quoique invisible. Une auréole de félicité semblait émaner d'elle. Elle marchait d'un pas différent et rayonnait d'une beauté plus fleurie. Arthur vit ce changement, et les regards perçants de la vieille lady Rockminster le remarquèrent aussi.

« Quelle sournoise modeste petite friponne vous êtes ! murmura-t-elle à l'oreille de Laure, tandis que Pen riait et ra-

contait avec verve l'histoire de Huxter ; et comme vous avez gardé votre secret !

— Que pouvons-nous faire pour aider ce jeune couple ? » demanda Laure.

Il était naturel que miss Laure s'intéressât à tous les jeunes couples, comme les amants généreux aiment toujours les autres amants.

« Il faut que nous allions les voir, dit Pen.

— Sans doute, il faut que nous allions les voir, répéta Laure. Je veux aimer beaucoup Fanny. Allons-y tout de suite. Lady Rockminster, me permettez-vous de prendre la voiture ?

— Y aller maintenant !... eh, petite sotte, il est onze heures du soir. M. et mistress Huxter sont en bonnet de nuit, je n'en doute pas.... Et quant à vous, monsieur, il est temps de vous en aller. Bonne nuit, monsieur Pendennis. »

Arthur et Laure demandèrent encore dix minutes.

« Eh bien, nous irons demain matin, dit Laure. Je reviendrai vous chercher avec Marthe.

— Une couronne de comte, dit Pen, enchanté de lui-même, fera beaucoup d'effet dans Lamb-Court et dans Smithfield. Attendez... Lady Rockminster, voulez-vous être d'une petite conspiration ?

— Comment l'entendez-vous, votre conspiration ?

— Il s'agirait d'être un peu indisposée demain matin ; puis, quand le vieux Huxter arrivera, de me permettre de l'appeler. Si la pensée de soigner un baronnet à la campagne le met en si bonne humeur, quelle influence une comtesse n'aura-t-elle pas sur lui ? Quand il sera attendri, quand il sera bien mûr, nous lui apprendrons le secret, nous ferons entrer les jeunes époux, nous extorquerons la bénédiction paternelle, et la comédie sera jouée.

— Quel tas de bêtises ! dit la vieille dame. Prenez votre chapeau, monsieur. Venez, miss. Allons, bon ! voilà que ma tête se tourne d'un autre côté. Bonne nuit, jeunes gens. »

Qui sait si la vieille dame ne songea pas aux jours de sa jeunesse, en s'en allant appuyée sur le bras de Laure, hochant la tête et marmottant entre ses dents ?

Le lendemain de bonne heure, Laure et Marthe arrivèrent comme il avait été convenu ; espérons que la sensation désirée

se produisit dans Lamb-Court, d'où le trio se rendit chez M. et mistress Samuel Huxter, en leur demeure de Charterhouse-Lane.

Les deux dames se regardèrent avec beaucoup d'intérêt, et non sans émotion du côté de Fanny. Elle n'avait pas vu son tuteur, comme elle appelait Pen, depuis l'événement qui l'avait unie à M. Huxter.

« Samuel m'a dit combien vous avez été bon, dit-elle. Vous avez toujours été bon, monsieur Pendennis. Et.... et j'espère madame, que votre amie va mieux, celle qui s'est trouvé mal dans Shepherd's-Inn.

— Je m'appelle Laure, dit l'autre en rougissant. Je suis, c'est-à-dire j'étais... non, je suis la sœur d'Arthur; et nous vous aimerons toujours pour la bonté que vous avez eue de le soigner quand il était malade. Et quand nous serons à la campagne, j'espère que nous nous verrons. Ce sera toujours un plaisir pour moi de savoir que vous êtes heureuse, Fanny.

— Nous allons faire ce que vous avez fait, Huxter et vous, Fanny. Où donc est Huxter? Quel gentil petit logement vous avez! Quel joli chat! »

Tandis que Fanny répond aux questions de Pen, Laure se dit en elle-même : « Est-ce donc là la créature qui nous a tant effrayés? Que trouvait-il en elle de si charmant? C'est une gentille petite personne, sans doute; mais quelles manières! Enfin elle a été bien bonne pour lui pendant sa maladie; que Dieu lui donne le bonheur en récompense! »

M. Samuel était allé rejoindre son papa. Mistress Huxter dit que le vieux gentleman devait arriver ce jour même au café Somerset, dans le Strand; et Fanny avouait qu'elle tremblait fort à l'idée de l'entrevue.

« Si ses parents le repoussent, que ferons-nous? dit-elle. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir causé la ruine de mon mari. Il faut que vous intercédiez pour nous, monsieur Arthur. Si M. Huxter senior écoute quelqu'un, il se laissera sûrement influencer par vous. »

Il était évident que Fanny considérait encore Pen comme un être supérieur. Sans doute Arthur se rappela le passé, en remarquant les petits airs de tragédie, les petites manières solennelles, les petites terreurs, les petites vanités de la petite femme,

Dès que les visiteurs se furent retirés, entrèrent MM. Linton et Blades, qui arrivaient naturellement pour voir M. Huxter, et qui apportaient avec eux un suave parfum de tabac. Ils avaient vu l'équipage arrêté devant la porte du boulanger, et la couronne de comte leur avait inspiré un sentiment plein de respect. Ils demandèrent à Fanny quel était ce grand personnage qui venait de s'éloigner, disant que la comtesse était de la bonne pâte. Et quand ils apprirent que c'était M. Pendennis avec sa sœur, ils dirent que le père de Pen n'était qu'un carabin, et que le fils prenait de maudits airs. Ils s'étaient trouvés en compagnie de Huxter, la nuit de sa petite altercation avec Pen à l'Arrière-Cuisine.

En traversant Fleet-Street pour regagner l'hôtel, Laure dit, au grand amusement de Pen, que Fanny était très-bien, mais qu'elle n'avait réellement pas ce qu'on appelle de la beauté, ou que du moins elle, Laure, ne pouvait découvrir cette beauté; et, étant arrêtés par un embarras de voitures près de Temple-Bar, ils aperçurent le jeune Huxter qui retournait vers sa femme.

« Le gouverneur est arrivé au café de Somerset; il est d'humeur passable à cause du chemin de fer, sans doute. Mais je n'ai pas osé lui parler de... de l'affaire. N'essayerez-vous pas d'aborder la fatale question, monsieur Pendennis? »

Pen répondit qu'il allait sur-le-champ trouver M. Huxter et voir ce qu'il y avait à faire. Huxter junior rôderait aux environs pendant la redoutable entrevue. La couronne de comte l'avait aussi rempli d'étonnement, et le vieux Huxter lui-même la contempla avec joie de la fenêtre du café Somerset, d'où il prenait toujours plaisir à regarder la foule qui passait dans le Strand.

« Je puis me payer un petit voyage, monsieur, dit Huxter père en serrant la main de Pen. Vous savez sans doute les nouvelles? Nous avons notre *bill*, monsieur. Nous aurons notre embranchement; nos actions montent; nous achetons vos trois champs le long de la rivière, et nous vous garnissons la poche d'une somme rondelette, monsieur Pendennis.

— Vraiment!.... Eh bien, c'est une bonne nouvelle! »

Pen se rappela qu'il y avait depuis trois jours chez lui une lettre de M. Tatham; mais il ne l'avait pas ouverte, parce qu'il avait d'autres affaires plus intéressantes.

« J'espère que vous n'allez pas vous enrichir et renoncer à l'exercice de votre art, dit Pen. Nous ne pouvons nous passer de vous à Clavering, monsieur Huxter, quoique l'on dise beaucoup de bien de votre fils. Mon ami, le docteur Goodenough, fait grand cas de ses talents. Ce doit être dur pour un praticien aussi éminent que vous, de rester enfoui dans une bourgade de province.

— La capitale, voilà la sphère qu'il m'eût fallu, monsieur, répliqua M. Huxter en promenant ses regards dans le Strand. Mais on prend son affaire où on la trouve; et j'ai succédé à mon père.

— C'était également la profession de mon père, dit Pen. Je regrette parfois de ne l'avoir pas embrassée, moi aussi.

— Vous, monsieur, vous suivez une plus brillante carrière, s'écria le vieux gentleman. Vous aspirez au sénat, aux honneurs littéraires. Vous maniez la plume du poète, monsieur, et vous fréquentez les cercles du grand monde. Nous avons les yeux sur vous, à Clavering. Nous lisons votre nom parmi ceux des personnes invitées chez la noblesse. L'autre jour, ma femme trouvait fort étrange que vous ne fussiez pas nommé parmi les convives d'un festin donné par le comte de Kidderminster. Puis-je vous demander à quel membre de la noblesse appartient l'équipage d'où je vous ai vu descendre ?.... A la comtesse douairière de Rockminster ? Comment se porte Sa Seigneurie ?

— Sa Seigneurie est un peu indisposée; et, quand j'ai appris que vous arriviez à Londres, je l'ai fort engagée à vous consulter, monsieur Huxter, » dit Pen.

Il sembla au vieux Huxter que, s'il avait cent votes pour Clavering, il les donnerait tous à Pen.

« Il y a dans la voiture une de vos vieilles amies, une dame de Clavering; voulez-vous venir lui parler ? » demanda Pen.

Le vieux chirurgien était enchanté de pouvoir parler à un équipage blasonné au milieu de la foule qui remplissait le Strand; il s'empressa de sortir, saluant et souriant.

Huxter jeune, qui rôdait par là, fut témoin de l'entrevue de son père avec Laure; il vit celle-ci avancer la main; puis, après quelques mots échangés avec Pen, son père s'élança dans la voiture, qui partit aussitôt.

Il n'y avait pas de place pour Arthur, qui s'approcha

en souriant du jeune chirurgien et lui dit où son père se rendait.

Durant tout le trajet, l'artificieuse Laure flatta, caressa et cajola si adroitement le vieux gentleman, que celui-ci lui eût tout accordé. Lady Rockminster acheva la victoire en lui faisant compliment de son talent et en se montrant fort désireuse d'avoir son avis.

« Quels étaient les symptômes de Sa Seigneurie ? Devait-il se consulter avec le médecin ordinaire de Sa Seigneurie ? M. Jones ne se trouvait pas à Londres ? Il serait enchanté de consacrer au service de Sa Seigneurie toute son expérience et toutes ses facultés. »

Il fut si charmé de sa malade, qu'il en écrivit à sa femme et à toute la famille ; il ne parla que de lady Rockminster à Samuel, quand ce jeune homme vint partager le bifteck et la sauce aux huîtres de son père, avant de l'accompagner au spectacle. « Il y avait dans Sa Seigneurie une grandeur pleine de simplicité, une politesse, une urbanité, une grâce, une noblesse, qu'il n'avait jamais remarquées dans aucune autre femme. Les symptômes ne semblaient pas alarmants ; il avait prescrit : *Spir : ammon : aromat* : avec un peu de *sp : menth : pip* : et d'eau de fleur d'oranger. C'était tout ce qu'il fallait. Miss Bell semblait dans les termes de l'affection et de l'intimité la plus confiante avec Sa Seigneurie. Elle était sur le point de se marier. Tous les jeunes gens devraient se marier. Telles étaient les paroles de Sa Seigneurie. « Et la comtesse a daigné me questionner sur ma famille, et je vous ai nommé à Sa Seigneurie, Sam, mon garçon. J'irai la voir demain, et, si les remèdes que j'ai prescrits n'ont pas produit l'effet attendu, j'y ajouterai sans doute un peu de *spir : lavend : comp* : ce qui remettra complètement ma noble malade. Quel est le théâtre le plus fréquenté par.... par les hautes classes de la société, eh ! Sam ? et quel divertissement donnerez-vous ce soir à un vieux médecin de campagne, hein, monsieur ? »

Le jour suivant, quand M. Huxter arriva à midi dans Jermyn-Street, lady Rockminster n'avait pas encore quitté sa chambre ; mais miss Bell et M. Pendennis étaient là qui l'attendaient.

Lady Rockminster avait passé une très-bonne nuit et se

portait aussi bien que possible. Comment M. Huxter s'était-il amusé au théâtre avec son fils ? On avait donné une charmante pièce, et mistress O'Leary était charmante dans ce rôle ; elle chantait admirablement ; et quel bon garçon que ce jeune Huxter ! aimé de tout le monde ! l'honneur de sa profession ! Il n'avait pas, sans doute, les façons de son père, ces manières du grand monde qui se perdent tous les jours un peu plus ; mais il n'y avait pas de plus excellent, de plus loyal garçon. « Quoi que vous fassiez, monsieur, il devrait aller exercer son art à Clavering, dit Arthur ; il devrait se marier, s'établir comme les autres.

— Ce sont les propres paroles que me disait hier Sa Seigneurie, monsieur Pendennis. Il devrait se marier ; oui, Sam devrait se marier, monsieur.

— La ville est pleine de tentations, monsieur, » continua Pen.

Le vieux gentleman pensa à mistress O'Leary, cette houri.

« Il n'est pas de meilleure sauvegarde pour un jeune homme que le mariage avec une créature charmante et affec-tionnée.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai.

— Et l'amour vaut mieux que l'argent, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, dit miss Bell.

— Je suis d'accord avec une si belle autorité, dit le vieux gentleman en saluant.

— Voyons, monsieur, dit Pen, si j'avais une nouvelle à vous annoncer ?

— Bonté divine ! monsieur Pendennis, que voulez-vous dire ? demanda le vieux gentleman.

— Si j'avais à vous dire qu'un jeune homme, entraîné par une passion irrésistible pour une admirable et très-vertueuse jeune personne, une jeune personne dont tout le monde tombe amoureux, et obéissant aux conseils de son cœur et de sa raison, s'est décidé à l'épouser ? Si je vous disais que cet homme est mon ami ; que notre excellente, notre noble et chère comtesse douairière de Rockminster, s'intéresse à lui (et vous pouvez vous imaginer le chemin qu'un jeune homme doit faire dans le monde, quand la famille Rockminster s'intéresse à lui) ; si je vous disais que vous le connaissez.... qu'il est ici.... que c'est....

— Sam marié! Bonté divine! monsieur, ce n'est pas cela que vous voulez dire?

— Et avec une si gentille créature, cher monsieur Huxter!

— Lord Rockminster est enchanté de cette jeune femme, » dit Pen.

C'était son premier petit mensonge dans toute cette histoire.

« Marié! le coquin! il est marié! pensa le vieux gentleman.

— Les voici, monsieur, » dit Pen qui alla ouvrir la porte.

M. et mistress Samuel Huxter entrèrent et vinrent s'agenouiller tous deux devant le vieux gentleman. La petite Fanny trouva grâce auprès de lui : il y avait quelque chose de si séduisant en elle, malgré l'opinion de Laure!

« Je ne le ferai plus jamais, mon père, dit Sam.

— Levez-vous, monsieur, » dit M. Huxter.

Ils se levèrent. Fanny s'approcha lentement, modestement, de son beau-père, et le regarda d'un air si gentil et si piteux, qu'un instant après M. Huxter se surprit à baiser la petite femme qui souriait et pleurait à la fois; et il sentit qu'il l'aimait.

« Comment vous appelez-vous, ma chère? demanda-t-il au bout d'une minute.

— Fanny, papa, » répondit mistress Samuel.

CHAPITRE XXVI.

Exeunt omnes.

Nos personnages sont tous d'un mois plus vieux qu'ils ne l'étaient lors des dernières aventures et conversations rapportées dans le chapitre précédent. Un grand nombre d'entre eux se trouvent réunis par hasard dans la petite ville de province où nous fîmes leur connaissance.

Frédéric Lightfoot, ci-devant maître d'hôtel au service de sir Francis Clavering, de Clavering-Park, baronnet, a pris

la liberté de faire savoir à la noblesse et à la classe riche du comté qu'il a acheté l'hôtel confortable et bien connu des *Armes de Clavering*, à Clavering, où il espère que les gentlemen et les familles du comté voudront bien l'honorer de leur patronage.

« Cette maison ancienne et bien établie, dit la circulaire de M. Lightfoot, a été réparée et décorée avec goût et de la manière la plus confortable. Les gentlemen qui chassent avec des chiens de Dumplingbeare trouveront, aux *Armes de Clavering*, d'excellentes écuries et d'amples boxes pour chevaux. Une salle de billard fort commode a été ajoutée à l'établissement, et les caves sont garnies des vins et liqueurs les plus choisis; car le propriétaire n'a pas eu égard à la dépense. Les voyageurs du commerce trouveront aussi, aux *Armes de Clavering*, tout ce qu'ils peuvent désirer; et les prix de toutes choses ont été mis en harmonie avec l'esprit d'économie qui est l'esprit du siècle où nous vivons. »

De fait, la vieille auberge semble pleine d'animation. Les armoiries de Clavering ont été splendidement repeintes au-dessus de l'entrée. Les fenêtres de la salle de café sont claires et propres, et ornées du houx de Noël; les magistrats ont eu leur réunion dans la salle de jeu de l'ancienne assemblée. La salle des fermiers est tenue comme à l'ordinaire, et fréquentée par une foule croissante, très-satisfaite de la cuisine de mistress Lightfoot. Ses sauces indiennes et sa soupe au *mulligatawny* sont surtout populaires. Le major Stokes, le respectable locataire de Fair Oaks-Cottage, le capitaine Glanders, à la demi-solde, et d'autres personnes considérables du pays, se sont prononcés en faveur de ces mets, et s'en sont régalez plus d'une fois, en particulier d'abord, puis au dîner de l'Institut de Clavering, à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau salon de lecture, où les principaux habitants de la florissante petite ville firent honneur à l'excellente chère de l'hôtesse. Le fauteuil de président était occupé par sir Francis Clavering, baronnet, secondé de l'estimable recteur, le docteur Portman; avec M. Barker, esquire, pour vice-président, secondé par les révérends J. Simcoe et S. Jowls. Barker est le chef de la manufacture de rubans et le principal directeur de l'embranchement que la compagnie du grand chemin de fer dirige sur Clavering et Chatteries, et qui sera terminé

l'année prochaine, car les ouvriers et les ingénieurs y travaillent actuellement avec beaucoup d'activité.

« Un événement intéressant qui va probablement arriver dans la vie de notre concitoyen, poète et romancier, Arthur Pendennis, esquire, l'a fait renoncer, dit-on, à l'intention qu'il avait de se porter candidat pour notre bourg. » C'est le Champion de Chatteries, l'Agriculteur de Clavering et Pêcheur de Baymouth, qui parle; ce journal de province si indépendant, si célèbre par l'immuabilité de ses principes et par sa fidélité au chêne britannique, et si avantageux pour la publication des annonces. « Le bruit court, ajoute cet estimable journal, que, si la santé chancelante de sir Francis Clavering l'obligeait à résigner son siège au parlement, il le ferait en faveur d'un jeune gentleman d'une fortune colossale et allié aux plus illustres familles de l'empire, qui est sur le point de contracter mariage avec une demoiselle aussi accomplie que belle, et que des liens étroits unissent à la respectable famille de Clavering-Park. Lady Clavering et miss Amory sont arrivées au Park pour les fêtes de Noël. Nous apprenons qu'on attend beaucoup de personnes de l'aristocratie, et que des fêtes d'un caractère particulièrement intéressant inaugureront la nouvelle année. »

L'extrait que nous venons de rapporter suffira au lecteur pour deviner ce qui s'est passé durant l'intervalle écoulé depuis les faits que nous avons racontés dans le chapitre précédent.

Quoique lady Rockminster grommelât un peu en voyant Laure préférer Pendennis à Barbe-Bleue, ceux qui savent le secret de ce dernier comprendront que la jeune personne ne pouvait faire d'autre choix; et la bonne vieille dame, qui s'était constituée la tutrice de miss Bell, n'était pas fâchée de la voir prête à se marier et à remplir ainsi le but pour lequel sont créées les jeunes filles. Elle apprit le soir même cet intéressant événement à sa femme de chambre; et mistress Beck, qui était au fait de toute l'histoire de Laure et de Pendennis (Marthe de Fair Oaks lui avait conté tout ce qui s'était passé), fut extrêmement surprise et ravie.

« Le revenu de M. Pendennis est de tant, le chemin de fer lui donnera tant, miss Bell a tant, et aura probablement un jour un peu plus; ils pourront très-bien se tirer d'af-

faire, pour des personnes de leur classe. Je parlerai à mon neveu Pynsent, qui, je crois, a été amoureux d'elle; mais naturellement ce mariage ne pouvait se faire!...

— Oh! naturellement, milady; c'est bien mon avis aussi.

— Est-ce que vous vous connaissez en pareilles matières? Est-ce que vous avez besoin de vous occuper de cela?... Je parlerai à Georges Pynsent, actuellement premier secrétaire du bureau des rubans et de la cire à cacheter, et il fera obtenir quelque emploi à Pendennis. Et puis, Beck, vous irez présenter demain matin mes compliments au major Pendennis, et vous lui annoncerez que je lui ferai une visite à une heure.... Oui, marmotta la vieille dame, il faut que le major se réconcilie avec son neveu, et qu'il laisse sa fortune aux enfants de Laure. »

En conséquence, à une heure, la douairière lady Rockminster se présenta chez le major Pendennis, qui fut enchanté, on l'imagine, de recevoir la visite d'une si noble dame. Le major savait déjà, sinon la nouvelle que la comtesse allait lui donner, du moins la rupture du mariage de Pen avec miss Amory. Le jeune gentleman, songeant à son oncle pour la première fois ce jour-là, et rencontrant son nouveau valet dans le vestibule de l'hôtel, demanda à Frosch comment se portait le major; puis, étant allé au café, il y écrivit une demi-douzaine de lignes pour informer son oncle de ce qui s'était passé.

« Cher oncle, écrivit-il, s'il y a eu quelque sujet de discussion entre nous, il n'en existe plus à présent. J'ai été hier à Tunbridge-Wells, et j'y ai trouvé qu'un autre avait remporté le prix qui nous faisait hésiter. Miss Amory, sans me regretter le moins du monde, s'est donnée à Harry Foker et à ses quinze mille livres sterling de rente. Je les ai surpris dans leurs amours, et j'ai laissé Harry en possession de sa bien-aimée. Vous apprendrez avec plaisir que Tatham m'écrit pour m'annoncer qu'il a vendu trois de mes champs de Fairoaks à la compagnie du chemin de fer, pour une très-jolie somme. Je vous conteraï cela et autre chose, quand j'aurai l'avantage de vous voir.

« Votre bien affectionné,

« ARTHUR PENDENNIS. »

« Je crois savoir ce que vous allez me communiquer, dit le major en saluant avec le plus courtois sourire l'ambassadrice de Pen. C'est une grande marque de bienveillance de la part de Votre Seigneurie, que de vouloir bien m'apprendre ces nouvelles. Que vous avez bonne mine ! et que vous êtes bonne ! Vous l'avez toujours été pour ce jeune homme.

— A cause de son oncle, répliqua poliment lady Rockminster.

— Il m'a appris l'état des affaires, et m'a écrit un billet fort aimable, oui, fort aimable, continua le vieux gentleman, et je vois que sa fortune s'est accrue ; de sorte que, toutes choses considérées, je ne regrette pas beaucoup que cette affaire avec miss Amory soit *manquée*, quoique j'aie fort désiré jadis de la voir réussir. Enfin, toutes choses considérées, je suis bien aise de ce qui arrive.

— Il faut que nous le consolions, major Pendennis, dit la vieille dame ; il faut que nous lui trouvions une femme. »

La vérité apparut alors comme un éclair à l'esprit du major, et il vit pourquoi lady Rockminster s'était chargée du rôle d'ambassadrice.

Il est inutile d'entrer dans le détail de la conversation qui suivit, et de raconter au long comment la vieille comtesse conclut une négociation qui, de fait, était assez facile. Il n'y avait pas de raison pour que Pen ne se mariât pas conformément au désir de sa mère et au sien propre. Et quant à lady Rockminster, elle appuya ce mariage par des considérations qui eurent un très-grand poids pour le major, mais dont nous ne dirons rien, parce que la douairière vit encore (quoique à présent très-avancée en âge), et que sa famille pourrait se fâcher. Enfin le vieux gentleman fut entièrement vaincu par la résolution qu'annonça la gracieuse vieille dame et par sa tendresse pour Laure. Toute la conduite de lady Rockminster fut pleine d'affabilité et de bienveillance, si ce n'est en un moment où le major dit que son garçon ruinait son avenir en épousant cette petite fille. Alors la comtesse l'interrompit et lui tint un discours par lequel elle fit comprendre au major ce que le pauvre Pen et ses amis reconnaissent très-humblement, c'est-à-dire que Laure était mille fois trop bonne pour lui. Laure méritait d'être la femme d'un

roi, Laure était un modèle de vertu et d'excellence. Et il faut dire que, lorsque le major Pendennis vit qu'une dame du rang de la comtesse de Rockminster admirait sérieusement miss Bell, il commença sur-le-champ à l'admirer lui-même.

De sorte que le vétéran envoya Herr Frosch à l'appartement de lady Rockminster, pour annoncer à miss Bell et à M. Arthur Pendennis que le major était prêt à les recevoir. Et quand Laure arriva, rougissante et heureuse, appuyée sur le bras de Pen, le major tendit une main tremblante à l'un et à l'autre avec une émotion non affectée et une sincère cordialité; puis il salua particulièrement Laure, ce qui fit rougir celle-ci davantage encore. Elle rougissait de bonheur, et ses yeux rayonnaient d'amour. Le conteur se détourne de cet heureux couple, et, s'adressant à ses jeunes lecteurs, exprime l'espoir que leurs yeux brilleront un jour du même radieux éclat.

Pen s'étant retiré de la manière la plus amicale, et l'aimable Blanche ayant donné l'affection de son jeune cœur à un rougissant fiancé, riche de quinze mille livres de rente, il y eut, chez lady Clavering et dans toute sa famille, une explosion de félicité telle que la bonne Bégum n'en avait plus connu depuis de longues années; et elle se retrouva avec Blanche dans les meilleurs termes de cordialité et d'affection.

L'ardent Foker hâtait l'approche de l'heureux jour, et désirait vivement abréger la durée du deuil qui l'avait doué de tant de charmes et d'aimables qualités, dont il n'avait été jusque-là, pour ainsi dire, que l'héritier présomptif, et non le possesseur réel. La douce Blanche, quels que fussent les désirs de son fiancé, ne faisait jamais aucune opposition aux vœux de son cher Henry. Lady Clavering quitta Tunbridge. Modistes et bijoutiers se mirent à l'œuvre, chargés de préparer les ravissants atours d'Hyménée. Lady Clavering était en si bonne humeur que sir Francis en profita. Une réconciliation eut lieu entre les époux; sir Francis arriva à Londres, prit de nouveau place au haut bout de sa table, et se montra, la bourse assez bien garnie, à la salle de billard et aux maisons de jeu.

Un jour que le major Pendennis et Arthur allèrent dîner à l'hôtel de Grosvenor-Place, ils trouvèrent une vieille con-

naissance installée en qualité de majordome chez lady Clavering ; le gentleman en habit noir, qui leur offrit poliment du champagne, n'était autre que M. James Morgan. Le chevalier Strong était parmi les convives ; il semblait fort gai et fort content, et amusa fort la compagnie par le récit de ses plaisirs sur le continent.

« C'est milady qui m'a invité, dit Strong à Arthur en baisant la voix ; ce drôle de Morgan a fait une figure sombre comme un orage, quand il m'a vu entrer. Il n'est ici que pour quelque mauvais motif. Je sortirai le premier et je vous attendrai, le major Pendennis et vous, à la porte de Hyde-Park. »

M. Morgan aida le major Pendennis à endosser son pardessus au moment de quitter la maison ; et il lui dit tout bas qu'il avait accepté un engagement temporaire chez les Clavering.

« Vous savez que j'ai un papier revêtu de votre signature, monsieur Morgan, dit le vieux gentleman.

— Vous pouvez le montrer, si vous voulez, à sir Francis, monsieur, ça m'est bien égal, répliqua Morgan les yeux baissés. Je vous suis fort obligé, major Pendennis, et, si je puis vous payer de toutes vos bontés, je n'y manquerai pas. »

Arthur entendit cette phrase et vit le regard de haine qui l'accompagnait. S'écriant tout à coup qu'il avait oublié son mouchoir, il remonta au salon. Foker y était encore auprès de sa sirène. Pen regarda la sirène d'un air significatif, et nous supposons que la sirène comprit ce regard ; car lorsque, ayant trouvé le mouchoir qu'il prétendait avoir oublié, il sortit de nouveau, la sirène lui dit en riant :

« O Arthur.... monsieur Pendennis, je voudrais vous charger de dire quelque chose à la chère Laure. »

Et elle sortit avec lui.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en fermant la porte.

— Avez-vous tout dit à Harry ? Savez-vous que ce scélérat de Morgan sait tout ?

— Je le sais.

— Avez-vous tout dit à Harry ?

— Non, non.... Mais vous ne me trahirez pas ?

— Morgan vous trahira.

— Non pas. Je lui ai promis.... n'importe. J'attends jusqu'après notre mariage.... après notre mariage! Oh! que je suis malheureuse! dit Blanche, qui avait été tout sourire, grâce et gaieté durant la soirée.

— Je vous conjure de tout dire à Harry, répliqua Arthur. Dites-le-lui ce soir. Ce n'est pas votre faute. Il vous pardonnera tout. Dites-le-lui ce soir.

— Vous remettrez ceci à Laure avec l'assurance de mon amitié, » dit Blanche en élevant la voix. *Il est là*, ajouta-t-elle plus bas. Puis elle reprit tout haut : « Si lady Rockminster n'a pas besoin d'elle, et qu'elle veuille se trouver chez Mme Crinoline à trois heures et demie, j'aurais tant de plaisir à faire un tour de parc en voiture avec elle! »

Et elle rentra en chantant et en envoyant à Pen un baiser de sa petite main, au moment où Morgan montait d'un pas de chat l'escalier couvert de tapis.

En descendant pour rejoindre son oncle, Pen entendit résonner joyeusement le piano de Blanche. Oncle et neveu s'éloignèrent ensemble. Arthur conta brièvement au major ce qu'il avait fait.

« Qu'y a-t-il à faire? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a à faire? répliqua le vieux gentilhomme. Pardieu! il n'y a rien autre à faire que de ne pas se mêler de tout cela. Estimons-nous heureux, ajouta le major, avec un frémissement de tout le corps, de ne plus y être pour rien, et laissons les autres se débrouiller comme ils pourront.

— J'espère qu'elle lui dira la vérité.

— Eh! morbleu! elle n'en fera qu'à sa tête, répliqua le vieillard. Miss Amory est une fille joliment délurée, monsieur, et il faut la laisser jouer son propre jeu. Je suis diantrement content de vous voir hors de ses griffes.... oui, diantrement content!... Qui est-ce qui fume par ici? Oh! c'est encore M. Strong. Il a envie de pousser à la roue, je suppose. Je vous dis, mon cher Arthur, de ne plus vous mêler de toute cette affaire. »

Strong commença une ou deux phrases, comme pour entamer le sujet délicat; mais le major n'en voulut pas entendre parler. Il fit diverses remarques sur le temps, sur la station des fiacres, sur Apsley-House qu'éclairaient les pâles rayons de la lune, sur tout, excepté le sujet. Il salua Strong d'une

façon assez roide, s'appuya sur le bras de son neveu, en tournant le coin de la rue Saint-James, et avertit encore une fois Pen de ne pas se mêler de l'affaire.

« Elle a été sur le point de vous coûter si cher, que vous ferez bien de suivre mes conseils, » dit-il.

Quand Arthur sortit de l'hôtel de Jermyn-Street, il aperçut le manteau et le cigare de Strong, deux ou trois portes plus loin. Le gai chevalier se mit à rire lorsqu'ils se rencontrèrent.

« Je suis un vieux soldat, moi aussi, dit-il. Je voulais vous parler, Pendennis. J'ai appris tout ce qui s'est passé, tous les chassez-croisez qui ont eu lieu durant mon absence. Je vous fais compliment de votre mariage, et de l'avoir échappé si belle.... vous me comprenez. Ce n'est pas mon affaire de parler, mais je sais qu'une certaine personne est une aussi fieffée petite.... enfin n'importe quoi. Vous avez agi en homme, et vous vous en êtes bien tiré.

— Je n'ai pas à me plaindre, répliqua Pen. Je suis rentré tout à l'heure pour conjurer la pauvre Blanche de tout dire à Foker : j'espère, pour elle, qu'elle suivra mon conseil ; mais cependant je crains qu'elle n'agisse qu'à sa guise. Il n'y a qu'une seule bonne politique, Strong, une seule.

— Et heureux celui qui peut s'en tenir à elle ! dit le chevalier. Ce coquin de Morgan a de mauvais desseins. Voilà deux mois qu'il rôde sans cesse autour de notre logis ; il a découvert le secret de ce pauvre diable d'Amory. Il a tâché de savoir où il se trouvait ; il a tiré les vers du nez à M. Bolton, et il a enivré à plusieurs reprises le vieux Costigan. Il a offert de l'argent au portier de l'Inn pour qu'il l'avertît du retour d'Altamont ; et il s'est servi de ce qu'il avait découvert pour se faire admettre chez les Clavering en qualité de de majordome. Tout cela lui rapportera beaucoup d'argent, à ce coquin, c'est moi qui vous le dis.

— Où est Amory ?

— A Boulogne, je crois. Je l'ai laissé dans cette ville, en l'avertissant de ne pas rentrer en Angleterre. J'ai rompu avec lui, après une querelle furieuse, comme on en pouvait attendre d'un fou tel que lui. Je suis bien aise à présent, quand je pense qu'il me doit de la reconnaissance et que plus d'une fois je l'ai sauvé.

— Je suppose qu'il a perdu tout ce qu'il avait gagné.

— Non ; il est plus riche peut-être qu'au moment de notre départ, ou qu'il ne l'était il y a quinze jours. Il a eu une chance extraordinaire à Baden ; il a fait sauter la banque plusieurs fois, et tout le monde ne parlait que de lui. Il s'est lié là avec un individu nommé Bloundell, qui a rassemblé autour de lui une société de toutes sortes de fripons et d'escrocs, mâles et femelles, Russes, Allemands, Français, Anglais. Amory finit par devenir tellement insolent, qu'un jour je fus obligé de le rosser, si bien qu'il faillit y laisser la peau. Je n'avais pu faire autrement ; le drôle a du cœur, et je fus obligé de taper dessus.

— Et vous a-t-il appelé sur le terrain ? s'écria Pen.

— Vous pensez que, si je l'avais tué en duel, je n'aurais fait de mal à personne?... Non, monsieur ; j'attendis son cartel, mais je l'attendis en vain ; et la prochaine fois que nous nous rencontrâmes il me demanda pardon, et me dit : « Strong, je vous demande pardon ; vous m'avez rossé, et je n'ai eu que ce que je méritais. » Je lui serrai la main, mais il m'était impossible de continuer à vivre avec lui après cette affaire. Je lui payai ce que je lui devais, ajouta Strong en rougissant ; j'engageai tout ce que j'avais pour le payer ; puis, avec mes dix derniers florins, je tentai la fortune à la roulette. Si j'avais perdu, je lui eusse bien permis de me tuer le lendemain matin. J'étais las de la vie. Par Jupiter ! n'est-ce pas une honte, monsieur, qu'un homme comme moi, qui a pu avoir quelques dettes, mais qui n'a jamais abandonné un ami, ni fait une action déshonnête, ne puisse pas gagner sa vie avec ses bras?... Mais la nuit fut bonne à la roulette, monsieur, et maintenant j'ai fini avec le jeu. Je me lance dans les vins. Les parents de ma femme vivent à Cadix. Je me propose d'importer des vins et des jambons d'Espagne ; il y a une fortune à faire dans ce commerce-là, monsieur, une fortune ! Voici ma carte. S'il vous faut du xérès ou des jambons, rappelez-vous que Ned Strong est votre homme. »

Et le chevalier tira de son portefeuille une carte élégante qui annonçait que MM. Strong et Cie, Shepherd's-Inn, étaient les seuls agents du fameux vin de *Manzanilla-Diamant* du duc de Garbanzos, grand d'Espagne de première classe, et des fameux jambons du Toboso, patrie de don Quichotte, où les cochons ne sont nourris que de glands.

« Venez les goûter, monsieur ; venez les goûter chez moi. Vous voyez que j'entends les affaires ; et, par Jupiter ! je réussirai cette fois. »

Pen prit la carte en riant.

« Je ne sais pas s'il me sera permis d'aller à des repas de garçons, dit-il. Vous savez que je me....

— Mais il vous faudra du xérès, monsieur. Il vous faudra du xérès.

— Je me fournirai chez vous, vous pouvez y compter. Et je crois que vous avez très-bien fait de rompre votre autre association.... Ce digne Altamont est en correspondance avec sa fille, m'a-t-on dit, ajouta Pen après une pause.

— Oui, elle lui a écrit les lettres les plus amphigouriques que j'aie jamais lues, le sournois petit démon, et le papa lui répondait sous le couvert de mistress Bonner. Il voulait l'enlever, les deux ou trois premiers jours ; rien ne pouvait le satisfaire que de ravoir son enfant. Mais vous pensez bien qu'elle n'avait guère envie de le suivre ; et il n'insista pas très-longtemps. »

Ici le chevalier partit d'un éclat de rire.

« Savez-vous, monsieur, ajouta-t-il, quelle était la cause de notre querelle à coups de poings ? Il y avait à Baden une certaine veuve, Mme la baronne de la Cruche-Cassée, qui ne valait guère plus que lui, et que le gredin voulait épouser ; et il l'aurait fait, si je n'avais dit qu'il était déjà marié. Je crois qu'elle ne valait guère mieux que lui. Je l'ai revue sur la jetée de Boulogne, le jour de mon arrivée en Angleterre. »

Et à présent nous avons mené notre récit au point où nous avait déjà conduit l'extrait du *Champion de Chatteries*.

Il ne devait plus s'écouler que très-peu de jours avant le jour trois fois heureux où Foker pourrait dire que Blanche lui appartenait. Tout Clavering était accouru en foule pour voir le plus magnifique équipage du monde, enfermé dans la remise des *Armes de Clavering*, et que montrait, moyennant pourboire, le premier cocher de M. Foker. Mme Fribsby était occupée à faire de jolis costumes pour les filles des fermiers qui devaient former un chœur de demoiselles d'honneur, et figurer au déjeuner et à la cérémonie nuptiale. De

splendides réjouissances devaient avoir lieu au Park à cette occasion.

« Oui, monsieur Huxter, oui, des fermiers heureux, l'orgueil du pays, se réuniront dans le château baronial, où le sexe barbu mettra tout en branle. On immolera le bœuf, et ils boiront à pleins verres; et les cloches feront entendre leurs plus joyeux accents; et mon beau-père, les yeux humides d'émotion, nous bénira sur le seuil du noble manoir. Tel sera, je pense, l'ordre des cérémonies, monsieur Huxter; et j'espère que nous vous verrons, ainsi que votre aimable épouse, et.... et, que désirez-vous boire, monsieur?... Madame, mistress Lightfoot, vous servirez à mon excellent ami et chirurgien paritculier, M. Huxter, M. Samuel Huxter, membre de la Société royale de chirurgie, tous les rafraîchissements qu'il est possible d'avoir dans votre hôtel, et vous porterez le tout à mon compte personnel. Et vous, monsieur Lightfoot, que peut-on vous offrir? quoique vous ayez peut-être déjà la tête un peu trop chargée, ah! ah! ah! »

Ainsi parlait Harry Foker dans le salon des *Armes de Clavering*. Il avait loué un appartement à l'hôtel, et rassemblé autour de lui un cercle d'amis. Il régalaient tous ceux qu'il voyait. Il adressait la parole à tout le monde. Il était si heureux! Il dansait autour de Mme Fribsby, la grande amie de mistress Lightfoot, assise rêveuse derrière le comptoir. Il consolait mistress Lightfoot, qui commençait déjà d'avoir des sujets d'inquiétude matrimoniale: car il faut dire que le jeune Lightfoot, étant le maître de la cave, ne connaissait plus de bornes à ses désirs, et ne cessait plus de boire et de se griser depuis le matin jusqu'à la nuit. Et c'était un pitoyable spectacle pour sa tendre épouse, de voir le gros chéri chanceler sur ses jambes au café ou dans la cour, et boire avec les fermiers et les marchands son meilleur vin et ses liqueurs choisies.

Quand il en trouvait le temps, M. Morgan, le sommelier, arrivait aussi de Clavering-Park, et buvait un verre aux frais du maître d'hôtel. Il regardait en ricanant la marche titubante du pauvre Lightfoot. Et mistress Lightfoot était doublement inquiète quand son malheureux mari avait son camarade pour témoin de son ivresse. Mariés depuis quelques mois seulement, et déjà en être là! Mme Fribsby com-

patissait aux peines de mistress Lightfoot. Mme Fribsby lui contait l'histoire de maris tout aussi mauvais que Lightfoot. Elle avait eu ses chagrins, elle aussi ; elle avait une triste expérience des hommes. Aussi personne n'est tout à fait heureux, et il y a de l'absinthe, comme dit M. Foker, dans le verre de chaque homme. Pourtant il ne semblait pas y en avoir dans le sien, à cet honnête jeune homme ! Il débordait au contraire de bonheur et de joie.

M. Morgan était tout plein d'attentions pour Foker.

« Et cependant je ne sais pas pourquoi je ne l'aime pas, dit le candide jeune homme à mistress Lightfoot. Il a toujours l'air de me prendre mesure pour mon cercueil. Le beau-père a peur de lui ; le beau-père, hem !.... n'importe ; mais la belle-mère est une honnête personne, mistress Lightfoot.

— Oh ! bien certainement. »

Et mistress Lightfoot avouait, en soupirant, qu'elle eût peut-être mieux fait de ne jamais quitter sa maîtresse.

« Non, ma foi ! je ne t'aime pas, seigneur Féroce, quoique je ne connaisse pas la cause de mon aversion, continua M. Foker. Et il veut que je le prenne pour intendant. Blanche aussi veut que je le prenne. Pourquoi miss Amory l'aime-t-elle ?

— Est-ce que miss Blanche l'aime ? »

Cette idée parut troubler beaucoup mistress Lightfoot. Et il survint à cette digne maîtresse d'hôtel un nouveau sujet de trouble. Une lettre, avec le timbre de Boulogne, lui fut apportée un matin. Son mari lui chercha querelle à ce sujet, juste au moment où Foker descendait de sa chambre et traversait la salle pour se rendre à Clavering-Park, où il avait coutume de déjeuner et de se chauffer aux rayons de son éblouissante Armide. Puis, comme la société du château l'ennuyait excessivement et qu'il ne se souciait pas de la chasse, il s'en revenait passer une ou deux heures dans la salle de billard de l'hôtel. Il retournait au château à temps pour faire une promenade à cheval avec miss Amory ; puis, après avoir diné avec elle, il la quittait et rentrait modestement à l'auberge.

Lightfoot et sa femme se querellaient au sujet de cette lettre. Qu'était-ce que cette lettre venant de l'étranger ? Pourquoi recevait-elle toujours des lettres de l'étranger ? Qui

est-ce qui écrivait ces lettres? il voulait le savoir. Il ne croyait pas que ce fût son frère. Ça ne me regarde pas? Si fait, ça me regarde!

Et, avec une imprécation, il empoigna sa femme et plongea la main dans sa poche pour s'emparer de la lettre.

La pauvre femme jeta un cri et dit: « Eh bien! prenez-la. »

Juste au moment où le mari prenait la lettre, M. Foker entra; à sa vue elle jeta un autre cri, et chercha à reprendre le papier. Lightfoot ouvrit l'enveloppe en repoussant sa femme, et une lettre incluse tomba sur la table.

« A bas les mains, l'homme! s'écria le petit Harry en accourant. Ne levez pas la main sur une femme, monsieur! L'homme qui lève la main sur une femme, autrement que pour une caresse, est un.... Que vois-je? une lettre pour miss Amory! Qu'est-ce que cela, mistress Lightfoot? »

Mistress Lightfoot se mit, d'un ton piteux, à faire des reproches à son mari.

« Oh! le vilain, le lâche! traiter ainsi une femme qui vous a ramassé sur le pavé. O lâche que vous êtes, de lever la main sur votre femme! Pourquoi vous ai-je épousé? Pourquoi ai-je quitté milady? Pourquoi ai-je dépensé huit cents livres sterling à monter cette maison où vous ne faites que boire, vilain sac à vin? »

— Elle reçoit des lettres et ne veut pas me dire qui lui écrit! dit M. Lightfoot d'une voix rauque. C'est une affaire de famille, monsieur. Prendrez-vous quelque chose, monsieur?

— Je prendrai cette lettre pour la remettre à miss Amory, puisque je vais au Park, » répondit Foker en pâlisant.

Et l'ayant prise sur la table toute prête pour le déjeuner de la pauvre hôtelière, il s'en alla.

« Il arrive.... le diable m'emporte! qui est-ce qui arrive? Qui est-ce que ce J. A., mistress Lightfoot?... Malédiction! qui est-ce que J. A.? » s'écria le mari.

Mistress Lightfoot répliqua: « Taisez-vous, animal d'ivrogne! taisez-vous! »

Puis elle courut mettre son châle et son chapeau, vit M. Foker qui descendait la rue, prit le chemin de traverse, et se rendit de toute la vitesse de ses jambes à la grille de la loge de Clavering-Park. Foker aperçut une femme courant

devant lui; mais quand il arriva lui-même à la grille, elle avait disparu. Il s'arrêta pour demander au concierge qui c'était qui venait d'entrer.

« Ah ! c'était mistress Bonner ! » s'écria-t-il quand on lui eut répondu. Et ses jambes se dérochèrent sous lui, les arbres dansèrent devant lui. Il s'arrêta deux ou trois fois, s'appuyant contre les troncs des tilleuls pour ne pas tomber.

Lady Clavering était dans la salle à manger avec son fils et son mari, qui bâillait sur le journal.

« Bonjour, Harry, dit la Bégum. Voici des lettres, un tas de lettres. Lady Rockminster arrivera mardi au lieu de lundi; Arthur et le major viennent aujourd'hui; Laure va chez le docteur Portman, et se rendra de là à l'église. Et.... Qu'est-ce que vous avez, mon cher? qu'est-ce qui vous rend si pâle, Harry?

— Où est Blanche? demanda Harry d'une voix éteinte; n'est-elle pas encore descendue?

— Blanche est toujours la dernière, dit Frank en mangeant des muffins; c'est une vraie lambine. Quand vous n'êtes pas ici, elle reste couchée jusqu'à l'heure du goûter.

— Taisez-vous, Frank! » dit la mère.

Blanche descendit en ce moment. Elle était très-pâle et jeta un avide regard à Foker; puis elle s'avança pour baiser sa mère, et sa figure était redevenue souriante quand elle s'approcha de Harry.

« Comment ça va-t-il? dit-elle en lui touchant les deux mains.

— Je suis malade, répondit Harry. Je.... je vous apporte une lettre, Blanche.

— Une lettre! et de qui? Voyons.

— Je ne sais pas.... et je voudrais le savoir, dit Foker.

— Comment puis-je vous le dire avant de l'avoir vue? demanda Blanche.

— Est-ce que mistress Bonner ne vous l'a pas dit? répliqua-t-il d'une voix tremblante. Il y a un secret là-dessous. Donnez-lui cette lettre vous-même, lady Clavering. »

Lady Clavering, étonnée, reçut la lettre de la main tremblante du pauvre Foker, et regarda l'adresse. En ce moment, elle aussi se prit à trembler de tous ses membres, laissa tomber la lettre d'un air effaré; puis, courant à Frank, serra

son fils contre sa poitrine, et s'écria avec un sanglot : « Otez cela.... C'est impossible, c'est impossible.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Blanche avec un sourire effrayant. La lettre ne vient que d'un pauvre parent auquel nous faisons une pension.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! cria lady Clavering. Non, mon Frank.... Est-ce vrai, Clavering ? »

Blanche avait ramassé la lettre et s'approchait du feu pour l'y jeter ; mais Foker courut à elle et lui saisit le bras.

« Il faut que je voie cette lettre, dit-il ; donnez-la-moi. Vous ne la brûlerez pas.

— Vous.... vous ne traiterez pas ainsi miss Amory dans ma maison, s'écria le baronnet. Rendez-lui cette lettre, par Jupiter !

— Lisez-la.... et regardez ma mère, dit Blanche en montrant lady Clavering. C'est.... c'est à cause d'elle que j'ai gardé le secret. Lisez, homme cruel ! »

Foker ouvrit la lettre et lut :

« Voilà trois semaines, Betsy mignonne, que je ne vous ai écrit ; mais la présente est pour vous donner la *bénédiction d'un père*. J'arriverai presque aussitôt que mon billet, parce que je veux voir la *cérémonie et mon gendre*. Je descendrai chez Bonner. J'ai eu un automne très-agréable, et je suis ici dans un hôtel où il y a *très-bonne compagnie*, et qui est tenu *de la bonne façon*. Je ne sais pas si je vous approuve tout à fait d'avoir planté là M. Pendennis pour Foker ; je ne trouve pas que Foker soit *un si joli nom* ; et, d'après ce que vous me dites de lui, il paraît que c'est *un musle* et non *un beau garçon*. Mais il a *le sac*, et c'est la chose importante. Je ne vous en dis pas davantage, ma chère petite Betsy, jusqu'à ce que nous nous revoyons.

« Votre affectionné père,

« J. AMORY ALTAMONT. »

« Lisez, lady Clavering ; il est trop tard pour vous en faire désormais un mystère, » dit le pauvre Foker.

Et l'infortunée femme, ayant jeté les yeux sur la lettre, éclata de nouveau en cris hystériques, et saisit convulsivement son fils.

« Ils ont fait de vous, mon fils, un pauvre être délaissé, dit-elle. Ils ont déshonoré votre vieille mère; mais je suis innocente, Frank; devant Dieu je suis innocente. Je ne savais pas cela, monsieur Foker; en vérité, en vérité, je ne le savais pas!

— Je suis convaincu que vous ne le saviez pas, répéta Foker, qui s'approcha d'elle et lui baisa la main.

— O généreux, généreux Harry! » s'écria Blanche, transportée de joie.

Mais il retira la main qu'elle voulait prendre, et se détourna d'elle, la lèvre frémissante.

« Cela, c'est une autre affaire, dit-il.

— C'est à cause d'elle.... à cause de ma mère, Harry. »

Et miss Amory reprit son attitude d'extatique.

« Il fallait penser à moi aussi, dit Foker; je vous eusse prise pour femme, malgré tout. On parle de tout à Londres. Je savais que votre père avait.... eu des malheurs. Vous ne pouvez pas croire que ce fût pour.... pour votre parentage que je voulais vous épouser, le diable l'emporte! Je vous ai aimée de tout mon cœur et de toute mon âme pendant deux ans, et vous me trompiez, vous vous moquiez de moi! s'écria le jeune homme. O Blanche! Blanche! c'est bien dur, c'est bien dur! »

Il se couvrit le visage de ses mains et se mit à sangloter.

« Pourquoi ne lui ai-je pas tout appris le soir où Arthur m'en donna le conseil? pensa Blanche.

— Ne la repoussez pas, Harry! s'écria lady Clavering. Prenez-la, prenez toute ma fortune; vous savez qu'elle lui revient à ma mort. Ce garçon est déshérité. »

A ce moment, maître Frank, qui avait contemplé toute cette scène d'un air effaré, jeta un grand cri.

« Prenez jusqu'au dernier schelling; donnez-moi seulement de quoi vivre pour aller me cacher avec cet enfant, et fuir Amory et Clavering. Oh! ce sont tous deux de mauvais maris! Peut-être Amory est-il ici à présent; je ne veux pas le voir. Clavering, lâche que vous êtes, défendez-moi contre lui. »

Clavering se leva brusquement.

« Vous ne parlez pas sérieusement, Jémima? Vous ne

dites pas votre pensée ? Vous n'allez pas nous repousser, Frank et moi ?... Je ne le savais pas, j'en prends Dieu à témoin !... Foker, je ne m'en doutais pas le moins du monde, jusqu'à ce que le coquin soit venu me trouver, le satané gredin de forçat échappé du bagne !

— Le quoi ? » demanda Foker.

Blanche poussa un cri.

« Oui, s'écria le baronnet à son tour ; oui, un satané forçat échappé du bagne ! un gredin qui a contrefait la signature du maudit attorney, son beau-père ! un misérable qui a tué un homme à Botany-Bay, le diable l'emporte ! et qui s'est enfui dans les bois. Malédiction sur lui ! Je voudrais qu'il y fût mort !... Et il est venu me trouver, il y a de cela six ans, et il m'a volé je ne sais combien ; car je me suis ruiné pour l'entretenir, l'inferral scélérat ! Et Pendennis le sait ; et Strong le sait ; et ce damné Morgan le sait ; et Blanche le sait depuis longtemps ; et je n'ai jamais voulu le dire, jamais ; j'en faisais mystère à ma femme.

— Vous l'avez vu, et vous ne l'avez pas tué, Clavering, lâche que vous êtes ? dit la femme d'Amory. Allons-nous-en, Frank ; votre père est un lâche. Je suis déshonorée, mais je reste votre vieille mère, et vous.... vous m'aimerez, n'est-ce pas ? »

Blanche éplorée s'approcha de sa mère ; mais lady Clavering se recula avec une sorte d'horreur.

« Ne me touchez pas, dit-elle ; vous n'avez pas de cœur ; vous n'en avez jamais eu. Je vois tout maintenant. Je vois pourquoi ce lâche allait céder à Arthur son siège au parlement ; oui, ce lâche ! et je vois pourquoi vous m'avez menacée de me faire vous céder la moitié de la fortune de Frank. Et quand Arthur a voulu vous épouser sans dot, parce qu'il ne voulait pas dépouiller mon fils, vous l'avez planté là et vous avez accepté le pauvre Harry. Rompez avec elle, Harry. Vous êtes bon, vous. N'épousez pas cette.... cette fille de forçat !... Allons-nous-en, Frank, mon chéri ; venez avec votre pauvre vieille mère. Nous nous cacherons ; mais nous sommes honnêtes, oui, nous sommes honnêtes. »

Cependant un étrange sentiment de joie s'était emparé de l'esprit de Blanche. Ce mois passé avec le pauvre Harry lui avait semblé bien ennuyeux. Toute sa brillante fortune suf-

fisait à peine pour lui rendre son fiancé supportable. Elle était lasse de sa simplicité, lasse de le flatter et de le cajoler.

« Arrêtez, maman ! arrêtez, madame ! s'écria-t-elle avec un geste assez théâtral. Ah ! je n'ai pas de cœur, moi qui garde le secret de la honte de ma mère ; moi qui cède mes droits à mon demi-frère, à mon frère bâtard ; moi qui lui cède mes droits et ma fortune, je n'ai pas de cœur parce que je ne trahis pas mon père ? Eh bien, mes droits, je les veux à présent, et les lois de mon pays me les rendront. Je ferai appel aux lois de mon pays... oui, aux lois de mon pays ! L'homme persécuté revient aujourd'hui. Je désire aller avec mon père. »

Et la petite dame fit un geste superbe, s'imaginant être une héroïne.

« Ah ! vous voulez rejoindre votre père, oui-da ? s'écria Clavering avec un de ses jurons accoutumés. Mais je suis magistrat, moi, et le diable m'emporte si je ne le fais pas jeter en prison, votre père ! Voici une chaise qui arrive ; c'est peut-être lui. Qu'il vienne ! »

Une chaise montait effectivement l'avenue, et les deux femmes jetèrent les hauts cris, s'attendant à voir entrer Altamont.

La porte s'ouvrit, et M. Morgan annonça le major Pendennis et M. Pendennis, qui arrivèrent au beau milieu de cette querelle.

Une simple cloison de planches séparait la salle à manger du vestibule ; et il est probable que, selon sa coutume, M. Morgan avait profité de cette circonstance pour se mettre au fait de tous les événements.

Il avait été convenu, la veille, que Blanche et Henry feraient une promenade à cheval, et, à l'heure fixée, les chevaux de M. Foker arrivèrent des *Armes de Clavering*. Mais miss Blanche ne l'accompagna pas cette fois. Pen alla serrer la main à son ami sur le perron, et Harry Foker s'éloigna suivi de son groom en deuil. Tous les événements qui ont occupé la partie la plus active de notre histoire furent discutés pendant les deux ou trois heures qui s'écoulèrent entre le déjeuner et l'arrivée des chevaux. Plusieurs conseils avaient été donnés, plusieurs faits cités, plusieurs compromis suggérés. A la fin, Foker s'en alla avec un triste : « Dieu vous bénisse ! » que lui donna Pen.

Le dîner fut d'une lugubre tristesse à Clavering-Park, et le nouveau sommelier ne s'y trouva pas pour faire son service ; les dames ne prirent point place à table. Après dîner, Pen dit : « Je vais aller à Clavering pour voir s'il est arrivé. »

Et il descendit la sombre avenue, traversa le pont, suivit la route qui passait le long de son cottage de Fair Oaks, au milieu des champs familiers, jadis calmes et paisibles, mais alors troublés par le bruit et les flammes des fours et des forges, où travaillaient les ouvriers employés au nouveau chemin de fer. Il entra dans le bourg et se dirigea vers les *Armes de Clavering*.

Il était plus de minuit quand il retourna à Clavering-Park, excessivement pâle et agité.

« Lady Clavering est-elle encore levée ? » demanda-t-il.

Oui, elle était dans sa chambre.

Il y monta, et trouva la pauvre dame pleurant et en proie à une agitation qui faisait pitié à voir.

« C'est moi.... moi, Arthur, » dit-il en ouvrant la porte.

Puis, étant entré, il prit la main de la pauvre femme et la baisa très-affectueusement.

« Vous avez toujours été une excellente amie pour moi, chère lady Clavering, dit-il. Je vous aime beaucoup. J'ai des nouvelles pour vous.

— Ne me donnez plus ce nom-là, répliqua-t-elle en lui serrant la main. Vous avez toujours été un bon garçon, Arthur ; et c'est bien aimable à vous de venir à présent... bien aimable. Vous ressemblez par moments d'une manière étonnante à votre maman, mon cher.

— Chère bonne *lady Clavering*, répéta Arthur en insistant particulièrement sur ce nom, il est arrivé quelque chose de bien étrange.

— Est-ce à *lui* qu'il est arrivé quelque chose ? demanda lady Clavering haletante. Oh ! c'est horrible de penser que je m'en réjouirais.... horrible !

— Il se porte bien. Il est venu et il est reparti, ma chère dame. Ne vous effrayez pas ; il est parti, et vous êtes toujours lady Clavering.

— Est-ce donc vrai ? s'écria lady Clavering ; est-ce vrai ce qu'il me disait quelquefois, qu'il.... ?

— Il était marié déjà quand il vous a épousée, dit Pen. Il l'a confessé ce soir. Il ne reviendra jamais. »

Lady Clavering poussa un grand cri, se jeta au cou de Pen, le baisa et fondit en larmes, la tête appuyée sur son épaule.

Il nous faut resserrer en peu de mots ce que Pen eût à raconter au milieu d'une multiplicité de sanglots et d'inter-ruptions; car voici que les bornes prescrites sont atteintes, et notre récit approche de sa fin.

Amory était arrivé par la voiture qui correspondait avec le chemin de fer, et qui avait remplacé la vieille *Empressée* et la *Persévérance*. Il était descendu aux *Armes de Clavering*, où il commanda son dîner sous son faux nom d'Altamont. Et, comme il était d'humeur joviale, il invita le maître d'hôtel, qui n'en fut pas fâché, à boire un verre de vin avec lui. Ayant tiré de M. Lightfoot toutes les nouvelles concernant la famille Clavering, et reconnu, par les questions qu'il posa à son hôte, que mistress Lightfoot lui avait gardé le secret, il fit monter une autre bouteille de vin. Puis, à la fin de ce banquet, tous deux également excités entrèrent dans la salle où mistress Lightfoot trônait derrière son comptoir.

Elle était en train de prendre le thé avec son amie, Mme Fribsby. Lightfoot se trouvait dans un éclat de félicité telle, qu'aucun événement ne pouvait plus le surprendre; de sorte que, lorsque Altamont serra la main à mistress Lightfoot comme à une vieille connaissance, cela ne lui parut pas du tout singulier; il n'y vit qu'une occasion de boire davantage. Les gentlemen commencèrent alors à se verser des grogs à l'eau-de-vie et à en offrir aux dames, sans faire attention aux regards effrayés qu'elles leur lançaient toutes deux.

Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, vers les six heures du soir, M. Morgan, le nouveau sommelier de sir Francis Clavering, entra et fut invité à boire. Il choisit son breuvage favori, et la conversation devint générale.

Quelque temps après, M. Lightfoot commença à s'assoupir. M. Morgan avait, à diverses reprises, donné à entendre à Mme Fribsby qu'elle eût à s'éloigner; mais cette dame, étrangement fascinée et terrifiée peut-être, ou bien cédant aux instances de mistress Lightfoot, qui la pressait de rester, ne bougea pas de sa place. Cette persistance contraria fort M. Mor-

gan, qui exhala son mécontentement en un langage dont mistress Lightfoot fut peinée. Il fit si bien qu'il s'attira les remontrances de M. Altamont, qui lui dit qu'il était une mauvaise pratique et qu'il manquait de politesse envers le sexe.

Cette altercation entre les deux gentlemen devint fort pénible pour les dames, surtout pour mistress Lightfoot, qui fit tout son possible pour apaiser M. Morgan. Puis, sous prétexte de donner à l'étranger du papier pour allumer sa pipe, elle lui passa un billet où elle avait écrit : « Allez-vous-en, il vous connaît. »

Il y eut sans doute dans la manière dont elle passa ce papier, ou dont son hôte le lut, quelque chose qui excita les soupçons du sommelier : car, lorsque Altamont se leva peu de temps après en disant qu'il allait se coucher, Morgan se leva aussi, jeta un éclat de rire, et dit qu'il était trop tôt pour se mettre au lit.

L'étranger dit alors qu'il se retirait dans sa chambre à coucher. Morgan répliqua qu'il allait lui montrer le chemin.

A ces mots le voyageur s'écria : « Venez. J'ai là haut une paire de pistolets pour faire sauter la cervelle à tout traître, à tout vil espion. » Et il jeta à Morgan un regard si farouche, que celui-ci prit Lightfoot par le collet, l'éveilla et dit : « John Amory, je vous arrête au nom de la reine. Lightfoot, assistez-moi. Cette capture vaut mille livres sterling. »

Il avança la main, comme pour saisir son prisonnier ; mais celui-ci, fermant le poing gauche, en donna à Morgan un si rude coup dans la poitrine, qu'il le renversa derrière M. Lightfoot. Le maître d'hôtel, qui avait une carrure athlétique et du courage, dit qu'il allait casser la tête de l'étranger ; et il se préparait à le faire, quand celui-ci, dépouillant son habit et accablant de malédictions ses deux adversaires, leur cria : « Eh bien ! venez donc, que je vous assomme ! »

Mais mistress Lightfoot se jeta au-devant de son mari avec un cri perçant, tandis que Mme Fribsby, poussant un autre cri plus perçant encore, courut à l'étranger, et appelant : « Armstrong, Johnny Armstrong ! » s'empara de son bras nu, sur lequel on apercevait un tatouage bleu représentant un cœur et les deux lettres M. F.

L'exclamation de Mme Fribsby surprit et calma l'étranger. Il abaissa les regards sur elle et s'écria : « Par Jupiter ! c'est Polly.

— Cet homme n'est pas Amory, dit Mme Fribsby. C'est Johnny Armstrong, mon mauvais méchant mari, qui m'a épousée à l'église Saint-Martin, étant officier marinier à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, et qui m'a abandonnée deux mois après, le misérable ! Cet homme est John Armstrong ; voici sur son bras la marque qu'il s'est faite pour l'amour de moi.

— Je suis John Armstrong, c'est assez évident, Polly, dit l'étranger. Je suis John Armstrong, Amory, Altamont. Qu'ils viennent tous se mesurer avec un marin anglais ; je ne les crains pas. Hourra ! qui est-ce qui en veut goûter ?

— Arrêtez-le ! » criait toujours Morgan.

Mais mistress Lightfoot répliqua : « L'arrêter ?... c'est vous qu'il faut arrêter, vil espion ! vous qui voulez empêcher le mariage, ruiner milady et nous enlever les Armes de Clavering.

— A-t-il dit qu'il voulait nous enlever les Armes de Clavering ? demanda M. Lightfoot en se retournant. Alors, gare à lui, je vais l'étrangler !

— Tenez-le, chéri, dit mistress Lightfoot, jusqu'à ce que passe la voiture pour le train qui va à Londres. Elle ne tardera pas à arriver.

— Gare à lui ! je l'étrangle, s'il bouge. »

Ils retinrent donc Morgan jusqu'à l'arrivée de la voiture, par laquelle M. Amory ou Armstrong s'en retourna à Londres.

Morgan l'y avait suivi ; mais Arthur Pendennis n'en dit rien à lady Clavering, qui alla baiser son fils endormi, en invoquant les bénédictions du ciel sur notre héros.

C'avait été une journée pleine d'émotions.

Il ne nous reste plus à rapporter que les événements d'un seul jour, le jour où M. Arthur en chapeau neuf, en frac bleu neuf, en cravate bleue neuve, en gilet de fantaisie neuf, en bottes neuves, en boutons de chemise neufs (présent de la très-honorable comtesse douairière de Rockminster), déjeuna seul à Clavering-Park et put à peine avaler un morceau.

Deux lettres se trouvaient à côté du couvert de Son Honneur. Il ouvrit d'abord celle dont l'adresse écrite en demi-

gros semblait indiquer une lettre d'affaires, de préférence à l'autre, dont l'écriture lui était familière.

La lettre numéro 1 était ainsi conçue :

COMPAGNIE DES VINS DE GARBANZOS.

« Shepherd's-Inn, lundi.

« Mon cher Pendennis,

« En vous félicitant cordialement de l'événement qui doit vous rendre heureux pour la vie, j'envoie mon plus affectueux souvenir à mistress Pendennis, que j'espère avoir l'avantage de connaître pendant un temps plus long encore que celui depuis lequel je la connais déjà. Et, en appelant son attention sur ce fait, que l'un des articles les plus nécessaires au confort de son mari, c'est un *xérés bien pur*, je sais que j'aurai sa pratique, pour l'amour de Votre Honneur.

« Mais j'ai à vous parler de choses autres que nos affaires. Hier après-midi, un certain J. A. arriva chez moi, venant de Clavering, qu'il avait quitté en des circonstances dont sans doute vous avez actuellement connaissance. Malgré la querelle que nous avons eue, je n'ai pu faire autrement que de lui donner le vivre et le couvert (et il ne se fit pas prier pour prendre sa bonne part de jambon du Toboso et de vin de Garbanzo Amontillado). Il me conta les derniers événements et beaucoup d'autres aventures surprenantes. Le coquin s'est marié à seize ans, et a depuis répété plusieurs fois cette cérémonie à Sydney, dans la Nouvelle-Zélande, dans l'Amérique du Sud, et à Newcastle, avant d'avoir connu notre pauvre amie, la modiste Fribsby. C'est un vrai don Juan.

« Il semblait que le Commandeur allait enfin mettre la main sur lui : car, tandis que nous étions à notre repas, trois grands coups furent frappés à la porte extérieure, ce qui fit tressaillir notre ami. J'ai soutenu un ou deux sièges dans mon logis, et je me rendis à mon poste habituel pour faire une reconnaissance. Grâce à Dieu, je n'ai pas de billets en circulation, et d'ailleurs ces messieurs ne se présentent pas de cette façon. Je découvris que c'était Morgan, l'ex-valet de chambre de votre oncle, en compagnie d'un policeman (un faux policeman, je crois); ils dirent qu'ils avaient un mandat pour arrêter John Armstrong, autrement

dit Amory, autrement dit Altamont, forçat échappé du bagne; et ils menacèrent d'enfoncer la porte.

« Or, j'avais découvert, dans le temps de ma captivité, un petit passage le long de la gouttière pour gagner la fenêtre de Bows et Costigan, et j'envoyai *Jack Autrement-Dit*, par ce chemin dérobé, non sans trembler pour sa vie, car il était devenu fort dangereux; puis, après avoir parlementé, j'admis M. Morgan et son ami.

« Le coquin avait connaissance de ce chemin secret, car il se dirigea aussitôt vers la chambre par laquelle on y arrivait, chargeant le policeman de descendre pour garder la porte. Et il monta mon petit escalier, comme si les aîtres¹ de la maison lui étaient familiers. Au moment où il sortait par la fenêtre, nous entendîmes une voix que vous connaissez, sortant de la mansarde de Bows et criant avec un fort accent irlandais : « Qui êtes-vous? et que diable voulez-vous? Vous feriez mieux de quitter la gouttière; il y a, morbleu! déjà un homme qui s'y est tué. »

« Et, tandis que Morgan s'avavançait pour regarder dans les ténèbres, et voir si cette terrible nouvelle était vraie, celui qui venait de lui adresser la parole prit un manche à balai et, grâce à un vaillant effort, rompit et fit tomber le tuyau de communication.

« Il m'a dit ce matin avec une grande joie que ce qui lui avait suggéré ce facile stratagème, c'était le souvenir de sa chère Emily dans le rôle de Cora, et le pont dans le drame de Pizarre.

« Je voudrais que ce scélérat de Morgan se fût trouvé sur le pont, quand le général essaya son stratagème.

« Si j'apprends des nouvelles de *Jack Autrement-Dit*, je vous en ferai part. Il a encore beaucoup d'argent, et je l'ai engagé à envoyer une petite somme à notre pauvre amie, la modiste. Le coquin m'a ri au nez, en disant qu'il n'en avait pas de trop, mais qu'il était prêt à envoyer une mèche de ses cheveux à qui en désirerait.

« Adieu; soyez heureux! et croyez-moi votre affectionné

« EN. STRONG. »

¹. Nous adoptons cette orthographe avec ceux qui font dériver ce mot. du latin *atrium*.

« Et maintenant, voyons l'autre lettre, dit Pen. Cher vieil ami ! »

Il baisa le cachet avant de le rompre.

« Warrington, mardi.

« Il ne faut pas que je laisse passer la journée sans vous envoyer à tous deux un *Dieu vous bénisse* ! Que Dieu vous donne le bonheur, cher Arthur et chère Laure ! Je crois, Pen, que vous avez la meilleure femme qui soit au monde ; et je prie pour que vous la chérissiez comme telle, et que vous preniez bien soin d'elle. Mon logis sera bien solitaire sans vous, cher Pen ; mais si je m'y ennuie, j'aurai une nouvelle demeure prête à me recevoir : la maison de mon frère et de ma sœur. Je m'exerce ici dans la chambre des enfants, afin de me préparer au rôle d'oncle Georges. Adieu ! faites votre voyage de noces, et revenez bientôt vers votre affectionné

« GEORGES W. »

Pendennis et sa femme lurent cette lettre ensemble, après le déjeuner du docteur Portman, quand les convives se furent retirés, et tandis que la voiture les attendait devant la grande porte, au milieu d'une foule de curieux. Mais ils passèrent par la porte de derrière dans le cimetière de Sainte-Marie, dont les cloches carillonnaient gaiement, et ce fut là, sur le vert gazon qui couvrait la tombe d'Hélène, qu'Arthur montra à sa femme la lettre de Georges. Laure versa d'abondantes larmes sur ce papier : était-ce des larmes de chagrin ou de bonheur ? Et de nouveau, en présence de cette poussière sacrée, elle embrassa et bénit son Arthur.

Il n'y eut, ce jour-là, qu'un mariage à l'église de Clave-ring : car, malgré les sacrifices que Blanche avait faits à sa chère mère, l'honnête Harry Foker ne put pardonner à la femme qui avait trompé son fiancé ; il en concluait avec raison qu'elle tromperait aussi son mari. Il partit pour la Syrie et visita les pyramides ; il y laissa sa douleur et revint en Angleterre avec une belle barbe et une collection de tabouche et de narghilés, dont il régale tous ses amis. Il vit d'une manière splendide ; et, suivant le conseil de Pen, il acheta du vin des fameux vignobles du duc de Garbanzos.

Quant au pauvre Cos, nous avons fait connaître sa fin

dans un des premiers chapitres de cette histoire. On ne pouvait espérer une fin bien glorieuse après une telle carrière.

Morgan est un des personnages les plus respectés de la paroisse Saint-James, et il s'est prononcé en vrai Breton, dans la crise politique actuelle.

M. Piper, l'organiste de Clavering, étant mort, la petite mistress Samuel Huxter, qui règne en souveraine sur le docteur Portman, fit venir Bows de Londres pour concourir avec les prétendants à la succession du défunt; et ce fut Bows qui l'emporta. Quand sir Francis Clavering termina son indigne existence, la même petite intrigante emporta pour ainsi dire le bourg d'assaut, et c'est actuellement Arthur Pendennis, esquire, qui le représente au parlement.

Tout le monde sait que Blanche Amory s'est mariée à Paris, et que les salons de Mme la comtesse de la Blague de Montmorency de Valentinois sont au nombre des plus brillants et des plus fréquentés de cette capitale. Le duel entre le comte, son époux, et le jeune et ardent représentant montagnard, Alcide de Mirobo, n'a eu d'autre cause que l'insolence avec laquelle ce dernier a paru douter en plein club de la légitimité des titres de ce gentilhomme. Mme de la Blague de Montmorency de Valentinois fit un voyage après cette aventure. Elle a, depuis, publié ses poésies. Bungay les a achetées, et une couronne de comtesse brille au frontispice de ses œuvres.

Le major Pendennis est devenu fort sérieux dans ses derniers jours. Il n'est jamais plus heureux que quand Laure, de sa voix si douce, lui fait quelque lecture, ou lorsqu'elle écoute ses anecdotes; car cette aimable dame est l'amie des jeunes et des vieux, et toute sa vie est employée à faire des heureux.

« Et quelle espèce de mari est-ce, que ce Pendennis ? » demandera peut-être plus d'un lecteur, qui doute du bonheur de ces époux. Nous adressons le questionnaire à Laure elle-même, si jamais il la rencontre.... Tout en notant les défauts et l'humeur bourrue d'Arthur, tout en reconnaissant qu'il y a des maris meilleurs, elle l'aime toujours de la même constante affection. Jamais il n'a adressé à ses enfants ni à leur mère une parole blessante; et, quand ses accès d'humeur sombre et de solitude sont passés, il est toujours accueilli

avec amitié et confiance. Son ami est toujours son ami, et il l'aime de tout son cœur. La maladie qu'il a n'est jamais fatale à un esprit sain. Georges remplit très-bien son rôle de parrain, et continue à vivre seul. Quoique les œuvres de M. Pen aient acquis à celui-ci une réputation plus grande que celle de son ami mieux doué que lui, et qui cependant reste inconnu, Georges vit content et se passe de renommée. Si ce ne sont pas les plus méritants qui gagnent les gros lots de la loterie de la vie, nous savons que telle est la volonté de l'ordonnateur de cette loterie. Nous voyons tous les jours des hommes faux et sans mérite réussir et prospérer, tandis que les bons ne rencontrent que déceptions ; nous voyons ceux qui sont jeunes et aimés périr prématurément ; nous voyons dans la vie de chaque homme le bonheur mutilé, la chute fréquente, les efforts inutiles, la lutte entre le bien et le mal, lutte dans laquelle souvent les forts succombent et les agiles échouent ; nous voyons de belles fleurs dans des lieux infâmes, comme nous voyons, dans les positions les plus hautes et les plus brillantes, la marque du vice et de la bassesse, et la souillure du mal. Mais sachant combien est faible le meilleur d'entre nous, tendons une main charitable à Arthur Pendennis avec tous ses défauts et sa médiocrité. Il ne prétend pas être un héros, mais seulement un homme, notre frère.

FIN.

27468



TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

Chapitres.	Pages.
I. Encore l'heureux village.....	1
II. Qui a failli être le dernier de l'histoire.....	9
III. Un chapitre critique.....	24
IV. Convalescence.....	36
V. Fanny privée de son occupation.....	52
VI. Où Fanny prend un nouveau médecin.....	66
VII. Sur la terre étrangère.....	80
VIII. Fair Oaks à louer.....	95
IX. Vieux amis.....	110
X. Éclaircissements.....	126
XI. Conversations.....	135
XII. Ainsi va le monde.....	153
XIII. Qui explique peut-être le chapitre XII.....	173
XIV. Phillis et Corydon.....	190
XV. Tentation.....	197
XVI. Dans lequel Pen commence à briguer les suffrages....	212
XVII. Dans lequel Pen commence à douter de son élection...	224
XVIII. Où le major est prié de se lever pour parler au public.	240
XIX. Dans lequel le major ne cède ni la bourse ni la vie....	254
XX. Dans lequel Pendennis compte ses œufs.....	265
XXI. Fiat justitia.....	273
XXII. Où le ciel commence à s'éclaircir.....	283

Chapitres.	Pages.
XXIII. M. et mistress Samuel Huxter.....	293
XXIV. Lequel montre qu'Arthur eût mieux fait de prendre un billet de retour.	306
XXV. Qui est un chapitre de mariages.....	315
XXVI. Exeunt omnes	325

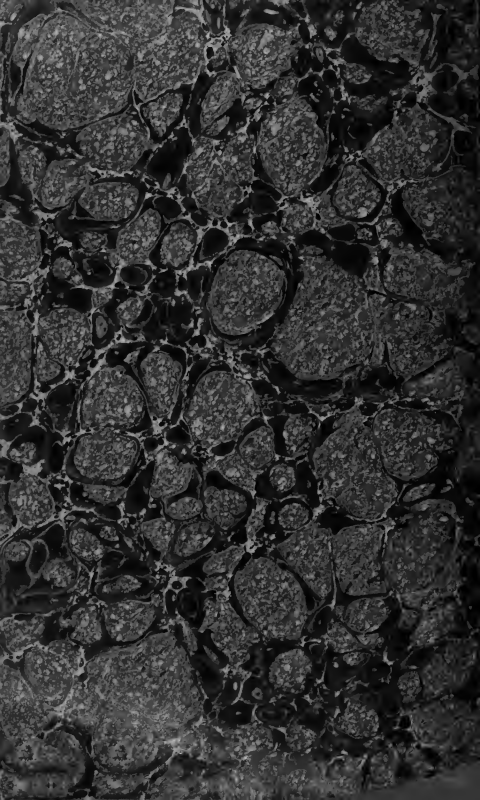
FIN DE LA TABLE.

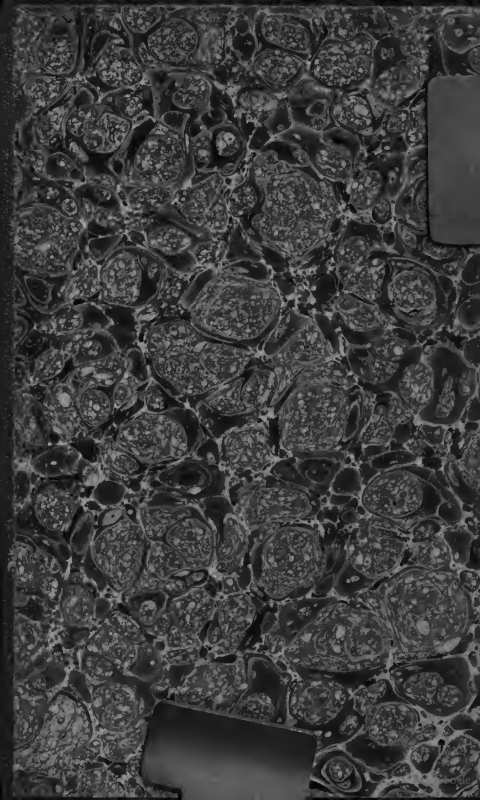
COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.











BIBLI

SCA

PLU